

SEAN MICHAELS



CORPS CONDUCTEURS

GAGNANT DU PRIX GILLER

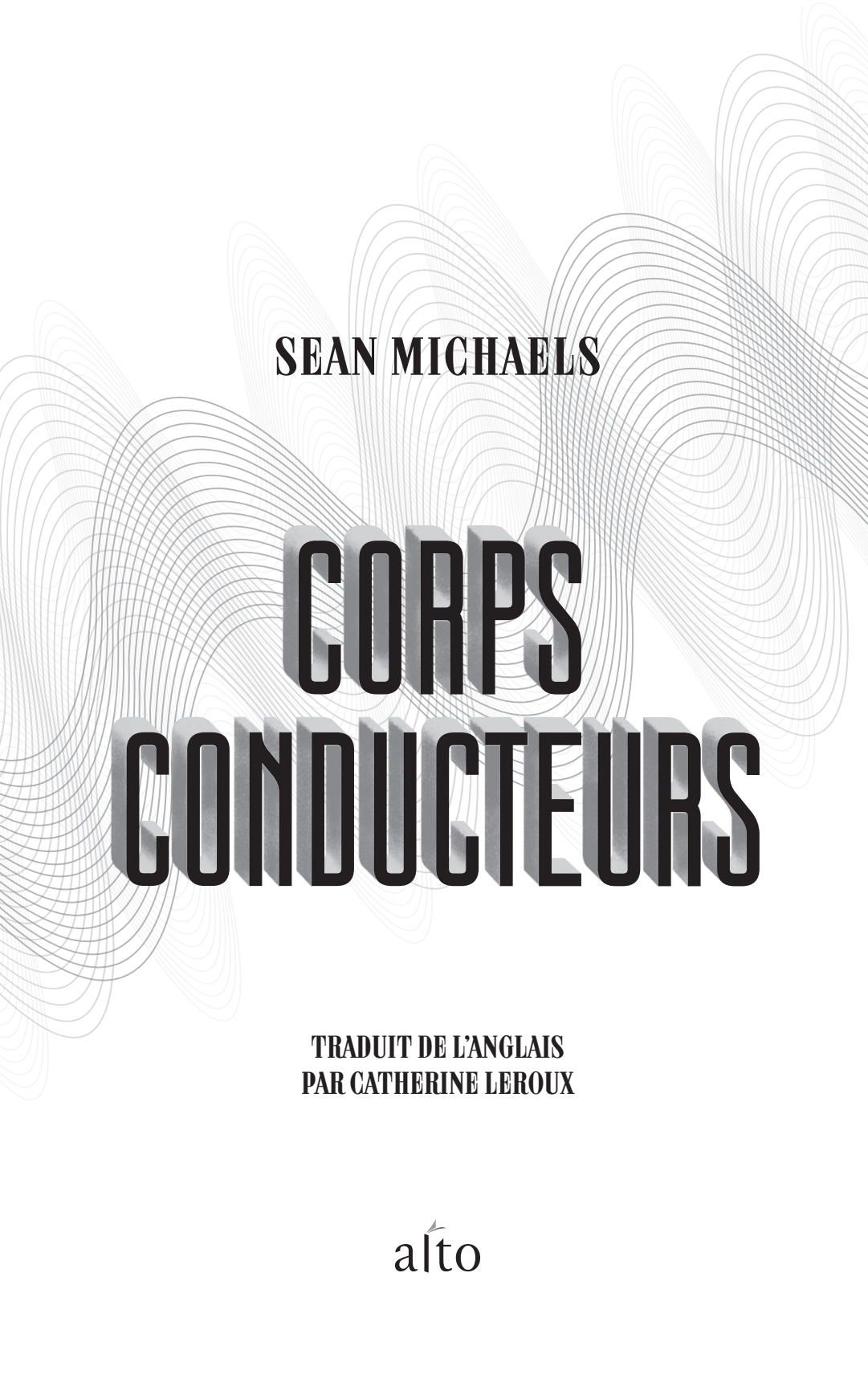


álto

CORPS CONDUCTEURS

*Où je cherche le cœur de Clara Rockmore,
mon seul et unique amour, la plus grande joueuse
de thérémine que le monde connaîtra jamais.*





SEAN MICHAELS

**CORPS
CONDUCTEURS**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CATHERINE LEROUX**

alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Michaels, Sean, 1982-

[Us conductors. Français]

Corps conducteurs

Traduction de : Us conductors.

ISBN 978-2-89694-209-1

1. Thérémín, Léon, 1896-1993 - Romans, nouvelles, etc. 2. Rockmore,
Clara - Romans, nouvelles, etc. I. Leroux, Catherine, 1979- . II. Titre. III.
Titre : Us conductors. Français.

PS8626.I17U8314 2016

C813'.6

C2015-942323-6

PS9626.I17U8314 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the government of Canada



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par
l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une
initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018* :
éducation, immigration, communautés, pour nos activités de traduction.

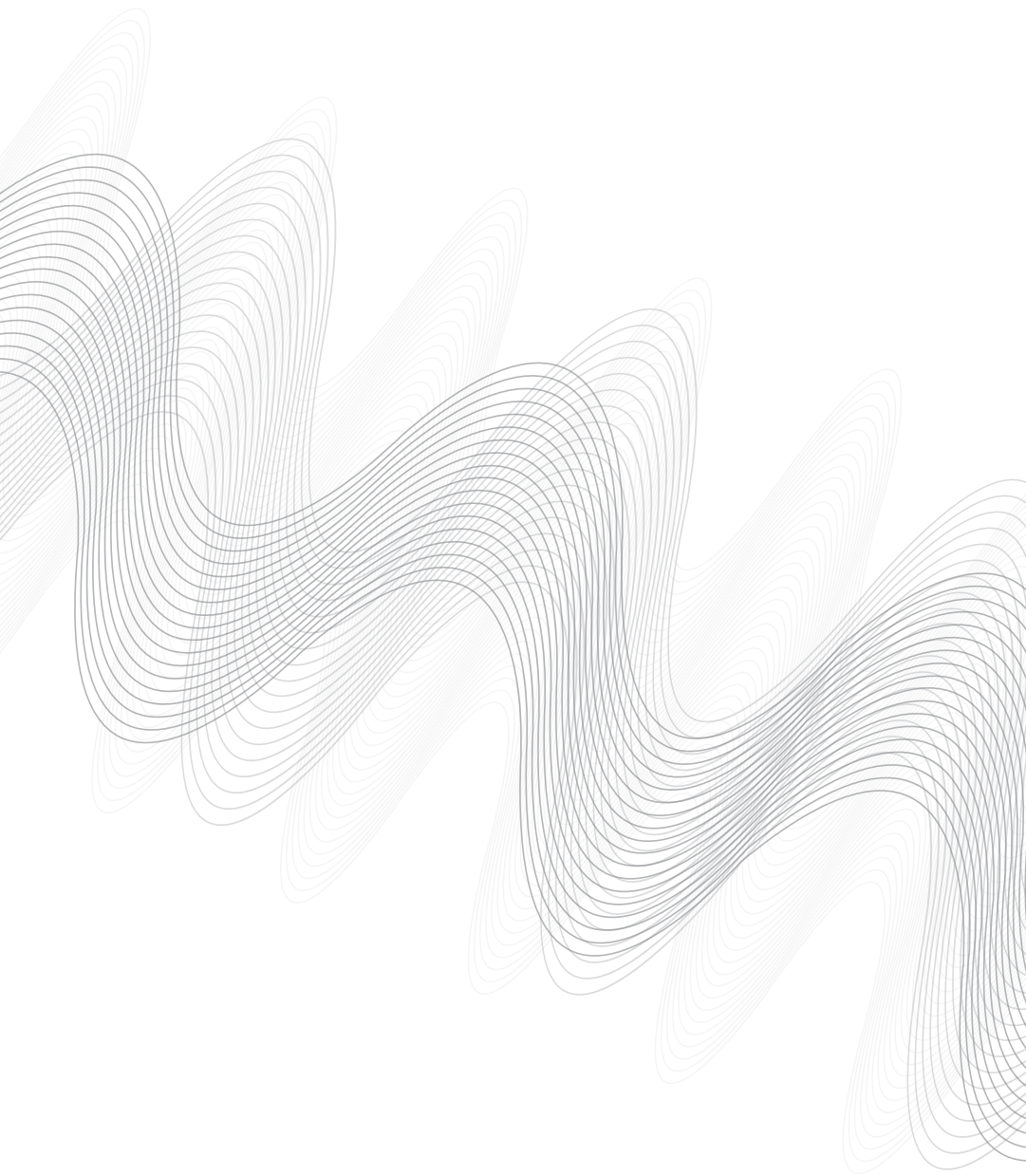
© Sean Michaels, 2014
Titre original : *Us Conductors*
Éditeur original : Random House Canada
Tous droits réservés

Couverture : Pascal Blanchet
www.pascalblanchet.com

ISBN 978-2-89694-209-1
© Éditions Alto, 2016, pour la traduction française

Pour Jan, Arlen et Robin Michaels

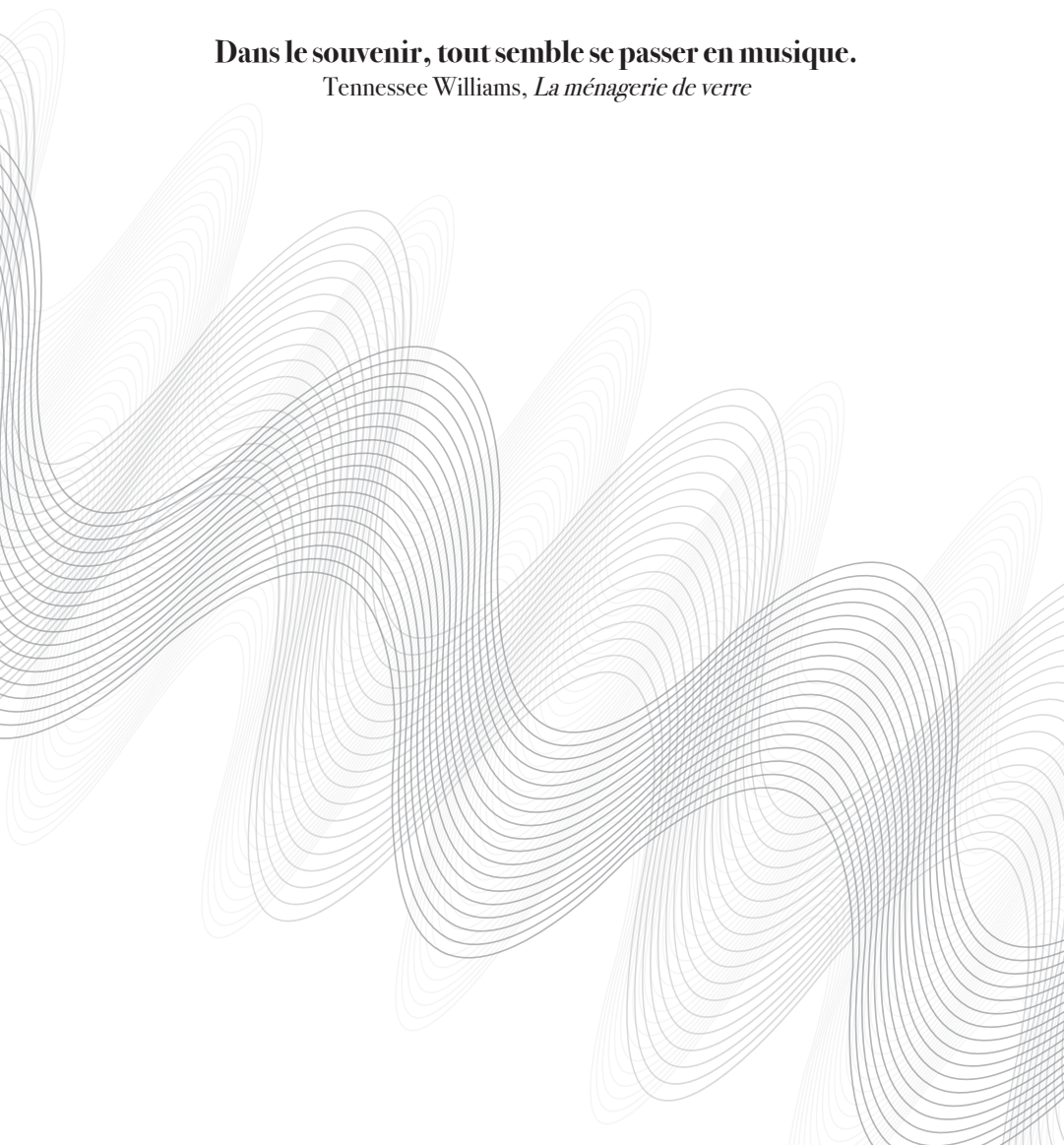
Ce livre est surtout fait d'inventions.

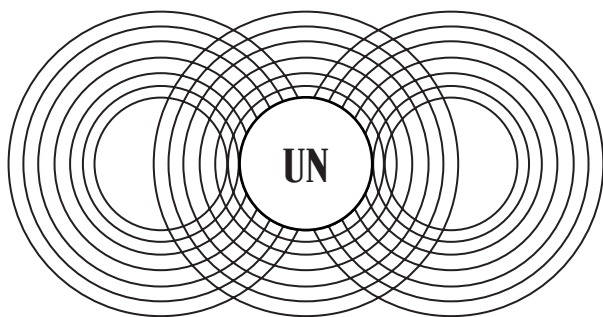


PREMIÈRE PARTIE

Dans le souvenir, tout semble se passer en musique.

Tennessee Williams, *La ménagerie de verre*





EXPOSITION

J'étais Léon Termen avant d'être le docteur Thérémine, et avant d'être Léon, j'étais Lev Sergueïevitch. L'instrument que l'on connaît aujourd'hui comme le thérémine aurait donc pu s'appeler le léon, le liova, le sergueïevitch. Il aurait pu être baptisé le clara, en l'honneur de sa plus grande interprète. Pash affectionnait « termenvox », il aimait sa connotation scientifique, pleine d'autorité. Mais ce nom m'a toujours fait rire. Termenvox – la voix de Termen. Comme si cet appareil reproduisait ma voix. Comme si le soprano frémissant du thérémine était le chant d'un savant de Leningrad.

Je riais à cette idée et, pourtant, en un sens, je pense que j'y croyais. Non pas que le thérémine imitait ma voix, mais qu'il donnait une voix à *quelque chose*. À l'invisible. À l'éther. Moi, Lev Sergueïevitch Termen, porte-voix de l'univers.

Ce porte-voix est maintenant sur la mer, à bord d'un bateau, dans une cabine rectangulaire de la taille d'une salle de bain du Plaza de New York, l'hôtel qui m'a jadis servi de demeure. Le vaisseau se nomme le *Sary Bolchevique*. Les murs sont en acier, peints en bleu pâle. Il y a une couchette dans un coin, un tapis gris élimé, et je m'assois sur une chaise pliante devant un bureau lui aussi fait d'acier, lui aussi peint en bleu pâle. Une ampoule nue brille au plafond. Lorsque le temps est mauvais, comme en ce moment,

je suis malade comme un chien. J'étreins mes côtes et j'écoute le tiroir à côté de mon lit s'ouvrir, claquer, s'ouvrir. La pièce tange. Je vais aux toilettes dans un minuscule cabinet et quand je reviens, j'examine ce que j'ai écrit. Des rangées de symboles – qwe asd zxc, le la les, lt, cr, lt, cr ((((((((((&. Je me demande qui verra ces pages. Vais-je les envoyer comme une lettre? Vais-je les conserver dans un coffre-fort? Finiront-elles noyées dans la mer en pleine nuit?

De l'autre côté du corridor, il y a une pièce comme celle-ci, éclairée par sa propre ampoule incandescente. Elle contient mon équipement. Une partie de ce matériel est fragile et s'endommage facilement. Il serait rassurant, quand les vagues se soulèvent, de traverser le couloir et de défaire les fermoirs des caisses, de vérifier que les fils sont bien enroulés, que les batteries sont scellées, que les tubes sont intacts. De m'assurer que mes thérémines chantent encore. Pendant les dix-sept dernières années, peu de journées se sont écoulées sans que j'entende leur timbre. D'Arkhangelsk à New Haven, dans des palais et des chaumières, j'ai voyagé et enseigné, joué pour des débardeurs et des lords, et, chaque nuit ou presque, je pouvais tendre le bras dans la pièce, trouver le champ électrique d'un de mes humbles instruments, et transformer le courant en son.

Mais la porte de ma cabine est verrouillée. Je n'ai pas la clé. J'ai seulement une machine à écrire, seulement des feuilles et de l'encre, seulement cette histoire à coucher sur le papier, maintenant, dans la solitude, pendant que la distance qui nous sépare s'amplifie.



Quand j'avais quatorze ans, un de mes professeurs de lycée a présenté à ma classe les tubes de Geissler – des cylindres de verre, des tubes à vide. Ils étaient arrivés dans des caisses de bois, enveloppés individuellement comme des coupes à vin. Je dis des coupes mais en vérité, pour moi, ils étaient des coquillages labyrinthiques, des trésors échoués sur une plage.

Le professeur Vassiliev avait dû remarquer ma fascination puisqu'il m'a permis d'en apporter un chez moi lors d'un jour férié. Je l'ai gardé emballé dans son papier à boucherie et me suis promené avec l'objet au fond de la poche de mon veston, une main

posée dessus. À mes yeux, il s'agissait d'une émeraude. Une fois à la maison, je me suis mis à expérimenter avec des fils et des bornes électriques, des bobines d'allumage et la nouvelle lampe de chevet de Grand-mère. Pendant que mes parents me croyaient en train de m'exercer au piano et au violon, je me penchais sur une planche de bois pour assembler des circuits à l'aide de vis en laiton. Je savais me montrer prudent : depuis des années déjà, je m'amusais avec des machines. Des phonographes, un vieux poste récepteur sans fil, l'appareil photo de Père... À la fin du congé, j'ai rédigé une longue lettre à l'intention du professeur Vassiliev, lui proposant une démonstration à l'occasion du prochain jour de la Famille. Je la lui ai remise en mains propres en même temps que le tube à vide intact. Il lui a fallu plus d'une semaine pour me répondre. C'était un vendredi. Il m'a pris à part après les cours et, pianotant sur le dessus de son bureau, il m'a scruté de ses yeux surplombés de sourcils clairsemés. « C'est d'accord, Lev », a-t-il dit.

Lors du jour de la Famille, l'équipe de lutte a offert une démonstration, de même que le club de botanique et une des chorales, et la classe a récité de mémoire des extraits d'*Ilya Mouromets*. Vova Ivanov a chanté une chanson sur les mouettes. Ensuite, le professeur Vassiliev a grimpé sur la scène. De sa voix douce, il a expliqué à l'assemblée que des étudiants s'apprêtaient à distribuer des tubes de Geissler. Nous étions en rang dans les allées du gymnase. Des caisses de tubes étaient disposées dans chaque coin. Nous les avons fait passer de main en main, comme si nous étions en train de bâtir quelque chose ensemble. Bientôt, tous les parents, les oncles, les tantes et les grands-parents ont eu un tube de Geissler sur les genoux. Ils les tournaient et les retournaient. Des coupes à vin, des coquillages, des émeraudes. Puis le professeur Vassiliev a demandé à tout le monde de regarder au plafond. Ils ont alors vu le tracé lâche de quatorze fils de cuivre entrecroisés. Je les avais accrochés là-haut moi-même, pendant que le professeur Vassiliev tenait l'échelle. Nous avions caché des bobines de Ruhmkorff dans un placard à balais.

Au plafond, les fils étaient à présent chargés de courant électrique.

Ils ne faisaient pas de bruit.

— Veuillez lever vos tubes de Geissler, a demandé le professeur Vassiliev.

Un après l'autre, les membres de l'assistance ont soulevé leurs petits tubes de verre en les tenant au bout de leurs doigts. J'ai eu la même impression que lorsque l'on franchit un portail pour entrer dans un jardin clos. Un à un, les tubes à vide ont pénétré le champ électrique de mon treillis de fils et ils se sont mis à luire.

Ce jour-là, j'ai ressenti ce que j'ai éprouvé plusieurs fois depuis. Dans ces moments, on oublie l'électricité, les métaux conducteurs et les électrons libres, les tubes, les fils et les principes fondamentaux. Les mains dans les poches, on ne pense plus à rien de tout cela. Pendant un instant brûlant et fier, on se dit : c'est *toi* qui as provoqué ce spectacle, c'est toi qui as fait luire les tubes. Petit futé.

Voilà l'hubris de l'inventeur. C'est un monstre qui a dévoré bien des scientifiques, et que je me suis toujours efforcé de tenir en respect. Même en Amérique, entouré de dix mille admirateurs, j'ai tâché de me concentrer sur mes machines et non sur leur créateur.

Si j'avais été plus orgueilleux, peut-être que cette histoire aurait tourné autrement. Je ne serais peut-être pas ici, sur un bateau fendant les flots de New York jusqu'en Russie. Peut-être que nous serions ensemble. Si j'avais été plus cabotin. Si j'avais raconté l'histoire qu'il fallait.

Mais Lev Sergueïevitch n'est pas la voix de l'éther. Il n'est pas le principe qui transforme le verre en lucioles. Je suis un instrument. Je suis un son qui surgit, une musique qui retentit, du sang, du sel et de l'eau manipulés dans les airs. Je viens de Leningrad. J'ai tué un homme de mes mains. Je suis né le 15 août 1896 et à cet instant, je suis devenu un objet se mouvant dans l'espace, vers toi.



Ma première invention s'appelait « la radio-vigile ».

J'étais encore un étudiant à peine sorti de l'adolescence, et j'ai créé une boîte magique. La radio-vigile émet un champ électromagnétique invisible, puis il attend une perturbation. Si un corps humain traverse ce champ, le circuit se referme et une alarme retentit.

Imaginez un récepteur sans fil attentif qui monte la garde.

Le fait d'avoir conçu quelque chose de nouveau constituait un petit triomphe. À l'université de Petrograd, ma classe était remplie de rivaux et chacun de nous cherchait à se démarquer. Au cours de mes premiers semestres, la seule chose qui me distinguait des autres étudiants était mon intérêt singulier pour la théorie musicale. Deux fois par semaine, je suivais des cours au conservatoire, à l'autre bout de la ville. Je piochais parfois la *Danse de la Fée Dragée* de Tchaïkovski au piano du salon de physique. Cela n'impressionnait personne. Mais j'avais désormais un bureau doté d'une boîte magique, avec une ampoule qui clignotait dès que je m'en approchais. Mes camarades se tenaient juste à l'extérieur du champ de la radio-vigile, comme si le fait de l'activer les aurait forcés à s'incliner devant mon succès. Seul Sasha s'avavançait, reculait, agitait son bras et lançait sa chaussure pour tester ce que j'avais construit. Seul Sasha n'était pas intimidé; il a toujours été si convaincu de son intelligence, si convaincu d'être plus malin que moi.

Mon ami était grand et mince et avait le front lisse. Son existence paraissait facile. Le jour où j'ai présenté la radio-vigile, il a insisté pour m'inviter à célébrer. C'était une nuit d'hiver, une de ces soirées glaciales où des milliers de flocons fous viennent vous voiler la vue. Nous parlions de science. Sasha me racontait sans doute l'article qu'il était en train d'écrire. Nous nous sommes réfugiés dans une taverne près de la grise rivière Fontanka, face à la fenêtre, sur des tabourets, mais avant même que l'alcool ne commence à couler, un tumulte nous est parvenu depuis le coin de la rue. Un fracas, des éclats de voix, puis une colonne de quelques centaines de personnes, des manteaux sombres filant devant la vitrine, des bannières ondoiyantes, un effort rassemblé sur les visages des marcheurs.

« Des rouges », a dit Sasha sans dédain. Nous aussi, nous étions des rouges. Nous étions en 1917. À l'université, nous avions tous

deux participé à des manifestations. À présent, nous contemplions le défilé des communistes dont nous déchiffrions les slogans. Je me souviens surtout du rythme de leurs tambours, du bruit métallique des cuillers de bois sur leurs chaudrons de fer.

« On se joint à ces vauriens ? » a proposé Sasha. Il était déjà membre du Parti. J'ai hésité. C'était un de ces moments où on sent sa propre jeunesse. J'ai jeté un œil sur la quiétude de la taverne, les ivrognes affalés sur les tables. Puis nous avons lancé nos manteaux sur nos épaules et nous sommes sortis. La foule était bruyante, euphorique. Entrer dans l'insolence et le tumulte d'un tel cortège, posséder ainsi la rue provoque une liesse vertigineuse. La neige tombait toujours. La masse était stridente et détendue. « Le pain, la terre ! » criions-nous. Nous nous déplaçons ensemble à travers la ville. « Pain, terre, liberté ! »

Tout à coup, nous avons senti un désordre devant. La tête de la procession s'est immobilisée, nous avons heurté nos voisins. Des bannières pendantes, des cris, puis deux détonations sonores. « Qu'est-ce que... » commençait Sasha lorsqu'un sillon s'est ouvert à travers la foule.

Là, dans le square, une rangée de tireurs, leurs fusils pointés droit sur la tempête.

Nous avons déguerpi. Des hommes et des femmes s'éparpillaient dans toutes les directions, certains vers les soldats impériaux, la plupart en sens inverse. Des corps bousculaient les nôtres comme des mains brusques. La neige tombait toujours, la lumière était froide. De nouvelles détonations, de fines traces de fumée, des manteaux sombres, puis, par fragments, des uniformes verts, des boutons dorés et enfin, dressées bien haut, les silhouettes écrasantes des chevaux, la cavalerie, et nous avons couru, couru encore sur une terre révoltée, sur la glace, remplis d'une peur crue, féroce. Plus loin dans la rue, un autre boum assourdissant, comme une explosion. La réalité semblait diagonale ; j'étais si terrifié que j'ai cru que j'en serais malade. Nous avons plongé dans une ruelle éclairée et j'ai tiré Sasha vers une porte entrebâillée. Pressés l'un contre l'autre, nous avons repris notre souffle.

— Ça va ? ai-je finalement demandé.

— Tous mes morceaux. Et toi ?

J'ai dégluti avant de pousser un soupir. Les bruits de la ville s'étaient évanouis. Devant nous, rien d'autre que des flocons de neige.

Nos manteaux en pelote avaient fait tourner la porte sur ses gonds. Nous nous trouvions à l'entrée d'une pièce longue et vaste, éclairée par des lanternes et un poêle crépitant. Huit ou dix hommes, torse nu, nous dévisageaient.

La plupart étaient Chinois, ou ressemblaient à des Chinois. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un dortoir, un lieu où couchaient des ouvriers. Mais presque aussitôt, j'ai compris que c'était autre chose. Un gymnase. Deux des occupants tenaient de grands bâtons semblables à des cannes de berger. L'air fleurait le santal et la sueur.

Un des Chinois s'est approché, un homme plus vieux qui devait avoir l'âge de mon père, trapu avec une tache de naissance sur l'épaule.

— Bonsoir, a-t-il murmuré. Je peux aider vous ?

— Nous, euh... a fait Sasha. Eh bien, nous...

— Entrez s'il vous plaît, a offert l'homme.

Nous avons obéi et il a refermé la porte derrière nous.

— Il fait froid.

Dans la pénombre, les élèves nous scrutaient. Je me sentais très maladroit dans mon manteau.

— C'est un gymnase ? ai-je demandé.

— Oui. Salle d'entraînement. On l'appelle « *kwoon* ». Vous êtes blessés ?

— Non, avons-nous répondu d'une seule voix.

Deux hommes avaient cessé de s'intéresser à nous pour reprendre leur affrontement. L'un était asiatique, l'autre russe. Ils s'attaquaient au ralenti, avec des coups de poing courts et fluides, des coups de pied en pirouettes.

Le vieux à nos côtés a lancé quelque chose en chinois.

— Je dis : « Respire comme un enfant », a-t-il expliqué.

Je les ai regardés s'esquiver, se déplacer.

— C'est du judo?

— *Wing-chun kung-fu*, a déclaré notre hôte.

— Il y a des soldats dehors, a dit Sasha.

L'homme l'a considéré posément.

— Vous êtes bolcheviks?

J'ai remarqué qu'il était pieds nus. Ils étaient tous pieds nus.

— Oui, ai-je répondu.

Il a opiné.

— Moi aussi.

Il a crié quelque chose aux étudiants qui nous regardaient toujours. Ils se sont mis à rire avant de retourner à leur pratique.

— Vous êtes communiste? a fait Sasha.

L'homme a haussé les épaules.

— Oui.

Les bâtons oscillaient lentement, décrivant des arcs.

— Est-ce que... vous vous battriez? a encore demandé Sasha.

L'homme s'est gratté le ventre.

— Contre des soldats à fusils? Nous servirions à quoi?

— Vous pourriez être utiles.

L'homme, le maître, le *sifu* a fait claquer sa langue.

— Quand on a les bons outils, c'est là qu'on peut servir.

Le portrait d'un vieil homme mince exécutant un coup de pied était accroché au mur le plus proche. L'air serein, il semblait flotter au-dessus d'un lac.

Nous ne sommes jamais allés retrouver les manifestants qui avaient échappé aux soldats et s'étaient bravement ralliés pour se rassembler au palais d'Hiver, lançant de longs cris dans la nuit. À la place, nous sommes restés à regarder ces gens pratiquer le kung-fu. Puis, de nouveau, j'ai suivi Sasha à la taverne où nous avons bu de la vodka, trinquant à notre sécurité, satisfaits de notre petite aventure.

Ce n'est que plus tard cette nuit-là, enfoui sous mes draps, que la honte m'a rattrapé, montant du sol comme une brume. J'ai revu le tourbillon de la foule, la manière dont j'avais serré les poings pour m'enfuir. Ma peur insensée. Mon départ prématuré.

Je n'étais pas resté pour connaître la fin.



L'idée du thérémine m'est venue en 1921. C'est Sasha qui en est responsable. Je le revois, au milieu du laboratoire, encore vêtu de son manteau ruisselant. À quatre pattes, j'épongeais l'eau avec des serviettes. Ce genre de scène était monnaie courante à l'époque. Pour arriver à l'Institut physico-technique, situé en périphérie de Leningrad, il fallait hisser son vélo dans le tramway pour entreprendre un trajet interminable. On dépassait la bibliothèque, on traversait la rivière Okhta sous un ciel bleu ou gris ou sous la pluie, coincé contre un mur, la pédale du vélo enfoncée dans le mollet du voisin. On reconnaissait les autres scientifiques à leurs bicyclettes. Les chimistes gardaient les mains sur le guidon, les biologistes posaient leur mallette dans leur panier. Les montures les plus élégantes, rutilantes et épurées appartenaient aux mathématiciens. Les physiciens préféraient habituellement des modèles plus complexes, équipés de systèmes d'engrenage assemblés à la main et de freins précis. Je n'étais pas comme les autres physiciens. Je possédais un vélo ordinaire doté d'une sonnette qui jouait le do central.

Bref, on grimpait dans le tramway direction Finlyandsky (le dernier arrêt), on extrayait sa bécane du wagon, on saluait le conducteur et on partait en zigzag pendant huit kilomètres sur une route de terre, dans un champ et sous un ciel immense, à toute vitesse dans les courbes verdoyantes de l'arboretum, là où le chant des oiseaux anéantissait toute mélancolie, puis on gravissait la colline en haletant, on virait et on se laissait glisser doucement sur le terrain de l'Institut physico-technique, évitant les branches basses tout en doublant les étudiants en marche vers leurs cours. On confiait son vélo à Boris, le commis maigrelet, avant de filer sous les arches,

de dire bonjour aux femmes de ménage Katerina et Nyusya pour ensuite monter l'escalier de marbre, traverser le palier et se retrouver en sueur, vivant, au milieu du bourdonnement des machines du laboratoire.

L'hiver, on ne pouvait pas venir en vélo, pas avec toute la neige et la boue, donc on ne prenait pas sa bicyclette et ainsi, dans le tramway, les scientifiques étaient impossibles à distinguer des tailleurs, des banquiers, des relieurs – jusqu'à ce que l'on descende et que l'on emprunte le chemin découvert qui menait à la Polytechnique avec pour toute indication des traces de pas glacées; on marchait une éternité dans les bois déserts de l'arboretum, puis dans les bois déserts de l'Institut, au-dessus des endroits où les buissons régnaient pendant l'été, et, enfin, les troncs dépouillés s'écartaient, on filait sous les arches en saluant Katerina et Nyusya pour ensuite monter l'escalier de marbre, traverser le palier et, si on avait été prévoyant, on enfilait un pantalon de rechange en déposant l'autre paire sur le radiateur.

Sasha n'était pas prévoyant. Il se tenait devant ma plus récente expérience pendant que sous les semelles de ses bottines et sur la bordure de son pantalon, des croûtes de glace fondaient. Par terre, j'essuyais les tuiles. L'eau représentait un danger dans les laboratoires de l'Institut physico-technique.

— Très ingénieux, observait Sasha.

— Merci.

Il a tapoté un des cadrans avec son ongle.

— La densité?

— O... oui. Fais attention. C'est très sensible.

Nous étions à l'Institut physico-technique depuis deux ans. Sasha, brillant théoricien, était déjà directeur de recherche. J'avais moins de succès que lui. Je me laissais porter par les dernières vaguelettes soulevées par la radio-vigile. Nous travaillions conjointement et séparément, compétiteurs, collègues, scientifiques assistant parfois à des concerts ensemble ou partageant une tarte aux cerises au Café du Nord, discutant de leurs familles, de politique, de particules élémentaires. Si je lui avais parlé de ma sœur, c'était pour dire à

quel point Helena me semblait lointaine, une créature d'un autre phylum. Et s'il avait mentionné sa propre sœur, Katia, ce n'était pas pour révéler qu'elle était jolie, impétueuse comme un déluge; c'était pour décrire les vacances qu'ils avaient prises enfants, ou le jambon qu'elle avait découpé au Nouvel An pendant que Sasha entaillait des châtaignes.

J'apprendrais par moi-même que Katia aux yeux bleus était jolie, qu'elle était impétueuse.

Je me suis relevé. Sasha scrutait toujours le même cadran.

— Très ingénieux, a-t-il répété.

J'espérais qu'il en glisserait un mot à Ioffe, mon superviseur.

— Dommage pour les aveugles, a-t-il ajouté.

— Quoi?

— Tous ces cadrans.

Il y avait effectivement beaucoup de cadrans. L'appareil posé devant nous était un assemblage disparate de fils enroulés, d'indicateurs, de tuyaux de caoutchouc et d'une chambre sifflante, dotée de deux plaques suspendues. Les plaques formaient un circuit : l'électricité sautait de l'une à l'autre, dans les airs. Lorsque la chambre était remplie de gaz, le grésillement électrique se modifiait en accélérant ou en ralentissant. Ainsi, j'arrivais à mesurer les propriétés de divers gaz, particulièrement leur constante diélectrique. Un des cadrans affichait : 1.055.

— C'est une calamité, a poursuivi Sasha. Comment feront les aveugles pour connaître la constante diélectrique de l'hélium?

— Comment font-ils pour consulter leur montre de poche? ai-je rétorqué.

— Tu les condamnes à demander à leur femme. Ce genre de machine, c'est la raison pour laquelle on ne voit pas plus d'aveugles en physique.

La blague l'amusait follement.

— Ne pourrais-tu pas bricoler quelque chose? Un vaporisateur qui diffuserait une odeur différente pour chaque gaz?

— Pour que le soufre sente la rose ?

Il a gloussé.

— Ce serait plus facile si ça produisait un son, ai-je ajouté.

— Si la constante est plus élevée que I.2 : une bouffée de cannelle et un bruit de chien qui aboie.

— Une tonalité, ai-je poursuivi. En fait...

J'ai réfléchi.

— Une note qui refléterait la conductivité ?

J'ai saisi mon calepin de notes.

— En ajustant la température, on pourrait faire chanter le gaz. Ou en agitant la main, tout simplement.

Sasha a tapoté des doigts la paroi de la chambre, faisant remuer les aiguilles des cadrans, ce qui l'a fait pouffer de plus belle.

— Mais que fais-tu des soldats victimes d'engelures, ceux qui ont perdu tous leurs doigts ?

Je ne faisais plus attention à lui. J'observais les aiguilles osciller, un minuscule aller-retour, comme si elles gesticulaient pour attirer mon regard, et une vision m'est apparue avec force, une de ces intuitions sur lesquelles les scientifiques se fondent. C'était comme un film qui jouait en boucle, la même scène encore et encore : un homme à l'intérieur d'une cloche sous vide, sa main planant au-dessus d'une plaque de métal qui chantait. Elle chantait un *la*. *Fa, sol, la*.

J'ai baissé les yeux vers ma propre petite main.



Le thérémine représentait plus ou moins un amalgame de ses prédécesseurs : la muette vigile, le moniteur à gaz sifflant. Je mesurais le mouvement humain comme s'il s'agissait des fluctuations d'un gaz, et j'ajoutais le son.

Les premiers prototypes consistaient en des variantes des plaques de métal que j'avais montrées à Sasha, avec des oscillateurs

et un écouteur en plus. J'avais exposé le concept au chef du département, Abram Fedorovitch Ioffe. En remuant, ma main produisait un bruit qui se classait quelque part entre un bourdon criard et *Élégie* de Massenet. Ioffe était captivé. « Un jour, nos orchestres fonctionneront avec des batteries », avait-il déclaré.

En novembre 1921, on m'a invité à présenter le thérémine devant les ingénieurs mécaniques et les physiciens de l'Institut. Mon premier véritable auditoire. J'étais redevenu le jeune Liova armé d'une caisse de tubes à vide. Mais cette fois, je n'avais pas affaire à de crédules *dedushki* et *babushki*, mais bien aux hommes qui avaient inventé et réinventé la radio, qui lançaient des messages complexes dans les airs. Ces gens qui parlaient la langue de l'électricité ne se laisseraient pas éblouir par de petites étincelles.

Je me sentais nerveux. Bon, d'accord, j'étais pétrifié. Avant la présentation, je me suis enfermé dans le bureau de Ioffe. Le soleil descendait derrière les collines et remplissait les lieux de silhouettes bleutées. Alors que je marchais de long en large, les ombres s'inclinaient, se désaxaient. J'avais l'impression de saboter quelque chose : l'ordre de la pièce, sa tranquillité, son crépuscule... J'ai voulu allumer la lampe électrique sur la table de Ioffe mais elle était brisée. J'ai tiré un petit tournevis de la poche de mon veston. Je me trouvais à mi-chemin dans mes réparations quand il a frappé à la porte. « C'est l'heure », a-t-il prononcé à travers le bois.

Dans la grande pièce au plafond bas, des volutes de fumée s'échappaient des cigarettes. Debout à côté de l'engin, j'ai nommé et pointé le transformateur, l'oscillateur, les tubes à vide éteints, puis j'ai refermé le boîtier, masquant ainsi ses composantes. Je me suis raclé la gorge. « Et donc », ai-je dit avant d'allumer l'appareil.

Voici comment on joue du thérémine :

On le met en marche. Puis on attend.

Il y a plusieurs raisons d'attendre. On attend pour donner aux tubes le temps de se réchauffer, comme des créatures qui prennent leur première respiration. On attend pour intensifier le suspense du public. Et enfin, on attend pour accroître sa propre anticipation. C'est à la fois une exultation et une terreur. Un boîtier, deux antennes et immédiatement, l'espace est activé, la pièce se charge,

l'atmosphère prend vie. Ce qui était en puissance devient puissant. On imagine les étincelles, les braises, les petits éclairs fragmentés accrochés dans le vide de l'air.

On lève les mains.

La droite d'abord, vers l'antenne de tonalité, pour l'entendre : DZIIIIOUUuuu, la décharge électrique roucoulante qui se stabilise en un hymne allongé. On dirige ensuite la main gauche vers l'antenne de volume et on adoucit le tout.

On bouge encore les mains, et l'appareil se met à chanter.

Mon thérémine est un instrument de musique, un instrument d'air. Ses deux antennes montent d'un boîtier de bois. L'antenne de tonalité est grande, noire, noble. Plus la main droite s'en approche, plus la note est élevée. La seconde antenne contrôle le volume. Elle est repliée en une boucle dorée et horizontale. Plus on avance sa main gauche, plus la mélodie s'adoucit. Plus on l'en éloigne, plus le son est fort. Mais, toujours, on reste debout, les bras dans les airs à la manière d'un maestro qui conduit son orchestre. Voilà le secret du thérémine. Après tout, le corps est un conducteur.

Ce jour-là, mes collègues de l'Institut n'ont pas applaudi. Ils se sont contentés d'écouter très attentivement. J'ai joué des pièces de Minkus, de Massenet, et j'ai interprété *Le cygne* de Saint-Saëns. Jetant un regard par-dessus mes partitions vers les rangées de visages – moustachus pour la plupart –, j'ai vu Andreï Andreïevitch Korovine, un homme à qui je n'avais jamais parlé, dont j'avais seulement aperçu les traits comme de l'écorce entaillée. Il travaillait au laboratoire des métaux depuis cinquante ans, il avait les yeux gris et perçants, la bouche mince, et il m'écoutait. La main en l'air, je tenais une note basse, et Andreï Andreïevitch Korovine, l'homme à qui je n'avais jamais parlé, paraissait au bord des larmes.

Le thérémine a toujours été une machine doublement étrange, d'abord par la manière d'en jouer : on plie les paumes dans le vide, comme pour tirer les cordes d'une marionnette invisible. Mais son étrangeté la plus étrange est sa sonorité perçante, à la fois non modulée et modulante, immobile et frénétique. Malgré tous

les ajustements que j'ai apportés au timbre, le thérémine ne peut toujours pas imiter l'éclat joyeux de la trompette ni la solidité d'un coup d'archet sur un violoncelle. Il s'agit de quelque chose d'Autre.

C'est cette Altérité qui soulève les foules et inspire des compositeurs comme Schillinger et Varèse. Mais il y a un autre aspect auquel on ne saurait échapper : tout comme la pâleur de l'ampoule, tout comme la chaleur du poêle électrique, le son du thérémine n'appartient pas à la Terre.

Cet étranger, je l'ai escorté partout sur la planète. Pour les multitudes rassemblées, pour les Rockefeller, Gershwin, Chostakovitch et pour George Bernard Shaw le grincheux, pour les épouses et les amis, les ennemis et les amants, les espoirs perdus, dans des salles vides, j'ai dirigé l'éther. Dans des milliers d'amphithéâtres, *Le cygne* de Saint-Saëns a flotté comme un spectre. Et la voix qui n'en était pas une ne s'arrêtait pas, ne reprenait pas son souffle.



Plus tard, en Amérique, un des représentants de la RCA, un dénommé Len Shewell, m'a raconté comment il avait vendu un thérémine à Charlie Chaplin. Len avait été invité à son manoir, un vaste bâtiment de marbre et d'ébène, tout en noir et blanc, comme les films de l'acteur. Derrière le majordome, Len avait traîné sa valise dans des corridors aux angles aigus jusqu'à un grand salon où Charlot était étendu sur une *chaise longue**. Des vases remplis de roses étaient posés sur chaque table, affirmait Len, et même en cet après-midi d'août, l'âtre rougeoyait. Après que Chaplin l'eut prié de commencer, Len avait amorcé sa routine habituelle. Mais dès les premiers sons, DZIIIIOUUuuu, alors que la main de Len voletait près de l'antenne de tonalité, Chaplin s'était étouffé si fort que Len avait dû éteindre la machine.

— Ça va ? avait demandé Len.

* Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

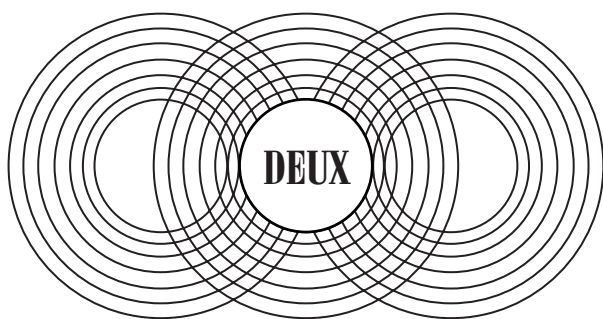
Chaplin était blanc comme un drap.

— Non, oui, continuez, avait-il répondu.

L'acteur était visiblement terrifié. Le fantôme le plus célèbre au monde, l'homme qui avait fait fortune en tant qu'illusion projetée au grand écran, avait peur de cette petite boîte de spectres. Pendant que Len interprétait l'hymne national américain, le visage de Chaplin allait et venait entre l'ardeur et l'horreur. Ses sourcils se soulevaient et retombaient comme s'ils étaient accrochés à des poulies. Il tremblait. Quand Len eut terminé, Chaplin a sauté sur ses pieds, traversé la pièce et serré la main du vendeur. « J'en prends un », a-t-il déclaré en avançant son doigt pour effleurer le boîtier du thérémine comme s'il s'agissait d'un jaguar, d'une panthère, d'un lion mangeur d'hommes.

Le son du thérémine n'est rien d'autre qu'un pur courant électrique. C'est le chant de l'éclair tapi dans les nuages. Jamais sa mélodie ne vacille ni ne s'épuise; elle persiste, reste, tient, dure, s'attarde. Elle ne vous abandonne jamais.

À cet égard, elle est meilleure que nous tous.



CITÉ PHOSPHORE

Avant d'aller en Amérique, j'ai fait le tour de mon pays. Cela a commencé de façon sporadique : une semaine à Moscou, quelques jours à Smolensk, une excursion à Kazan. Agglutiné à d'autres chercheurs, je lissais mes schémas de mes paumes. Je jouais du thérémine dans des salles pleines d'étudiants. Par un brillant après-midi de printemps, je suis allé au Kremlin présenter ma machine à Vladimir Ilitch Lénine (que son souvenir soit illuminé). C'est alors que ma mission a changé : ces découvertes ne concernent pas que les universitaires, m'a dit Lénine. Elles appartiennent au peuple.

Je prenais le train. Des hommes louvoyaient entre les travailleurs déroutés pour charrier mon équipement dans ce qui était à l'époque la station Nikolaïevski, et le hisser dans d'énormes fourgons. Vêtu de mon plus bel habit élimé, le nom de Lénine sur une carte au fond de ma poche, je les suivais. Des démonstrations étaient organisées dans de minuscules villages russes, des hameaux dont l'unique lumière électrique luisait faiblement dans la nuit. J'avalais du *chtchi* en compagnie des chefs des conseils ouvriers locaux, des fermiers au visage las à qui j'expliquais pourquoi le feu a besoin d'oxygène, pourquoi la foudre frappe. Le plus important éleveur de bovins du district de Tarusski voulait savoir ce qui fait ternir l'argent. À Chouïa, une femme m'a demandé si les radiateurs pouvaient

causer des taches de rousseur. Je branchais le thérémine sur un moteur à gaz qui crachotait et dès que mon instrument se mettait à striduler, les gens sautaient sur leurs pieds, abasourdis, pressant leurs mains contre leur cœur.

À Leningrad, je commençais à me sentir comme une vedette. Je passais mes semaines à l'Institut à améliorer mes appareils, à développer mes théories, à goûter la satisfaction de l'inventeur qui sait que ses créations seront vues et provoqueront l'émerveillement. Ma consécration n'intéressait nullement Sasha. Quand je m'attardais devant la porte de son bureau en déballant mes anecdotes, il devenait bougon. « Tu peux garder tes bergers et tes paysannes, disait-il, je prendrai les directeurs de comités et les lauréats de prix Nobel. »

Un soir, il m'a posé un lapin. J'avais des billets pour le ballet, mais quand je suis passé le prendre, il n'était pas chez lui. À sa place, une jolie fille a ouvert la porte. Des cils ombrageux, un menton en apostrophe, un visage empreint d'une douce assurance. Je me suis dit qu'elle devait être le genre de personne qui note ses rêves, le matin. Elle avait les bras chargés de tournevis, de pinces et d'une boîte de clous. Elle semblait courroucée.

— Je vous demande pardon, je viens chercher Sasha.

— Il est sorti.

— Sorti ? ai-je répondu, surpris.

— Oui, sorti. Au labo.

— Je vois.

Elle m'a examiné.

— Êtes-vous Termen ?

— Oui. Lev Sergueïevitch.

— Il fait dire qu'il est désolé. Il voulait terminer quelque chose.

— Ah, ai-je dit en contemplant la pointe lustrée de mes chaussures.

— Je suis Katia. Sa sœur.

C'était comme si je l'apercevais une seconde fois.

— Ce sont vos outils? me suis-je enquis.

Elle a levé les yeux au ciel.

— Sasha m’a laissé son désordre à nettoyer.

— Quel goujat, ai-je déclaré. Aimeriez-vous m’accompagner au ballet?



Les trois années suivantes ont été une période d'autocréation. J'étais pressé de m'établir, convaincu que la stabilité de ma vie devait être à l'image du lettrage robuste employé pour écrire mon nom dans les journaux. Il y avait tant de choses à mettre en place : des articles à publier, des appuis professionnels, un nouvel appartement, un nouveau laboratoire, une femme... J'ai fini par quitter l'Institut physico-technique pour travailler de manière autonome dans un laboratoire collectif avec vue sur la Neva. J'ai emménagé dans une nouvelle maison. J'ai inventé de meilleurs thérémynes. J'ai fait des promesses abruptes et titanesques.

Mes parents n'approuvaient pas ces métamorphoses. La Révolution demeurait fraîche à leur mémoire et ils prônaient une ascension plus graduelle, une sobre modération. Ils auraient voulu que je ressemble davantage à ma sœur Helena qui étudiait la botanique, cultivant sa carrière dans l'ombre. Juché sur une chaise au milieu de ma cuisine, mon père disait : « Nous t'avons pourtant appris à parler tout bas. De qui cherches-tu l'attention avec tant d'empressement? »

Pire que leur désapprobation était le peu d'intérêt qu'ils manifestaient pour mes réalisations. Père refusait de feuilleter les bulletins scientifiques qui contenaient des articles à mon sujet, et rien n'aurait pu le pousser à assister à une démonstration de thérémyn. Il sirotait sa tasse de thé fort en formulant des conseils sur la fondation d'une famille. « Patience, Lev. La clé, c'est la patience. » Quand j'ai tenté de lui montrer le prototype d'appareil de vision à distance sur lequel je travaillais, il a été distrait au bout de quelques minutes : un écureuil glapissait sur le rebord de la fenêtre. Il s'est mis à crier à travers la vitre : « Bonjour, mon ami! Bonjour! »

J'ai alors dirigé mes explications vers ma mère. « Bon travail, Lev », a-t-elle murmuré sans lever les yeux de son tricot, sans même attendre que j'allume le dispositif.

J'avais de plus en plus de raisons de rester chez moi, et je trouvais de plus en plus de raisons de partir. Parfois, Katia et moi nous disputions par courrier; nous soulignions des mots et nous négligions de signer. Je participais à un congrès à Nijni Novgorod, je donnais une conférence devant des généraux à Moscou. Un jour, en revenant d'une visite à Kiev, j'ai appris que mon pays avait de nouvelles intentions pour moi. On voulait m'envoyer en Europe de l'Ouest. « Impressionnez-les avec vos machines, a déclaré un homme depuis un coin sombre du ministère de l'Intérieur. Notre agent s'occupera du reste. » De mon côté de notre table étriquée, au-dessus de nos petites lunes de jambon, j'ai fait face à Katia.

Ma nouvelle mission a débuté avec une apparition à Berlin, que je découvrais pour la première fois. Je suis arrivé au petit matin, fatigué, fébrile, hirsute après ma nuit dans une voiture-lit. Les rues étaient barbouillées de feuilles rouges et or. C'était un jour férié, et des queues s'étiraient devant les boulangeries. Accueilli par l'éminent docteur Beirne, j'ai visité avec lui l'Académie nationale où j'ai exposé le thérémine et la radio-vigile à un groupe de physiciens qui caressaient leurs barbiches d'argent. Puis nous avons traversé la ville en coche jusqu'à l'Opéra allemand où le reste de mon matériel était entreposé. Je suis descendu au sous-sol, et c'est là que j'ai fait connaissance avec l'homme que j'appelle Pash.

Pash. Voilà comment il s'est présenté à moi ce jour-là. C'est donc ainsi que je l'ai toujours appelé. Pash. Mon agent. Mon gérant. Moi, le magicien communiste, le conducteur de l'éther, dépêché par l'État pour faire étalage de mes remarquables découvertes. Lui, l'homme au manteau qui voyageait à mes côtés comme une ombre, une grande ombre, mue par ses propres directives.

Pash avait un visage doux, carré, bien dessiné, et des iris bleus comme les fragments d'une pierre. Des traits aimables, le dos et les épaules d'un ogre, comme si son corps anticipait des situations qui exigeraient davantage que de jolis yeux clairs.

Ensemble, nous avons visité Berlin puis d'autres villes allemandes : Cologne, Hambourg, Francfort. Au moment où nous avons atteint

Dresde, tous les billets de la tournée avaient été vendus. Les foules se massaient dans les théâtres. Les spectateurs me surnommaient « l'Edison russe » ; ils disaient que j'allais changer le monde. À la Tonhalle, ils m'ont acclamé, continuant d'applaudir même après la fin de ma présentation, après le deuxième rappel, après que les machinistes eurent allumé les lumières de la salle et ouvert les portes. Ils tapaient des mains et des pieds en criant : « Thérémine ! Thérémine ! Thérémine ! »

Pash menait, je suivais. De l'Allemagne, nous sommes passés en France, puis en Angleterre. Chaque ville comportait le même circuit de poignées de main et d'attentes. C'était d'abord un envoyé du consulat russe, ou, dans le cas de Londres, de l'ancien consulat russe. Ces délégués étaient toujours grands, sous-alimentés et nerveux, incertains quant aux raisons de ma présence et à l'identité de ceux qui patronnaient mes voyages. Mon compagnon les intriguait tout particulièrement.

— Et vous êtes... avait demandé quelqu'un à Paris.

Pash avait haussé les épaules dans son pardessus.

— Ça n'a pas d'importance.

Tout en riant, la personne avait haussé des sourcils interrogateurs.

— Pash, avait finalement répondu Pash.

— Pash ?

— Oui.

— Mais, avec le docteur Thérémine, vous... C'est-à-dire que le docteur Thérémine est votre...

— Puis-je utiliser votre téléphone ? avait coupé Pash en exhibant une carte d'identité ornée d'un sceau particulièrement compliqué et prestigieux.

La personne n'avait plus posé de questions.

Pash passait ses appels. Il demandait aux hommes des consulats des rapports, des contacts, des listes de partenaires locaux. J'ai rapidement compris que je servais de diversion. J'étais le prétexte qu'il utilisait pour ouvrir des comptes bancaires et des bureaux de commerce. Sa mallette se remplissait de papiers, et les vagues

de visiteurs déferlaient sur nous les unes après les autres dans un tourbillon de bulles de champagne.

Les dignitaires arrivaient ensuite : des maires, des ambassadeurs, une petite royauté avide de rencontrer le prodige de Leningrad. Ils parlaient d'hospitalité, de coopération internationale. Aucun de ces nobles ne faisait allusion à l'exécution du tsar russe.

« Goûtez-moi ces moules, disaient-ils. Goûtez à ce flan. Goûtez cette banane. » À Londres, le comte de Shaftesbury m'a présenté d'un geste théâtral le fruit jaune et courbé. Je l'ai regardé l'éplucher. « Et maintenant, a-t-il déclaré, bénissez-la d'une cuillerée de crème glacée. »

Après les dignitaires venaient les hommes d'affaires, avec qui on m'avait prescrit de me montrer poli mais distrait. « Reste de marbre, m'avait dit Pash alors que notre train franchissait Reims. Montre-toi encourageant, mais insondable. Laisse-les croire que tu es un mystère qu'il faut percer. »

Même si les tours que j'avais dans mon sac relevaient de la physique et non de la duperie, ma mission en Europe consistait à titiller, à semer des germes, à jeter des hameçons. Ces entrepreneurs que le thérémine avait séduits, qu'étaient-ils prêts à échanger contre une part du gâteau ?

À ces riches de l'Ouest, j'offrais de modestes sourires. Je faisais le baisemain à leurs veuves, je fumais les cigares de leurs fils. Avec le temps, j'ai établi une formule : ma bonne entente avec une personne était inversement proportionnelle au nombre de bagues qu'elle avait aux doigts.

À chaque escale, mon groupe préféré était admis en dernier. Une fois que les dignitaires, les hommes d'affaires et les mondains avaient vidé les bols de punch, les physiciens, les chimistes, les ingénieurs, les docteurs, les astronomes, les autodidactes et les musiciens se présentaient enfin. Je les accueillais avec joie et soulagement. Si Pash était venu pour rencontrer la chambre de commerce, j'étais là pour frayer avec ces femmes et ces hommes raffinés, intelligents, curieux. À Paris : Paul Valéry, le marquis de Polignac, l'ambassadeur anglais John Rafe. À Londres : Julian Huxley, Sir Oliver Lodge, Maurice Ravel, le chef d'orchestre Henry Wood.

Sans oublier John McEwen, le directeur de la Royal Academy of Music, et le brillant Ernest Rutherford. Enfin – enfin! – nous pouvions causer d'autre chose que de la pluie et du beau temps : cette auguste compagnie discutait d'électricité, d'hypnose et de Dmitri Chostakovitch. À l'époque, mon anglais était encore pire qu'aujourd'hui, et mon français, tout simplement inexistant, aussi avais-je des interprètes. À Paris, j'étais assisté par une charmante jeune femme nommée Aurélie, fille d'un émigré qui enseignait à la Polytechnique. Elle traduisait les interrogatives françaises en russe et les conjectures russes en français en agitant ses petites mains, de minuscules gestes qui évoquaient les manières des oiseaux. Je me souviens de la conférence de presse où j'ai annoncé que je partirais à l'étranger à la fin de l'année, un « court voyage » organisé par Pash pour présenter mon travail aux Américains. Un leurre au bout d'une perche. Debout sur une estrade de fortune au bar de l'Opéra de Paris, j'ai pris conscience de mon appréhension. Pas uniquement à cause de la substance de mes déclarations (le but et les raisons de mon périple), mais en raison de tout le faste de la situation. Au sous-sol, on déchargeait mon équipement, et, plutôt que de m'affairer autour des caisses et des fils, j'étais accoudé à un quart-de-queue, en train de livrer un discours devant Valéry, Polignac et un chroniqueur du *Temps*. Pendant un long moment abyssal, j'ai eu le sentiment d'être complètement déclassé. J'ignorais quel était ce vin que j'avalais, ou quels termes employer pour m'adresser au marquis. J'étais si nerveux et Aurélie, si solennelle, pesant chaque mot comme un arrêt de mort. Je me suis mis à improviser compulsivement. Je tentais de provoquer mon interprète, de troubler sa prestance en usant de noms ésotériques et d'adjectifs obscurs, en glissant des allusions à des chansons traditionnelles et des contes de fées, à la perspective Nevski, des *pop* et des *crac* onomatopéiques. Avisant une assiette de biscuits, j'ai décrété qu'ils avaient la même odeur que le pain d'épice de Tulsy, que la nef de l'église de l'Annonciation sur l'île Vassilievski. « Un arôme si perspicacement mnémonique! » me suis-je exclamé. Je voulais la faire sourire. Je voulais qu'elle baisse les petits oiseaux qui lui servaient de mains pour me réconforter d'un sourire. Mais la digne Aurélie à l'irréprochable jupe noire se contentait de répéter mes sottises dans un français lisse, parfait.

Je me demande ce qu'elle est devenue.

Elle a peut-être épousé un avocat et pris son nom.



À mon retour à Leningrad, l'Institut physico-technique semblait n'avoir pas changé. Je suis arrivé sur la longue route à bord d'un taxi blanc rutilant; mon chauffeur portait des gants. À l'intérieur, le hall de marbre était presque vide. Deux étudiants s'engouffraient dans l'escalier.

— Boooonjoooouur! ai-je crié, laissant l'écho s'emparer de ma voix.

Les étudiants m'ont dévisagé et Nyusya a surgi du placard des femmes de ménage.

— Oh! Professeur Termen, vous êtes revenu!

— Peut-être.

À l'étage, je suis tombé sur Ioffe qui sortait du labo.

— Mon garçon! s'est écrié mon ancien superviseur. Que nous vaut ce plaisir?

Il s'est emparé de la théière et nous a servi deux tasses de thé que nous avons bues debout. Je lui ai raconté mes voyages et il s'est émerveillé.

— Rutherford en personne? Quelle époque, tout de même!

Après, j'ai trouvé Sasha qui grimaçait devant un livre dans son bureau.

— Toc toc, ai-je dit au lieu de frapper.

Il a levé les yeux. J'ai vu son regard se transformer, s'allonger, s'acérer lorsqu'il m'a reconnu.

— Si ce n'est pas notre Hollandais errant. Tu as fini tes vagabondages? Tu viens travailler un peu?

— Content de te voir.

Il a reniflé. Son grand corps était prostré au-dessus de son livre comme pour le protéger.

— Comment se porte ma sœur ?

— À merveille.

Il a parcouru une page, puis il s'est tourné vers moi. Il semblait sur le point de dire quelque chose, mais ses lèvres demeuraient immobiles. Secouant la tête, il a fini par ajouter :

— Lev, est-ce que tu te demandes si ce que tu cherches en vaut vraiment la peine ?

Je me suis gratté le dos de la main.

— Tout le monde se pose cette question, non ?

Comme si c'était exactement la réponse qu'il attendait, Sasha a esquissé un rictus. Se redressant dans sa chaise, il a levé le menton.

— Non, a-t-il déclaré.



En décembre 1927, Pash et moi sommes partis pour l'Amérique sur un bateau baptisé le *Majestic*. La traversée durait 13 jours. D'une certaine manière, je n'avais jamais été aussi libre. Coincé sur une petite île flottant sur l'océan Atlantique, j'étais traité comme une vedette de cinéma. « Allez où vous voulez, docteur Termen » ; « Visitez comme bon vous semble, docteur Termen » ; « Que nous vaut ce plaisir, docteur Termen ? » Quand j'arrivais sur le pont, les officiers sautaient sur leurs pieds. Le *Majestic* était un labyrinthe aux mille issues toutes aussi agréables les unes que les autres : Oh, la cuisine ! Ah, la salle des cartes ! Regardez, c'est ici qu'ils gardent les animaux !

J'ignorais ce qui m'attendait aux États-Unis. Je croyais qu'il me faudrait être à l'affût des Apaches. Je craignais également que ces huit semaines ne suffisent pas pour accomplir ma mission. Pash ne voulait pas perdre une minute. Nous nous enfoncions dans des fauteuils rouges tachés près du buffet de poissons pochés. Secrétaire en apparence, superviseur en réalité, il étudiait des listes d'officiels, d'universitaires, de scientifiques, de grands industriels, et d'un murmure, me soumettait à des questionnaires en rafales.

- Arthur Feuerstack?
- Directeur de la G. E.
- Bert Grimes?
- Directeur régional pour Westinghouse.
- Jack Morgan?
- J. P. Morgan & Co.
- Jimmy Walker?
- Maire de New York.
- Sergueï V. Rachmaninov?
- Je riais.
- Génie.

Pash et ses supérieurs voulaient que je glisse la main dans la grande poche de l'industrie américaine. La presse internationale louangeait déjà mes découvertes : je n'avais qu'à me présenter, moi, le Russe exotique. Je courtoiserais les Yankees avec mon thérémine, mais aussi avec ma radio-vigile, mes nouveaux prototypes de télévision, et n'importe quelle autre invention susceptible d'attirer leur œil gourmand. Alors que je récolterais les invitations, Pash obtiendrait des brevets, rédigerait des contrats, mettrait sur pied des compagnies et, de manière générale, signerait tellement d'ententes que ses collègues disposeraient d'un lien permanent avec les États-Unis, une voie qui permettrait le trafic d'une foule de secrets industriels. En tant que fier patriote, j'avais accepté cette mission sans hésitation. Mais j'avais aussi d'autres objectifs : les découvertes scientifiques, le partage de connaissances, la rencontre de grands esprits. Une petite idée persistante avait également fait son chemin dans ma tête depuis une conférence à Paris où un petit homme vêtu d'un veston vert olive avait levé la main pour me demander : « Rêvez-vous d'un jour où chaque foyer aura son thérémine? »

C'était une perspective séduisante, considérant tout le bien qui en résulterait pour le grand public. Partout sur la planète, des millions de travailleurs fascinés par la musique étaient découragés par les défis qu'exigent les instruments traditionnels. Les clés d'une clarinette et le manche sans frettes d'un violoncelle n'ont rien

d'intuitif. Mais le thérémine! Il possède une simplicité innée. Plus votre main se rapproche de la grande antenne, plus les notes sont hautes; plus elle s'en éloigne, plus les notes sont basses. Parce que le thérémine se fie aux sens de l'ouvrier et non à un savoir enfermé dans les leçons et les livres de l'élite, il devient un instrument révolutionnaire qui universalise les moyens de production musicale.

Oui, je rêvais d'un thérémine dans chaque foyer, non seulement pour les milliards de nouvelles mélodies qui en naîtraient, mais pour que des millions d'Américains, d'Anglais, d'Espagnols, de Siamois puissent réaliser : *Si nous, peuple libre, pouvons réussir ceci, que pouvons-nous accomplir d'autre?*

Les hommes d'affaires soulignent parfois qu'un thérémine dans chaque foyer aurait fait de moi un homme riche. Je ne suis pas un homme d'affaires. L'argent n'a jamais été ma motivation.



Sur le *Majestic*, je passais une bonne partie de mon temps dans les entrailles du navire. Les moteurs du vaisseau n'étaient pas que de simples prodiges d'ingénierie, mais de subtils, d'élégants, de formidables prodiges d'ingénierie. Les penseurs les plus agiles de l'humanité avaient consacré des décennies à concevoir ces mastodontes, à perfectionner leurs composantes et à améliorer leurs performances. Et il ne s'agit pas de montres-bracelets; ils sont gigantesques! Ils tirent de véritables petites villes à travers les mers.

Au milieu des vapeurs de la machinerie, je pouvais échapper à Pash et à ses maudits questionnaires. Lourd et massif, il détonnait là en bas, un géant engoncé dans un coûteux complet de Moscou. Les hommes au visage enduit de suie se renfrogaient en sa présence.

Il n'était pas le seul que je désirais éviter. Au départ, j'étais content de fréquenter le salon de la première classe et de causer avec les autres passagers. Le merveilleux violoncelliste Pablo Casals était à bord, ainsi que Jan Szigeti, un pianiste de Lublin. Nous parlions de Tchaïkovski, d'acoustique et d'ovations. Mais Szigeti est vite devenu casse-pied. Il me suivait comme un chien de

poche, se tenait trop près et empestait l'eau de mer avec laquelle il s'était lavé. Subjugué par le genre de célébrité que je représentais, il sollicitait mon opinion sur toutes sortes de questions, depuis les croissants du déjeuner jusqu'aux meilleures marques de machines à écrire.

En fait, c'était notre faute, à Pash et moi. Comme je l'ai dit, mon anglais était encore très sommaire à l'époque et lorsque les télégrammes ont commencé à arriver d'Amérique, nous avons eu besoin d'un traducteur. Szigeti s'est porté volontaire. Au salon de la première classe, nous bavardions près de plateaux de saumon poché, les transcriptions de l'opérateur du télégraphe coincées entre les pattes bouffies de Szigeti qui nous les lisait à voix haute. Elles débutaient toutes par *Professeur* ou *Docteur Thérémine*, pour poursuivre avec une pléthore de compliments avant de passer à la proposition, le plus souvent une invitation à une fête privée, dans un chalet ou sur une île, ou encore dans un « charmant petit appartement ». Enfin, elles annonçaient un montant. Le plus modeste s'élevait à cinq cents dollars, le plus généreux, à six mille cent dollars. Szigeti convertissait les dollars en roubles et les yeux lui sortaient des orbites. « Mais ce sont des familles célèbres! s'écriait-il. Les Clark de Pittsburgh ont une piscine de la taille de Sloutsk! »

Je trouvais ces invitations vaguement écœurantes. Je refusais de privilégier les privilégiés. Je voulais seulement rester moi-même : un fier représentant de la communauté scientifique et du peuple russe.

Mais Pash était attiré par ces offres comme un aimant par un écrin. Ce n'était pas seulement l'attrait des billets verts, mais le prestige de tous ces noms américains. Avec ce bovidé de Szigeti devant nous, nous négocions du regard, celui de Pash enthousiaste, le mien, maussade. Quand Szigeti s'en allait, nous nous montrions plus francs. À cette époque, j'arrivais encore, à l'occasion, à influencer mon compagnon, à le convaincre de m'écouter. Je misais sur le bon vieux pragmatisme, soutenant qu'il fallait jouer le jeu de la patience, duper les Américains suspicieux grâce à notre innocente pureté communiste. « Il ne faut pas avoir l'air trop avides. Nous devons dissimuler notre appétit pour les

Ford, les Victor, les Rockefeller. » Je plaçais pour que nous nous en tenions à notre plan : commencer par présenter le thérimine aux scientifiques, aux universitaires, aux musiciens et à une poignée de journalistes. Ensuite, au grand public. Et enfin, quand nous aurions montré quelles étaient nos priorités et écarté les soupçons, « alors, Pash, tu iras à Pittsburgh jeter un œil à la piscine des Clark ».

Il a fallu deux conversations nocturnes chuchotées d'une couchette à l'autre pour le persuader. Par la suite, nos séances avec Szigeti sont devenues moins tendues. Le pianiste traduisait une offre, je feignais l'indifférence, Pash haussait ses colossales épaules et seul Szigeti comptait les zéros en bredouillant.



La salle des machines offrait également un coin tranquille pour mon entraînement de kung-fu. Le *sifu* me l'avait dit dès la première semaine : « Exerce-toi une fois par jour; davantage ne te fera pas de mal. »

Il n'avait pas paru surpris lorsque j'étais revenu à son *kwoon*, deux mois après y avoir fait irruption avec Sasha. Son visage était calme; il s'était approché avec sérénité et m'avait regardé observer les élèves qui s'entraînaient (ils n'étaient que trois, ce jour-là).

— Vous voulez apprendre? m'avait-il finalement demandé.

— Oui, je pense.

— Vous pensez beaucoup, on dirait.

C'était en partie la violence qui dévastait Leningrad à cette époque. C'était en partie le besoin d'une activité physique, le désir d'imposer un certain ordre à mon corps. C'était la grâce de ces combattants, leurs membres qui bougeaient selon un axe délibéré. Je voulais de l'ordre, je voulais de la grâce. Je voulais traverser toutes les tempêtes comme le vent.

Je me suis mis à fréquenter le *kwoon* cinq ou six fois par semaine. J'apprenais à me tenir debout; j'apprenais à expirer. Le *sifu* m'a enseigné la première forme, la « Petite Idée », une séquence de

gestes qui rappellent la magie, des mouvements qui conjurent et ne ressemblent à aucune sorte de combat. Aux côtés de Lughur et Yu Wei, je répétais, répétais et répétais les coups, toujours plus grand, droit et pur, dix mille minuscules raffinements. Parfois, le *sifu* convoquait un élève, sa tache de naissance rougeoyant dans la lumière de la lanterne. L'affrontement durait cinq secondes. Par un simple transfert de poids, les hanches du *sifu* pivotaient et une silhouette s'étalait au sol.

Je m'améliorais. Mon corps devenait plus léger, plus fort. Je faisais des pompes près du poêle brûlant. Je buvais du thé accroupi avec Yu Wei pendant qu'il racontait des histoires sur Pékin. Je rigolais avec Moritz qui avait appris le kung-fu pendant la guerre, alors qu'il était cantonné à Tsingtao. « En Chine, même les moines savent se battre », disait-il. Quand j'ai commencé à voyager, je ne pouvais plus fréquenter le *kwoon* aussi souvent que je l'aurais voulu, mais je continuais à y aller. Le *sifu* m'a montré la deuxième forme, « Bâtir le pont », avec ses rotations et ses coups de pied. Il m'a appris la troisième forme, « Les Doigts qui percent ». Il m'enseignait comme si j'étais l'élève le plus opportun, un fils naturel, et je déposais des pièces dans la boîte près de la porte.

À bord du *Majestic*, alors que nous voguions vers l'Amérique, je m'efforçais de maintenir ma pratique. Si Pash se couchait tard ou s'il se levait tôt, je pouvais exécuter la première et la deuxième forme dans notre cabine. Mais d'habitude, je descendais les échelons, je traversais les passerelles vers la poupe pour m'exercer dans un coin de la chambre hydraulique, un lieu que les machinistes surnommaient le « gym ». Plusieurs d'entre eux étaient d'enthousiastes culturistes (il est vrai que tous les culturistes sont enthousiastes). Ils se plantaient à côté des silos pulsants, leurs pieds bien à plat sur la grille, et ils soulevaient des objets : coffres, poteaux de métal, barils de lard. Je travaillais à leurs côtés. J'aurais pu être gêné : j'étais un passager, un client, j'étais plus petit que ces gaillards et j'étais le seul disciple d'un art martial. Pourtant, dès que je me glissais dans la posture du cheval, mon malaise se dissipait comme un brouillard. Nous étions là, côte à côte, les marins brandissant des sacs de charbon par-dessus leurs têtes et le scientifique de Leningrad pratiquant le coup de poing wing-chun d'un pouce. Il faisait chaud.

Nous étions en nage. Arrivé à la troisième forme, le perçant *biu jee*, je ne portais plus que mon caleçon. L'espace devenait parfois trop encombré pour que je puisse bouger, mais j'acceptais, j'accueillais cet état de fait; un élève doit affronter de nouveaux défis. Dans les entrailles du *Majestic*, je m'efforçais de respirer comme un enfant.

Il fallait malgré tout que je remonte à l'occasion pour prendre mes messages, pour manger et, hélas, le plus souvent, pour être malade. À intervalles réguliers, je sortais de la salle des machines, je détalais à travers le corridor, je poussais la porte d'une toilette et je vomissais. Szigeti semblait toujours monter la garde. Dès que ma tête émergeait de l'escalier, il fondait sur moi, fébrile et fleurant la saumure, impatient de me parler. Je le dépassais en titubant, respirant de travers, ressentant chaque mouvement du bateau. Je m'agenouillais devant la porcelaine. MADE IN TORONTO, indiquait l'inscription. À l'extérieur, Szigeti posait tranquillement sa tête contre la porte close, et d'un ton amoureux, demandait :

— Tout va bien, Liova?

— Oui.

Parfois, je sortais et il était déjà parti. Le seul signe de sa présence était ce qu'il m'avait laissé, ce verre d'eau de Seltz triste, gargouillant et vivant.



Aujourd'hui, onze ans ont passé et me voici à bord d'un autre vaisseau nommé le *Sary Bolchevique*, et ici aussi les vagues tombent et se lèvent. J'ai présenté un jour un dispositif qui aurait permis d'améliorer la stabilité des grands bateaux, de dompter la turbulence des mers, une sorte d'antiroulis. Mais je n'ai trouvé personne pour financer le prototype.

On me ramène en Russie. Alors que jadis, je flânais sur les ponts du *Majestic*, je demeure maintenant dans une cabine hermétique dont la porte est verrouillée depuis l'extérieur. Le tableau de service du navire prétend que je suis responsable du livre de bord. Je tiens donc un livre de bord. D'où la machine à écrire Skylark Mk II,

fabriquée à Saint Paul au Minnesota, un endroit que j'ai visité, à l'époque. Sous un ciel écarlate, j'avais interprété *La chanson indienne* de Rimski-Korsakov. Les applaudissements pétillaient comme un filet de pêche qu'on tire de la mer.

La dernière fois que je me suis trouvé sur l'Atlantique, je m'imaginais que New York était une large rangée d'édifices d'or et de cuivre, un pan d'architecture niché contre le rivage. Derrière ces bâtiments : le désert, les cowboys, les Indiens. Dix mille milles de sable, d'éperons et de panaches à plumes. Je n'étais pas en quête d'amour ni de fortune, seulement de nouvelles frontières, d'une contrée pour accueillir les jeunes inventions, seulement d'un parcours long et clair pour servir la Révolution.

Au bout du compte, j'ai trouvé bien plus que cela, et bien moins.



Nous avons accosté à New York le 20 décembre 1927. Il y avait des photographes, des journalistes et un quatuor de harpistes; celles-ci ne faisaient pas bon ménage avec les journalistes. À chaque arpège angélique, les grimaces des reporters se creusaient comme un dessin qu'on aurait retracé au crayon. Ils jouaient des coudes pour se placer devant les musiciennes, leur bloquant la vue et bloquant la vue que j'avais d'elles. Et j'étais impatient de les voir, ces harpistes de Queens et de Brooklyn, les premières Américaines sur lesquelles je posais les yeux.

Bien entendu, j'ignorais pourquoi elles étaient venues jouer pour nous. Les vents d'Ellis Island soufflaient âprement et nous grelottions en quittant le navire, bien emmitoufflés dans nos manteaux et nos chapeaux. J'avais prévu me diriger discrètement vers une voiture, mais voilà qu'une petite foule m'attendait. Des gens qui criaient mon nom, qui caquetaient des questions avec leur accent new-yorkais. Des flashes d'appareils photo crépitaient. J'étais abasourdi. J'étais ravi. J'étirais le cou pour voir les musiciennes sans me douter qu'elles avaient été engagées par Rudolph Wurlitzer

pour m'amadouer; j'ai simplement cru qu'en Amérique, tous les bateaux étaient accueillis ainsi. Plus tard seulement, j'ai su que Wurlitzer était derrière cette réception. C'était au Grove, et j'attaquais un repas pour lequel il avait aussi payé la note. De son anglais germanique grasseyant, il me confiait qu'à Londres, il avait lu un article à mon sujet où je professais mon amour de la harpe. Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Je n'éprouvais aucun amour pour la harpe. « Vous en parliez de manière si *arrtticulée*, docteur Thérémine, disait-il en toussant. Vous étiez comme un *dîgnîtairrre* de la science. »

Il désirait une démonstration, bien sûr; il voulait obtenir une licence d'exploitation du thérémine pour sa compagnie. Dans son porte-documents en peau de crocodile se trouvaient des papiers prêts à recevoir ma signature sur-le-champ. Je n'ai pas signé, bien sûr. J'ai décoché une œillade dissuasive à Pash. Je voulais attendre et voir. Je voulais discuter avec d'autres messieurs yankees. Si j'avais signé avec M. Wurlitzer, peut-être les choses auraient-elles tourné autrement. Peut-être y aurait-il un thérémine dans chaque foyer. Il disait souhaiter me présenter à Thomas Edison, « le Thérémine américain! » Au Grove, à dix heures trente du matin, il avait commandé un steak (bien cuit).

Un autre souvenir de notre arrivée : alors que nous traversons la passerelle vers les docks, j'ai contemplé les allées couvertes du West Street Market, les étalages chargés de patates douces, les seaux d'avoine, le poisson sur la glace. Des hommes fumaient. Des chevaux patientaient. J'ai admiré ces premiers tableaux de New York avec Pash, deux nouveaux arrivants émerveillés, curieux. En regardant vers mon compagnon, je l'ai vu s'assombrir et se raidir d'un coup, non pas par ma faute, mais à cause de ce qu'il venait d'apercevoir. Soudainement lui-même, il scrutait un endroit derrière les journalistes et les musiciennes, où des bateaux-remorques balafres et difformes se trouvaient amarrés. Sur la jetée en bois, une silhouette vêtue d'un pardessus gris ardoise se tenait dans l'ombre imposante des bateaux. L'homme était grand. Presque immobile. Il avait l'air d'avoir été placé là par quelqu'un. Avec des jumelles, il nous observait.

— Qui est-ce? ai-je murmuré.

Pash a poursuivi son chemin sur la passerelle. Il ne semblait pas vouloir me répondre. Enfonçant ses mains dans ses poches, il a baissé la tête. Je l'ai suivi.

— Pash?

Il a regardé par-dessus son épaule avant de prononcer :

— L'ennemi.



Le 24 janvier, j'ai fait mes débuts en offrant une prestation destinée à des scientifiques, des universitaires, des journalistes et des riches dans la salle de bal de l'Hôtel Plaza. Grâce aux questionnaires de Pash, certains noms m'étaient familiers : Edsel Ford, Charles S. Guggenheimer, Vincent Astor. J'ai passé une bonne partie de la soirée à me cacher de Szigeti derrière des montagnes d'huîtres, acculé dans un coin par M. Downes du *Times* ou M. Klein du *Evening Post*. Pendant la démonstration, Sergueï V. Rachmaninov et Arturo Toscanini étaient assis dans la même rangée, et mon regard se portait involontairement sur les visages des compositeurs. Des visages sinistres. Je les observais en interprétant l'*Ave Maria* de Schubert et *Musette* d'Offenbach. De partout fusaient des exclamations, des murmures, des applaudissements. Mais Rachmaninov et Toscanini ne souriaient pas, ne bâillaient pas. Ils imaginaient, j'en suis sûr, le débitage et la destruction de dix mille violoncelles, violons et trompettes rendus obsolètes par la voix éthérée du thérémine.

Plus tard, à l'extérieur de la salle de bal, les compositeurs m'ont accueilli comme un vieil ami. Rachmaninov a qualifié ma performance de « singulière ». Toscanini a déclaré que c'était « sublime ». Mais dans leurs voix subsistait un faible et lointain frémissement. Le frisson d'hommes qui serrent la main de leur bourreau.

Les trois mois suivants ont été consacrés en grande partie à une tournée : l'hiver profond à Cleveland, Akron, Philadelphie, Détroit et Chicago. De retour à New York, j'ai abandonné mes mitaines pour faire ma première apparition au Carnegie Hall.

À chaque démonstration, j'apportais trois ou quatre appareils différents ainsi que les haut-parleurs en Y que je surnommais les « cyprès » en raison de leur forme. Je commençais habituellement par un exposé sur la conductivité où je faisais passer du courant à travers des solutions contenues dans de grands bols de cristal. Chargé d'électricité, l'acide chromique changeait de l'orangé au vert émeraude et la solution de permanganate rose tourmaline devenait instantanément aussi claire que du verre. Mes fioles d'apothicaire ressemblaient au butin d'un joaillier.

J'avais également bricolé un thérémine-trépied, dissimulant les antennes à l'intérieur même du support pour les rendre invisibles. (Bien que cela réduise considérablement la sensibilité de l'instrument, l'illusion est élégante.) J'apportais mon illumovox, avec sa roulette de lames de couleur, et je l'installais en nez de scène près d'une lampe électrique, orienté vers le haut comme un feu de rampe. Connecté au thérémine, cet appareil répond aux mouvements qui entourent l'antenne de tonalité. Quand la musique change, l'illumovox se met à vrombir et sa roulette colorée tourne, projetant diverses teintes lumineuses sur le visage de l'interprète. Les notes basses baignent dans les tons de bourgogne, les hautes, dans l'éclat vert de l'herbe.

Au cours de cette tournée, je me trouvais frustré par un fait inévitable : il n'y avait que deux théréministes en Amérique du Nord, Pash et moi-même. Nous débarquions dans les villes avec un petit camion rempli d'instruments, cependant j'étais forcé de travailler avec des accompagnateurs traditionnels – des pianistes et des quatuors à cordes. La musique était belle, certes, mais j'étais freiné par le manque de ressources humaines, et l'itinéraire tracé par Pash ne me permettait pas de m'arrêter pour recruter des apprentis, encore moins pour les former.

Je soupçonne qu'il avait organisé les choses ainsi par amour de la scène. Car Pash était un espion maniacodépressif. Il fuyait les projecteurs tout en les désirant. Il pouvait passer une semaine entière à raser les murs des ruelles et à s'enfermer dans des cabines téléphoniques, mais dès qu'arrivait le vendredi, il enfilait son smoking et paradait dans les nuées d'applaudissements. Il se présentait comme Julius, ou Youri, ou George, ou Goreff, ou

Goldberg. Je continuais de l'appeler Pash. Suivant la personne à qui nous parlions, il était tantôt mon partenaire d'affaires, tantôt mon assistant, mon ami, mon cousin, ou un vague « attaché ».

J'ignore qui a enseigné le thérémine à Pash. Je suppose qu'il a appris par lui-même. Le jour de notre première rencontre à Berlin, il savait déjà jouer. J'arrivais dans le sous-sol caverneux de l'Opéra allemand, avec ses célestas et ses concertinas drapés d'épaisses étoffes de toile, lorsque j'ai découvert un homme vêtu d'un costume brun chocolat, penché sur l'un de mes engins. Dans la lumière électrique, son sourire luisait. On aurait dit que l'envoyé du consulat évitait de le toucher.

— Appelle-moi Pash, a déclaré Pash.

Il m'a asséné une tape sur l'épaule, puis a ajouté :

— Nous sommes deux hommes à l'aube de nos carrières.

Il m'a demandé si je souhaitais entendre un air. Je ne savais pas quoi dire.

— Quel genre d'air ? ai-je répondu.

— Ton genre d'air.

— Que voulez-vous dire ?

Il a actionné l'interrupteur du thérémine. DZIIIIOUUuuu. J'ai reculé d'un pas. Je n'avais jamais rencontré un autre théréministe. Je croyais qu'il n'existait pas d'autre théréministe. Comme un magicien, il a agité les doigts.

Il a joué *Le cygne* de Saint-Saëns. C'était comme si un étranger posait le bout de sa plume sur une page immaculée et imitait ma signature. J'étais paralysé. Cette fois, *Le cygne* ne semblait ni mélancolique, ni serein ; il semblait mortel. Comme une chose qui va mourir.

— Alors ? a-t-il demandé à la fin.

Il avait les cheveux noirs, ébouriffés, les yeux pâles, et il jouait sans vibrato.

J'étais toujours sous le choc.

— Quand avez-vous appris ?

— Quelque part entre la deuxième et la troisième fois où je t'ai entendu jouer.

Je ne lui ai pas demandé quelle organisation avait obtenu un de mes appareils pour lui permettre de s'exercer. Je lui ai seulement demandé qui il était.

— Je suis ton ami temporaire, a-t-il dit.

En Amérique, Pash était mon accompagnateur. Mais derrière les portes closes, il demeurait l'homme qui me donnait des papiers à signer, qui me demandait avec qui j'avais échangé des poignées de main et avec quelle force j'avais serré, qui se promenait avec des sceaux, des photographies et des chèques, et qui a annoncé, un soir que nous vidions deux bols de compote d'abricots, qu'il avait prolongé nos visas.

— Combien de temps?

— Six mois, a-t-il répondu en déglutissant. Tu ne me remercies pas?

Katia ne l'aurait pas remercié. Elle l'aurait fixé de son regard plein d'aiguilles. Nos adieux avaient été si empesés, on se serait cru au théâtre. Je me demandais comment j'allais lui annoncer que je restais. Je me demandais à quoi Sasha était en train de travailler avec Ioffe, à Leningrad. Je les imaginais, tard au laboratoire, traçant la courbe d'un graphique à partir de nouvelles données, dévoilant les secrets de l'espace et de l'air, se rapprochant comme père et fils, pendant que je farfouillais dans les poches de l'Amérique.



À l'été 1928, j'ai ouvert le premier Studio Thérémine à l'Hôtel Plaza de New York, dans la 59^e Rue Ouest. Lorsque j'ai emménagé, la suite consistait en une paire de chambres, une cuisine, un bureau, une salle à manger et un salon. L'endroit était rempli d'air, comme si de petites bourrasques se promenaient entre les pièces. Tout était mauve, du papier peint aux abat-jour. En me postant devant la baie vitrée, j'avais une vue de Central Park et des nuées d'insectes qui montaient des bois au coucher du soleil.

Pash avait insisté pour que ma résidence soit aussi mon lieu de travail, le professionnel et l'intime dissimulés sous les mêmes rideaux pesants. J'ai fait du bureau ma base de recherche : un éventail de câbles suspendus et d'instruments bourdonnants, avec des manuels empilés sur le plancher au fur et à mesure qu'ils arrivaient de Leningrad. La salle à manger est devenue l'entrepôt. Nous posions nos assiettes sur le dessus des thérémines, et les cypres faisaient office de vaisseliers. J'ai retiré les étagères du placard le plus spacieux de l'appartement, un garde-manger profond attenant à la cuisine, et j'ai fixé une gravure de Leung Jan au mur. Le vieillard assénait un coup de pied au firmament. Ce coin me servait de *kwoon* privé. Deux ou trois fois par jour, j'allais faire des fentes là où d'anciens occupants avaient empilé des sacs de pommes de terre. Quant au salon, j'avais prévu le réserver aux visiteurs mais sa vaste superficie en faisait l'endroit idéal pour le bricolage. D'habitude, Pash arrivait avant minuit, portant sa mallette à deux mains comme une boîte à gâteau remplie de papiers à signer. À quatre pattes dans le salon, je me démenais avec un mécanisme quelconque pendant que la graisse coagulait sur le tapis mauve et qu'au-dessus de nos têtes, le chandelier étincelait. C'était l'Amérique.

Je couchais dans le grand lit de la seconde chambre. Un bocal plein d'écrous et de boulons dormait sur une des tables de chevet. Sur l'autre, un pot de tournevis. La tablette de mon armoire était chargée de câbles et le matériel électrique important reposait en tas sous la fenêtre. Chaque matin, mes yeux s'ouvraient sur une longue étagère de batteries.



Parfois, quand je suis étendu sur ma couchette, je me dis : cet endroit ressemble à la cale d'un bateau. Puis, je me frotte les yeux et, évidemment, je me souviens que je suis bel et bien dans la cale d'un bateau, et que ces grincements sont les grincements d'acier du navire, et que mes rêves sont les rêves d'un marin. Juché sur mon oreiller, je parviens à voir l'eau à travers le hublot. La mer

est interminable. Quand la lune se lève, elle dessine un sentier de lumière sur les vagues.

À l'heure des repas, un homme apparaît à la porte de ma cabine. Il a la taille d'un ours polaire, une barbe d'ours polaire, des moustaches d'ours polaire et un lourd manteau blanc comme le pelage d'un ours polaire. Si ce n'était ses mains, dotées de cinq doigts et larges comme des soixante-dix-huit tours, je pourrais le confondre avec un ours polaire. Mais il s'agit bel et bien d'un homme. Il est né à Mourmansk. Son nom est Red, ce qui ne peut qu'être une blague.

La porte de ma cabine s'ouvre dans un fracas métallique et il est là, un plateau de nourriture dans les mains. « Camarade? » dit-il, et d'un ton amical, je réponds : « Bonjour, camarade. » Une fois cette formalité évacuée, il me demande : « Comment ça va, Lev? », et je réponds : « Je vais bien, Red. » Il reprend : « Eh bien, voici ton festin. » Le festin consiste habituellement en une assiette de pommes de terre et de viande, mais c'est bel et bien un régal. Le cuisinier du *Stary Bolchevique* est excellent, il sait faire des miracles avec des pommes de terre, de la viande et un assortiment d'épices. Selon Red, il a déjà été le chef du tsar. Donc, bien entendu, il travaille aujourd'hui sur un cargo gris grinçant, nourrissant les ouvriers – et moi, qui que je sois.

« Merci! » dis-je à Red en prenant le plateau. Il m'offre un signe de tête. « Comment va l'écriture? » Je lui fais toujours la même réponse : « Elle va, elle va. » De temps en temps, je demande à jeter un œil sur mes machines, de l'autre côté du corridor. Chaque fois, Red semble considérer sincèrement ma requête. Ses yeux roulent vers le haut, vers la gauche, et, par un vieil instinct, il montre les dents. Puis, inévitablement, il déclare : « Non, je suis désolé. » Alors je souris, et il sourit.

« Mes respects au capitaine », ajouté-je. Red hoche la tête de son hochement d'ours polaire, et il lève les pouces. Il ramasse ma vaisselle sale dans sa main de géant, sa main grande comme une assiette, puis il se retourne et regarde derrière lui comme pour vérifier si je le suis. Je ne le suis jamais. Je reste à mon bureau, devant mon festin.

Red quitte les lieux et la porte se referme derrière lui. Il y a une pause, comme dans l'opus 28, n° 7 de Chopin, une pause comme quand l'automne verse dans l'hiver, une pause semblable à d'autres pauses que j'ai connues. Puis Red verrouille la porte.



Par un après-midi frisquet, Joseph Schillinger est entré dans mon studio. Je ne l'ai pas entendu frapper; je ne lui ai pas ouvert. J'étais occupé à souder, les stores étaient tirés. En levant la tête, j'ai vu dans l'embrasure de la porte un homme menu dont les lunettes reflétaient l'éclat de ma lampe de bureau. Sa chevelure noire était lissée vers l'arrière et il portait un nœud papillon brun. Il se tenait aussi droit et immobile qu'un poteau.

J'ai déposé mon fer à souder.

— Oui?

— Docteur Thérémine, a-t-il dit avec un sourire.

— Vous avez quelque chose à vendre?

Il a levé les yeux au ciel.

— Nous nous sommes rencontrés au conservatoire.

— Quel conservatoire?

— Le conservatoire de musique.

— Quel conservatoire de musique?

Nous parlions anglais; en russe, il a précisé :

— Le Conservatoire de musique de l'Université d'État de Petrograd.

À la fenêtre, j'ai fait pivoter un goujon et la lumière a pénétré à travers les lattes des stores pour tomber sur Schillinger en une série de lignes ordonnées. Il portait un complet gris immaculé et de beaux souliers vernis. Je ne me souvenais pas de lui. Ses paumes tournées vers le haut, il tenait quelque chose dans chaque main.

— Qu'avez-vous là?

— C'est pour vous, a-t-il dit en me présentant les cadeaux.

Dans une main, une petite grenouille à ressorts en étain. Dans l'autre, un objet semblable à une boule de billard blanche et sale. Il m'a tendu la grenouille.

— Essayez-la, a-t-il proposé.

Mes yeux sont passés du jouet à l'homme, puis encore au jouet. J'ai tourné la clé grinçante et senti les ressorts se contracter à l'intérieur. J'ai posé le batracien sur mon banc de travail et l'ai lâché.

Je m'attendais à le voir sauter sur la table, mais non. Pendant un long moment, nous avons écouté le mécanisme tourner sans que la grenouille bouge. Puis, elle a tourné un de ses gros yeux peints vers moi et déclaré, très fort : « Kwa-kwa ! »

La surprise a fait saillir mes sourcils.

— Ils ont installé un haut-parleur quelconque là-dedans, a avancé Schillinger.

— Remarquable.

Il a acquiescé.

J'ai considéré l'objet qui était resté dans son autre main.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Il a déposé la chose à côté de la grenouille.

— Une truffe.

— Pour cuisiner ?

Il a haussé les épaules.

— Pour en faire ce que vous voulez.

Schillinger est devenu un de mes premiers élèves en Amérique. Il s'est joint à Alexandra Stepanoff, une ex-soprano, à Rosemary Ilova, une ex-mezzo-soprano, et à Anna Freeman, la fille de Hoagy Freeman, qui montait des chevaux de course. Alexandra était brune, Rosemary était rousse et Anna était blonde. Toutes avaient des boucles qui leur descendaient jusqu'à la nuque.

Schillinger arrivait aux leçons en retard, sans s'excuser, toujours vêtu d'un ensemble différent : un veston noir avec des pantalons

noirs et des mocassins noirs; un veston taupe avec des pantalons taupe et des chaussures de golf noires; un veston brun avec des pantalons noirs et des bottes de pluie taupe... Un jour, sa femme Frances m'a confié qu'il possédait plus de deux cents paires de chaussettes et qu'il alternait en fonction d'un algorithme basé sur la saison et le temps qu'il faisait. Elle affirmait qu'il gardait un almanach sous le lit et qu'en en décryptant le code, on aurait pu déduire la date et la température extérieure à partir de ses permutations vestimentaires. Elle m'a raconté cela avec un sourire, une boucle de cheveux sur les lèvres. Du revers de la main, j'ai balayé la mèche sur le côté.

— Schillinger, lui ai-je demandé plus tard, y a-t-il une formule mathématique derrière ton style?

Et il a répondu :

— En somme, j'essaie de bien paraître.

Il arrivait donc en retard, par hasard peut-être, mais plus probablement par exprès. Car durant les années suivantes, lorsque Schillinger donnait des cours au studio (Nouvelles formes de composition musicale, Analyse quantitative de la mélodie), il se montrait rigoureusement ponctuel. J'en ai déduit qu'il désirait, pendant ces premiers temps, faire preuve de galanterie en laissant à Alexandra, Rosemary et Anna la chance de recevoir des leçons privées.

Schillinger a appris à jouer du thérémine à une vitesse fulgurante. C'était un compositeur, un érudit. Il ne lui fallait écouter un air qu'une seule fois pour pouvoir se le rappeler à volonté. Cela ne s'appliquait cependant pas à ce qu'il lisait : le fait d'*entendre* était important. Schillinger avait appris l'anglais, le français, l'italien et l'allemand à l'oreille, à travers des conversations. Mais son hébreu, étudié dans un livre, était apparemment médiocre. Il était champion amateur de tennis sur table. Il était pacifiste. Il croyait en un système d'esthétique physique, convaincu que la musique et l'art étaient gouvernés par des lois naturelles.

Je disais : « Y a-t-il une formule de la beauté? »

Il répondait : « Bien plus d'une. »



J'avais à cette époque deux grandes ambitions : exploiter le potentiel commercial du thérémine et créer des prototypes de nouvelles machines. Le premier objectif passait avant tout par les leçons et les démonstrations. En présentant les merveilles de la « musique de l'éther » aux hommes d'affaires, je récolterais des contrats; en signant ces ententes, j'apaiserais Pash, je satisferais ses supérieurs et je servais mon pays.

En même temps, je concevais de nouveaux schémas pour le circuit du thérémine afin de le rendre plus léger, plus simple, moins cher, des adjectifs qui faisaient briller les yeux des ingénieurs de la RCA et de Wurlitzer. Les agents de marketing, des hommes trapus arborant des lunettes à la mode, préféraient un autre mot : *facile*. Alors Pash et moi leur disions que c'était facile; mon thérémine était facile comme bonjour. Nous leur présentions mes élèves et leurs adorables bras blancs qui flottaient dans les airs.

Avec les semaines, j'ai commencé à m'éprendre de New York. J'ai arpenté le Met, j'ai attrapé une fausse balle pendant un match des Yankees. Je me suis promené à vélo dans le verdoisement vert de Central Park, où j'ai louvoyé entre les chiens en cavale et les rhododendrons et croisé le chef indien solitaire coiffé de son panache que la Ville payait pour qu'il se balade en canot. J'ai acheté de la moutarde jaune et développé un goût pour les croustilles salées. Dans un club de jazz installé dans un sous-sol, j'ai écouté un homme jouer un solo de batterie. Mon premier solo de batterie. Le monde entier semblait en cours de reconstruction.

On aurait dit qu'il y avait de l'argent partout. Les visites nocturnes de Pash amenaient leur lot de propositions, de contrats, de protocoles d'entente, mais aussi des commissions, des avances, des chèques... La RCA et Wurlitzer se battaient pour obtenir le droit de vendre le thérémine aux États-Unis. Des excentriques, des héritiers et des ingénieurs payaient des sommes exorbitantes pour des cours, des récitals, pour avoir la chance de s'asseoir avec moi à une table et parler de collaboration. Pash s'occupait de mon

compte bancaire; il s'occupait de mon statut d'immigrant. Quelles que fussent les affaires secrètes qui se tramaient de son côté de notre mission, elles se tramaient avec succès. Un soir, il est arrivé avec une médaille de pacotille achetée dans la 38^e Rue. Il l'a épinglée sur ma bretelle en disant :

— Pour services inconsciemment rendus à la patrie.

— Je ne suis pas entièrement inconscient.

Il m'a considéré avec gravité.

— Tu es plus inconscient que tu le crois.

Vers le milieu de l'été, j'ai joué au stade de Coney Island devant vingt mille personnes. Il s'agissait d'un événement organisé par le Parti communiste. J'ai serré la main des chefs syndicaux en plaisantant dans un anglais maladroit. La démonstration s'est bien déroulée. Ma performance n'avait rien d'ouvertement idéologique; son caractère politique était lié à l'endroit où j'étais né. Après le concert, Pash et moi nous sommes adossés au mur des loges, de part et d'autre d'une fontaine, profitant de ce court répit avant de retourner dans la mêlée. C'est alors qu'un homme s'est avancé vers nous, émergeant presque imperceptiblement du corridor. Svelte et beau, il portait un costume légèrement mal ajusté. Il avait la chevelure blonde, les yeux comme des fleurs sur une tasse à thé. J'ai cru qu'il s'agissait d'un admirateur.

— Bonjour, ai-je dit prudemment.

Il affichait une certaine désinvolture.

— Enchanté, a-t-il répondu en me serrant la main.

Adressant un signe de tête à Pash, il a ajouté :

— Bonjour. Je suis désolé, je vous ai vu sur scène mais je n'ai pas saisi votre nom.

— Youri, a dit Pash. Vous êtes ?

— Danny Finch. Je travaille pour le gouvernement des États-Unis.

Instantanément, Pash s'est redressé, ses pieds bien ancrés au sol. Son visage demeurait aussi détendu qu'auparavant, mais le reste de son corps prenait maintenant part à la conversation. Il était prêt.

Il était alerte.

— Que faites-vous pour le gouvernement? a-t-il demandé d'un ton égal.

— Je suis au département d'État, a répondu Danny Finch.

J'étais confus.

— Quel État?

— Le département d'État, a-t-il répété.

Pash m'a dévisagé d'un regard lourd comme un poids en fer. J'ai reporté mon attention sur Finch et, à ce moment, j'ai imaginé une paire de jumelles accrochée à son cou.

Il a lancé un sourire impulsif.

— Je me demandais si nous pourrions discuter, un de ces jours, m'a-t-il dit. Je suis un grand admirateur de votre travail.

— Peut-être.

J'étais conscient de la manière dont mes lèvres se touchaient et se séparaient.

Danny Finch s'est attardé encore un moment. Il paraissait débordant d'une énergie enjouée et nerveuse, mais je sentais que cette vitalité était fausse, que son enthousiasme était délibéré, théâtral, et que son cœur battait au ralenti.

— Eh bien, je vous souhaite une bonne soirée.

Il m'a tendu sa carte.

— Au revoir, a dit Pash.

— Oui, ai-je ajouté avec maladresse.

De manière exagérément cérémonieuse, Finch a incliné la tête vers chacun de nous. Puis il a tourné un coin et disparu. Je tenais sa carte dans mes mains. DANNY FINCH, pouvait-on y lire en lettres majuscules, à côté d'un numéro de téléphone de Washington. La carte ne portait ni sceau ni logo.

— Donne-moi ça, a fait Pash.

Quelques semaines plus tard, un concert commandité par une compagnie de hot-dogs au stade Lewisohn s'est déroulé devant

douze mille personnes. Pash avait organisé cette apparition après notre passage à Coney Island pour l'événement des communistes, après notre rencontre avec Danny Finch. Nous devions faire preuve de la plus plate bonne foi : la prestation du Lewisohn se voulait un spectacle purement scientifique. Il était temps que le thérémine devienne un bon, un fervent Américain, bien assimilé.

« À partir d'aujourd'hui, a décrété Pash, nous en avons fini avec la faucille et le marteau. »

À la blague, il parlait de distribuer des drapeaux américains et d'engager des joueurs de baseball comme accompagnateurs. Cela ne m'amusait guère. Il m'a dit : « Accroche un sourire sur ton visage ! » Lorsque je suis arrivé sur scène, aveuglé par les projecteurs, j'ai cru me retrouver sur une plage ; des vagues successives d'applaudissements m'accueillaient, une écume déferlante. Derrière moi, l'Orchestre philharmonique de New York attendait avec dignité. Nous avons joué *Largo* de Haendel et *Ave Verum Corpus* de Mozart. Pash avait voulu que j'interprète l'hymne national américain.

— C'est trop, avais-je objecté.

— Tu as peut-être raison. Assure-toi seulement que le volume soit bien fort.

J'avais construit une série de nouveaux haut-parleurs montés sur treillis. Ils étaient assourdissants. Même dans le stade à ciel ouvert, avec des douzaines d'instruments à cordes et de trompettes tonitruant derrière moi, le thérémine surplombait tout. J'avais l'impression de gouverner le vent. Dans l'auditoire, les visages se révélaient à l'infini, comme un champ de blé. Je levais un bras et le son montait ; je le baissais et le silence tombait. Qui étais-je en train de servir : moi ou mon pays ?

Il y a eu cinq minutes d'acclamations soutenues, cinq rappels, et cinq femmes se sont évanouies au son de mes machines.



À la fin de l'été, je possédais cinq smokings. On aurait dit que j'étais toujours en maillot de corps, affairé à dénuder des câbles, ou bien en

queue-de-pie, occupé à recevoir des toasts. Les apprentis faisaient la file. De plus en plus, mes visiteurs étaient des dilettantes, des gens avides de rencontrer une vedette et peu enclins à s'exercer. Les femmes venaient avec leurs maris et rechignaient à enlever leurs manteaux de fourrure. Je les laissais tourner en rond. Je dénudais du fil en maillot de corps. Je montrais à Alexandra Stepanoff comment positionner ses bras.

Petit à petit, j'ai rassemblé environ quarante joueurs sérieux. Même si les premières leçons avaient lieu à des heures et des dates fixes, la porte était toujours ouverte aux élèves plus avancés. Pendant longtemps, les seuls thérémines de la ville étaient ceux qui pesaient sur le plancher de ma chambre, ceux qui étaient disséminés dans le salon. Aussi mes apprentis allaient et venaient dans le studio. Ils s'exerçaient à leur guise, se regroupant pour discuter de principes scientifiques, de modes alternatifs de gammes. Ils arrivaient au déjeuner, ou après le souper. Henry Solomonoff, un comptable doux et mou, passait souvent tout le week-end chez moi. « Où est-ce que j'irais sinon ? disait-il en frottant ses joues rebondies. Aux courses ? »

Mon élève la plus assidue était la riche et sérieuse Lucie Rosen, qui arrivait presque tous les jours en début d'après-midi pour rester jusqu'au soir. Elle était nerveuse mais fière, et s'exerçait en solitaire, concentrée, vigilante, un châle auburn autour du cou. Elle était douée, mais d'une manière dont le travail acharné était seul responsable. Parfois, je mesurais des graphiques ou je faisais des pompes dans la pièce voisine et elle ne levait même pas les yeux lorsque j'entrais. Les mains tremblantes, elle maintenait son regard jeune et bon sur les antennes immobiles du thérémine.

Pendant ce temps, Schillinger récitait ses poèmes mystiques et m'adressait des sermons sur le jazz. Il écrivait un autre tome sur ses théories de l'art. Je bricolais mes prototypes de télévision, je construisais des caméras en circuit, branchant le studio de répétition à ma chambre afin d'observer mes élèves. De temps en temps, je m'asseyais avec Henry, et chacun de nous tentait de rédiger un couplet en anagrammes, comme je le faisais en russe depuis des années. Je me souviens de mon premier poème en anglais :

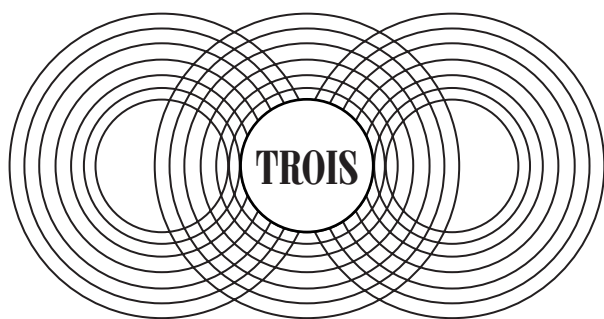
Wide United States

*Wise and destitute***

La nuit, lorsque tout le monde était parti, je déployais des rouleaux de papier kraft sur le sol pour recouvrir les godets vides et les paquets de cigarettes. La journée masquée sous l'épaisse feuille brune, les distractions ensevelies, j'inventais avec un crayon court des objets qui n'existaient pas encore : un appareil qui donnait l'altitude exacte d'un avion, un autre pour détecter la présence de sel gemme sous terre, un thérémine muni d'un manche comme celui d'un violoncelle, pour atteindre les notes plus basses. Dans mon placard tapissé de papier peint, je donnais des coups de pied, faisais des flexions et pratiquais le *bong sao*, entouré de motifs de lierre.

Et puis, un jour, je t'ai rencontrée.

** Vastes États-Unis / Sages et indigents (N.d.T.).



N'IMPORTE QUEL SOIR

La neige tombait par serpentins sur la 59^e Rue. Le studio était presque silencieux.

À la fenêtre, je contemplais les rafales blanches. Les phares des voitures fulguraient et disparaissaient, signes lointains de civilisation. La chaleur montait du radiateur. Tous mes élèves étaient restés chez eux. Chaque jour, nous vivons avec la pluie et le beau temps. Puis, parfois, la météo interrompt nos existences, comme si une loi temporaire avait été adoptée.

Quelqu'un a sonné du rez-de-chaussée.

J'ai pris ma montre et je suis allé attendre à la porte.

Le docteur Vinogradov était vêtu d'un chapeau et d'un manteau de mohair gris. Cinq hommes l'accompagnaient, habillés de manière similaire. Ils se sont décoiffés. Parmi eux se tenaient deux jeunes filles frissonnantes à la tête baissée. Tu portais des pépites de neige, comme si tu avais été décorée à la main.

— Docteur Thérémine, a dit Vinogradov, je vous amène des invités. J'espère que cela ne vous gêne pas.

— Non, ai-je répondu avec légèreté.

Vinogradov était un ami de Schillinger qui enseignait la chimie à la New School. Il passait souvent au studio. Il s'installait, mangeait

des *oreshkis* pendant que je démontais des circuits. Nous parlions de métaux. Il adorait le thérémine mais il était incapable d'en jouer. Totalement dépourvu d'oreille musicale, il ne faisait qu'agiter ses mains au hasard dans les airs.

— Voici M. Larramy de la Faculté de physique. M. Gorev, de l'Orchestre de chambre de Brooklyn. Stanley Marbelcek, un de mes étudiants au doctorat, a-t-il déclaré.

Nous avons échangé des poignées de main.

— Gary Kropnik. Je joue dans l'orchestre, a dit un homme aux yeux dorés.

— La trompette, a précisé quelqu'un.

— Mitchell Pelt. Je travaille pour l'ETT. Je suis un vieil ami de Vlad.

— Enchanté, ai-je répondu.

Je me suis tourné vers toi et ta sœur.

— Et voici les sœurs Reisenberg, a déclaré Vinogradov en essayant la buée de ses lunettes.

Tu as levé la tête, Clara, et une goutte de neige fondue a glissé au centre de ton visage, de ton front à ton menton.

— Nadia, a dit Nadia.

Je lui ai fait le baisemain.

Tu t'es éclairci la gorge pour ajouter « Clara » sans remuer les lèvres, comme si les mots montaient du sol sans avoir été prononcés.

Vos bottes se sont empilées à côté de la porte. Elles ressemblaient à de petites choses bienveillantes, endormies. J'ai offert une visite à ces scientifiques et musiciens en chaussettes. Les étincelles jaillissaient les unes après les autres, l'électricité statique fusait du bout de nos doigts. Les lampes brillaient d'une lueur orangée et, bien qu'il ne soit que midi, on se serait cru en pleine nuit. Dans l'atelier, les hommes ont admiré mes cisailles, mes bocalux de tubes de radiotron. Nous nous sommes arrêtés devant la reproduction de *Die Toteninsel* d'Arnold Böcklin, suspendue au-dessus du bol de

fruits. Le tableau représente une île étrange, une sorte de relique piquée d'arbres élancés, et une barque qui s'en approche. « Une ode aux mystères », a commenté Vinogradov. Pour ma part, j'y avais toujours vu l'évocation de destinations, des lieux auxquels nous aspirons.

Après avoir sorti des inventions de l'armoire, je me suis agenouillé à côté et le groupe s'est resserré autour de moi. Les hommes tiraient sur leurs cigarettes et Vinogradov sur sa pipe pendant que j'expliquais les principes de conductivité et de résistance. Nadia a salué mes talents de charpentier. Mais tu étais la seule que chaque nouvelle idée semblait surprendre, comme si ton monde n'y était pas préparé, comme si je te faisais perdre pied. Tu as soulevé mon altimètre dans les airs pour ensuite l'abaisser au niveau du sol. Tous ensemble, nous avons regardé l'aiguille osciller dans le creux de ta main. Tu avais les yeux si bruns, Clara.

Nous sommes arrivés aux thérémines. Les nouveaux modèles, les vieux modèles, les modèles dissimulés dans des trépièds ou des placards, ceux qui étaient sur le tapis, étalés comme des moteurs démantelés. J'ai soufflé sur la poussière à la surface des boîtiers et poli les cadrans de verre de ma manche râpée. J'avais un prototype à clavier, mais il comportait seulement deux touches. Gorev en a joué, passant d'une note à l'autre pendant que je calibrais un thérémine standard. Tu as déclaré que ça sonnait comme deux bouilloires mises côte à côte. « Comme un violon alto, vous voulez dire », a plaisanté Kropnik. Je n'ai pas ri mais toi, si. Un rire comme un cerf-volant qui culbute.

Nadia a été la première à essayer. Elle s'est placée en face de moi de l'autre côté du boîtier de l'appareil, imitant ma posture. Tous les deux avec un bras baissé et un bras dans les airs. Je me suis penché pour actionner l'interrupteur. Nous avons perçu le bourdonnement, les champs électromagnétiques, le trémolo ténu du thérémine. J'ai approché une de mes mains de l'antenne de tonalité pour montrer à Nadia comment s'y prendre. Elle m'a imité. DZIIIIOUUuuu, a fait l'appareil. Tout le monde a sursauté. Mitchell Pelt a gloussé. Le thérémine roucoulait sous les gestes nerveux de Nadia. « Eh bien! Écoutez-moi ça... » a dit quelqu'un. J'ai indiqué à Nadia de copier mes gestes et je l'ai guidée au fil d'un *Frère Jacques* pour

le moins hésitant. Elle affichait un large sourire, mais ses yeux demeuraient sérieux. Je sentais sa frustration face à la sensibilité, au vibrato fébrile de l'instrument. Elle était pianiste, habituée à des notes pures, choisies. Tu étais assise dans un coin, près du mur, tes jambes repliées sous ton corps.

Nadia t'a invitée à te joindre à elle, mais tu as refusé d'un signe de tête. Kropnik s'est extirpé de son siège et ils ont tenté de jouer ensemble. Quand il a interrompu sa note haute avec une basse tremblante, elle lui a lancé un regard noir. Tu souriais.

Nadia est allée s'asseoir à tes côtés.

— C'est une invention remarquable, a-t-elle déclaré.

— Tout à fait, professeur, as-tu approuvé.

Je t'ai priée de m'appeler Léon.

Gorev a essayé de jouer, bientôt imité par le reste des hommes. La langue entre ses dents, Vinogradov a interprété une version grossière de *Vive le vent*. Le rythme était facilement reconnaissable, mais chaque note était fausse. Tu t'es ensuite levée, tu as rangé une boucle de cheveux derrière ton oreille. Le thérémine t'a accueillie. Tu as posé ta main dans les airs et produit un *ré* parfait. Je me suis demandé d'où tu sortais, Clara Reisenberg. Tu as déplacé ta main et flotté d'une note à l'autre, t'efforçant de faire éclore une mélodie mais t'égarant dans le glissando. Presque immédiatement, tu t'es éloignée. « Il faudrait que je m'exerce », as-tu murmuré.

J'allais te dire que tu étais la bienvenue, mais tu as réclamé : « S'il vous plaît, jouez-nous quelque chose, Léon. »

J'ai joué *Le cygne*. Je me souviens du crépuscule naissant, de la façon dont le frimas avait recouvert certaines fenêtres alors que d'autres étaient embuées, et que quelques-unes restaient claires. De l'autre côté des vitres, le blizzard était lent et infini. Je me souviens de mon souffle, de vos respirations, de vos poitrines qui se soulevaient et retombaient, à l'abri, sous mon toit. Je me souviens de nos ombres qui se courbaient sous la lampe pour se toucher. Mes mains arpentaient l'air et je te regardais, toi, encore une enfant. Déjà à ce moment, je savais : tu étais une multitude de choses. Je voulais faire trembler la pièce. Je voulais la faire chanter. Je crois qu'elle l'a fait.



Au sein de certains cercles new-yorkais, toi et ton aînée furent les coqueluches, cet hiver-là. Les sœurs Reisenberg, venues de Lituanie enfants, maintenant âgées de dix-sept et vingt-quatre ans, au violon et au piano. Avec Schillinger, je suis allé vous voir jouer à Peveril Hall. Le billet indiquait sept heures et demie, mais le concert avait dû commencer à sept heures, car les allées étaient encombrées de retardataires et de placiers. Dans le tumulte de notre arrivée, je n'ai regardé la scène qu'une fois assis avec mes gants pliés sur mes cuisses et mon chapeau sur mes genoux. Tu te tenais dans la lumière, ton violon posé sur ta hanche. Nadia interprétait un solo. Tu l'écoutais avec une patience sans faille. Tu étais si sérieuse, svelte et pâle avec tes yeux en amandes, ton menton arrondi comme celui d'un boxeur. Lorsque tu jouais ou que tu écoutais de la musique, tes yeux restaient toujours secs. Les cascades de Nadia résonnaient et sautillaient, s'éparpillaient comme des cailloux lancés dans le silence de la salle. Guidés par de faibles lueurs, les placiers continuaient d'escorter les retardataires, pareils à des feux follets. Sous ta robe noire, je ne pouvais deviner la forme de tes jambes, la cambrure de tes côtes. Tu tenais ton violon par le manche, ses courbes révélées à contre-jour.

Quand ton tour est venu, tu as joué Mendelssohn. Ton archet était une libellule. J'ai senti mon cœur monter, monter, monter.

Schillinger s'est tourné vers moi. « Elles sont vraiment très bonnes. »



Après le concert, nous avons suivi Vinogradov dans les loges, trois manchots descendant l'escalier en colimaçon, chapeaux à la main. La salle de réception était remplie d'interprètes, de mécènes et d'étudiants en musique. Les jeunes se bousculaient, buvaient du punch aux pêches. Il y avait de petits sandwiches. Un vieil homme costaud coincé dans son smoking ouvrait et refermait nerveusement une paire de lorgnettes. Schillinger et moi sommes restés ensemble

jusqu'à ce qu'il parte en quête d'une part de gâteau au citron. J'ai alors dérivé vers un cercle de tuteurs de musique de l'institut qui comméraient et ricanaient en plissant les yeux, comme pour cacher le fait qu'il n'y avait rien de drôle. J'ai ensuite abouti dans un groupe de mondaines qui posaient des questions à un luthier. « Du bois de cerisier », proférait-il.

Puis je me suis retrouvé près de toi, dans un coin, entouré d'étrangers. Je me tenais à côté d'une fille en robe rose vaporeuse. Deux jeunes hommes portaient des gilets et des pantalons d'un blanc éclatant. Un rire venait de s'éteindre. Tout le monde contemplait le plancher et l'anneau formé par les chaussures, comme si quelque chose d'important s'y trouvait. J'imaginai que nous avions découvert une tortue, ou le fragment d'un pot en terre cuite.

Après un long silence, quelqu'un a lancé avec un sourire : « Cette fête est quelque peu barbante. »

J'avais du mal à déterminer s'il s'agissait de nouveaux ou de vieux amis. Je m'efforçais de le deviner à la façon dont leurs corps s'inclinaient les uns vers les autres, puis s'éloignaient. Quelqu'un m'a reconnu et, mains derrière le dos, je lui ai adressé une discrète révérence. Quand je me suis redressé, tu me considérais avec une attention narquoise, comme si tu n'arrivais pas à décider si j'étais un bouffon ou une énigme.

— Vous vivez à Moscou ? m'a demandé quelqu'un.

— À Leningrad.

— C'est la même chose que Petrograd ?

— En fait, il vit au Plaza, as-tu précisé.

Ils ont éclaté de rire. Était-ce drôle ? Ils semblaient tous si jeunes. Tu as donné le ton à une série de plaisanteries et de conversations. Des garçons dissertaient sur leur descente du Mississippi en radeau ; une fille évoquait un professeur qui se méfiait des ampoules électriques. Tu gardais la tête légèrement penchée vers l'avant, ton regard sautant d'un visage à l'autre, un sourire ténu passant sur tes lèvres pour disparaître aussitôt. Tu te montrais généreuse de ton attention, mais pas de ton approbation. Pendant que tes amis racontaient leurs anecdotes, tu les toisais patiemment, attendant

qu'une quelconque valeur se dégage de tout ce bavardage. Et lorsque tu étais exaucée – quand une histoire révélait quelque chose ou que l'on formulait une vérité –, tu devenais presque solennelle. Ta fascination s'exprimait par ton immobilité, une immobilité profonde comme un lac aux eaux calmes. Au bout de tes chaussures, ton violon reposait dans son étui. Seules les commissures de tes lèvres laissaient transparaître l'étincelle de ton cœur.

À un certain moment, je t'ai dit que j'avais aimé le concert et tu as frotté ton coude avec un sourire en coin, à moitié satisfaite. Tu m'as remercié puis tu as hoché la tête, deux fois, pour toi-même ou pour moi. « Je suis contente », as-tu ajouté. Schillinger est revenu de l'endroit où il était allé discuter avec tes parents. Je les ai regardés qui tenaient des assiettes de gâteau au citron, sondant fièrement les lieux, si élégants à l'aube de l'âge mûr, et j'ai songé : *Elle a quinze ans de moins que moi*. J'ai décidé qu'il était temps de partir. J'ai fait mes adieux et je suis rentré.



En 1925 – quatre ans après ma rencontre avec Vladimir Ilitch Lénine (que son souvenir soit illuminé), quatre ans après qu'il m'eut remis la carte portant son nom qui se trouve toujours dans ma poche, trois ans après son attaque cérébrale, un an après que Petrograd fut devenu Leningrad et que notre chef nous eut quittés, et deux années avant que j'arrive à New York et que je te rencontre, Clara –, j'ai reçu une lettre curieuse.

Il y avait déjà plusieurs années que j'étais en tournée avec le thérémine. Nous zigaguions à travers la Russie, nous participions à des conférences, nous effectuions des excursions vers des universités étrangères. Un jour que je revenais d'un séjour à Kiev, j'ai découvert une missive sur la petite table à côté de la porte. L'extérieur portait un timbre et mon nom écrit à la machine. À l'intérieur d'une ingénieuse enveloppe ronde, large comme ma main, était caché un cercle de papier. D'un côté, on avait encore tapé LEV SERGUEÏEVITCH TERMEN. De l'autre côté, ces mots : BON TRAVAIL. Il n'y avait pas de signature.

Je me souviens d'avoir immédiatement rangé la lettre dans un tiroir, comme s'il s'agissait du billet d'une maîtresse ou d'un créancier. Ma famille était venue souper; mes parents étaient assis dans notre salon exigu avec Katia et ma tante Eva. Père a lu quelque chose sur mon visage.

— Qu'est-ce que c'est? a-t-il demandé.

— Rien, ai-je répondu. Une invitation à un colloque.

Une semaine plus tard, j'ai découvert à mon retour du labo une carte postale similaire. LEV SERGUEÏEVITCH TERMEN, pouvait-on lire au recto. Au verso : NOUS DEVONS NOUS PARLER, avec un numéro de téléphone de Moscou.

À nouveau, j'ai rangé la note dans un tiroir. Je suis ressorti. Le crépuscule semblait précocé. J'ai pris mon vélo pour aller au *kwoon*, qui était presque vide. Quelques lanternes s'étaient éteintes. Le *sifu* était sans doute en train de souper. Après m'être déchaussé, j'ai fixé le portrait de Leung Jan flottant au-dessus d'un lac. J'ai touché ma paume gauche de mon poing droit. Un autre élève a fait de même. Nous nous sommes mis à sauter à la corde, à faire des pompes. Le *sifu* est arrivé avec Yu Wei, Lughur et d'autres élèves que je ne connaissais pas. Ils se sont déchaussés, ils ont posé leur poing droit dans leur paume gauche. Le *sifu* nous a montré comment tomber. Tout le monde est tombé, s'est relevé, est tombé à nouveau. Puis nous avons pratiqué le *chi sao*, la danse des mains, où l'on bouge avec un partenaire, poignets contre poignets, synchronisés, sensibles, fluides. Mais je n'avais aucune sensibilité ce soir-là. Je perdais sans cesse ma position. Dans ma tête, je revoyais constamment mon nom tapé à la machine.

Ce soir-là, j'ai composé le numéro de téléphone. Une voix de femme a répondu. Elle m'a demandé mon nom, puis un homme a pris la ligne. Il voulait savoir quand nous pouvions nous voir. Deux semaines plus tard, je suis allé rencontrer un vieillard dans un bureau temporaire de la perspective Nevsky. Je suis certain qu'il ne s'agissait pas de celui à qui j'avais parlé au téléphone. Une semaine après, j'ai rencontré un autre personnage dans un café de la rue Sadovaya. Ces individus étaient toujours différents, toujours pareils, comme des dominos. Ils travaillaient pour l'État. Ils me questionnaient sur

mon travail, sur son potentiel commercial, sur le bolchevisme. Mes réponses paraissaient leur plaire. J'ai rencontré encore un troisième homme, petit, celui-là, très petit, comme une poupée. Nous nous sommes retrouvés dans un wagon à la gare de Moscou. Nous étions les seules personnes à bord du train à l'arrêt. Dans le compartiment, il avait installé une lampe et un bureau, petit comme celui d'une poupée. À mon départ seulement, lorsque je fus descendu sur le quai, le convoi s'est ébranlé, emportant avec lui le petit homme. Il m'avait interrogé en russe, en italien, en français, en anglais et en allemand. Je ne connaissais pas l'allemand, ce que je lui avais dit. Il m'avait parlé de ma famille.

— Vous êtes proche de vos parents?

— Non, avais-je répondu sans même y avoir réfléchi.

L'homme n'avait pas paru surpris.

— Êtes-vous prêt à voyager?

— Oui.

D'une voix ronde comme une carte circulaire glissée dans une enveloppe circulaire, il m'avait dit :

— Nous aimerions vous proposer une nouvelle responsabilité.

Je me sentais si seul cet été-là à Leningrad. Quand je prenais le tramway avec Katia, quand j'avalais un ragoût maigre chez mes parents, quand je déambulais jusqu'à l'Institut physico-technique où je n'avais plus de laboratoire. Même quand j'assistais à une conférence en compagnie d'une jolie étudiante, d'une admiratrice, et qu'ensuite nous nous promenions au jardin d'Alexandre... Des enfants galopaient autour de moi, des officiels grimpaient dans des cochers, des écureuils couraient, une file de soldats passait le long d'une plate-bande. La fille racontait quelque chose et je pensais à Katia qui m'attendait. Le soleil refusait de se coucher. Tout autour, des vies se vivaient. Je regardais l'eau couler dans la fontaine puis dans les conduits.

Les hommes du gouvernement m'avaient qualifié de flambeau du peuple soviétique. Ils disaient que j'étais un apôtre.

Ces gens étaient d'un autre genre que ceux qui avaient travaillé sous Lénine. Les temps avaient changé. Notre Cher Père Iossif

Vissarionovitch tonitruait maintenant à la radio. Quand j'avais rencontré ses généraux plus tôt durant l'été, tout ce qui les intéressait était de savoir si mes techniques de vision à distance pouvaient être implantées immédiatement à nos frontières. Tous les enjeux étaient réduits à des directives, de simples prescriptions. *Notre pays a besoin de votre aide*, avaient-ils dit. *Notre pays a besoin que vous vous rendiez dans les nations de l'Ouest, que vous y organisiez des démonstrations, que vous y fondiez des entreprises, que vous déposiez des brevets, que vous signiez des traités commerciaux.* Ces contrats permettront à notre Mère Russie d'étendre son influence, de diversifier ses investissements, de multiplier ses artères d'information et d'échanges. Voilà ce qu'ils m'avaient expliqué. Ces hommes pareils et différents m'avaient scruté sous leurs paupières mi-closes. Ils m'avaient dit qu'ils m'enverraient un agent lors de mon prochain voyage. Je pratiquais le *chi sao*, j'observais, je sentais mon partenaire, je bougeais avec ses mouvements. Je marchais dans le jardin d'Alexandre avec la jolie étudiante. Et ces hommes me demandaient : « Voulez-vous devenir un héros ? »



Quelques années plus tard, M. Thorogood de la RCA me demanda : « Voulez-vous devenir millionnaire ? »

Il a ouvert une mallette; elle était presque vide. Elle contenait deux copies d'un contrat dont il s'est saisi, ainsi qu'une douzaine de stylos aussi brillants que des composantes électriques. J'étais curieux de savoir quelle couleur d'encre il préférait. Pour ma part, j'affectionnais le vert forêt. Lénine, à ce qu'on dit, écrivait toujours en rouge. Pash, lui, utilisait des bleus.

Je n'ai pas signé. Je lui ai dit que je communiquerais avec lui, que j'étais un scientifique. Le soir même, au restaurant du Plaza, j'ai rapporté notre conversation à Pash pendant qu'avec ses mains, il cassait des pinces de crabe cramoisies, dont il plongeait la chair dans le beurre. Son costume semblait plus massif qu'avant. Je me suis demandé s'il avait une flasque, un pistolet.

Avec sa manche, il s'est essuyé la bouche avant de déposer la carapace démantelée. « Je vais te dire quelque chose, Lev, et écoute bien. »

Je me suis alors souvenu que j'ignorais d'où cet homme était venu, où il était né, où il avait été formé et quelle tour moscovite contenait le coffre-fort qui contenait le dossier qui contenait son vrai nom. Quand nous mangions, la main droite de Pash ne s'éloignait jamais de son couteau. « Thorogood te demande si tu veux devenir millionnaire? » Il m'a regardé droit dans les yeux. « Oui, tu veux. »



Un matin, une carte sans timbre est arrivée pour moi à l'Hôtel Plaza. LÉON THÉRÉMINÉ, disait l'enveloppe. Je l'ai ouverte pour découvrir le dessin d'un éléphant, tracé à l'encre et à l'aquarelle. L'éléphant était sage et avenant, mais très vieux, très fatigué; sa peau était striée de centaines de rides. Il tenait un citron avec sa trompe.

Au dos de la carte, sous la date et les détails, on pouvait lire :

N'oubliez pas!
VOUS ÊTES CORDIALEMENT INVITÉ À UNE RÉCEPTION À LA LIMONADE
POUR MARQUER LE DIX-HUITIÈME ANNIVERSAIRE
DE
MADEMOISELLE CLARA REISENBERG.

R.S.V.P.

Tout en tapotant la carte contre le comptoir, j'ai réalisé que j'étais en train de soulever le combiné du téléphone.

Notre conversation s'est amorcée ainsi :

— Est-ce que je parle bien à Clara?

— Oui, qui est-ce, s'il vous plaît?

— C'est Léon Thérémine.

Qu'est-ce que mon nom pouvait bien te dire? Te parlait-il uniquement de science, d'ingénierie et de cet après-midi enneigé? Évoquait-il autre chose?

— Comment va l'électricité, Léon? m'as-tu demandé.

Je ne pouvais pas aller à la réception. J'avais ce jour-là un rendez-vous avec la RCA qui devait durer jusqu'au souper. J'aurais sans doute pu annuler mais en vérité, à cet instant précis, pendant que nous étions au téléphone, je ne savais pas quoi faire. J'ai hésité, puis je t'ai invitée pour un goûter le jour suivant ta fête. Un anniversaire tardif. « D'accord », as-tu acquiescé. Nous avons raccroché en même temps.

L'éléphant semblait me dévisager.

Il y avait d'autres filles, à l'époque. Je ne parle pas de Katia. Je me sentais jeune en arrivant en Amérique, je me sentais neuf. Il y a eu des flirts, des échanges d'affection. De discrètes attentions. Mes valentines étaient des associées, des étudiantes, des rencontres fortuites. Une soirée alanguie avec une rouquine, la femme d'un ami. Je n'écris pas cela pour t'embarrasser ni par besoin de me confesser, mais pour t'expliquer que pendant la semaine qui s'est écoulée entre cette conversation téléphonique et ta visite à mon appartement, tous les autres visages se sont subitement effacés de mes pensées. C'était comme si je m'étais plongé la tête dans un seau d'eau de Seltz : tout s'est mis à pétiller pour ensuite disparaître.

Le jour de ton dix-huitième anniversaire, un groupe d'amis et de membres de ta famille se sont réunis chez tes parents pour un verre de limonade. On a joué aux charades et à la chaise musicale, on a dansé. D'après ce que j'en compris, Schillinger a interprété un air sur son *mijwiṣ* arabe. Je n'étais pas là. J'étais avec Pash et M. Thorogood et plus tard, j'étais seul, dans mon atelier, un tournevis coincé entre les dents. Je travaillais sur ton cadeau.

Tu t'es présentée à deux heures le lendemain. Je me demandais si tu allais venir seule, mais tu étais accompagnée de ta mère et d'une ribambelle d'amis, des filles et leurs cavaliers, tous agglutinés sur le pas de ma porte.

— Voyez-vous ça, ai-je lancé maladroitement.

Tu as souri.

— Bonjour, Léon.

J'avais mis le nouveau disque de Paul Whiteman. La femme de ménage avait nettoyé les tapis. Les stores étaient remontés. Mon studio ressemblait à une chambre au sommet d'une haute tour. Tous les vases étaient pleins de tulipes. Il y avait un télescope à la fenêtre, une grosse crassula, une boîte remplie de touches de piano, une tapisserie en dentelle représentant la formation d'un atome. Ta bande se rassemblait autour de chaque objet en papotant. Tu paraissais plus âgée que tes amis et cette fois, tu dispensais ton admiration avec plus de parcimonie. Tu as étudié une de mes photographies d'enfance, un vieux portrait pris à Leningrad. J'avais onze ou douze ans et un volume d'encyclopédie coincé sous le bras. Mes chaussettes blanches m'arrivaient aux genoux. La longue exposition de l'appareil photo avait donné à mon visage un air fantomatique, déjà distant.

— De quoi aviez-vous peur? as-tu demandé.

— De rien, ai-je dit.

Tu as découvert la grenouille de Schillinger qui a coassé dans ta main. Tu as émis un rire des plus joyeux. La mèche de cheveux s'est échappée de derrière ton oreille.

— Gardez-la, ai-je offert.

— Vous êtes sûr?

— Joyeux anniversaire.

J'ai demandé à tout le monde de passer au salon. Sur la table se trouvait un gâteau rond dont j'avais supervisé l'assemblage dans les cuisines du Plaza. Je me suis glissé derrière la pièce montée rose pour torsader deux câbles ensemble, fermant ainsi le circuit. Ta mère me regardait comme on scrute les magiciens, en attente. En m'éloignant, je t'ai invitée à lire l'inscription sur le glaçage. J'étais rempli d'une excitation fébrile. Tu t'es approchée. Sous les strates de babeurre, de sucre et de chocolat, un mécanisme invisible s'est mis à tourner. Un moteur a ronronné. L'oscillateur de la radio-vigile enfouie a capté le potentiel électrique de ton corps et envoyé

une décharge dans un câble relié à un tube à vide lumineux, ce qui a actionné une charnière. Le dessus du gâteau a pivoté dans le sens horaire pour effectuer une rotation complète, l'enveloppe de pâtisserie montée sur une plateforme cachée, une porte secrète révélant enfin une bougie en cuivre qui s'est allumée toute seule. La flamme pointait et dansait. Elle faisait un vœu.

« Oh! » t'es-tu exclamée. Joignant les mains, tu t'es penchée pour l'éteindre de ton souffle.

En chœur, nous avons chanté : *Joyeux anniversaire*.

Dans mon champ électromagnétique, c'était toi que je sentais.



Deux mois ont passé.



Je me souviens que j'avais remarqué une pièce de vingt-cinq sous sur le pavé. Je m'étais penché pour la ramasser, la tenir dans les lumières du Great White Way qui la faisaient miroiter. J'étais là, au milieu de Broadway, en plein printemps 1929, une pièce d'argent brillant entre mes doigts. Je l'ai glissée dans ma poche et me suis remis à marcher. C'est là que je t'ai foncé dedans.

— Mes excuses, ai-je dit, secouant la tête pour reprendre mes esprits.

Tu as tiré sur le col de ton manteau bleu azur.

— Non, c'est ma faute.

Prête à poursuivre ta route, tu t'es penchée, puis tu t'es arrêtée net.

— Docteur Thérémine?

J'ai cligné des yeux.

— Clara.

— Bonjour.

— Comment allez-vous?

Un sourire s'est étiré sur ton visage.

— Je vais bien.

Je ne t'avais revue qu'une seule fois depuis le lendemain de tes dix-huit ans. C'était à l'occasion de l'anniversaire de mariage des Kovalev. Tu étais avec tes parents. De part et d'autre de la salle, nous nous étions envoyé la main. Nous n'avions jamais eu de conversation en privé. Je sortais en ville, j'attendais un ascenseur ou je traversais Central Park et, soudainement, je me rappelais l'angle de ton regard. Je me demandais s'il t'arrivait de penser à moi. Et voilà que nous nous retrouvions face à face sur un trottoir, tes pendants d'oreilles se balançant doucement. Dans tes yeux bruns, j'ai vu passer un infime tremblement.

— Quelle belle soirée, ai-je fait remarquer.

— Oui.

Broadway n'est pas un endroit où on s'arrête. La foule ne cessait de nous pousser, de nous bousculer. Les voitures passaient en rugissant et en klaxonnant; des hommes criaient après d'autres hommes et on percevait le lointain fracas des trains. Autour de nous, des enseignes rayonnaient, projetant des mots flous sur nos imperméables. SALON DE COI, pouvait-on lire en lettres rouges sur ta manche gauche. Un signe de dollar en néon se camouflait dans le lustre de ma chaussure droite.

— Que diriez-vous d'aller prendre un café? ai-je proposé.

— Ou peut-être un verre?

Dans le bateau vers New York, on m'avait affirmé que la ville n'avait plus de vie nocturne digne de ce nom. C'était la rumeur que colportaient les banquiers et les commerçants qui voyageaient à bord du *Majestic*. Ils levaient leurs verres de vodka, de bourgogne et de calvados en m'enjoignant de profiter des bonnes choses pendant qu'il était encore temps.

— La prohibition a gâché nos joyeux États-Unis, déplorait un magnat de l'industrie du bagage de Tallinn.

— Ce n'est pas la prohibition, grommelait un joaillier d'Omsk. Les pochards n'ont pas peur d'enfreindre les règles. Le problème, c'est que la loi est *appliquée*.

Tous leurs bars préférés fermaient leurs portes. Un débit de boisson découvert au printemps avait déjà disparu lorsqu'ils y retournaient l'automne venu. Je ne suis pas un grand buveur, mais l'idée d'une ville dépourvue de tavernes, du bruit allègre d'un bouchon qui saute m'attristait.

Ni la prohibition ni son application n'avaient toutefois éradiqué l'alcool de New York. À la tombée de la nuit, Manhattan prenait vie. Depuis la fenêtre de mon appartement, j'observais des couples qui pirouettaient dans la rue pour disparaître dans les taxis. Je voyais les lumières ruisselantes des voitures fonçant vers l'est, vers l'ouest et, au petit matin, vers le nord, en direction de Harlem. J'étais à New York depuis deux mois lorsque j'avais interrogé mes nouveaux amis sur la question. Henry Solomonoff avait griffonné le numéro d'un *bootlegger*.

— Pas cher! Du rhum, du gin, du rye. Sept dollars la bouteille, avait-il dit.

— Mais où va-t-on pour...

— Pour s'amuser?

Solomonoff avait rigolé.

— Mets ton manteau.

Autour de Broadway, les *speakeasies* étaient blottis tout bas, tout près, repliés derrière les devantures des boutiques. À certaines portes, le visiteur devait appuyer sur une sonnette et montrer son visage, ou poser la main contre une fenêtre givrée. Ailleurs, il fallait murmurer un mot de passe. Schillinger tenait un calepin rempli de codes secrets. Pour ma part, je n'étais pas assez assoiffé pour avoir besoin de ce genre d'aide-mémoire. Je connaissais quelques endroits ici et là et, avec mes autres papiers, je transportais six ou sept cartes de membre. Mais surtout, je souriais, je me montrais poli et je laissais mon accent dissiper tout soupçon que je puisse être un policier.

Nous sommes descendus dans un établissement sans enseigne. La lumière tombait des fenêtres par grands voiles diaphanes. Le barman était très beau et ténébreux mais menu, comme s'il avait été taillé en proportion des rêves d'une fille de douze ans. Il s'appelait Tony. La plupart des barmans s'appelaient Tony. Celui-là avait plutôt l'air d'un Anthony. Deux couples étaient déjà installés, ainsi qu'une tablée de quatre hommes en complets. Schilling avait surnommé l'endroit « Le cheval bleu » en raison des fresques qui caracolaient et galopaient tout autour des autres accessoires du bar. Les images étaient surréelles, oniriques, des visions sorties tout droit de la bande dessinée *Krazy Kat*. À gauche du bar, un cheval bleu se cabrait, sa crinière comme une mer houleuse. Tu as commandé un gin fizz, Clara, et j'ai pris un rhum-coke. Les verres étaient froids. Nous avons bu en silence, ou presque.

Après un temps, tu m'as demandé si j'avais fait des gâteaux récemment. De tout petits plis se dessinaient au coin de tes yeux. Tu as posé ton coude sur la table et ton menton dans le creux de ta main, et j'ai remarqué la courbe qui reliait ta mâchoire à ton cou. J'imaginai ton violon niché à cet endroit. J'imaginai des flocons de neige tombant sur la grande cour blanche, de l'autre côté des fenêtres, là où j'avais grandi.

— Je dessine, ai-je dit. Je ne fais que ça, ces jours-ci.

— Je ne savais pas que vous dessiniez.

Une esquisse pliée en huit se trouvait dans la poche de mon veston. Je l'ai prise et déployée dans l'espace qui nous séparait. Le papier craqueta.

— Le théremine RCA, as-tu lu à haute voix sur le coin de la feuille.

— Chut! ai-je dit avec une fausse gravité. C'est top-secret!

Nous avons étudié les arches, les contours et les coins de mon schéma. La table était ornée de cercles humides là où nous avions posé nos verres. Des lambeaux de gomme à effacer étaient encore accrochés à la page. Il s'agissait d'un plan du boîtier principal du théremine, le modèle proposé à la RCA. Je soumettrais cette esquisse et d'autres dessins similaires aux ingénieurs de la RCA qui s'empareraient de leurs règles, de leurs machines à calculer, de leurs catalogues de matériaux et de leurs cahiers de charges, qui

construiraient des prototypes, qui contacteraient des contremaîtres d'usines et qui s'envoleraient peut-être même vers des forêts de bois dur, des mines de nickel, pour cogner sur les troncs d'arbres et palper le minerai, évaluant la possibilité de fondre, de couper et d'assembler ces éléments pour en faire le nouvel instrument de musique préféré de l'Amérique.

Tu sirotais ton fizz.

— Si vous étiez pris dans un coin sauvage et enneigé, avec rien d'autre qu'un manteau d'hiver et une cabane remplie de matériel électrique, seriez-vous capable de construire un thérémine? Seulement à partir de ce plan?

— S'il ne manquait rien?

— S'il ne manquait rien.

— Alors oui.



Tu étais en ville pour rencontrer un accompagnateur. Il avait mis fin à la répétition tôt. Il était jeune, disais-tu, et arrogant. Tu avais dix-huit ans.



Après avoir vidé nos verres, nous sommes sortis. Le ciel était d'un bleu profond, cet étrange bleu que les grandes villes revêtent la nuit, et il paraissait immaculé. Des couples se pressaient autour de nous, les hommes en vestes de smoking, les femmes en robes, avec des chapeaux et de l'or aux poignets. Ils allaient danser. Nous les avons observés.

— Est-ce que vous dansez? as-tu demandé.

Ce n'était qu'une question.

— Oui, ai-je répondu.

Je m'efforçais de parler avec la même transparence.

— Et vous?

Ton visage s'est illuminé.

— Oui.

Un moment est passé.

— Vous aimeriez aller danser? ai-je proposé.

Tu as hésité pendant une seconde. J'ignore si c'était à cause de moi, d'un autre soupirant ou à cause de tes parents, chez toi. Ton visage a ensuite semblé s'excuser de cette incertitude et tu as déclaré :

— Ce serait bien.

J'ai jeté un œil au sol, à l'endroit où tes pieds attendaient près des miens, et j'ai eu l'idée saugrenue qu'à cet instant précis, nous nous tenions exactement dans nos propres pas.

Je t'ai emmenée au Make-Believe. C'était la plus grande salle de bal au monde, une pièce aussi vaste que la mairie de Rybinsk, le plafond chargé de lanternes de papier, les murs décorés d'étoiles. Nous avons laissé nos manteaux aux jumelles qui surveillaient les manteaux; j'ai offert un pourboire au maître d'hôtel qui nous a immédiatement conduits à une table que nous avons immédiatement quittée. Pour la première fois depuis le début de l'histoire de l'univers, depuis que les océans avaient refroidi et que les premiers oiseaux s'étaient perchés dans les arbres, Clara Rosenberg et Lev Sergueïevitch ont dansé ensemble. Il n'y avait pas d'orchestre au Make-Believe, mais deux gramophones et leurs opérateurs, un homme et une femme, ainsi qu'une collection de disques visible de la piste. Le couple allait et venait devant les étagères pour choisir la prochaine chanson. Ils ont mis du swing de New York et du swing de Chicago, du swing de Londres, de Paris, de Montréal. Nous nous sommes rapprochés, éloignés, nous avons bondi et souri. Je t'ai serrée dans mes bras et lancée au loin.

Plus tard, à bout de souffle, nous nous sommes accoudés au bar pour boire de grands verres d'eau. « Et maintenant? » as-tu dit. Nous avons attrapé nos manteaux pour nous rendre au Roseland. Le club commençait tout juste à s'échauffer. Un homme projetait sa partenaire à trois pieds dans les airs. Une femme glissait entre les

jambes de son cavalier pour ensuite fuser comme un geyser. Tu m'as demandé où j'avais appris à danser. À Leningrad, t'ai-je dit; nous n'avions pas le jazz, mais les groupes jouaient d'autres airs rapides. Tu as dansé le charleston, je t'ai suivie. Tu m'as rappelé Katia, mais seulement pendant un bref instant, comme la pluie parfois nous rappelle un certain printemps. Je m'étais efforcé de ne pas penser à elle, la femme qui m'avait suivi sur un bateau. Elle était dans le New Jersey. Elle était, me répétais-je, à des millions de milles.

À mon tour, j'ai voulu savoir où tu avais appris à danser. Tu m'as répondu que tu avais toujours su en tourbillonnant, moulée dans ta robe. L'air sifflait. J'ai posé les doigts sur la chute de tes reins et serré ta main. Tu respirais contre ma poitrine, et la source de ce souffle semblait si proche, montant et retombant avec une douce brusquerie. Nous sautions au-devant de nos propres pas. L'orchestre a émis un roulement et mon cœur a émis un roulement. Tu m'as marché sur l'orteil. « Oups », t'es-tu exclamée. Le meneur du groupe a levé sa baguette. Et les trompettistes ont fait déferler un prodigieux vacarme brut.

Un peu plus tard, tu agitais un menu devant ton visage comme un éventail tandis que je suis dans mon complet. Parmi les pétales du Roseland, je n'arrivais pas à distinguer les fleurs peintes des vraies. Tu as déposé le menu pour masser ton bras droit, près du coude. Une ombre est passée sur tes yeux.

— Qu'y a-t-il? me suis-je enquis.

— Rien, as-tu répondu.

Tu as secoué ton bras et forcé un rictus sur tes lèvres. Ce sourire était de prime abord peu convaincant, mais tout à coup, tu as semblé y croire. Il disait : *Et maintenant?* J'ai jeté un œil autour de moi. Les autres danseurs paraissaient irréels. Ils étaient des poupées de papier. J'ai examiné mes mains, j'ai scruté ton visage.

Nous avons pris un taxi jusqu'à La Conga. Nous avons acheté des moitiés d'ananas remplies de jus et y avons versé le rhum de généreux étrangers. Je buvais avec une paille en observant la salle où les boutons de manchettes des hommes étincelaient dans la lumière. Accompagnée par les cuivres, une femme occupait la petite

scène où elle pirouettait dans les notes souples des saxophones. Elle portait des pommes, des poires et une banane sur la tête. J'avais mangé mon premier ananas à la Foire agricole de Petrograd en 1921. À Londres, trois ans auparavant, j'avais dégusté ma première banane, coupée en deux et servie en *split*. Tu avais le hoquet. Un homme avec une moustache en brosse à dents frappait sur une paire de tambours élançés du plat de ses mains, faisant bondir le rythme dans nos talons et nos épaules. Nous avons dansé si fort que mes lacets se sont défaits. Cela n'avait rien d'élégant, rien de fin, rien de galant. Nous avons dansé si fort que mes lacets se sont défaits. Je me suis demandé si c'était comme ça, à Cuba. Un jour, nous irions, ai-je décidé. Tous les deux.



Cet été-là, nous en avons fait une habitude. Une ou deux fois par semaine, je passais te prendre ou tu sonnais chez moi et nous filions, en taxi ou en métro, à la pluie ou dans le soleil couchant. J'étais parfois fatigué après une longue journée de travail, ou alors tu t'ennuyais, tu avais mal au bras après toutes ces heures à répéter. Mais dès l'instant où nous nous retrouvions côte à côte, les yeux rivés sur les chaussures de danse de l'autre, ces réticences fondaient. « À l'Onyx! » lancions-nous au chauffeur. « Au El Morocco! » « Au Nouveau Palais! »

Nous avons dansé partout. Nous avons dansé devant l'orchestre de Benny Goodman au Philadelphia. Nous avons dansé devant le groupe d'Emile Coleman au Green Room. Nous avons dansé au Winter Garden, avec ses chevaux, ses clowns et ses rayures de cirque. Au Sugar Cane, il y avait une piste faite de planches de bois et un barbecue fumant, et sur le toit du Strand, du champagne illégal et du soda gingembre en bouteille. Les vestons des hommes étaient renflés de flasques et le gin des dames reposait contre les pattes des chaises. Au Country Club, nous avons joué au ping-pong et dansé le *black bottom* tout près de Belle Livingstone, luxuriante dans son pyjama rouge. À Harlem, nous sommes allés au Savoy sur l'avenue Lenox, au Cotton Club où les hôtesse portaient des

vestes de chasse roses, où l'orchestre comptait un pianiste aveugle, où des filles de couleur dansaient comme si elles connaissaient chaque morceau depuis toujours. Au Small's Paradise, les garçons dansaient le charleston en servant des mets chinois et la musique était meilleure que partout ailleurs. Les Noirs dansaient avec les Blancs comme si la Révolution avait gagné l'Amérique. Nous propulsions nos partenaires, nous les rattrapions, nous foncions et nous freinions, nous soufflions comme des forges. Je me sentais plus riche que jamais.

Parfois, nous nous asseyions, genou contre genou, et à travers le tintamarre, nous criions à l'oreille de l'autre. Je me souviens de tes pendeloques qui dansaient sous tes lobes. Je me souviens que tu m'as dit que tu souhaitais voyager.

— Où irez-vous? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. N'importe où, partout. Paris, Casablanca, le Siam, pourquoi pas? Je pourrais sauter sur un remorqueur vers les Bermudes, chevaucher un éléphant en Inde. Mes études sont terminées. Je n'ai aucune réelle obligation. Quelques récitals, quelques premières. Dès que je fais un peu d'argent, je prends mon billet pour Calcutta.

— Beethoven sur le Gange, ai-je murmuré.

Tu t'es rapprochée.

— *Quoi?*

— Beethoven sur le Gange! ai-je crié.

Tu as souri. La pièce était pleine d'un tumulte jubilant.

— Ou Stravinsky, ou Dvořák. Quelle scène ça ferait!

Tu as saisi ton verre rempli d'un liquide glacé.

— Et vous? Où iriez-vous si vous pouviez voyager?

— Moi?

— Vous.

J'ai ri.

— Je suis venu ici, Clara. C'est exactement ici que je viendrais.

Tu as fait claquer ta langue.

— Léon, vous m'avez l'air d'avoir grand besoin d'un éléphant.

Puis nous avons dansé encore, tournant et nous heurtant sur la piste, et il y a eu au milieu des pièces des instants où ton visage était heureux, et des moments où il devenait sérieux, ou lointain.

Je me suis dit :

La gamme chromatique comporte douze notes. Mais la musique est sans limites.



Malgré toutes nos escapades, il nous restait encore un dancing à découvrir : le Club 300 de Texas Guinan. Nous étions tous les deux coincés dans un taxi avec des amis de Schillinger quand nous en avons entendu parler. Ils étaient ivres morts.

— Que diriez-vous de la nouvelle boîte de Guinan ? ont-ils lancé.

— Qui ? ai-je demandé.

L'homme a émis un hoquet.

— Bon, tant pis !

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? as-tu dit.

— Le Club 300 de Texas Guinan, a marmotté la femme, est l'endroit le plus sélect, le plus extraordinaire de tous les arrondissements de New York.

— Mais il faut une invitation pour y entrer, a ajouté son partenaire. Nous avons pensé que monsieur le savant russe en avait peut-être une.

— Non, ai-je admis.

La femme s'est tortillée sur son siège, puis, l'air vaseux, elle s'est penchée vers nos visages de manière presque intime.

— Ils ont la meilleure musique, les meilleurs danseurs, le meilleur... tout. Et des vrais perroquets.

Elle a éructé.

— Ils ont des magnolias à vendre, et des guitaristes espagnols

qui se baladent partout. Si tu t'endors, les serveurs viennent te jouer de la trompette dans les oreilles!

— Pas mal, non? C'est la terre promise, a renchéri l'homme. Sauf que l'emplacement est *secret*.

Dans la pénombre du taxi, ton regard a accroché le mien ou l'inverse, et j'ai pris une décision : *Je découvrirai où ça se trouve, j'obtiendrai une invitation de Texas Guinan et un jour, Clara Reisemberg, lorsque tu auras quelque chose à célébrer, je t'emmènerai au Club 300.*

C'était un plaisir que je tiendrais en réserve; je garderais le trésor enfoui. Bien des célébrations nous attendaient.



La nuit, c'était fox-trot et shimmy. Le jour, des affaires à conclure. Une douzaine d'ententes par semaine, signées avec des poignées de main et des signatures, avec des toasts et des copies en trois exemplaires. Il y a eu des ententes lucratives, des ententes misérables. Des ententes simples, spéculatives, ambitieuses, agressives, complexes et insensées. Certaines étaient d'envergure, d'autres pas. Nous vendions mon âme pour la racheter à profit l'instant d'après. Nous avons cédé le thérémine aux gens de la RCA, les laissant placarder Boston, Chicago et Détroit d'affiches publicitaires. « Nous allons former une nouvelle entreprise », annonçait Pash en déployant des liasses de papiers, faisant gicler l'encre et couler le champagne pour baptiser la nouvelle entité – Theremin Corporation, Migos Corporation, Theremin Patents Corporation. Des compagnies américaines, panaméennes, canadiennes, vraies et fausses; des sociétés-écrans et tout ce qui se cache derrière les écrans. Je me chargeais des inventions, Pash réglait les détails. Chaque fois que je voyais mon superviseur, sa silhouette me paraissait plus large, plus haute, plus noire, comme si on avait passé et repassé dessus avec du fusain. Un soir, il est arrivé à ma porte alors que j'étais sur le point d'aller te retrouver.

— Où vas-tu?

— Dehors, ai-je répondu gaiement.

— Où, dehors ?

J'ai plissé les yeux, un peu moqueur.

— En ville.

Il n'était pas effrayant, seulement impressionnant – un officier au sommet de son efficacité. Il portait une montre de la couleur d'un dollar Morgan et une bague de la couleur d'un rouble Chervonetz. Ses yeux avaient l'éclat d'un coffret de sûreté.

— Une fille ? a-t-il demandé.

— Oui, ai-je dit, et il a acquiescé sans formuler la moindre allusion grivoise.

J'ai terminé de nouer ma cravate.

— Tu as besoin de moi ?

Il n'a pas répondu. J'ai décroché mon manteau et mis mon chapeau.

— Pash ?

— Je m'en occupe, a-t-il dit.

Je l'ai donc laissé là.

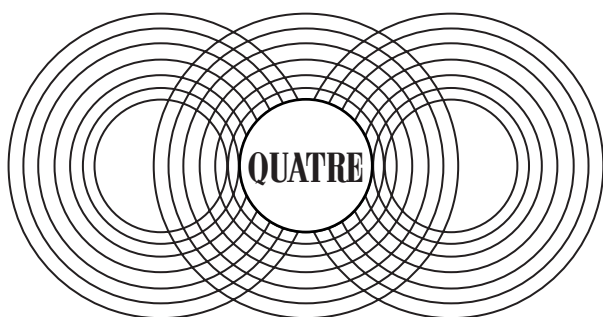
Pendant que toi et moi virevoltions sous les chandeliers, j'avais confiance : Pash s'occuperait de tout. Pendant que nous passions nos journées à rêvasser, tuant le temps avant d'aller danser, il vendait des brevets exclusifs, céda des brevets partiels, orchestrait le paiement de redevances, acquérait des droits, des titres. Le thérémine, la radio-vigile, même mes premiers travaux sur la télévision : tout était divisé, subdivisé, vendu et revendu à des hommes dans des salles sans fenêtres. Nous dansions le jitterbug sous les filets du Pirates' Den ; Pash inscrivait des noms et des chiffres dans des colonnes, et jamais je ne regardais, jamais je ne posais de questions, car c'était toi que je regardais, c'était toi que je questionnais.

Au Japanese Roof Garden du Ritz-Carlton – qui n'était ni jardin ni toit –, mes poches étaient bourrées de billets de banque. Tu étais au bout de mon bras. Nous avons mangé d'énormes huîtres Malpèque, bu du vin blanc frais. Un guitariste manouche grattait

son instrument comme s'il tentait d'en libérer un secret. Et, entre deux temps, nous avons sauté en pleine musique.

En septembre, je t'ai offert un thérémine. J'avais peint de petites fleurs rouges, bleues et roses sur les panneaux, et tracé des fioritures à l'encre dorée. À la lueur d'une lampe, j'avais poli les antennes. J'étais adossé au comptoir de la cuisine lorsque tu as pris place derrière l'instrument. Juchée sur tes talons hauts, tu as avancé ta main droite. Le thérémine t'a adressé un miaulement. Tu as retiré ta main. Tu m'as regardé. Tu as approché tes doigts de nouveau et, de nouveau, le thérémine a gémi. Tu me fixais toujours. Tu étais violoniste. Une violoniste aux yeux sombres, sérieux. Je m'amusais de ma propre obstination. Le thérémine est demeuré dans un coin de mon bureau, et j'ai emmené la violoniste danser.

À la fin du mois d'octobre, l'Amérique s'est effondrée.



FEUILLES D'AUTOMNE

Si l'apocalypse survient, je ne m'en rendrai pas compte. Dans cette petite pièce de métal, sur ce bateau, sur la mer, il n'y a pas moyen de savoir si un volcan a poussé sous Budapest, si les eaux ont englouti Venise, si le monde s'est déchiré en deux à partir du méridien de Greenwich. Un léviathan a peut-être surgi à Stockholm, ou bien un béhémoth à Lisbonne, ou alors l'Afrique au complet a fondu comme des crayons de cire sous un soleil de plomb. Je ne sais pas. Pour les nouvelles, je me fie à Red. Red se fie à l'émetteur-récepteur. Et si la radio mourait? S'il y avait une inondation, un tremblement de terre, un météorite? Nous continuerions à voguer, ignorants. Les sirènes ne nous réveilleraient pas, les râles ne nous atteindraient pas. Personne ne vient nous livrer le journal. Parfois, les nuages s'amoncellent, et parfois non. Red m'apporte à manger, et parfois non. Il en a toujours été ainsi. Ceci n'est pas un navire militaire, strict, régimentaire. Ce n'est qu'un cargo traversant la mer, dans lequel il y avait une place où me caser.

Je n'ai rien avalé depuis presque deux jours. Red m'a-t-il oublié? Je me demande s'il y a eu une mutinerie. Je me demande s'il y a des coyotes de l'autre côté de ma porte.



C'était un peu comme ça, lors du krach de 1929. J'étais tout seul dans mon appartement. J'ignorais que sur Wall Street, des hommes en cravates se lançaient par les fenêtres. J'avais commencé à créer le thérémine à manche, l'appareil qui se joue debout comme une sorte de violoncelle électrique. Je cherchais un tournevis à tête plate. Je l'avais déposé quelque part et je n'arrivais plus à le retrouver. J'ai fouillé toutes les pièces de fond en comble. Je me souviens d'avoir fait tomber un lis en pot et, dans mon exaspération, d'avoir versé ce qui restait de terre sur le tapis. J'ai appelé la réception pour commander un sandwich aux œufs, mais personne n'a répondu. Enfin, agacé à l'extrême, je suis descendu, passant devant les portes closes du restaurant de l'hôtel, et je me suis dirigé vers la quincaillerie qui se trouvait de l'autre côté de la rue, un commerce minable qui ne semblait vendre que des poignées de porte et des clous tout juste bons à suspendre des cadres. Le propriétaire était un petit homme grassouillet avec deux minuscules mèches de cheveux noirs en zigzag, séparées exactement au milieu.

— Un tournevis à tête plate, ai-je réclamé.

Son visage affichait terreur et confusion. J'ignorais pourquoi.

— Tout va bien ? me suis-je enquis.

Il a opiné du bonnet. Ses yeux demeuraient vitreux, comme la patine sur un faon en porcelaine.

— Combien ? a-t-il dit.

— Combien de quoi ?

— De tournevis.

Je l'ai toisé de mon regard le plus noir, ce qui n'a pas paru l'affecter.

— Un seul.

Il a acquiescé de nouveau. De toute évidence, quelque chose troublait cet homme-taupe. Impossible de deviner si c'était de l'ordre du miracle ou de la calamité. Venait-il d'être victime d'un vol ? Sa femme était-elle en train d'accoucher ? J'ai laissé mon regard s'adoucir.

— S'il vous plaît, ai-je ajouté.

L'homme a déniché un tournevis qu'il m'a tendu comme une dague. Je l'ai attrapé par le bout.

Après avoir payé, j'ai fiché le camp et traversé la rue pour aller à la boulangerie. La porte était verrouillée. Je l'ai secouée vivement. « Ohé! » ai-je appelé. J'avais vraiment envie d'un sandwich aux œufs. J'ai appuyé ma tête contre la vitre et pris une grande respiration. Le tournevis à la main, je suis retourné au Plaza, j'ai gravi les escaliers vers ma suite et je suis entré. Je me suis agenouillé devant un modulateur dont j'ai retiré l'armature. Une satisfaction profonde m'a envahi. L'après-midi m'a englouti.

La nuit tombait lorsque je me suis détaché du thérémine à manche. La pièce était plongée dans une obscurité quasi totale. J'ai voulu me lever mais mes rotules criaient de douleur; j'ai donc titubé jusqu'à un fauteuil pour m'y affaler. Mes yeux brûlaient d'être restés plissés si longtemps. Calé dans les coussins, je les ai fermés. Derrière mes paupières, je voyais le thérémine tourner, se dédoubler, ses connexions s'arrimer.

Avec un clignement, j'ai consulté l'horloge. Il était huit heures passées. Huit heures et pas un seul visiteur. Où était tout le monde? Normalement, j'aurais dû recevoir quatre, six, dix invités au cours de la journée; des étudiants, leurs compagnons, Schillinger débarquant avec un nouveau chapitre de son livre... Mais personne n'était venu. Mon estomac a émis un bruit volcanique. J'ai décroché le téléphone pour commander un sandwich aux œufs. On ne répondait toujours pas. J'ai poussé un soupir, repensant à la boîte de croustilles que j'avais vidée le soir précédent. Je me suis hissé sur mes pieds et j'ai avancé vers le calendrier fixé à la porte d'un placard. Était-ce un jour férié? Le jour des Présidents? Le jour de l'Armistice? La Pâque américaine? Était-ce l'Halloween? Cette fête des courges sculptées et des costumes avait lieu au mois d'octobre. Mais ce n'était pas aujourd'hui. Nous étions le mardi 29 octobre. Dehors, la ville de New York semblait normale, toute en noir et blanc et violet.

À ce moment, Pash est entré sans frapper. Il portait une énorme mallette, la plus grosse mallette que je l'aie vu transporter, si grande

que j'aurais pu m'y recroqueviller. Ses traits étaient tirés. Il s'est arrêté au bord du tapis de la salle de séjour. La moquette était couverte de terre et des restes du lis en pot.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ici? a-t-il demandé.

— Je n'en ai aucune idée.

Nous avons échangé un regard.

— Et dehors? Il s'est passé quelque chose? l'ai-je interrogé.

Pash a montré les dents. C'était de l'exaspération. Il s'est approché de moi, il a posé sa mallette, puis il a fait claquer le bouton de la radio.

Je me suis redressé. J'ai écouté.



Les changements étaient difficiles à catégoriser. La plupart de mes étudiants ne se sont absentés que quelques jours. Henry Solomonoff s'est mis à passer plus fréquemment. Rosemary Ilova n'est jamais revenue.

L'après-midi du mercredi, j'ai téléphoné chez toi.

— Elle n'est pas à la maison, a dit ton père.

Son ton était celui d'un aventurier las : respectueux, mais fatigué.

— Aimeriez-vous laisser un message?

— Pour Clara?

— Oui, pour Clara.

— Dites-lui que Léon a appelé.

— Quel Léon, je vous prie?

— Léon Thérémine.

— Ah, le scientifique.

— Oui.

— Ce sera tout?

J'ai tracé un cercle sur le bloc-notes près du téléphone.

— Est-ce qu'on se souhaite « joyeuse Halloween » ?

— Comment ? a dit ton père. Vous voulez dire, le jour de l'Halloween ?

— C'est ça.

— Je suppose que oui.

J'ai déposé le crayon.

— Alors veuillez lui souhaiter une joyeuse Halloween de ma part.

Je ne tenais pas en place. Je suis sorti en ville.

J'avais besoin de faire quelque chose de moi-même, de mon corps.

Au départ, j'avais pensé me diriger vers un club. Pendant que les marchés convulsaient, pourquoi ne pas aller danser avec des étrangers ? J'ai marché vers le sud, vers le centre-ville, mais alors que je franchissais les intersections les unes après les autres, continuant de m'enfoncer au cœur de la cité, alors que je poursuivais mon chemin sous les auvents lâches, dans le fouillis des lumières électriques et des nuages de vapeur, j'ai réalisé que je m'étais rendu plus loin que Midtown, plus loin que les dancings, que les restaurants vides, les banques obscures et les vieux qui dormaient dans des voitures ; j'avais dépassé Union Square, où un ivrogne avait émergé d'une fontaine en titubant, pour aboutir dans Chinatown, où plusieurs portes étaient peintes en rouge ou or, où les gens se mouvaient avec une tension différente dans les épaules, dans les hanches, comme s'ils voulaient éviter de s'habituer les uns aux autres.

Au-dessus d'un kiosque où on vendait des crassulas, j'ai aperçu une enseigne. WING-CHUN KUNG-FU.

Presque sans y penser, je me suis glissé à l'intérieur.

À Leningrad, le *kwoon* avait toujours eu quelque chose d'illicite – le repaire d'une horde de bandits, d'une secte d'Extrême-Orient... Ici, l'endroit possédait moins de mystère. Propre et bien balayé, l'escalier était en pierres d'un noir de charbon. À l'étage, un signe chinois ornait une porte en verre fumé. En la franchissant,

j'ai découvert une grande pièce ouverte aux plafonds hauts. Le gymnase avait des airs d'atelier, des airs d'usine. Des hommes en rang exécutaient une séquence de coups de pied bas. Poignets contre poignets, deux élèves plus âgés pratiquaient la danse des mains. Derrière, un groupe d'enfants à la fois experts et gauches accomplissaient la première forme devant un autel chargé de chrysanthèmes. L'air sentait la friture et les fleurs coupées. Il y avait des élèves noirs, des élèves blancs, un grand sikh enturbanné en discussion avec un garçon qui lui arrivait à la poitrine.

L'homme qui était leur *sifu* m'a aperçu à l'entrée. Il s'est approché lentement comme s'il voulait me donner le temps de l'examiner, ou de préparer mes salutations. Il était plus vieux que mon *sifu* de Leningrad, plus vieux que mes parents, vieux comme les vieillards édentés qui passent leurs journées chez le barbier. Sauf qu'il n'était ni édenté ni voûté; hormis un ventre discret, son corps était formé d'une ligne droite, d'un torse puissant sous des joues affaissées.

— Bonjour, ai-je dit.

Ma voix s'est dispersée dans la pièce.

Il m'a répondu d'un signe de tête.

Je me suis incliné, j'ai placé mon poing droit dans ma paume gauche.

Il a esquissé un demi-sourire et s'est courbé à son tour. Puis, il s'est accroupi à mes pieds, là où flânait un chat couleur de marmelade. Il l'a pris dans ses bras.

— Vous connaissez le kung-fu? a-t-il demandé.

Son accent était surtout new-yorkais, avec un soupçon d'autre chose.

— Oui.

— Où avez-vous appris?

— En Russie.

Cela l'a surpris.

— Il y a beaucoup de kung-fu en Russie?

— Pas beaucoup.

Il m'a jaugé de ses yeux gris chassieux.

— Quel style?

— Wing-chun.

— Hmm.

Dans ses bras, le chat était immobile, se contentant de cligner des yeux pendant qu'on le caressait. Il semblait m'observer, lui aussi.

— Vous vous battez? a demandé le *sifu*.

J'ai réfléchi en considérant le vaste *kwoon* où des hommes lançaient coups de poing et coups de pied, pivotant, portant leurs mains comme de lourdes pierres de rivière. « Ce n'est pas pour ça que je suis venu », ai-je dit.

Le *sifu* a déposé le chat.

— Un dollar vingt-cinq par mois.

— Vous voulez dire...

— Ôtez vos souliers, a-t-il ajouté. Nous sommes ouverts de dix heures à dix heures.

Je me suis déchaussé.

— Fermés les dimanches. Je suis le *sifu*.

— Merci, *sifu*.

— Jin! a-t-il crié en se frottant les yeux avec son poignet.

Un des hommes qui effectuaient le *chi sao* a interrompu sa danse des mains. Il avait à peu près le même gabarit que moi, la taille haute. Ses traits étaient doux. Il a trotté vers l'endroit où nous attendions, le *sifu* et moi, le *to-dai*, ainsi que le chat orange.

— Jin, a déclaré le *sifu* en reculant, voyons si tu es capable d'envoyer ce Russe au tapis.

J'ai dégluti.

— Bonjour, ai-je dit.

— Bonjour, a répondu Jin.

Il m'a envoyé au tapis, mais seulement après un moment. Après que nous nous fûmes évalués, esquivés, touchés et séparés.

Le caractère physique de l'affrontement m'avait manqué.

Au moment où je tombais au sol, j'ai réalisé que je souriais.

Jin était toujours en posture de défense, *bai jong*.

Je me suis appuyé sur mes mains.

— Bien, a dit le *sifu*.



Le jour de l'Halloween, je me suis rendu chez Schillinger pour y sculpter des citrouilles. Il passait le plus clair de son temps à Cleveland où il préparait le premier opus majeur pour thérémine et orchestre. Le pays ignorait encore dans quel pétrin il se trouvait, et en dépit de la catastrophe de Wall Street, ce concerto devait être présenté en avant-première au mois de novembre, pour être ensuite repris à New York. Schillinger avait baptisé sa pièce la *Suite airphonique*. Dans la chair orange de la courge, il sculptait une figure joyeuse et compliquée, grotesque de bonheur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Frances.

— C'est le visage de la béatitude, a-t-il répondu.

L'autre citrouille représentait un chat. Frances et moi l'avions d'abord dessinée sur papier. Je tenais une règle pendant qu'elle enfonçait le couteau, la langue accrochée au coin de sa bouche, ses cheveux roux remontés en chignon. Il y avait une certaine tension dans l'air. Schillinger aurait voulu jouer le solo de thérémine lors de l'avant-première. Le directeur de l'orchestre de Cleveland préférait que ce soit l'inventeur, c'est-à-dire moi, qui en fasse l'interprétation. Au moment où on m'avait téléphoné, je n'étais pas au courant des souhaits de Schillinger, qui était toujours là-bas à frissonner au-dessus de ses pierogis. Quand nous nous étions enfin parlé, de compositeur à soliste, il était trop tard : les contrats étaient signés.

— Je pourrais jouer comme un pied, avais-je suggéré.

— Joue comme un pied à Cleveland, avait-il approuvé, mais pas à New York.

Les répétitions m'avaient retenu à Cleveland plusieurs semaines. Plutôt que de m'installer dans le chalet qu'avait loué Schillinger, j'étais logé par le directeur. L'hôtel était situé en face de Terminal Tower, qui était alors en construction. Chaque matin, je séparais les rideaux et je regardais le gratte-ciel. Chaque matin, il me semblait plus grand. Pendant que je vivais en Amérique, que je jouais les hommes de main pour mon maître, cette tour poussait.

Lors de la première répétition de l'orchestre, avec des haut-parleurs coincés entre deux contrebassistes, j'avais activé les bobines de l'appareil. DZIIIOUuuu, avait-il fait. Un fracas de cuivre avait retenti au fond de la salle. Une corniste s'était évanouie. Son instrument gisait sur le plancher, l'embouchure tournée vers le plafond. Mon thérémine gazouillait humblement. Je l'avais éteint. On avait fait respirer des sels à la dame.

On a commencé à me faire remarquer que je paraissais distrait. J'égarais mes partitions. Je négligeais de sortir des ascenseurs. Des voitures klaxonnaient pendant que je me tenais sur le coin d'une rue, oubliant de traverser.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? m'a un jour demandé Schillinger après que j'eus causé l'arrêt d'une répétition.

— Je suis préoccupé.

— Préoccupé par quoi ?

— Par Clara Reisenberg.

— Elle a dix-huit ans et elle est à des milles d'ici. Va danser avec quelqu'un d'autre, ce soir. Vide-toi la tête de ce satané brouillard.

Je suis allé me présenter à une secrétaire de l'orchestre symphonique, lui ai proposé un rendez-vous, puis j'ai oublié à quel endroit nous avions convenu de nous rencontrer.

Dans le train, en route vers New York, je me suis promis de garder les idées claires. Tu étais une partenaire de danse, une fille de dix-huit ans. Tu étais une distraction, et j'avais du travail important à accomplir. Je me suis souvenu de Katia dans le New Jersey. Dix mille arbres défilaient de l'autre côté des fenêtres, en attente.

De retour à Manhattan, New York semblait plus ou moins la même que le jour de mon départ. Une dépression ne se manifeste pas immédiatement. Les banques n'avaient pas été remplacées par des soupes populaires. Sur les tours, les horloges ne s'étaient pas arrêtées. Mais on voyait davantage d'hommes assis dans les rues, sur le bord des trottoirs ou des perrons, même par ce mardi glacial. Comme pendant les jours qui avaient suivi la Révolution à Leningrad, le temps qu'il faisait paraissait moins important. Les gens se promenaient sous la pluie. Ils grelottaient en plein soleil. Devant les kiosques à journaux, ils parcouraient les grands titres d'un air fragile, anticipant le désastre.

À l'Hôtel Plaza, on m'a informé que tu avais téléphoné. J'ai vu ton nom dans la main impeccable de la réceptionniste, et c'était comme si on venait de me charger à bloc. Ce trait d'encre me suffisait – où que tu fusses, tu t'étais interrogée, toi aussi. Ma question avait perdu son urgence. Je ne t'ai pas appelée. J'ai plié ton nom et l'ai glissé dans ma poche. Puis je suis retourné au travail. J'ai assisté à mes réunions; j'ai joué la suite de Schillinger devant un public new-yorkais en délire. Je me suis trouvé d'autres distractions. Et quand j'ai enfin composé ton numéro, feignant l'indifférence, me mentant à moi-même, près d'un mois avait passé.

— Où étiez-vous caché? as-tu fait.

Tu m'as annoncé que tu n'avais pas le temps d'aller danser. Tu partais en voyage avec ta famille, pendant quatre semaines.

— Vous avez des plans pour le réveillon du Nouvel An? me suis-je enquis.

— Je n'ai pas encore décidé. J'essaie de trouver la plus grande fête, ou alors la plus petite.



Pour le jour de l'An, quelques habitués du studio avaient loué une salle à Brooklyn et engagé un orchestre pour jouer du Chopin et du Ellington. Peut-être avait-on l'impression que les marchés reprenaient du poil de la bête. Peut-être les amis de Schillinger

voulaient-ils simplement célébrer son succès « airphonique » et toutes les cartes professionnelles déposées dans les loges par les Steinway et autres Rockefeller. Peut-être que j'espérais te voir.

Nous avons installé des tables à pique-nique et des projecteurs, un quart-de-queue. J'ai accroché aux poutres du plafond des lanternes qui ne s'illuminaient que lorsque les gens passaient dessous. Nous avons préparé des paniers de balles de neige sur glace et des bols de dollars en chocolat. Les invités sont arrivés tous en même temps, bruyants, festoyant, lançant des fleurs sur les tas de vis qui composaient nos centres de table. Les lumières s'allumaient et s'éteignaient. La musique retentissait dans l'ordre et le désordre. Nous nous sommes mis à chanter de nos voix déjà rauques. Pendant le refrain de *Someone to Watch Over Me*, George Gershwin lui-même a fait son entrée, vêtu d'un habit déchiré. Frances Schillinger l'a embrassé sur les joues.

— Vous êtes l'inventeur, a dit Gershwin.

Il avait apporté une bouteille de vrai cognac et une assiette d'œufs mimosa qu'il affirmait avoir faits lui-même.

Nous avons trinqué à demain. Nous nous sommes enivrés. Gershwin me posait des questions sur la Russie.

— Est-ce que le ciel est différent? a-t-il demandé.

— Non, ai-je dit. Pas encore.

Nous avons avalé des œufs mimosa. J'ai appris à Gershwin comment danser le *quickstep*. J'ai appris à Frances comment danser le *quickstep*. Schillinger a arraché le piano à son interprète pour y piocher du Sousa. Nous avons bélé en chœur avec les cuivres. Nous avons mangé des beignets, des blinis, des saucisses de Francfort grillées et nous avons versé une bière mousseuse d'un fût de contrebande. Nous avons échangé nos chaussures. Bugs et Missy Rusk se sont présentés avec des amis, mais la foule ne s'en est émue que légèrement. Nous nous étions rencontrés quelque part à Harlem; il était déménageur de pianos et elle, femme de ménage. À présent, nous nous passions les pinces à barbecue. Bugs m'avait apporté un poème en anagramme, des lettres majuscules bien nettes sur un carré de papier.

SWING YER HEART
NEW YEAR'S RIGHT ***

— Je n'y suis pas arrivé avec « New Year's night », a-t-il admis. J'ai essayé pendant des heures.

Ils étaient les premiers Noirs avec qui je soupais, aux côtés de qui je dansais. Ils étaient à la fois sérieux et hilarants.

— Rien n'est plus injuste qu'une anagramme, ai-je répondu.

À chaque seconde de cette fête idiote, je guettais la porte qui s'entrebâillait, je guettais la nuit noire, je guettais et j'attendais la fille que j'essayais de ne pas attendre. Mon cœur dansait. Lorsque tu es enfin arrivée, j'étais si heureux que je ne pouvais me résoudre à te le dire. Tu étais venue avec deux copines. Tu avais tressé de petites feuilles dans ta chevelure. Je suis resté dans mon coin à parler à quiconque se trouvait devant moi, jetant des regards de l'autre côté de la salle pour vérifier que tu t'amusais. Jetant des regards sur ces petites feuilles dans tes cheveux. Enfin, tandis que l'orchestre attaquait une valse, j'ai effleuré ton coude.

— Puis-je? ai-je demandé.

— Vous pouvez.

Nous avons valsé. Tu faisais fi de mes compliments, murmurant les paroles de la chanson alors que nous avançons, que nous reculions dans la musique. Autour de nous, il y avait des bols de punch, des femmes parées de fourrure, des hommes rougeauds qui remplissaient des coupes. *Chacun de ces verres est hors la loi*, ai-je songé. Je voulais tendre la main pour ramener les petites feuilles pâles sur tes yeux. Même dans nos mouvements les plus lents, tu étais secrètement vive – par tes regards, par ta bouche qui ne pouvait dissimuler tes pensées. Tu m'as demandé :

— Vous avez l'habitude d'un autre Nouvel An?

— Que voulez-vous dire?

*** Que ton cœur danse / Cette bonne année (N.d.T.).

— En Russie.

— Nous fêtions un autre jour.

— Et est-ce que ça fait la même chose?

J'adorais la curiosité tranchante qu'il y avait dans ta voix. Ce n'était pas un échange de métaphores. Tu voulais vraiment savoir si ce vieux jour de l'An russe provoquait les mêmes impressions.

— Je ne me souviens pas, ai-je admis.

— Je pense que c'est sans doute pareil.

Tu semblais sur le point de déposer ton menton sur ma poitrine mais tu ne l'as pas fait, tendant plutôt ton cou pour l'appuyer sur ton épaule en balayant la pièce des yeux.

— C'est si arbitraire, le Nouvel An. C'est ce qui fait son charme. Une fête juste parce que nous en avons envie. Une date qui devient spéciale parce que nous en avons décidé ainsi.

— Une invention, ai-je ajouté.

— Comme l'automobile, as-tu renchéri. Comme l'égreneuse.

— Comme la valse.

— Comme la valse, as-tu dit, et sur ces mots, la chanson a pris fin.

Ces feuilles dans tes cheveux. Soudain, tu as consulté ta montre, poussé un juron et déclaré :

— Il faut qu'on file.

J'étais complètement pris au dépourvu.

— Pourquoi?

— Ma copine Sadie, elle veut aller voir ce...

Tu as secoué la tête.

— C'est une longue histoire.

Tu t'es frotté les lèvres, tu as convoqué tes amies et bientôt, vous avez ramassé vos manteaux. Par-dessus ton épaule, tu as regardé vers moi. Puis vous êtes sorties dans la nuit pour trouver un taxi.

Dix minutes plus tard, tu es revenue. Toute seule. Tu m'as rejoint à côté d'un plat de croustilles.

— C'est mauvais pour votre ligne, as-tu dit.

— Vous êtes revenue.

— Oui. Et vous n'êtes allé nulle part.

— Je suis resté.

— Qu'est-ce que vous faisiez?

J'ai pris une grande inspiration.

— J'inventais un nouveau calendrier.



Juste avant minuit, Schillinger a grimpé sur le banc du piano et brandi sa montre de poche dans les airs. D'un beuglement, il a réclamé le silence.

— Il est seulement onze heures cinquante-deux! a protesté Rosalyn, une de mes nouvelles élèves, dans sa robe verte.

Le groupe continuait de jouer.

— Pas selon ma montre! a crié Schillinger. Douze! Onze!

Une onde de choc a traversé la pièce.

— Dix! Neuf!

Ce n'est qu'à « Huit! » que nous avons accepté de nous plier à sa chronologie.

— Sept! as-tu répondu.

— Six! ai-je clamé.

Tout en criant des chiffres, j'ai réalisé à quel point j'étais heureux.

— Cinq!

Quatre!

Trois!

Deux!

Un!

Et la nouvelle année a commencé. Des cloches ont retenti, des serpentins ont fusé, le champagne a jailli, les amoureux se sont rapprochés. Je t'ai regardée, et tu me scrutais de tes yeux bruns percutants. J'ai senti quelque chose monter dans ma poitrine. Je me suis penché sur ton visage. À cet instant, quelqu'un m'a frappé la nuque d'une balle de neige. Nos têtes se sont heurtées, le monde s'est discrètement effondré et un rire s'est échappé de tes lèvres. J'ai fait volte-face, à la recherche du coupable. Il n'y avait pas de coupable, seulement une fête, une pièce pleine à craquer et une douzaine de balles de neige que j'avais aidé à confectionner.

Quand je me suis retourné vers toi, tu souriais toujours jusqu'aux oreilles, détendue.

— Bonne année, Léon.

— Bonne année.

Tu as braqué ton regard sur l'endroit où George Gershwin faisait semblant de faire du ski de fond.

— Quelle nouvelle année voulez-vous? ai-je demandé.

— Je les veux toutes, as-tu rétorqué. Pourquoi pas?



Si je devais tracer un graphique de toutes les bonnes nouvelles de mes deux premières années en Amérique, il ressemblerait à une longue ligne argentée, courbée vers le haut.

Mais à partir de 1930, l'image se transforme. Un diagramme des températures hivernales, peut-être. Une pente descendante. Un déclin.

« Les choses ne vont pas très bien », a déclaré M. Thorogood de la RCA. Même l'encre de ses stylos avait pâli.

Le thérémine de la RCA avait fait ses débuts à la foire mondiale de la radio de septembre 1929. Pendant les huit mois suivants, des représentants avaient pris la route pour présenter l'appareil au public de l'Illinois, du Texas et de la Californie. Ils avaient payé d'anciens étudiants pour qu'ils se produisent en tant que solistes

invités, virtuoses en visite, ambassadeurs de la facilité d'utilisation de l'instrument. La RCA avait payé les frères Marx pour qu'ils l'essaient, et payé les gens de Ripley's Believe It or Not! pour qu'ils créent un nouveau numéro; on avait lancé une émission hebdomadaire consacrée au thérémine, à sept heures quinze les samedis soir, et la chanson de l'éther vagabondait à travers le pays. Il y avait des publicités dans les journaux, des publicités dans les magazines, des publicités à la radio et dans les vitrines immaculées des boutiques de musique.

Mais pendant que l'instrument gazouillait pour Harpo Marx, pendant que les familles écoutaient la radio avec émerveillement, le plan de la RCA échouait. L'Amérique était folle de mon invention : celle-ci tapissait les gazettes locales et attirait les foules là où les prêtres et les boxeurs faisaient habituellement office d'idoles. Pourtant, les gens ne souhaitaient pas posséder leur propre thérémine. Ils étaient trop occupés à s'inquiéter de leur salaire, à accumuler les bons alimentaires, à réclamer la fin de la prohibition. C'était une machine trop compliquée.



Pendant ce temps, Pash avait disparu.

Je n'avais aucun moyen de le retracer. Nos rapports habituels étaient basés sur sa capacité à me trouver, moi. Il avait l'œil d'un aigle, l'ouïe d'une chauve-souris, le flair d'un chien de chasse. J'étais au cinéma, au zoo, je dégustais une sachertorte chez Flatbush et, sans crier gare, il abattait sa main sur mon épaule. « Camarade », lançait-il de sa voix de noir à chaussures. Il avait des papiers à me faire signer, des nouvelles de la mère patrie, des instructions de ses employeurs. Parfois, il se sentait simplement seul et il avait envie de parler, c'est-à-dire débiter de longs monologues sur le pétoncle des îles Kouriles ou sur la ligue de *bandy* russe. Je ne sais pas si Pash avait des amis. Je ne sais pas si j'étais son ami.

Mais, depuis le Mardi noir, il était introuvable. Il avait un regard, ce soir-là, non pas le regard d'un homme qui se souvient de quelque chose, mais le regard d'un homme se souvenant qu'il se

souviendrait de quelque chose. Quelque chose de funeste. Il était parti sans dire au revoir.

Toi aussi, tu as disparu de ma vie lors des semaines et des mois qui ont suivi notre décompte jusqu'à un. Quand je t'ai enfin revue, tu traversais la rue près de l'Opéra. Je t'ai appelée en agitant mes mains. Près de moi, des hommes armés de fourches hissaient des sacs sur un camion à plateau. J'ai crié de nouveau. Tu t'es arrêtée, tu m'as aperçu, tu as souri. Tu as hésité. Tu as d'abord considéré les hommes qui soulevaient les sacs puants, puis moi, en bras de chemise. Tu as articulé quelque chose d'inaudible. Puis le véhicule s'est mis à reculer et j'ai dû m'écarter de son chemin. Quand je me suis retourné, tu étais partie.

Pendant de longs pans de l'année 1930, tu étais en tournée. Ton absence était-elle intentionnelle? Je ne sais pas. Avais-je gâché quelque chose? Le pays tombait en ruine et tu jouais du violon en Illinois. Lorsque nous nous croisions, nos visages restaient prudents. Nous nous étions retrouvés tout près l'un de l'autre et à présent, chaque regard nous le rappelait. Parfois, trop de choses semblent promises.

En novembre, j'ai su que tu étais de retour. J'ai téléphoné chez toi.

— Elle est sortie avec l'avocat, m'a dit ta sœur.

Nadia me parlait comme si nous étions des complices.

— Je ne fais pas confiance aux noms allitérés, a-t-elle ajouté.

— Comment?

— Robert Rockmore.

— Oh, ai-je dit simplement.

— Ils sont chez Texas Guinan.

— Oh, ai-je répété.

Tu étais donc allée chez Texas Guinan.

Alors que, dans un taxi, tu voletais de paradis en paradis avec un autre homme, je comptais mes sous. Je prenais le métro jusqu'au *kwoon* dans Chinatown. L'économie des États-Unis

s'était avachie, un peu comme un drapeau que l'on rentre à l'intérieur. D'abord, la RCA a remis ses appareils sur le marché sous l'appellation « thérémine Victor », modèle économique. Nous avons ensuite diffusé les plans d'une version remaniée – un peu moins chère, un peu plus simple, avec un haut-parleur intégré au boîtier. Il ne s'agissait plus d'un bel instrument subtil. La machine était disgracieuse. Mais elle ressemblait vaguement à une radio – familière, facile, populaire. À la Providence Home Progress Expo, on avait dit de ce nouveau modèle qu'il était « l'invention la plus extraordinaire des temps modernes ».

Malheureusement, l'invention la plus extraordinaire des temps modernes ne fut jamais mise en vente. Par un lundi matin, j'ai reçu une lettre de la part de la De Forest Radio Company de Passaic, New Jersey. Le message était écrit sur un papier somptueux, épais, de la couleur d'une cigogne. Les noms de trois avocats de Baltimore figuraient sur l'élégant en-tête. Leurs signatures étaient tout aussi élégantes. Le reste des mots était tapé à la machine, le tout rédigé sans fautes. Ils m'informaient que la De Forest Radio Company du New Jersey détenait plusieurs brevets qui touchaient aux tubes à vide et aux sons synthétiques.

La RCA a reçu une copie de cette lettre. Ses avocats m'ont convoqué dans une salle de conférence des beaux quartiers où la lumière coupait à travers les rideaux. J'avais le soleil dans les yeux, et mes muscles étaient endoloris en raison de mon entraînement matinal. Ils m'ont posé des questions, m'ont présenté des schémas. Des décennies auparavant, l'inventeur Lee De Forest avait déposé des brevets régissant l'utilisation des tubes à vide en musique.

— J'étais en Russie, ai-je déclaré. Il n'y a aucun rapport.

Ils ont dit que ça n'avait pas d'importance. Ils ont dit qu'il y avait un rapport. Ils ont dit que De Forest s'était assis sur ces brevets pour nous attendre, comme un bandit.

— C'est une embuscade pure et simple, ont-ils dit, et j'aurais voulu que Pash soit là.

La RCA m'a renvoyé chez moi. Ils m'ont fait parvenir une lettre sur du papier mince, fragile. *Ce genre de décision*, écrivait M. Thorogood, *ne reflète rien d'autre que les réalités de la jurisprudence.*

La RCA a remboursé De Forest. Tous les thérémines RCA et Victor ont été retirés du marché.

À travers toute l'Amérique, seulement quatre cent quatre-vingt-cinq de mes instruments avaient été vendus.



Que fait-on lorsque l'on est en train de tout perdre? On part à la recherche de son bienfaiteur. L'hiver approchait et Pash était là, quelque part. Je n'arrivais pas à le joindre par téléphone. Mes lettres restaient sans retour. Par trois fois, je suis allé frapper à l'appartement qui n'était pas vraiment son appartement, où je savais qu'il séjournait à l'occasion. Il n'y avait pas de réponse, seulement des grattements et des craquements derrière le battant en noyer. Comme il était codirecteur de la Theremin Corporation, sa signature était souvent requise. Je l'imitais.

Un jour, je me suis rendu au consulat de l'Union soviétique dans Midtown. Pendant trente minutes, j'ai attendu qu'un personnage arachnéen émerge d'une porte grise. Je lui ai demandé :

— Que dois-je faire?

Il m'a répondu :

— Veuillez retourner à votre laboratoire, docteur Termen.

Une fois dehors, l'implacable ambivalence de la ville m'a happé. Les fenêtres des bureaux reflétaient les nuages. Plus loin sur l'avenue, un chantier de construction tonnait. J'ai louvoyé entre les véhicules, à la recherche d'un ami, d'un autobus, de quelque chose à quoi sourire. Sur le coin de la rue, une voiture noire grondait. J'ai regardé ailleurs puis j'y suis revenu, les yeux plissés. Derrière le volant, un homme grand et svelte à la chevelure blonde était assis, ses jumelles braquées sur moi.

Je me suis mis à courir.

Chez moi, je me balançais sur un siège en cuir vert, un fauteuil inclinable qui basculait si son occupant se penchait trop vers l'arrière ou vers l'avant. Dans un coin de ma chambre, j'avais

installé un poste de télévision grésillant qui dévoilait les salles de répétition dans un éclat instable composé de carrés, de triangles et de rectangles luminescents. J'observais les élèves qui arrivaient et disparaissaient. Je n'allais pas visiter Schillinger et Frances. Je n'allais pas voir mes plus loyaux disciples tels que Lucie Rosen ou Henry Solomonoff, qui enseignaient à présent aux autres. Je restais assis, au bord de l'effondrement, et je contemplais ta silhouette et celle de Pash qui s'estompaient. Pendant un moment, ma vie s'était arrêtée sur chacun de vous. Vers quoi se dirigeait-elle maintenant ? Je luttais avec mes partenaires au *kwoon*, je les faisais tomber. J'imaginai Pash dans une ruelle, assénant des coups de poing à Danny Finch. Je rentrais chez moi dans les rafales. Un messenger m'a livré un nouveau visa américain. Par quel fantôme avait-il été renouvelé ?

Tard le soir, lorsque les élèves étaient partis, je mangeais de petits repas simples, me régaland du mouvement d'un couteau à travers un oignon, de sa division en deux parts perlées... Mon compte de banque n'était plus qu'un coffre vide ; mes revenus dépendaient de prêts, de brevets, de ventes projetées. Or, il n'y avait plus de prêts, aucun nouveau brevet, pas de ventes projetées. Personne n'achetait quoi que ce soit et je devais deux mois de loyer à l'Hôtel Plaza, dont les enveloppes s'accumulaient comme des feuilles tombées sur la table près de ma porte. J'ignorais où je trouverais l'argent. Je pensais à Sasha, à Leningrad, qui compilait de nouvelles données. Je pensais à Katia qui vieillissait dans le New Jersey, mais je ne l'appelais pas, me bornant à rester dans mon fauteuil inclinable, à fixer les bras de mes élèves qui, comme des sémaphores, me signalaient que j'avais encore des choses à faire.

La nuit, je rêvais de sommes, mais surtout de soustractions.

J'ai été sauvé par une de mes connaissances. Un soir, Walter Rosen est passé au studio avec Lucie et, lorsqu'elle s'est engouffrée dans la salle de répétition pour faire ses gammes, Walter est demeuré dans le vestibule, l'air méditatif. Je le voyais, un figurant sur ma télévision vacillante. Il portait un veston et un gilet. Il avait les yeux pochés. Il s'est avancé et a frappé à la porte de ma chambre.

— Qui est-ce ?

— Walter Tower Rosen.

J'ai arraché le fil de la télévision de la prise. Le projecteur s'est éteint.

— Entrez! ai-je lancé.

Avant ce jour, nous ne nous étions parlé que deux ou trois fois.

— Bonjour, a-t-il dit.

— Bonjour.

Il semblait attendre que je me lève.

Je me suis mis debout et j'ai serré sa main.

— Lucie est ma femme, a-t-il dit.

— Bien sûr, je me souviens.

Walter était avocat. La première fois qu'il était venu avec Lucie, il avait déclaré que mes instruments sonnaient comme « des oiseaux d'Espagne ».

Je me demandais si Walter pensait que je couchais avec sa femme.

— En quoi puis-je vous être utile? me suis-je enquis, mes poings dans mes poches.

— Docteur Thérémine, j'ai cru comprendre que vous traversez des difficultés financières.

Je n'ai eu aucune réaction. Il ne semblait pas en attendre une.

— Lucie m'en parle depuis un moment mais, pour être honnête, je n'avais pas réalisé le sérieux de votre situation jusqu'à ce que je tombe sur Douglas Hollingworth à la banque et qu'il évoque votre marge de crédit.

— Cela est quelque peu embarrassant, ai-je déclaré après un long silence.

— Pas du tout. Ça arrive aux meilleurs.

Il semblait examiner la pièce, les piles, les tas, les bocaux. Il a esquissé un modeste sourire. J'ai soudainement compris que ce sourire était sincère; il était modeste parce qu'il était sincère.

— Lucie a donné son deuxième récital la semaine dernière. C'était superbe, de l'avis de tous. Il est indiscutable que le travail que vous accomplissez est d'une grande importance.

Voulait-il qu'elle reçoive d'autres cours particuliers? Que je lui construise un thérémine?

— Lucie est une excellente élève, ai-je dit.

— Quand le capital est épuisé, c'est simple: il faut des investisseurs. Vous avez des idées, c'est évident. Tout ce dont vous avez besoin est un endroit où les développer. N'est-ce pas?

— Oui, ai-je répondu avec prudence.

— Nous habitons dans la 54^e rue Ouest. Vous connaissez?

— C'est tout près.

— Nous souhaitons vous inviter à emménager au numéro 37.

— Emménager?

— Nous habitons à côté. Le 37 est inoccupé. Vous pourriez y installer votre studio.

— Ce studio-ci?

— C'est l'idée, a dit Walter.

Il a haussé les épaules comme s'il s'excusait.

— Seulement jusqu'à ce que vous soyez tiré d'affaire. Ne vous souciez pas du loyer: les occupants actuels sont des insectes poussiéreux. Les mites non plus ne paient pas de loyer. Pour nous, c'est la situation idéale: je pourrai vous demander de m'expliquer les principes scientifiques dont j'entends parler dans les journaux, Lucie pourra s'exercer ou solliciter des réparations. Et quand vos ennuis seront terminés, vous pourrez déménager dans votre propre chez-vous.

— Naturellement.

— Peut-être pourrions-nous même souper ensemble!

J'ai fixé cet homme si limpide, si accommodant.

— Je ne sais pas comment vous remercier.

Il a balayé l'idée du revers de la main.

— Docteur Thérémine, il est bon pour l'âme de venir en aide à un *mensh*.

— Un *mensh*?

Je ne connaissais pas l'expression.

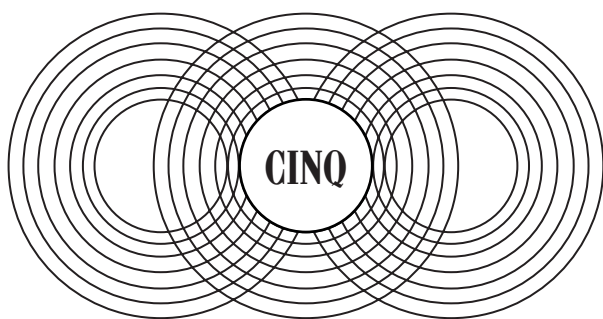
— Un *mensh*, a expliqué Rosen, est ce que nous aspirons tous à devenir.



Hier, Red est entré avec une assiette de poisson. « Bonjour, camarade! » a-t-il lancé. Il s'est excusé de son absence, sans expliquer pourquoi il avait cessé de m'apporter de la nourriture. Il a dû remarquer à quel point j'avais maigri, car quelques minutes après m'avoir donné les sardines, il est revenu avec un bol rempli d'une soupe épaisse. Ce n'était pas du *bortch* ni du *shchi*, ce n'était pas de la soupe aux pois new-yorkaise; c'était autre chose. Peut-être ce que Red aime manger lorsqu'il a faim. Je l'ai remercié et je lui ai demandé de transmettre mes salutations au capitaine. J'ai scruté ses yeux afin de voir si un message s'y cachait, l'indice d'une mutinerie, d'un désastre, l'image d'un homme flottant sur le ventre, mais il n'y avait rien. Red a levé les pouces, puis m'a laissé seul dans ma cellule.

Certaines nuits, à bord du *Stary Bolchevique*, j'arrive à percevoir les sons du monde extérieur. Je presse mon oreille contre l'acier et, au-delà des grincements du navire, du bruit des vis qui se serrent et se desserrent dans les murs, j'entends les goélands. Ils crient, ils sifflent. À d'autres moments, j'entends les baleines – je crois qu'il s'agit de baleines; c'est une plainte en quatre couleurs. Mon oreille plaquée sur le métal, j'écoute cet appel qui ressemble à plusieurs appels enchevêtrés. Des bleus anciens, des gris, de l'écarlate et de l'or, un par-dessus l'autre, formant un accord. Un jour, je fabriquerai un piano capable de reproduire les échos des cétacés.

Fait étrange : quand je contemple les vagues basses à travers le hublot de ma chambre, elles sont muettes. Le son ne traverse pas le verre. Je regarde l'azur et les remous de l'océan, et je ne vois pas un seul oiseau voler.



VICTOIRES PROCHAINES

Dans ses nouveaux locaux, le Studio Thérémine est devenu un jardin zoologique peuplé d'animaux de même esprit. La ribambelle d'élèves restait la même – des amateurs naïfs, des dilettantes bien nantis, des rejetons du New York russo-américain –, mais s'ajoutait un cercle d'artistes, de scientifiques, de musiciens, de philosophes et de personnalités du monde du spectacle. Quand je m'éveillais le matin, je me retournais dans mon grand lit et je me demandais ce que la journée m'apporterait et surtout, qui elle m'amènerait – quels hommes et quelles femmes surgiraient sur mon seuil en ôtant leurs chapeaux pour se répandre en présentations. Des étrangers arrivaient pendant le déjeuner, trébuchant au milieu du boudoir après avoir passé la nuit à danser. « Allons chez Thérémine! » s'étaient-ils sans doute dit. Comme si j'étais le tenancier d'une taverne sympathique.

Je donnais des conférences sur l'électricité. J'organisais des discussions nocturnes sur les dernières recherches en acoustique. J'ai expliqué les aimants à Somerset Maugham et la rouille à Sergueï Eisenstein. J'ai servi du thé noir et du pain d'épice à Maurice Martenot, l'inventeur des brillantes mais capricieuses ondes du même nom; il a réclamé du sel et du poivre. Schillinger proposait des exposés sur l'esthétique et l'harmonie. Le premier étage de la

demeure en grès brun était réservé aux élèves, le second était un atelier et le troisième abritait mes appartements. Le sous-sol offrait un espace de rangement. Mais le rez-de-chaussée, avec son vaste salon et ses lampes basses, était devenu une sorte de club social. Nous apprenions, nous débattions, nous racontions des blagues grivoises. Les invités apportaient des bouteilles de gnôle et le bar n'était jamais vide. Pendant que Tommy Dorsey expliquait sa recette de « sauce à spaghetti irlandaise », Jascha Heifetz discutait trémolo avec Mischa Elman. Adossé à la rampe de l'escalier, Glenn Miller flirtait avec toutes les filles. Chaque fois qu'elle le croisait, Isabella Marx lui assénait une nouvelle insulte. « Corniaud », disait-elle. « Canaille. » « Fumiste. »

Nous étions en 1931. Pash n'avait pas refait surface. Un jour, un homme m'a arrêté au coin d'une rue, pendant qu'un second, son partenaire, a manœuvré vers nous. Ils étaient tout près, leurs épaules contre les miennes. Ils étaient juste un peu plus costauds que moi.

Le premier a lancé un regard de l'autre côté de l'avenue et incliné la tête vers l'avant, comme un vautour.

— Bonjour, Lev, a-t-il dit en russe.

— *Hello?* ai-je répondu en anglais.

Nous nous tenions en triangle pendant que le reste des piétons traversaient. Bientôt, nous sommes demeurés seuls sur le coin de la rue.

— Si tu veux bien nous suivre, a demandé le premier homme.

Ils m'ont fait marcher en les précédant légèrement. Je me souviens d'avoir remarqué que mes chaussures avaient besoin d'un cirage. Ils m'ont indiqué de tourner à gauche, puis à droite. Nous sommes passés devant l'entrée du Waldorf Astoria, achevé une semaine auparavant. Les Rolls-Royce attendaient patiemment, comme des chiens fidèles. Nous avons poursuivi notre route, virant à gauche, virant à droite. Finalement, nous sommes arrivés à L'Aujourd'hui. Il s'agissait d'un casse-croûte constellé de taches de graisse, dont les tables avaient la même couleur qu'une pomme de terre frite. J'y étais déjà allé, mais seulement entre minuit et huit heures du matin, seulement après une nuit à boire et à danser.

Personne n'appelait L'Aujourd'hui par son nom. Nous désignions l'endroit par le diminutif de son propriétaire, un cuisinier baptisé Antony Mudolski. Nous disions Mud Tony's. Le jour, l'établissement était dépourvu de sa gaieté nocturne. C'était une salle fanée aux banquettes creuses, occupées par des fantômes.

Les espions m'ont donc entraîné chez Mud Tony's. Ils ont commandé trois parts de tarte aux cerises et un verre d'eau « sans eau ». Dans ce gobelet vide, ils ont versé une dose de vodka tiède et limpide.

— Bois, m'ont-ils ordonné.

J'étais d'un côté de la table, face aux deux hommes. L'un avait une moustache sans barbe, l'autre, une barbe sans moustache. Ils portaient des complets bleu pâle. Je sais bien que tous les complets sont faits en tissu, mais les leurs semblaient l'être plus que les autres.

Je n'avais toujours pas bu. Ils me dévisageaient. L'un a joint les mains en entrelaçant ses doigts. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ce geste avait quelque chose d'extrêmement intimidant. J'ai pris le verre de vodka et l'ai avalé. L'autre homme l'a à nouveau rempli.

— Bois.

Je n'ai pas bu immédiatement. Les deux hommes semblaient cligner des yeux à l'unisson.

Le second a joint les mains en entrelaçant ses doigts.

J'ai bu. Ils ont à nouveau rempli mon verre. J'ai bu derechef. J'avais désormais ingurgité trois godets de vodka.

Nous avons parlé.

Ces hommes étaient tous les deux baptisés Karl. Ils m'ont dit qu'ils travaillaient pour les Services secrets soviétiques. Ils m'ont demandé si j'avais vu Pash récemment. Je leur ai répondu que non. Ils m'ont demandé si j'avais rencontré d'autres personnes d'intérêt. Je leur ai répondu que non. Je leur ai demandé ce qui était arrivé à Pash. La vodka m'avait ramolli la langue. Ils ne répondaient pas.

— Nous sommes pareils, mais différents, a déclaré le Karl à barbe.

Ils m'ont demandé à quoi je travaillais, avec qui je travaillais. Je leur ai révélé tout ce qu'ils voulaient savoir. Ils m'ont assuré

qu'ils s'occuperaient de mon visa. Ils m'ont donné des papiers à signer. Ils m'ont interrogé sur certains contrats et je leur ai répondu du mieux que je pouvais.

— Mais Pash ? me suis-je enquis de nouveau.

Ils m'ont indiqué qu'il avait été réaffecté. Ils ont décrété que nous nous rencontrerions mensuellement chez Mud Tony's et que je devrais répondre à leurs questions. Ils m'ont dit que j'étais un espion, et que tôt ou tard, il faudrait que j'espionne.

Quand l'addition est arrivée, ils ont attendu patiemment jusqu'à ce que je la règle.



Je l'ignorais alors, mais Karl et Karl deviendraient mes compagnons pour les six années suivantes. Pendant que le reste de mon existence tintait et ronronnait, ils constituaient l'accroc, la marge d'erreur. Peu importe ce que je faisais, je retrouvais mes deux superviseurs chez Mud Tony's une fois par mois. Je m'enivrais et je débballais mon sac. Ils me donnaient moins de directives que Pash, mais je comprenais moins bien leurs ordres. Si l'on se représente ma vie comme un baromètre qui auparavant changeait de manière lente et délibérée, désormais, l'aiguille du cadran tremblait. Pendant tout le reste de mon séjour aux États-Unis, même dans mes moments les plus intimes, même lorsque je me languissais de toi, une minuscule hésitation subsistait. Je m'entraînais dans mon sous-sol, j'exécutais les quatre formes, j'affrontais Jin au *kwoon*, j'écoutais Haydn et Bach et malgré tout, je le sentais qui se déplaçait imperceptiblement dans mon sang : le doute.

J'avais cependant des consolations. Le studio jouait un rôle de club-house, d'abri, de royaume privé. Sur les marches de l'entrée, la moquette s'était usée d'avoir été foulée par tant de pieds. Avec Frances, je me faisais du maïs soufflé au caramel sur le poêle. Je commençais à explorer les autres applications de la radio-vigile. Des engins habitant à la fois le monde visible et le monde invisible qui détectaient l'espace entourant un objet et percevaient les

mouvements environnants. J'ai construit un système d'alarme, une plaque câblée que l'on pouvait dissimuler derrière un Rembrandt, sous une topaze. Comme une goutte de sang tombée dans un bassin d'eau, la main gantée d'un voleur pénétrait le champ électrique du panneau, et immédiatement, une sonnerie retentissait. Pas de cordes, pas de codes, pas de composantes mobiles; rien d'autre que la pure perception de la présence et de l'absence. Assis à mon bureau, j'écrivais des lettres et je glissais des diagrammes dans des enveloppes, suggérant à M^{me} Pickford, à M. et M^{me} McLean de confier leur Star of Bombay, leurs diamants Hope et Star of the East non pas à des chiens ou à des gardiens somnolents, mais à l'incessante vigilance de l'électricité.

Ils répondaient par retour de courrier. « Peut-être. »

Je me découvrais mille choses à faire, et toutes ces choses étaient des distractions qui me détournaient de ce que je ne pouvais pas faire.



Jusqu'à ce qu'un jeudi, je te trouve devant ma porte.

Nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. Depuis ma conversation avec ta sœur, je ne t'avais pas rappelée. Je ne souhaitais plus entendre que la clairvoyante Clara était sortie avec son petit ami. Je ne voulais rien entendre. Je savais depuis toujours que tu avais d'autres soupirants, mais jusqu'à cet échange avec Nadia, je ne m'étais jamais figuré qu'ils puissent être capables de te subjuguier. Tu étais d'une trempe trop fine pour cela. Ton regard était trop assuré. Lorsque j'étais seul et que je pensais à toi, tu ne dansais avec personne d'autre.

Quand je t'ai trouvée sur mon seuil, vêtue d'un manteau rouge, inclinée contre le montant de la porte, tu paraissais tellement à ton aise, si habituée à cet endroit, à m'y voir sourire, que j'ai eu le sentiment que c'était moi qui t'avais oubliée, Clara. Tu étais inclinée comme la petite aiguille d'une horloge.

— Bonjour, ai-je dit.

— C'est toi.

— C'est moi.

— Je pensais bien que tu vivais ici.

— Aimerais-tu entrer?

— Devrais-je?

Nous nous sommes embrassés sur les deux joues puis nous nous sommes retrouvés au salon. Regardant autour de toi, tu as plongé distraitement les doigts dans le bol d'amandes. Tu utilisais ta main droite pour prendre les noix dans ta paume gauche et les glisser dans ta bouche.

Au bas de l'escalier, nous avons ôté nos chaussures. Tu portais des collants. Nous avons traversé les studios du premier. Lucie nous a salués d'un mouvement de tête, sa main droite passant du *fa* au *fa* dièse puis au *fa* et encore au dièse. Tu m'as suivi vers l'étage supérieur, dans l'atelier. Il y avait des retailles de bois au sol, de petites piles de boulons et d'écrous, des bols vides et des tournevis solitaires. Au-dessus d'une commode était affiché le tableau périodique des éléments. Tu as esquissé un geste vers le panneau :

— Ça m'a l'air nouveau.

— Tout est nouveau.

Tu as haussé les épaules en acquiesçant. J'ai enfoncé mes mains dans mes grandes poches. Protactinium, hafnium : ces éléments ne figuraient pas dans l'encyclopédie que je possédais, enfant. J'ai pris ton manteau. En manches courtes, tu semblais réinventée. Je voulais appliquer mes lèvres sur ton épaule. Dans chaque pièce, tu tentais de deviner ce qui se trouvait devant toi et chaque fois, tu te trompais. Tu as pris des haut-parleurs pour des thérémines, et mes thérémines à manche pour des haut-parleurs.

— Et ceci ? t'ai-je demandé.

— Une montre de poche, as-tu dit avec un sourire.

J'ai déposé la poupée sur le plancher et elle a rampé sur le tapis, jusqu'à tes orteils.

Je t'ai montré de vieilles télévisions et des prêts-à-monter de la RCA, le « témoin-tourneur », comme l'appelait Henry Solomonoff, notre machine dotée d'une oreille absolue. Je l'ai actionnée et j'ai

regardé la lumière du néon se refléter dans tes yeux. L'appareil pivotait et clignotait, mais demeurait indécis, incertain dans cette pièce où ne jouait nulle chanson. Il ne savait pas quelle couleur afficher.

À côté d'un rhododendron en pot se trouvait le rythmicon que j'avais créé pour un compositeur de San Francisco – un piano qui produisait des rythmes. En appuyant sur l'une des douze touches, on faisait naître une pulsation élémentaire, comme le cliquetis d'un mécanisme ou un battement de cœur irrégulier. Le compositeur avait envisagé de s'en servir comme accompagnement pour un orchestre, une sorte de timbale automatisée. Mais au fur et à mesure que je construisais la machine, lui donnant vie à partir des feuilles d'un calepin, j'avais découvert qu'elle était trop grossière pour cet usage. Je l'employais à d'autres fins. Dans une pièce vide, j'écoutais son timbre le plus bas, semblable à une toux, et je percevais la lointaine et douce amertume de valse jamais dansées. Tu as appuyé sur une touche, le rythmicon a craché un battement, et j'aurais tant voulu flotter sur le plancher pendant que le soleil caressait le rhododendron. Je t'ai demandé comment se portaient tes parents.

Tu m'as décoché un long regard mesuré. « Comment vont les tiens? »

Un remue-ménage est monté du rez-de-chaussée et nous avons dévalé les escaliers. Glenn Miller et le journaliste Nicholas Slominsky avaient franchi la porte d'entrée pour s'écrouler ensemble dans le salon. Prenant leur chute pour une escarmouche, Lucie leur avait versé un seau d'eau froide dessus. À présent, ils étaient assis, les jambes étalées sur le tapis, détrempés et hilares.

— Ne te fâche pas, a crié Glenn alors que je descendais les marches. Ça aurait pu être un feu!

Nous avons roulé le tapis pour le mettre dans la véranda arrière. Lucie a proposé un ventilateur pour le sécher, ce qui a fait pouffer Slominsky de plus belle. Nous sommes retournés dans la salle de séjour nous asseoir en cercle, en tailleur, les deux buveurs avec des serviettes entortillées sur la tête. Tu semblais légèrement impressionnée, Clara, par ce Glenn Miller empestant l'alcool. Il était trois heures de l'après-midi et je les ai asticotés d'être déjà si imbibés.

— À quelle heure avez-vous commencé?

— À quelle heure dirais-tu, Nick? Huit?

— Oh, sept. Six et demie.

— De vrais lève-tôt, as-tu murmuré.

Ce commentaire a provoqué un autre fou rire.

— Vous plaisantez, ma chérie? s'est étouffé Glenn. C'est depuis hier qu'on écluse.

Ils ne voulaient pas dormir. Ils voulaient faire de la soupe au poulet. Ils m'ont envoyé acheter des panais et à mon retour, vous étiez rassemblés autour du poêle tous les quatre, en plus de Missy et Bugs qui avaient rappliqué, de Rosalyn et de Henry Solomonoff accompagné de Hamburger, sa perruche apprivoisée. Nous devions former un bien drôle de tableau : des femmes parées de perles qui coupaient des carottes, des céleris; des soûlards en smokings qui touillaient une chaudière d'os de poulet et un oiseau jaune qui voltigeait en gazouillant « Bingo! ». La poitrine couverte de farine, Bugs et moi confectionnions des biscuits secs. Je me souviens que tu as fait couler de l'eau pour que je puisse me rincer les mains. Puis, nous avons pris place à table pour patienter. Slominsky s'est endormi. Glenn a suggéré à Rosalyn de lui vider un autre seau sur la tête. À la radio, il était question du Japon. Missy a lancé :

— On joue de la musique?

Il y avait un piano au rez-de-chaussée et un autre à l'étage. Bugs s'est assis devant le premier et Glenn a asséné une tape sur l'épaule du déménageur de pianos.

— Jouez bien fort, mon ami noir.

— Appelez-moi Bugs.

Le reste du groupe a gravi les escaliers jusqu'au premier. Lucie et Rosalyn se sont installées aux thérémines à contrôle spatial, Solomonoff a pris celui à manche.

— Ça fait assez de foutus thérémines! a gueulé Glenn.

Missy a déniché un trombone. Hamburger faisait office de soliste. Glenn s'est laissé tomber devant le Steinway.

— Et vous? s'est-il enquis.

— Violon? as-tu fait.

J'étais déjà en train de monter. Sous mon lit, deux étuis à violons reposaient comme des reliques. L'un contenait mon violon d'enfant; je l'ai gardé sous mon bras.

— Voici, ai-je dit en redescendant, et je t'ai tendu un étui.

— Tu en joues? t'es-tu étonnée.

— J'en jouais.

— *Stardust!* a déclaré Glenn. En *do* majeur!

— Quoi? a crié Bugs depuis le rez-de-chaussée.

— *Stardust!* a répété Glenn.

— Quoi?

— Poussière d'étoiles!

— Poussière de quoi?

— D'étoiles!

Et Glenn s'est mis à marteler les notes.

Ce fut une cacophonie jubilante. Les joueurs de thérémine étaient habitués à ce genre de pagaille qui survenait le plus souvent en fin de soirée, aussi sautèrent-ils dans la mêlée. Au piano et au trombone, Bugs et Missy firent de même, un plancher entier les séparant. Mais toi et moi nous retrouvions en attente, nos violons sous nos mentons, suspendus dans le même instant. La musique était magnifique et désastreuse. Le timbre standard de mes engins d'éther n'est pas adapté au jazz; ce *Stardust* semblait aussi extraterrestre que son titre. Je me suis mis à rire, mais pas toi; les yeux tournés vers le haut, tu écoutais. Tranquillement, tu as levé ton archet et tu as amorcé une note lente comme une comète en perte de vitesse. Je me suis joint à toi. Les thérémines beuglaient la mélodie. Sous leur glissando, nos cordes restaient stables, offrant à Glenn un espace pour chanter.

Dans toutes les parties de la maison, au milieu des odeurs salées de la soupe au poulet, nous avons joué *Stardust*. Après *Stardust*, nous avons joué *Everybody Loves My Baby*. Nous avons joué *Blue*

Skies et le *Canon* de Pachelbel. Mon violon m'apparaissait comme un objet d'une vie antérieure. Du bois de la taïga, des tripes d'un agneau Romanov. Je me suis souvenu des pièces où j'avais grandi, du vernis sur les lattes du plancher. La façon dont je m'installais au lit avec un volume d'encyclopédie pour imaginer les phalènes, les Esquimaux, le Taj Mahal. Je ne savais rien de mon avenir. Maintenant, mes doigts me semblaient massifs et maladroits sur le manche. Et toi aussi, tu tenais l'instrument d'un autre, toi aussi, tu étais courageuse. Tu m'as souri et j'ai réalisé que jamais nous n'avions été ainsi tous les deux, dans un endroit comme celui-ci, un lieu sans projecteurs ni recoins, où l'éclairage nous révèle tels qu'on est, brillants ou ternes. Mais nous avons souri ensemble, encore en couleurs.



Plus tard, lorsque la lumière changeait et que nous dégustions notre bouillon de poulet avec les délicates cuillers de Walter Tower Rosen, Missy t'a demandé si tu avais déjà essayé le thérémine.

— J'ai essayé, as-tu dit, mais ta réponse ne semblait pas sincère.

— C'est qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher, as-tu ajouté.

Quand on joue du violon, le corps constitue le lien physique entre l'archet et les cordes. Il en va de même avec la trompette, la clarinette, le piano : la langue, les mains et l'embouchure, l'anche, les touches... On est soutenu par le toucher. Le thérémine est libre, sans attaches. Il n'y a rien à quoi s'accrocher. Alors comment trouve-t-on la note ? Comment trouve-t-on l'accord s'il n'y a rien d'autre à palper que de l'air ?

— On le trouve, c'est tout, a dit Lucie.



Parfois, je flotte dans cette geôle maritime et, étendu sur le dos, j'arrive encore à entendre la rumeur du studio. Je perçois les fêtes

nocturnes et la gueule de bois au déjeuner, Bugs qui tambourine à la porte, Henry Solomonoff qui fait basculer les bouteilles. Par la grille de ventilation du *Sary Bolchevique* pénètrent les toasts, les disputes, les discours. Je ferme les yeux dans cette salle défraîchie et j'écoute mes vieux amis parler de la beauté.

Où sont mes violons, à présent? M'attendent-ils auprès de Lavinia? Les a-t-elle brûlés? Sont-ils ici, sur le bateau, dans la pièce de l'autre côté du corridor, emballés dans des caisses avec mes machines? Red s'y glisse-t-il parfois la nuit; sort-il mon violon d'enfant de son étui pour le bercer dans ses grandes mains et jouer une ode triste à Mourmansk?

J'aurais dû te les offrir, Clara, en souvenir.



Après ce soir-là, tu es revenue. Tu partais tard et tu réapparaissais le jour suivant. Je me demandais ce que j'avais fait pour mériter ce privilège, puis j'ai compris que la question n'était pas là; nous nous aimions bien, voilà tout. Ce jeudi-là, j'étais en train de travailler sur le rythmicon, les doigts maculés de flux, pendant que tu observais Yolanda Bolotine qui, à dix ans, était installée au thérémine et trouvait les notes dans l'air vide.

Avant ton retour, je rêvais presque toutes les nuits de mon prochain concert au Carnegie Hall. Je m'étais déjà produit dans la salle dorée, j'y avais même joué plus d'une fois, mais à présent, sa pénombre m'angoissait. Dans mon cauchemar, l'auditorium devenait trop vaste. Nous nous tenions sur la scène, moi, Rosalyn, Schillinger et les autres, seize en tout, comme prévu. Il y avait un piano à queue et une contrebasse à côté. Les haut-parleurs se dressaient comme un échafaudage. Sous les feux de la rampe, j'arrivais en plissant les yeux à entrevoir le public, mais il était trop loin. La première allée du Carnegie ressemblait au lit d'une rivière asséchée, à une vallée séparant la scène de la foule. Des armées entières auraient pu défiler entre les deux, sur le plancher rouge. Au-delà de ce fossé, dix mille visages s'évaporaient dans l'ombre. Les gens criaient quelque chose qui sonnait comme « *Bravo!** »

ou « *Encore!** », ou peut-être s'agissait-il de huées compliquées, bien que nous n'ayons pas encore commencé le spectacle. Cela n'importait pas; nous ne comprenions rien à leurs aboiements. Puis, dans l'immense salle, les cris s'émoissaient, se creusaient, ne laissant que des résonances, des échos. Le seul son clair qui subsistait était le battement du rythmicon, comme un colosse en marche. Avec dignité, nous restions postés à nos instruments, nos mains levées vers les thérémines à clavier, à manche et à contrôle spatial, nous scrutions les airs crispés de la foule lointaine, silencieuse et rugissante qui semblait nous avertir d'un désastre ou d'un triomphe, de quelque chose que nous n'avions pas vu. Parmi ces visages, j'apercevais finalement Pash, muet, pâle comme la mort. Les deux Karl se tenaient de chaque côté de lui, légèrement en retrait, une main posée sur chacune de ses épaules.

À cet instant, l'électricité du Carnegie Hall faisait défaut, la pièce sombrait dans l'obscurité et l'univers de mon songe s'effaçait, à l'exception du rythmicon, un rythmicon désincarné. Il continuait de cafouiller, comme un pouls inexact.

Voilà ce qui arrivait dans ce rêve. C'était affreux. Alors que je me préparais pour le concert d'avril, le cauchemar me visitait deux ou trois fois par semaine. Je parlais sombrement du spectacle comme d'un « dernier hurra », mais mes amis feignaient que ce n'était pas le cas. « Le meilleur jusqu'ici, soutenait Mitz, et j'insiste sur "jusqu'ici". » Cette fois, on voulait mettre l'accent sur mes autres créations – le thérémine à clavier, à manche et le témoin-tourneur – plutôt que sur le thérémine original. Lucie Rosen et Henry Solomonoff se disputaient pour déterminer s'il fallait inclure l'instrument à contrôle spatial. J'essayais de ne pas m'en mêler. Je m'efforçais de travailler, de chasser le cauchemar en pensant voltage, résistance, mesures de joints en bois. Puis tu es revenue et tu m'as fait rêver d'autre chose.

— Le nom latin du gorille est *Gorilla gorilla gorilla*, disais-tu. Comme si le zoologue avait levé les bras au ciel en disant : « Je n'ai qu'une seule bonne idée. Je vais l'utiliser trois fois. »

— C'est vraiment *Gorilla gorilla gorilla*?

— Le problème avec toi, as-tu ajouté, c'est que tu as un million

de bonnes idées et que tu utilises chacune d'elles une seule fois. Comme un arbre avec un millier de sortes de fruits.

— Des pommes et des prunes, ai-je murmuré.

— Des pommes et des prunes et des pamplemousses et des citrons et des raisins et des oranges et des limettes et des grenades et des figues et des dattes et des poires et des pêches et des abricots et des nectarines blanches. Et des ampoules électriques.

— Des ampoules?

— Tout ce dont Léon Thérémine a besoin, c'est de soleil et d'un peu de pluie.



Un samedi après-midi, je suis rentré chez moi plus tard qu'à l'habitude. Sous la direction du *sifu*, Jin et moi avons passé quatre-vingt-dix minutes à nous affronter, à nous agripper, à nous détacher l'un de l'autre. Il disait vouloir nous faire comprendre quelque chose sur la force, la manière dont un homme peut se mesurer à un mur de brique. Dans le kung-fu wing-chun, on vous enseigne à pivoter, à vous déplacer, à recevoir la puissance de votre adversaire par degrés. On ne se contente pas de pousser dans les épaules de l'adversaire. Mais le *sifu* nous avait demandé, à Jin et à moi, de nous ruer l'un sur l'autre tels des grizzlys en combat, et lorsque nous nous étions mis à nous esquiver, il avait crié : « Non ! » en pointant son doigt comme un dard. « Parfois, il n'y a rien d'autre que la force. La seule réponse possible est la persistance. » J'avais des marques rouges sur les bras, comme si une sorcière s'y était accrochée.

Après notre séance, je m'étais attardé pour discuter avec Jin. Je ne voulais pas conclure cette leçon dans le silence qui l'avait accompagnée. Nous étions allés manger des petits pains cuits à la vapeur dans l'une des boulangeries du coin. Des hommes affluaient par les portes de l'établissement, lançant leurs commandes, jetant de l'argent sur le comptoir sans vérifier si le compte y était. La salle sentait le bœuf et le parfum. Par les fenêtres, je voyais des femmes pousser des chariots remplis de melons chinois et de navets

qui ressemblaient à des bûches. Nous dévorions nos petits pains en renversant du porc barbecue, de la pâte de haricots, du lotus. Jin parlait de son travail au bureau de poste où il triait les centaines de lettres dont l'adresse n'était pas claire – des enveloppes expédiées de Nanchong, une province du Sichuan oriental, à l'attention de « Madame Chun, Manhattan », ou « Monsieur Han, tailleur, Mott Street ». Les adresses étaient souvent écrites en mandarin.

— Ils s'imaginent que tout le monde le connaît, expliquait Jin. Monsieur Han, le tailleur.

— Ils croient vraiment que la ville est si petite ?

— Non ! Ils croient que monsieur Han est un tailleur si adroit et doué qu'il doit être célèbre. Que les tailleurs les plus talentueux ont droit à des rubis et des palais.

— Est-ce que c'est comme ça en Chine ?

Jin avait ri.

— Non. Mais nous sommes en Amérique. La terre de tous les possibles.

J'étais revenu chez moi plus tard qu'à l'habitude. La chaîne de mon vélo s'était décrochée et j'avais dû m'accroupir en pleine rue pour la remettre en place, au milieu des trolleys qui filaient et des chevaux qui projetaient des mottes de terre avec leurs sabots. Debout sur mes pédales, je m'étais laissé descendre jusqu'à l'édifice de grès. Je supposais que Schillinger ou Lucie seraient venus répéter – chacun possédait sa clé –, mais en arrivant dans la 54^e Rue, je me suis retrouvé devant la pire des choses : toi qui m'attendais sur le pas de la porte avec la danseuse Sara Hardy, le visage appuyé dans le creux de sa main.

— Clara, ai-je dit en dérapant pour m'arrêter.

Tu t'es levée.

— Salut, Léon.

Je présumais que Sara était une de tes amies et je m'apprêtais à lui serrer la main quand j'ai réalisé que mes doigts étaient couverts de graisse de vélo. Je lui ai plutôt offert un timide signe de la tête.

— Vous devez être le docteur Thérémine, a-t-elle répondu.

C'était une femme à l'aspect étrange, si grande dans sa robe beige. On aurait dit que quelqu'un avait pris sa tête et ses pieds et avait tiré.

— Je suis navré de vous avoir fait attendre, ai-je dit.

Mes muscles me paraissaient trop larges, comme des vêtements que j'aurais portés pendant trois jours.

— Je ne faisais que passer avant d'aller à ma répétition, as-tu expliqué. Je ne serais pas restée, mais j'ai vu cette pauvre demoiselle.

— Je suis ici pour l'audition, a ajouté Sara.

J'ai posé ma bicyclette contre la clôture.

— L'audi...? Oh!

Elle semblait ébranlée.

— Est-ce que tout va bien?

— Oui, bien sûr. Je suis désolé. J'avais oublié. J'ai cru que vous étiez l'amie de... Oui. Un instant.

J'ai déverrouillé la porte et vous ai conduites toutes les deux à l'intérieur.

— Permettez-moi seulement de...

J'ai gravi les marches quatre à quatre. J'avais transporté la plateforme de danse tout en haut, dans mes appartements du troisième. Personne ne l'utilisait et elle prenait trop d'espace dans les ateliers de l'étage inférieur. Je me suis mis à ranger, ramassant les verres vides et chassant des croustilles abandonnées sur les tables basses. D'immenses bobines de câble étaient posées sur la plateforme même et lorsque je les ai fait rouler vers un coin de ma chambre, elles ont laissé des traces de rails sur la moquette.

— C'est bon, ai-je appelé.

Vous ne m'entendiez pas, alors j'ai dégringolé jusqu'à vous.

— Bienvenue, ai-je dit à la danseuse Sara Hardy et à toi aussi, pour la seconde fois.

Devant ton sourire, j'ai poussé un rire fatigué.

Nous avons grimpé au dernier. Sara semblait s'ennuyer; elle n'a même pas jeté un regard sur les lieux lorsque nous nous sommes

arrêtés sur le palier. Sa façon de respirer par le nez était bizarre et quelque part entre le deuxième et le troisième étage, j'ai décidé que je ne l'aimais pas. Nous sommes arrivés en haut pour ensuite franchir une porte, traverser ma chambre et nous retrouver dans la « salle de lecture » qui faisait office d'atelier, de salle de rédaction et de studio de peinture, et qui comportait maintenant en son centre la plateforme électronique de la danse d'éther. Tu avais l'air vaguement horrifiée. Il faut dire que le terpsitone n'était pas sous son meilleur jour. Des circuits sectionnés émergeaient des côtés comme des antennes d'insecte, une boucle de fil était coincée sur toute sa longueur, les haut-parleurs, qui n'étaient pas encore installés correctement, se dressaient en une grille de cuivre huileuse appuyée contre la bibliothèque. Les câbles en excédent s'échappaient de sous la plateforme comme des herbes multicolores.

— Qu'est-ce que c'est ? as-tu demandé.

— La plateforme de danse à ondes d'éther, ai-je fièrement annoncé.

J'ai fait un signe à Sara.

— Veuillez monter à bord.

Ses longues jambes ont hésité.

— Qu'est-ce que ça va faire ?

— Rien.

J'ai allumé la génératrice.

— Enfin, ça va faire un son.

La pièce s'est remplie d'un vrombissement bas, comme si un contrebassiste s'échauffait dans la salle d'à côté. Sara oscillait toujours. Elle t'a regardée, toi, sa nouvelle alliée du pas de la porte.

— Allez-y, l'as-tu encouragée.

Comme je t'aimais, Clara.

Le terpsitone était environ de la taille d'une porte, peut-être un peu plus grand, et recouvert de feutre rosé. Comme la danseuse s'approchait, la tonalité du bourdonnement s'est modifiée. Le secret résidait dans une plaque de métal qui agissait comme une antenne, fixée sous le plateau. L'objet captait la conductivité et les mouvements

de la personne qui montait dessus. Sara semblait nerveuse, comme une petite fille. Mais elle s'est hissée sur le plancher de danse. Des câbles serpentaient de la plateforme jusqu'à un boîtier situé près de la porte – le poste de contrôle. J'ai ajusté quelques boutons et le vrombissement s'est fait plus fort, le vibrato s'est resserré et le bourdonnement du terpsitone a plongé vers le milieu de la gamme.

— Bien, ai-je dit.

— Bien ? a-t-elle répété.

Tu t'es mise à rire.

Sara Hardy n'était pas la première danseuse à qui je faisais passer une audition. En fait, elle était la dix-neuvième. Six mois plus tôt, la plateforme était installée en bas, occupant la place d'honneur dans les ateliers des élèves. C'était mon joyau, ma nouvelle toquade. On aurait dit un objet trouvé, un vieil artéfact que j'aurais découvert. Une danse qui fait de la musique. Alors que le thérémine tire ses mélodies de l'action de deux mains dans les airs, le terpsitone, la « plateforme de danse à ondes d'éther », traduit les impulsions du corps en entier. L'élan de l'interprète a donc une double signification : un geste pour le geste, et pour manipuler le son.

J'avais été influencé par la compagnie de danse de Martha Graham, et par la manière dont le mouvement libre peut ressembler à un chant. Mon inspiration me venait aussi de nos chaudes nuits à Harlem où les trompettistes réinventaient le génie un instant à la fois. J'envisageais que le terpsitone soit employé de façons différentes, d'une part par de grands chorégraphes qui adapteraient des œuvres musicales sous forme de gestes, et d'autre part par des danseurs, des artistes sensibles qui apprendraient au fil de leurs improvisations.

Cependant, je n'avais rencontré aucun de ces deux types d'interprètes. Les danseurs se présentaient chez moi, ils effectuaient des pliés sur mon seuil, mais dès qu'ils arrivaient devant la plateforme de danse, l'électronique les effarouchait trop, ou alors pas assez. J'avais épinglé des annonces dans les écoles de ballet, dans les loges du 48th Street Theatre. Ces danseurs, une fois entrés dans le champ magnétique du terpsitone, hésitaient, grimaçaient à chaque bruit, incapables de compléter leurs mouvements. À chaque changement

de tonalité, ils sursautaient comme des oiseaux. D'autres artistes plus avant-gardistes qui m'avaient été recommandés par la clique de chorégraphes de Schillinger se montraient audacieux à l'excès. Ils tournoyaient et se tortillaient de long en large sur la plateforme, arrachant des plaintes alarmantes aux circuits. Je les remerciais, les assurant que je communiquerais avec eux. Puis je m'effondrais dans un fauteuil en soupirant. J'avais fini par transporter le terpsitone au dernier étage.

À présent, Sara Hardy chancelait sur le plateau électrifié. C'était un fiasco. Elle se mouvait mollement, terrifiée à l'idée de provoquer le moindre son, mais provoquant des sons malgré tout. Dans les *ooo* aigus, souples et sensibles de l'appareil, Sara semblait ne plus reconnaître ses propres membres. Elle levait un bras et écarquillait les yeux, comme si elle était épouvantée de ce qu'elle découvrait.

J'ai éteint la génératrice. Dès que le vrombissement a quitté la pièce, Sara a paru grandir de cinq centimètres. Elle était de nouveau une gazelle sur la pointe des pieds.

Je l'ai conduite vers la sortie.

— Merci, ai-je dit, une main sur la poignée de porte.

Elle a balancé son sac par-dessus son épaule.

— C'est très difficile.

— Oui.

Je suis remonté au troisième en me traînant les pieds pour te trouver accroupie sur le plateau de danse, les bras détendus, posés sur tes genoux.

— Tant pis, ai-je soupiré en éteignant les lumières.

Je n'aimais pas que tu sois témoin de mes déceptions.

— Dis, as-tu lancé dans la noirceur ensoleillée, je pourrais essayer?

— Essayer ça?

— Oui.

J'ai gardé les lumières éteintes. Avec seulement le soleil et les ombres, la pièce paraissait plus calme. Ta silhouette se reflétait

dans la fenêtre alors que tu demeurais assise sur tes talons, comme une enfant. Je me suis penché sur la génératrice, j'ai actionné l'interrupteur. La salle s'est remplie de son. Tu écoutais. Et moi, j'écoutais le son du terpsitone qui t'écoutait écouter.

Tu as levé une main, puis l'autre, attentive aux changements. Tu as incliné puis redressé la tête. Tu as souri, et l'antenne n'a pas été assez sensible pour s'en rendre compte. Tu as remué tes hanches.

— Attends, ai-je dit.

J'ai branché un second câble dans la génératrice. Depuis un spot fixé au-dessus, un faisceau coloré éclairait maintenant la scène. La lueur vacillait, comme si elle était filtrée par un projecteur de cinéma. Pendant que tu bougeais tes membres, que tu levais tes mains, que tu inclinais ta tête et remuais tes hanches, la teinte du rayon lumineux changeait en suivant la tonalité du terpsitone.

— Ça permet de voir la note, as-tu observé.

— Est-ce que ça aide?

Lentement, tu t'es mise debout et la lumière a rosi. L'instrument a émis un *do* dièse. Tu as pointé ton doigt sur moi, ta jambe a décrit un arc, tu m'as présenté ton poignet puis le dos de ta main. Ce n'était pas tout à fait une mélodie, mais c'était un chant mesuré, réfléchi. Puis tu as éclaté de rire et secoué les bras, tirant un glapissement au terpsitone.

— Bon, as-tu déclaré.

— Bon?

Nous avons échangé un regard. Tu étais sur tes pieds, j'étais toujours accroupi. Nous étions des alliés.

— Tu es meilleure que n'importe quel danseur, ai-je dit.

— Au terpsitone?

J'ai acquiescé.

Tu mâchouillais ta lèvre inférieure.

— C'est intéressant, as-tu ajouté après un moment. Chaque mouvement est un choix. En haut, en bas, coude ou genou...

Tu as déplacé ton coude, ton genou.

— Seize mesures deviennent toute une séquence de décisions.

— Voudrais-tu jouer avec nous au Carnegie Hall? ai-je demandé.

Tu as semblé surprise.

— Quoi? Comment?

— Tu pourrais apprendre, ai-je dit.

— Léon, je suis violoniste.

J'avais toujours de la graisse de vélo sur les mains. J'ai dit :

— Dans ce cas, nous aurons une violoniste qui joue du terpsitone.



De cette dernière prestation au Carnegie Hall, je me rappelle uniquement trois moments.

Je me souviens de nous tous, debout dans les coulisses au début du spectacle. Nous étions à moitié dissimulés dans les replis de velours noir. Albert Stoessel de la Juilliard s'exprimait au microphone. Il disait : « Les appareils conçus par le docteur Thérémine sont les instruments des émotions; ils sont les instruments du cœur. » J'avais seize amis autour de moi. À dix ans, Yolanda a été la première à faire son entrée; à l'exception d'un accompagnateur, elle amorçait le concert toute seule, interprétant *L'alouette* de Glinka. Elle était aussi grande qu'un jeune érable. Je me souviens qu'il y avait un tournevis dans ma main droite; je l'avais utilisé pour remplacer un des tubes du thérémine à manche. Je l'ai laissé tomber comme nous nous mettions tous à applaudir.

Le deuxième moment était le tien. Toi, en noir, accroupie sur le plateau du terpsitone comme si tu priais, au centre du halo d'un projecteur. Carlos, le harpiste, était assis près de toi. Je retenais mon souffle dans les coulisses.

Lentement, tu t'es levée, ton regard perdu dans le silence ensorcelé de la salle. Tu t'es cambrée. Tu étais un cerisier noir. Mon seul et unique amour.

Avec Carlos, tu as joué du Bach ainsi que l'*Ave Maria* de Gounod. Chaque note apparaissait dans un jet de lumière. J'avais construit un haut-parleur que j'avais recouvert de tissu et monté sur un simple support au-dessus de la scène. Ta musique soufflait doucement sur l'étoffe; elle frissonnait, elle murmurait. Tu dansais en choisissant chaque mouvement, guidant la mélodie d'un roulement d'épaule, d'une flexion du genou. Jamais tu n'avais bougé ainsi dans les clubs.

Le troisième moment a eu lieu des heures après le concert, vers onze heures ou minuit. Nous venions de traverser une avenue, toi et moi, bras dessus, bras dessous, nos ventres remplis de champagne, de blinis et de chocolat. Nous nous dirigions vers une fête à la Petite Roumanie où nous comptions boire encore plus de champagne, trinquer à Wagner et à Grieg et écouter le vieux Moskowitz qui, derrière le bar, ferait naître des hérons de Gemenc de son dulcimer. Sur le coin de la rue, à côté d'un kiosque à journaux fermé, nous avons croisé un homme. Bien que le temps fût doux, il portait un pardessus. Il avait la mâchoire carrée, les épaules larges. Il devait mesurer au moins un pied de plus que moi. Ses mains ressemblaient à des avirons.

— Clara! s'est-il écrié.

Tu t'es arrêtée et retournée. Ton visage m'était invisible.

— Robert, as-tu répondu.

— Longue journée au bureau? s'est-il enquis en offrant un sourire isocèle.

Tu as dit :

— Léon, je te présente mon ami Robert Rockmore. Robert, docteur Léon Thérémine.

— Enchanté, a-t-il dit.

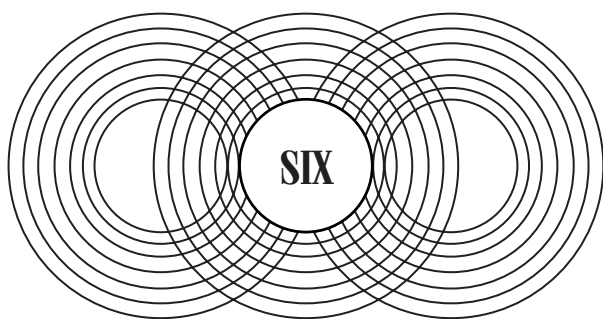
Pendant que nous nous serrions la main, je me suis vu pivoter vers lui, lever mon coude, le frapper à la poitrine et relâcher sa main, crocheter sa jambe droite avec mon pied droit, l'écraser jusqu'au sol, là où le pavé était taché de noir.

Je me demande si tu as perçu la tension dans mes muscles. Tu n'as rien laissé paraître, mais par un subtil ajustement de ton

langage corporel, un réarrangement des niveaux, j'ai senti que toi et moi formions une entité et qu'il en constituait une autre.

Ta paume reposait sur mon bras.

— Robert, as-tu dit, il faut qu'on se sauve.



FERMEZ LA PORTE

Ce matin, avant l'aube, j'ai entendu un chien dans le couloir, juste à l'extérieur de ma cabine. Les sons étaient sans équivoque : galops, halètements, aboiements. On aurait dit un animal de taille moyenne, un pinscher ou un golden retriever. J'ai pressé mon oreille contre la porte de métal. Les bruits passaient, disparaissaient et revenaient. Qu'est-ce qu'un chien peut bien faire sur un bateau? Qui penserait à emmener un chien en mer?

Ma chambre était presque entièrement obscure, à l'exception du disque de lumière matinale offert par le hublot à la tête de mon lit. Je m'efforçais d'imaginer la scène qui avait lieu dehors : un animal solitaire remuant la queue au bout du corridor, en attente de quelque chose. De son maître? J'ai secoué ma porte en vain. J'aurais voulu entraîner le chien sur le pont dans la lumière du soleil levant et contempler le ciel qui s'illuminait. Le chien aurait sauté en claquant des mâchoires joyeusement. Nous serions devenus amis. Nous aurions été les seuls amis sur ce grand vaisseau de fer.

Plusieurs heures plus tard, quand Red est arrivé avec mon repas, je lui ai parlé du chien.

— Quel chien?

— Le chien qui était ici.

Il s'est raidi.

— Ici? a-t-il dit en parcourant ma chambre des yeux.

— Dehors, ai-je répliqué en pointant le corridor.

Red paraissait embêté.

— Non.

— Je l'ai entendu.

— Il n'y a pas de chien.

— Je suis certain de ce que j'ai entendu.

Il m'a considéré sombrement.

— Tu inventes des choses.



Quand j'étais petit, je trimballais toujours un réveille-matin. Malgré mon désir de posséder une montre de poche, ma mère et mon père m'obligeaient à attendre mon dixième anniversaire. Entre-temps, le petit obstiné que j'étais avait convaincu sa tante Eva de lui prêter un réveil à ressort, un objet carré, bleu piscine. Partout où j'allais, je le transportais avec moi, comme un talisman.

Je pourrais difficilement expliquer ce qui me poussait à traîner l'appareil de la sorte. À l'école, avec l'accord tacite de mes professeurs, je tirais l'horloge de mon cartable pour la placer sur mon bureau. Son tic-tac mesurait les journées, accélérail mon rythme. À la maison, je m'asseyais dans le fauteuil de Père pour lire le journal. Quand, à six heures dix, l'alarme retentissait, je libérais le siège. «Quelles sont les nouvelles?» demandait Père tout en retirant ses chaussures, et je lui rapportais les grands titres du jour.

J'aimais le mécanisme du cadran et je prenais plaisir à régler son alarme. Le martelet frappait la cloche et ce résultat exact et ordonné me procurait une satisfaction immense. Cependant, cette félicité était traquée, pourchassée par une autre émotion : la peur. Une terreur frémillante, embarrassante et puérile, comme un besoin d'uriner. Malgré le tic-tac de l'horloge, rien n'était jamais *entièrement* prévisible; il n'y avait pas de trotteuse, pas de préavis.

Une ou deux fois, l'alarme avait sonné accidentellement à cause d'une défaillance du mécanisme, bëlant pendant une demi-minute. La machine effectuait son invisible décompte et brusquement la chose tout entière était prise de tremblements, de convulsions, hurlant jusqu'à ce qu'elle s'arrête ou que je l'interrompe moi-même. Puis je m'affalais, pantelant, comme un homme que l'on vient de ramener sur le rivage.

L'amour de l'heure des horloges, la haine de l'alerte des alarmes. Une situation idiote, mais je n'étais qu'un gamin. Pendant que je vivais avec ce réveil, je me prenais à retenir ma respiration, à serrer les poings, anticipant un hurlement d'un instant à l'autre. Quand je déambulais dans la rue avec l'objet au fond de mon sac, je me représentais sa simple carapace d'étain et les ressorts recroquevillés à l'intérieur. Je m'éveillais de mes cauchemars le cœur battant et fixais son visage placide à côté de mon lit, tic, tac, tic, tac, l'innocente panique chromée. C'était un affreux compagnon.

Vint donc un moment où j'ai cessé de régler l'alarme. Je faisais mine de ne plus en avoir envie, tout simplement. Puis, quelque temps après, j'ai arrêté de trimballer le réveille-matin. Il me suffisait de savoir qu'il était chez moi, sans surveillance, et qu'il comptait.



Dans les jours après que tu eus abandonné le violon, je me suis demandé s'il en avait été ainsi avec ton bras. Avais-tu éprouvé une certaine crainte à son égard? Avais-tu porté cette peur avec toi?

Nous étions affalés sur le plancher de l'atelier, nos jambes étendues devant nous. C'était une de ces matinées passées à se montrer des souvenirs, à partager ce que l'on trouve en feuilletant des livres d'art ou l'édition dominicale du *Times*. Tu avais mis la main sur ma collection de poèmes en anagrammes. Je ressentais une gêne étrange.

— Qu'est-ce que c'est? as-tu demandé.

Je ne leur avais pas donné de nom. Des couplets saugrenus, les mêmes lettres pour chaque vers.

Je t'ai observée alors que tu passais d'une page à l'autre.

Tu as déclaré que mes poèmes devraient être baptisés *léonides*, comme la pluie de météorites.

J'étais amoureux, je buvais du soda gingembre. Sous le soleil qui fondait sur nous, je me suis dirigé vers la glacière.

— Tiens, ai-je dit.

Les glaçons pétillaient dans nos verres.

Je me suis rassis à côté de toi. Chaque fois que je prenais une gorgée, la saveur froide et poudreuse de la neige effleurait ma langue.

Après un moment, je t'ai demandé :

— Tu aimerais visiter le pôle Nord?

Tu avais les yeux rivés sur ton verre, un air sérieux sur ton visage comme si tu pensais à quelque chose de triste. Tu as levé le regard.

— Comment?

— Tu aimerais visiter le pôle Nord?

Tu as souri.

— Tu es en train de planifier quelque chose?

J'ai secoué la tête.

Ton pouce palpitait le rebord de ton verre.

— Pas à pied. Mais peut-être par les airs, comme Nobile.

J'ai pris un air sérieux à mon tour. Tu ne faisais que citer un homme dont on parlait dans les journaux, mais pour moi, le nom d'Umberto Nobile signifiait beaucoup plus. Son premier dirigeable polaire, le *Norge*, était passé par Leningrad lors de son périple vers Svalbard. Sur la place du Palais, je m'étais tenu dans son ombre oblongue; j'avais regardé le pied de son échelle de corde onduler au-dessus du macadam, magique. Ce soir-là, la Société électro-technique donnait une réception à laquelle devaient assister Amundsen et Ellsworth. Je ne m'intéressais pas tant aux explorateurs norvégiens et aux magnats américains qu'à l'ingénieur italien qui allait piloter son propre dirigeable jusqu'au pôle. Mais tandis que je nouais ma cravate, Katia était arrivée et m'avait demandé où j'allais; j'avais répondu que je me rendais à la réception de la Société et elle s'était

mise à pleurer. Je n'étais pas sorti. Pendant que les aventuriers sirotaient du brandy aux cerises, j'entretenais une chose à l'agonie.

Nobile a atteint le pôle avec son dirigeable. Deux ans plus tard, il y est retourné à bord de l'*Italia*, construit avec l'aide de la Ville de Milan. Le dirigeable avait été béni par le pape. Six cents milles passé le pôle, ballotté par les vents, les commandes paralysées par la glace, le dirigeable a commencé à piquer du nez. Il a heurté une flèche de glace bleue et l'Arctique, à la fois blizzard et scie électrique, a déchiré le plancher du poste de contrôle. Nobile et neuf autres personnes furent jetés sur la glace. Un d'entre eux, un mécanicien italien, s'est vidé de son sang pendant que le groupe attendait les secours. Six autres personnes, prisonnières de l'enveloppe de l'*Italia*, ont été soulevées, soulevées, de plus en plus haut, avant de disparaître.

Mais Nobile a survécu.

J'ai avalé une gorgée de soda.

— Léon, je ne jouerai plus de violon.

Je t'ai dévisagée, estomaqué.

— Quoi ?

— C'est mon bras.

Ton bras, ton bras droit. Je le regardais qui reposait sur ta cuisse, docile, adorable. Tu l'as étiré devant toi, comme si quelqu'un voulait te faire le baisemain.

— Il me fait mal, as-tu dit.

— Très mal ?

— Les docteurs disent que ça a commencé quand j'étais bébé. On n'avait pas assez à manger, mes os ne se sont pas formés correctement.

— À Vilnius ?

— À Vilnius.

— Ils ne peuvent rien faire ?

— C'est une vieille blessure.

— Ils sont certains de ne rien pouvoir faire ?

Tes doigts ont encerclé ton poignet.

— Au début, j'avais mal quand je jouais. Ils m'ont donné des exercices à faire. Les exercices ont empiré la situation. La douleur est devenue cinglante. Quand je plie le coude pour déplacer l'archet, c'est comme si des aiguilles chauffées à blanc pénétraient mes articulations.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

Tu as secoué la tête.

— Je te le dis maintenant.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Dans mon verre, les glaçons avaient fondu.

Tu as explosé tout d'un coup.

— Toutes ces questions !

Tu as sauté sur tes pieds.

— Clara.

Je me suis levé à mon tour. Tu ne me regardais pas.

— *Clara.*

— Je ne veux pas en parler.

— Nous ne sommes pas obligés d'en parler, ai-je dit doucement.

Tu regardais le papier peint, ses colonnes de roses enchevêtrées.

— Tout ira bien.

Cette phrase t'a fait tressaillir. Ton front était sombre et froncé.

— Sortons, ai-je proposé.

Après un moment, tu as répondu :

— Où ?

J'ai fouillé ton visage en quête d'inspiration. Il ne m'a rien révélé. C'est curieux, un visage à nu et pourtant voilé. Tu contempiais mon tableau représentant une île étrangère remplie de ruines.

— Dans le Connecticut, ai-je déclaré.

Tes yeux sont revenus vers les miens.

— Dans le Connecticut, ai-je répété.

Un sourire a fendu ton visage.

— *Connecte-icut*?

Je l'ignorais, mais je prononçais mal ce mot.

— Tu veux dire, « Connecticut »? as-tu repris.

— Oui.

— Pourquoi irions-nous dans le Connecticut?

— Nous n'avons qu'à y aller pour le savoir.

— Tu es bête.

— Je vais réserver une voiture.

Nous avons loué une décapotable argentée comme le pourtour d'un nuage. Sa vitesse la plus élevée demeurait néanmoins très lente. Après être sortis doucement de New York, nous avons suivi la baie jusqu'à New Rochelle. Nous avons serpenté à travers les petites villes, contemplé les balles de foin, croisé des cheminées, des étables et des panneaux annonçant SERRURIER. Les vaches flânaient, les oiseaux s'exclamaient. Une eau froide courait dans les rivières.

Nous nous sommes arrêtés en voyant des chevaux. Tu avais peur, peur de les faire fuir, aussi es-tu restée dans la voiture. Ils étaient de la couleur des noix de pécan, des noix de Grenoble. Leurs têtes dressées étaient attentives. Dans les hautes herbes, je me suis avancé, à l'écoute de mon souffle et du leur, respirant le parfum vert des champs et l'odeur des chevaux, semblable à du paprika mêlé de clou de girofle. Je t'ai entendue murmurer : « Attention... »

À Litchfield, dans le Connecticut, nous sommes restés dans la décapotable pour regarder la vallée disparaître. Les étoiles ont point avant que l'obscurité soit complète. Je connaissais les noms latins des constellations et toi, leurs noms anglais. Pourquoi n'avons-nous jamais parlé russe entre nous? Je crois que j'essayais de construire quelque chose de nouveau, quelque chose que je n'avais jamais connu. « Ursa Minor », disais-je. « Petite Ourse », répondais-tu.



Nous avons soupé tard dans une auberge qui donnait sur le lac Waramaug. On nous a servi des assiettes d'huîtres crues, des griottes et des radis au beurre.

— Curieuse nourriture, as-tu commenté.

— C'est comme ça, au *Connecte-icut*.

J'ai dégusté une chaudière de poisson et tu as dévoré un immense steak de surlonge, un steak plus gros que ta tête que tu attaquais avec une précision carnivore que je ne te connaissais pas. Tu maniais la fourchette de ta main droite et je n'observais aucune hésitation, aucune douleur sur ton visage. Tu n'étais pas incapable d'utiliser ce bras, il t'était seulement impossible de t'en servir pour jouer du violon. D'une certaine manière, cela rendait la blessure encore plus cruelle. Je me demandais ce que je ferais si on m'apprenait que je ne pouvais plus être ingénieur.

À table, tu m'as parlé de ta petite enfance, avant que ta famille arrive à New York. Cela faisait l'effet de revisiter la scène d'un crime. Tu te souvenais de la grande place de la Cathédrale, des processions dans la rue Pilies lors des fêtes religieuses. Vilnius était toute en lignes droites et en axes plats. Tu as pris un croûton de pain pour le casser en deux. Après la Révolution, le marché de la ville avait été fermé. Tu me racontais tes jeux dans les stands vides, tes sauts à la corde avec ta sœur sur la terre tavelée. Vous aviez faim.

Je t'ai parlé de mes balades à vélo sur le terrain de l'Institut physico-technique, des faisceaux de feuilles vertes et des arcs-en-ciel qui se cambraient.

Tu disais qu'en Lituanie, le temps qu'il faisait te semblait toujours intelligible, que même petite fille, tu sentais arriver la pluie, tu voyais le soleil s'évader. Tu comprenais intuitivement les nuages.

— En Amérique, qu'est-ce qui donne leur sens aux choses?

— Tu le sais aussi bien que moi, t'ai-je grondée.

— On dirait qu'ici, personne n'a compris que le monde est censé être d'une certaine manière.

— Oui. C'est pour ça que je suis resté.

Nous avons évoqué les aurores boréales. À Leningrad, elles dansent tout l'hiver. L'été, il y a les nuits blanches, des minuits longs et lumineux. Mais après l'équinoxe d'automne viennent les soirs dorés, verts et cramoisis; les lueurs émergent de la noirceur, sûres, indéniables, mourantes. Les aurores ressemblent parfois à des routes, des bandes de lumière zigzaguant au sommet des collines. Mais il n'y a pas de collines, pas de routes – ce sont les sentiers des fantômes. On oublie ces chemins aussitôt après les avoir aperçus.

— La route la moins fréquentée, as-tu dit.

J'ignorais que tu citais Robert Frost.

— Fréquentée par qui?

Après un moment d'hésitation, tu as murmuré :

— Par nous.

Quand j'étais petit garçon, je m'asseyais à la fenêtre de ma chambre pour contempler les aurores boréales, et plus tard, quand je suis devenu un homme, je les observais depuis mon dortoir de l'université de Petrograd. Une fois marié, je les regardais toujours. Cela, je ne t'en ai pas parlé. J'appuyais ma tête contre les carreaux, sachant que derrière moi, à l'autre bout de la pièce, Katia était étendue avec les yeux fermés.

Pour dessert, tu as choisi un parfait au chocolat et j'ai commandé un café. Je l'ai pris avec deux petites cuillerées de sucre. Quelqu'un faisait tourner des disques, un après l'autre. On aurait dit des chansons d'amour. Tu dissimulais ton sourire tout en raclant la mousse au fond de ta coupe.

Lorsque nous sommes ressortis dans la nuit, foulant le gravier jusqu'à la voiture, je crois que nous nous attendions tous les deux à voir une aurore boréale. Mais tout était noir. Nous pensions la voir onduler au-dessus de nos têtes dans un splendide embrasement glacé, mais le ciel était couvert. Dans les ténèbres, j'ai refermé le toit de la décapotable, puis je me suis penché vers toi, et je t'ai embrassée.

Je me souviens comment tu as chassé les cheveux qui étaient tombés sur tes yeux, après. Tu as étiré les bras comme si tu t'éveillais. Quand ton poignet a effleuré la vitre, ta bouche a remué pendant une seconde, presque souriante. Tu as dit que tu avais l'impression d'être à la fois dedans et dehors.



Mud Tony's ne changeait jamais. Les murs étaient du même vert qu'une lime trop mûre et le carrelage, d'un bleu laiteux et fade. L'huile de cuisson restait suspendue dans les airs, pareille à une fine bruine. Tous les mois, je m'installais dans un compartiment à banquettes, le dos voûté, devant Karl et Karl qui me passaient des verres de vodka que j'avalais sans protester. Je vidais mon sac en jetant un regard triste sur le restaurant. La salière restait toujours au même niveau. La table était recouverte d'un film poisseux.

— Comment vont les négociations avec la First Bank ? demandait le Karl à moustache.

— Au point mort.

Dans ma bouche, ma langue me semblait glissante.

— Alors mets les gaz, disait l'autre Karl. Et arrive à destination.

J'étais en pourparlers avec la First Bank de New York au sujet d'un système d'alarme sans contact, en pourparlers avec Brite-Star Toys au sujet d'une poupée qui marchait à quatre pattes et avec Marzinotto Screws au sujet d'une théorie de prévention de la corrosion. Toutes ces discussions étaient bien réelles. Elles avançaient puis s'arrêtaient. J'avais connu un petit succès avec l'œil électrique, un dispositif pour surveiller les enfants endormis. Le principe, maintenant familier, consistait en un champ électromagnétique qui formait un cercle autour du berceau du bébé. Si on pénétrait cette zone invisible, une sonnerie retentissait.

La plus grande tragédie de la vie de Charles Lindbergh m'avait rendu un peu plus riche, cet été-là.

À la plupart de ces inventions pleines de champs immatériels

et d'activations secrètes, je donnais le nom de « télécontact ». Des interrupteurs télécontact, des systèmes d'alarme télécontact, des détecteurs télécontact pour des portes automatiques... J'avais signé un contrat avec Nate Stone de la compagnie Marchands en vue du développement de présentoirs télécontact pour les vitrines. Il comptait les vendre aux grands magasins des quartiers chics : des lumières qui clignotaient et des plateaux qui tournaient dès qu'un client s'approchait.

Les Karl restaient de marbre. Ils applaudissaient les profits inespérés, siphonnaient l'argent de mes comptes de banque, mais ils ne s'intéressaient pas aux commerçants, ni aux nouveau-nés, ni aux divertissements mécaniques. Ils voulaient des contrats avec des entreprises importantes, des passe-partout pour les grandes firmes. « Tu as parlé avec General Motors? » demandaient-ils. « Tu as fait le suivi auprès de Westinghouse? » Du plus profond de mon ivresse, j'arrivais tout de même à les mener en bateau, à leur répondre avec des « oui » et des « peut-être ». Je ne croyais pas en leur omnipotence ni aux méthodes de leurs supérieurs, cependant, quelque part au cœur de toutes ces démarches, les intérêts de Mère Russie demeuraient. Peut-être qu'un jour, nos ambitions coïncideraient. Je finirais peut-être par devenir leur espion.



— Je peux te montrer quelque chose? m'as-tu demandé un jour.

J'avais des vis dans la bouche, aussi ma réponse fut-elle un marmottement.

— Mien chûr...

Couché sur le dos sous une vitrine en contreplaqué, j'installais des boulons sur le rebord inférieur, maniant un tournevis orienté vers le haut dans un angle compliqué. J'avais la vague impression que des fourmis passaient à travers le plancher. Lucie Rosen avait mentionné qu'il y en avait chez les voisins. Quelque chose rampait sur mon cuir chevelu. Des fourmis? Je n'en étais pas certain.

— Il faut que tu sortes de là, as-tu ajouté.

Je me suis extirpé du dessous de la vitrine en grommelant. Je pensais aux fourmis. Je me suis redressé en époussetant mes cheveux et mon cou. À l'autre bout de la pièce, tu te tenais derrière un thérémine à contrôle spatial. DZIIIOUuuu, a déclaré l'instrument. S'il y avait encore des fourmis dans mes cheveux, je les avais oubliées.

Plus tard, tu m'as expliqué être passée la veille, en début de soirée. Tu étais entrée mais la maison semblait vide; une brise traversait les stores du rez-de-chaussée et il n'y avait personne en répétition. J'étais au *kwoon*, occupé à me faire frapper l'arrière des genoux par le *sifu*.

Tu t'étais glissée dans le salon pour y découvrir Henry Solomonoff et Charles Ives qui attendaient que leur thé infuse. « Bonjour », avait lancé Henry. Tu avais ôté ton chapeau. Les deux compositeurs t'avaient invitée à t'asseoir avec eux et tu avais accepté. Ensemble, vous aviez continué d'attendre le thé. Ils parlaient de baseball. *Arrêt-court*, disaient-ils. *Points produits*. Après un moment, tu t'étais levée. « Je vais monter. » Au premier, tu t'étais baladée dans les ateliers. Tu avais fouiné dans une boîte de forêts, allumé un écran de télévision du bout du doigt. Sur le plateau inanimé du terpsitone, tu t'étais inclinée, tu avais agité ta main. Un thérémine aux flancs ornés de fleurs se tenait dans un coin. Le cadeau que je t'avais fait jadis. Tu l'avais examiné.

— Tout va bien? avait lancé Solomonoff en émergeant au sommet de l'escalier.

Tu l'avais dévisagé. Tu n'étais plus violoniste.

— Vous pourriez me montrer comment le mettre en marche?

À présent, j'étais assis sur le sol, abasourdi. Dans les airs, tu as cueilli dix-neuf notes. Les premières mesures du *Cygne*, dix-neuf notes, rien de plus. La toute dernière, jouée à l'écart des autres, est mal sortie – un *fa* grelottant au lieu d'un *do* aigu. Mais malgré cette faute, malgré les dissonances (et tu grimaçais si comiquement à chaque erreur), malgré la façon dont tu coulissais entre les notes, incapable de contrôler le glissando, j'étais sidéré. Avec le thérémine, la précision est une faculté qui s'apprend, un don que l'on développe avec l'expérience. Mais dans ce jeu maladroit, tu

offrais un ton d'une délicatesse inédite. Chaque théréministe tire sa musique du même courant libre, du même air, de la même relation entre une main et une antenne. Nous sommes tous des frères faisant naître les mêmes refrains. Mais pour une raison obscure, le tien était plus beau.

— Alors?

J'étais sans voix.

— Alors? as-tu répété pendant que s'étirait ton sourire en coin.

— Clara Reisenberg, ai-je enfin articulé.

Ce sont les seuls mots que je suis parvenu à prononcer.



Je t'ai enseigné à tenir tes mains correctement. Il existe des flexions de poignet, des positions des doigts qui fonctionnent mieux, d'autres, moins bien. « Comme ça », disais-je. « Comme ça. » « Comme ça. » Debout à mes côtés, tu demandais: « Et ça? » en joignant ton pouce et ton index, et c'était le plus beau son que j'avais jamais entendu.

J'ai fait livrer deux thérémines à ton appartement. En plus de mon premier cadeau, la voiture transportait un nouvel ensemble prêt-à-monter RCA modifié ainsi qu'une tarte aux griottes, un bouquet de jasmin et une bouteille de gin de contrebande. Je crois que je ne savais pas faire dans la demi-mesure. Tu t'exerçais chez toi, tu t'exerçais avec moi. Après la troisième leçon, nous sommes allés danser. Nous nous amusions sur la piste de danse du Capitol Club, bondissant à l'unisson, miroitant, toi avec tes cheveux remontés, moi avec mes boutons de manchettes étincelants, et toute la nuit étincelait, miroitait et bondissait. Ma main était posée sur la chute fragile, forte et souple de tes reins.

Plus tard, dans un restaurant automatique, j'ai remis un dollar à un homme qui a rempli ma paume de pièces de dix sous. Sur les murs se trouvaient une centaine de petites fentes où j'ai glissé la monnaie. Deux irréprochables pointes de tarte sont arrivées en tourbillonnant sur un tapis roulant. Nous avons versé du café noir

à partir de petits robinets à embouts argentés en forme de dauphins pour ensuite nous asseoir côte à côte. Tu as pris une cuiller, moi une fourchette, et nous avons mangé notre dessert en évoquant les autres tartes au citron meringuées que nous avons dégustées, des tartes confectionnées par des pâtissiers de Queens, par des chefs dans des hôtels, par des grands-mères. Tu soutenais que les recettes des restaurants automatiques étaient conservées dans des coffres-forts. Les fabricants de ces dispositifs savaient bien que sans tartes, sans gâteaux ou sans petits pots de crème brûlée, leurs machines étaient inutiles. Les clients voulaient des délices en échange de leurs dix sous. J'ai posé ma main sur la tienne. Illuminée d'une clarté blanche, la pièce ressemblait au futur. Tu as retiré la cuiller de ta bouche, savourant la tarte, la lumière. Là, ton menton incliné. Nous nous sommes embrassés.

Nous avons encore de l'énergie pour danser; nous avons sauté dans un taxi pour aller au Savoy. Les dancings mixtes de Harlem étaient nos préférés. L'air y semblait plus dense et la musique, meilleure. L'orchestre beuglait et tu as blotti ta tête contre mon épaule. J'ai pris une inspiration profonde, le regard plongé dans cette foule florissante et échevelée. Nous nous sommes séparés. Au bout de mon bras, tu scintillais.

Beaucoup plus tard, nous nous sommes retrouvés sur les marches à l'extérieur du Savoy. La lueur d'un lampadaire tombait sur nous comme une bénédiction. Je sentais la sueur dans mon collet, entre mes omoplates, sur mes poignets. Tu étais tournée, dos à moi. La respiration de l'autre nous parvenait, encore précipitée par la danse. Les cerisiers chargés de pétales étaient nimbés par le soleil levant, mais on se serait encore cru au clair de lune. J'ai regardé vers la ville, puis vers toi. Un moineau s'était posé à tes côtés, près de tes talons. Il était tout petit et picorait des cailloux.

Lorsque tu t'es tournée vers moi, le moineau est resté là. Tu ne le voyais pas. Tu me montrais ton bonheur et tes yeux sombres et les courbes de ta silhouette. Il y avait un moineau à tes pieds. Tu as tendu ta longue main vers moi.

— Clara, ai-je dit doucement.

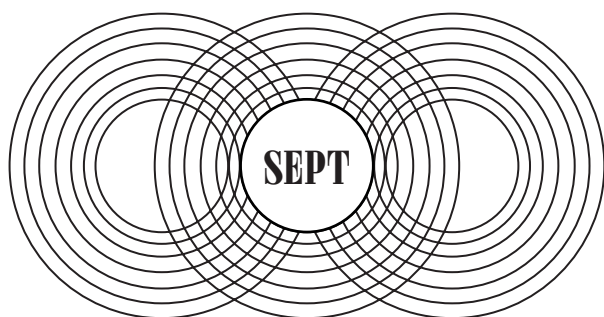
— Oui?

Ce mot comme un fil d'argent.

— Veux-tu m'épouser?

Tu n'as pas bougé. Tu es restée immobile sur les marches à me fixer. Tes yeux se sont voilés. Tu as commencé à sourire, puis tu t'es arrêtée, mais déjà mon cœur s'emballait.

J'ai baissé les yeux vers le moineau. Il était parti.



PAS DEMAIN

Mes mains étaient posées à plat sur la table de Mud Tony's. Trois hommes étaient assis devant moi; l'un m'était étranger. J'étais arrivé en retard. J'avais failli ne pas venir. Dans ma poitrine, il y avait du poison, du jasmin flétri. Il n'y avait rien. J'ignore si c'était la peur qui m'avait conduit à L'Aujourd'hui ou simplement le sentiment qu'il fallait que l'ordre des choses demeure, et que cet ordre résidait en cela. Le restaurant sentait la fumée. Je n'avais pas dormi de la nuit. Karl et Karl souriaient, contrairement à l'homme installé entre eux.

— Alors.

J'ai à peine reconnu ma voix.

— Alors, a fait le Karl assis à gauche. As-tu des nouvelles à nous transmettre?

— Non.

Nous parlions anglais. Ma voix était aigre. C'était comme si toutes les parties enfouies à l'intérieur de moi étaient faites de cendre, rien d'autre qu'une cendre brute.

— As-tu vu Griffiths?

Griffiths était de la compagnie Douglas Aircraft. Ils m'avaient demandé de le rencontrer.

— Non.

— Et le lieutenant Groves ?

Le lieutenant Groves était dans la marine. Ils m'avaient demandé de le rencontrer.

— Non.

Le Karl de gauche a ouvert un dossier.

— As-tu remis ta proposition à G. E. ?

La proposition concernait un contrat à long terme pour le télécontact. Ses petits caractères étaient truffés de pièges.

— Pas encore.

L'homme au centre n'avait toujours rien dit. Alors que le Karl de gauche portait la barbe et le Karl de droite, la moustache, lui n'avait aucun poil sur le visage. Son crâne était rasé presque à la peau. Il avait les épaules carrées, mais le buste étroit. Ses avant-bras ressemblaient à des massues.

L'étranger a fait un signe à la serveuse. Elle a filé à la cuisine. Il m'a fixé de ses yeux profonds. À côté de la jovialité des Karl, l'homme avait l'air d'un bloc de ciment. En lui rendant son regard, j'ai réalisé que tous les trois possédaient le même genre d'yeux.

La serveuse est revenue avec quatre verres vides et quatre parts de tarte.

L'homme au centre a posé deux tasses l'une sur l'autre pour ensuite les repousser à côté du distributeur de serviettes en papier. Puis il a placé une assiette de tarte par-dessus une autre. Les cerises coulaient sur le vert jadéite. Il a empilé ainsi les quatre plats. C'était un gâchis stupide et dégoûtant. Il a ensuite éloigné les assiettes, posé un verre vide devant moi et un autre devant lui. Un des Karl y a versé de la vodka. Ce n'étaient pas les petites quantités que j'avais l'habitude d'avalier avec les Karl : chaque verre était rempli à ras bord.

— Bois, a ordonné l'autre Karl.

Je savais qu'il me fallait obéir. J'ai donc bu par petites gorgées pendant qu'ils attendaient. Mes yeux se sont remplis d'eau. Lorsque j'ai eu fini, l'homme a porté son verre à ses lèvres. Il a avalé la

vodka d'un mouvement rapide, comme si c'était de l'eau, puis il a reposé son verre vide en me dévisageant.

— Quoi? ai-je dit.

Il a sorti un étui et en a tiré une paire de lunettes. Elles étaient démodées, larges et épaisses comme celles d'un grand-père. Il les a mises.

— Cette semaine, tu iras voir Howard Griffiths, a-t-il dit. Tu iras rencontrer le lieutenant Groves et tu remettras ta proposition à Theodore Scott de la G. E.

— Ah oui?

L'homme s'est emparé de la bouteille de vodka et a versé deux autres verres. Alors que nous buvions, il m'observait à travers ses épaisses lentilles. La pièce s'est mise à tanguer. J'avais l'impression que mes articulations étaient des roulements à billes.

— Depuis combien de temps es-tu en Amérique, Lev Sergueïevitch?

— Cinq ans.

— Es-tu ici légalement?

— Oui.

— Avec un visa?

— Oui.

— Combien de fois ton visa a-t-il été renouvelé?

— Dix fois?

— Onze. Qui a renouvelé ton visa?

J'ai hésité.

— C'est vous.

— C'est nous.

L'homme a allumé une cigarette.

— Nous t'avons permis de venir ici. Nous couvrons tes dépenses. Nous te protégeons.

J'ai voulu répondre : *Vous ne couvrez pas mes dépenses. Leur dire : Vous ne m'avez protégé de rien.*

— Sur quoi travailles-tu? a demandé l'homme.

— Le télécontact. Diverses applications du télécontact. Ces hommes savent...

— Oui, a coupé l'homme. Quoi d'autre?

— Le thérémine, ai-je bafouillé. Et un appareil capable de détecter les objets en métal. Et un altimètre.

— Un altimètre. Pour les avions?

— Peut-être.

L'homme a plissé les yeux.

— Oui, ai-je dit. Oui, pour les avions.

— Et les sous-marins?

Je n'avais pas pensé aux sous-marins.

— Peut-être. D'autres principes entreraient en jeu, mais...

— Quoi d'autre?

J'ai pris une inspiration.

— Plusieurs choses.

— Plusieurs choses? a-t-il répété sans humour. Où étais-tu hier?

On aurait dit qu'il lançait notre conversation d'un côté à l'autre de la pièce.

— J'étais dans mon atelier.

— Que faisais-tu?

— Plusieurs cho... ai-je commencé. J'enseignais.

— À quel élève?

— Je ne me souviens plus.

— Tu ne te souviens plus?

— Je ne me souviens plus.

— Fais un effort.

— Je dois y aller, ai-je dit.

Je me suis levé en titubant.

— Assieds-toi.

J'ai commencé à m'extirper du compartiment.

— Assieds-toi, a repris l'homme.

J'étais maintenant dans l'allée. L'homme avait soudainement l'air grotesque avec ses lèvres rouges et son regard braqué sur moi. Derrière ses lunettes carrées, ses yeux étaient immenses.

— Je dois partir.

Les deux Karl se sont levés. Je suis passé devant eux. Celui qui était assis au bout de la banquette m'a suivi. J'entendais le bruit de ses pas; je sentais son ombre sur la mienne. J'imaginai ses poings qui se balançaient de chaque côté de son corps. J'ai pivoté sur mes talons.

— Ne vous approchez pas, ai-je murmuré.

— Ou bien quoi?

J'ai répondu en russe.

— Ou bien je vous sépare la tête des épaules.

Au-dessus de la barbiche, l'expression de Karl a flanché.

À la table, l'homme n'avait pas bougé de son siège. Il me tournait le dos.

— Ton temps ne t'appartient pas, Termen, a-t-il lancé.

Il s'exprimait toujours en anglais.

— C'est un cadeau de ton gouvernement.

— Je dois partir, ai-je redit d'un ton dur.

— Pour aller où? Fuir dans les collines? Quémarder un autre prêt à Walter Rosen? Donner une autre leçon à Reisenberg?

À ces mots, j'ai fait un pas dans sa direction.

— Quel est votre nom? ai-je grondé.

— Viens ici.

Qui était cet homme à la voix de bourreau dont je ne pouvais voir le visage?

Il a ajouté :

— Viens ici et je te le dirai.

Je ne me suis pas avancé davantage.

Les Karl me considéraient comme si j'étais un animal sauvage.

L'homme s'est levé de la banquette. Il avait la même taille que moi. Il s'est glissé dans l'allée et s'est planté au bout de la table, puis il s'est retourné pour me regarder.

— Mon nom est le tien.

— Quoi?

— Lev.

— Lev?

— Je m'appelle Lev.

— Lev qui?

— Nous t'avons donné cinq ans, Lev Sergueïevitch. Qu'est-ce que tu nous as donné en retour? Combien de mois? Combien de toi-même?

— Je vous ai tout donné.

— Non.

J'ai serré les dents.

— Va te faire foutre.

C'était la première fois que j'utilisais un tel langage en anglais.

— Je donne toutes mes idées, toutes mes inventions à l'Union soviétique.

Il a secoué la tête.

— Tu es un menteur.

— Quoi?

J'étais ivre, j'ai sauté sur une des banquettes de cuir. Le Karl qui m'avait suivi a serré les poings.

— De quoi m'as-tu traité?

Je me tenais plus haut qu'eux, au-dessus d'eux. Je toisais ce Lev-bloc de ciment. Un homme d'âge mûr au front dégarni. Je chancelais sur le siège, et je chancelais à l'intérieur, mais je savais que je pouvais sauter de l'autre côté de la banquette et enfoncer la

pointe de ma chaussure dans la mâchoire de cet espion. Il demeurait immobile, les yeux creux. Il a jeté un regard vers la serveuse et celle-ci s'est éclipsée dans la cuisine.

— Je suis un scientifique! ai-je hurlé.

Puis j'ai pris une profonde inspiration.

— Je suis un scientifique, ai-je répété plus calmement. J'étudie les objets. J'apprends, je sonde, j'évalue. Mais me voilà ici, à New York, à deux mille milles de chez moi, de mon institut. Pourquoi? Pourquoi suis-je venu dans cette ville pleine d'étrangers?

Je l'ai dévisagé. Avec mon regard, j'implorais *Réponds-moi*, mais l'homme n'a pas répliqué.

— Je suis venu parce qu'on me l'a *demandé*, ai-je crié. Mes compatriotes ont demandé; je suis venu. À mon arrivée, je connaissais seulement un homme. Il a disparu. Mon ami a disparu. J'ai continué à faire mon travail, à retrouver ces *olukhi* ici, à signer leurs papiers, à conclure leurs ententes et à tout donner à la Russie. J'ai tout donné. Et maintenant que je suis seul, à deux mille milles de chez moi, que me reste-t-il? Rien. Rien! Je suis abandonné. Je suis saoul dans un restaurant minable. Et tu me traites de menteur?

J'ai craché.

— Va au diable.

J'entendais les voitures dans la rue. Je percevais le murmure de voix américaines émanant du poste radio de la cuisine. L'homme aux lunettes avait pris un air triste. Il a baissé les yeux et ramassé la bouteille de vodka. Après un moment, il l'a reposée et il a levé son regard vers moi, puis il s'est faufilé à côté de Karl et a grimpé sur une banquette de sorte que nous nous sommes retrouvés face à face, de part et d'autre de la table, au fond du compartiment, comme deux gamins.

— Tu n'es pas seul, Lev, a-t-il dit.

Je me demandais s'il portait vraiment le même nom que moi.

— Nous avons du travail pour toi, aujourd'hui.



Dans sa poche, à l'intérieur de son porte-billets, l'homme avait deux feuilles de papier pliées. La première était une carte de l'édifice Dolores situé dans le nord de Manhattan, avec un X rouge qui marquait la salle numéro 818. La seconde page comportait une liste de chiffres. 3105-GH-4X88L. 3011-MM-2A37B. 3102-TY-1049B. PERS 07. En tout, cela faisait douze dossiers, a-t-il précisé.

— De quoi s'agit-il ?

— Ce sont des secrets.

J'avais la sensation que mon âme chancelait à l'intérieur des canaux de mon corps. J'ouvrais et je refermais les mains, incapable de déterminer si j'étais toujours véritablement en colère. J'aurais voulu m'enflammer encore, produire un autre discours véhément et plein d'affirmations, mais mon esprit ne faisait que bredouiller, s'emballer et se figer sur des images d'un Pash absent, d'une Russie lointaine et de toi. Il courait et courait, comme un film qui se déroule.

L'homme a posé sa paume sur mon épaule.

J'étais une mine ruinée, effondrée sur elle-même.

D'une voix éteinte, j'ai demandé :

— Pourquoi devrais-je vous aider ?

Il a parlé très doucement.

— Tu es Russe. Toi et moi, nous sommes des camarades.

Il a laissé s'installer un long silence.

— Oui, ai-je murmuré.

— Nous nous soutenons les uns les autres, Lev. Nous restons solidaires.

J'ai forcé un rire amer.

— Ah oui ?

— Oui.

L'homme s'est tourné vers moi et j'ai vu comment ses yeux étaient magnifiés, énormes à l'intérieur de ses verres.

— Lev, tu es doué. Tu es un représentant exemplaire de notre peuple. Brillant, le cœur courageux, tenace et brave. Ton travail en

est un que personne d'autre ne peut accomplir. En aucun cas tu ne dois douter que tu es un trésor pour tes camarades.

J'ai avalé, sans rien dire.

— Tu as rendez-vous dans l'édifice Dolores. Nous avons besoin que tu t'y rendes et que tu subtilises des documents.

Les Karl semblaient s'effacer lentement de ma vision périphérique.

Je lui ai dit que je n'avais jamais fait quoi que ce soit de la sorte auparavant.

Il m'a répondu que ça irait. Puis il m'a examiné en souriant avant de murmurer quelque chose que je n'ai pas saisi. Je crois qu'il a dit : « Tu es un roi. » Je me suis contenté d'acquiescer. J'ai regardé les pages, les colonnes de lettres et de chiffres avec un pincement de nostalgie pour le *ф* cyrillique, pour le *ж*. Pour la Neva, la Volga et leurs ponts levants. J'ai songé à toi, Clara. La vodka continuait de valser dans mon cœur. J'ai songé à toi pendant un long moment avant d'arracher mes pensées à ce champ de ruines. Je me suis emparé des papiers, je les ai repliés et glissés dans la poche de mon veston.

— Quoi d'autre ? ai-je dit.

Nous avons discuté des détails. Mon rendez-vous, mon alibi, l'endroit où étaient rangés les documents : la pièce 818.

— Le rendez-vous avec M. Grimes est à onze heures, a déclaré l'homme aux lunettes.

Il a consulté sa montre.

— Il est presque dix heures trente. Quand tu auras fini, ce sera l'heure du dîner. Les corridors seront déserts.

— Oui.

— Comprends bien que ces dossiers touchent à la sécurité de la Russie.

Il ne détachait pas son regard de mon visage.

— Tu es notre seul agent qui ait une raison de se trouver au Dolores.

Il a sorti une petite enveloppe dont il a tiré une clé ainsi que deux épingles argentées.

— Prends-les.

La clé était légère, fine, taillée récemment.

— Pour le 818? fis-je.

— Oui.

— Et celles-ci?

Les épingles, l'une plus plate que l'autre.

— Pour les classeurs.

J'ai secoué la tête.

— Je ne sais pas comment faire.

— Ça ne posera aucun problème pour vous, professeur Termen.

Avec deux de ses doigts, l'homme a indiqué à Mud Tony que nous partions. Le cuisinier a opiné du bonnet. Il était en train d'essuyer des ustensiles. Il a levé un couteau dans la lumière.

Après un moment, j'ai suivi.

Dehors, les Karl ont disparu au coin d'une rue. L'homme qui s'appelait Lev a ôté ses lunettes. Il a scruté le pâté de maisons d'un bout à l'autre. J'ignorais ce qu'il attendait, et je le redoutais. Une Chevrolet trapue s'est arrêtée après le virage, Karl et Karl à l'avant.

— Alors, a dit Lev sans finir sa phrase.

J'ai ouvert la portière arrière. Pendant un court instant, j'ai cru que cet homme allait m'étreindre.

Lorsque je fus à l'intérieur de la voiture, il s'est penché dans l'embrasure.

— Sois prudent, camarade.

— Merci, camarade, ai-je répondu d'une voix sèche.

Il a fermé la portière.



Nous avons traversé Manhattan en silence. Je me sentais comme un intrus. C'était comme si, au milieu du trafic, nous pénétrions des cercles successifs de gardes. Nous virions aux intersections, nous foncions, nous freinions. C'était nuageux. Le soleil était un projecteur trouble. Après un long moment, nous nous sommes arrêtés. De l'autre côté de la vitre se trouvait une grande porte tournante. L'air était frais; je le sentais picoter mes bras. Mais il faisait toujours chaud à l'intérieur; la sueur perlait sur ma lèvre supérieure. J'étais encore ivre.

— Prends ça, a dit l'un des hommes assis devant moi.

Il a poussé une mallette vers l'arrière. Il y avait quelque chose à l'intérieur; les fermoirs ont sauté dans mes mains et j'ai vu qu'il s'agissait d'un pistolet. Il reposait au fond de la valise, tout seul.

Avant que je puisse réagir, le premier Karl s'est tordu sur son siège pour me regarder.

— Ne te fais pas prendre, a-t-il dit sans joie.

L'autre s'est retourné pour me regarder à son tour.

— Il est chargé.

J'ai dégluti en refermant la mallette. Puis je suis sorti dans la rue.

Dans le hall de l'édifice Dolores, un homme en uniforme était installé derrière un bureau.

— Bonjour, ai-je dit en glissant ma carte sur la surface du meuble. Léon Thérémine, je viens voir Bert Grimes. À onze heures.

Nous nous sommes tous les deux tournés vers la grande horloge au mur pour voir l'aiguille dorée des minutes atteindre le onze. L'homme a souri et feuilleté son carnet de rendez-vous. Même à l'envers, j'arrivais à déchiffrer mon nom. Il ressemblait à tous les autres.

— Vous pouvez monter tout de suite, docteur Thérémine, a dit l'homme.

Il m'a tendu un laissez-passer en carton d'un vert éclatant. Je l'ai épinglé à ma poitrine. Le gardien de sécurité, lui, n'avait pas besoin de laissez-passer; il portait une étoile d'argent, comme un shérif du Far West.

— Le 372, au troisième.

— Merci beaucoup.

À grandes enjambées, j'ai traversé le hall marbré jusqu'à l'ascenseur. Contre mon flanc, dans une mallette de cuir, un pistolet était caché.

L'ascenseur a grimpé au centre du bâtiment. J'ai déposé le porte-documents et enfoncé mes mains dans mes poches. Lorsque nous avons atteint le troisième niveau, j'ai adressé un sourire au garçon d'ascenseur en lui remettant un pourboire. Puis j'ai pris mes affaires et j'ai avancé sur la moquette bleu marine. À droite, à gauche, droit devant puis de l'autre côté des portes vitrées de la suite 372. « Docteur Thérémine ? » a fait la secrétaire, et j'ai dit : « En effet », et elle a répliqué : « M. Grimes est prêt à vous recevoir. »

Et j'ai répondu : « Splendide. »

Le bureau de Bert Grimes n'était pas très grand. Le petit homme rondet vêtu d'un habit de tweed s'est levé pour m'accueillir, tendant la main comme un garçon de *deli* aurait tendu un sandwich.

— Le fabricant de miracles en personne ! s'est-il exclamé. Merci d'être venu.

Je l'appelais par son prénom. J'ai pris place dans un fauteuil confortable en face de Bert et pendant une heure, nous avons discuté des applications industrielles de la technologie télécontact. Il gloussait et caquettait. Je croisais mes jambes au genou. Je disais : « Exactement, Bert. » Il m'a montré des papiers, nous avons évoqué des chiffres, et contre la patte avant droite du fauteuil se trouvait une mallette qui contenait un pistolet.

Il était midi sept lorsque Bert a refermé le dossier sur son bureau. Il m'a offert un autre sandwich au salami en guise de poignée de main.

— Eh bien, voilà voilà.

— Ce fut un plaisir, comme toujours.

— Il faudra qu'on vous invite à souper, Joanie et moi. Vous emmènerez une petite amie.

— Certainement, ai-je dit en ramassant ma valise.

— Vous fréquentez toujours la blonde? Comment s'appelait-elle... Judith?

J'ai de nouveau serré la main de Bert. Il m'a conduit jusqu'à l'ascenseur. Nous avons attendu que les portes s'ouvrent. Au bout du corridor, un concierge passait le balai. Il ne cessait de m'examiner. J'ai remarqué que, malgré son bleu de travail poussiéreux, il portait des chaussures en cuir verni. Il balayait le plancher comme un homme qui n'avait pas souvent balayé un plancher. Ses yeux étaient comme des clous.

Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes.

— Bonne journée, a lancé Bert Grimes.

— À vous aussi.

L'ascenseur s'est refermé. J'ai souri au liftier, le même que plus tôt, un Noir avec une tache de naissance sur le menton.

— Bonjour.

— Bonjour.

— Merci.

— Oui, monsieur.

Nous sommes descendus. L'ascenseur ne s'est pas arrêté au deuxième. Alors que nous approchions du rez-de-chaussée, j'ai plaqué ma main sur mon front en m'écriant :

— Damnation!

— Monsieur?

— J'ai oublié quelque chose au 372.

— Vous voulez y retourner?

— S'il vous plaît.

— Oui, monsieur.

Le garçon a enfoncé un bouton, tiré sur un levier, et dans la cage d'ascenseur, la cabine a éprouvé une secousse. Nous avons commencé à remonter. Je me souvenais de la carte de l'édifice Dolores, du plan replié dans la poche de mon veston, et j'ai imaginé ses frontières s'étaler, pivoter.

— C'était quelque chose d'important, ai-je précisé.

— Oui, monsieur.

Dans l'ascenseur, l'air était parfaitement frais. Le liftier était de bonne humeur. Il croyait que nous étions des compagnons de voyage, des camarades d'infortune. Il n'en était rien. Lorsque nous sommes revenus au troisième, je lui ai adressé un signe de tête et lui ai demandé de ne pas m'attendre.

— Bonne chance, monsieur.

Je me suis engagé dans le corridor désert, faisant mine d'entreprendre la vingtaine de pas qui menaient au bureau de Bert Grimes : à droite, à gauche, droit devant.

Mais sitôt les portes de la cabine refermées, j'ai tourné les talons. J'ai poussé contre le lourd battant qui menait à la cage d'escalier, j'ai débouitoné mon veston et gravi les marches prestement, sans toucher à la rampe.

Je suis monté jusqu'au huitième étage.

Les murs étaient argentés, le plancher de linoléum, argenté lui aussi, et les portes peintes de couleurs dignes de la chambre forte d'une banque : rouge flamboyant, vert forêt, gris éclatant. J'ai poursuivi mon chemin dans un couloir où chaque porte était marquée d'un numéro : 872, 874, 876. La plupart étaient fermées à l'exception de deux, entrebâillées sur des hommes inoffensifs qui grignotaient leur dîner.

J'ai atteint un croisement. Je n'ai pas eu besoin de la carte pliée dans ma poche. Je me souvenais. J'ai tourné à gauche. Je tenais une mallette qui dissimulait un pistolet. Arrivé à un autre croisement, j'ai bifurqué à droite. Il y avait des portes en métal, des portes en verre, des portes en bois ; 845, 843, 841. Derrière les battants, les visages des hommes semblaient moins inoffensifs. Leurs regards volaient vers moi lorsque je passais. Ils étaient près des classeurs remplis de secrets ; j'étais le vent qui file à travers les arbres. J'ai tourné à gauche et poussé une porte ornée d'une décalcomanie du drapeau américain. Le corridor était vide. Mes pas résonnaient. J'ai marché plus doucement – 826, 824. Comme j'approchais du 818, je me suis rendu compte que je retenais mon souffle.

J'ai pris une respiration puis, avec mon index, j'ai essuyé une couche de sueur sur ma lèvre supérieure.

Au tournant suivant, le concierge, le concierge que j'avais aperçu en bas, le concierge aux yeux d'acier de carbone martelé, était en train de balayer un plancher immaculé. Il avait la tête baissée mais à mon arrivée, son corps entier s'est incliné pour pivoter de sorte qu'il s'est retrouvé face à moi, légèrement courbé, les dents serrées.

— Bonjour, a-t-il dit.

Ses chaussures étaient trop élégantes pour appartenir à un concierge.

— Bonjour, ai-je répondu.

Je me tenais devant la porte numéro 818. Elle était grise. La clé que m'avait remise Lev reposait dans ma main, froide comme une lame. Le concierge ne m'avait pas quitté des yeux et je n'avais pas cessé de le regarder. J'ai souri avec raideur avant de tourner la clé dans la serrure, je suis entré dans la pièce 818 et j'ai refermé derrière moi, dos au battant. J'ai tendu l'oreille. Un fin trait de lumière filtrait sous la porte. J'ai attendu en silence. Je n'entendais rien – ni respiration, ni bruit de pas, ni balai. La pièce 818 était plongée dans l'obscurité, et si le concierge était un agent, un espion quelconque, alors à cet instant précis, il écoutait, lui aussi. De l'autre côté de la cloison, son oreille était au même niveau que la mienne. Il calculait ce que je faisais, l'endroit où je me trouvais, les possibilités que je sois armé. Il était les États-Unis d'Amérique; j'étais l'Union des républiques socialistes soviétiques. Il glissait la main dans sa salopette pour en tirer un pistolet chargé.

Je me suis accroupi dans le noir. La petite bande de lumière en provenance du couloir colorait le carrelage. J'ai posé ma mallette sur le sol et fait sauter les fermoirs dans un bruit assourdissant. J'ai imaginé le concierge ouvrant la porte d'un coup de pied et m'écrasant face contre terre. J'ai imaginé des balles. J'ai pris le pistolet dans ma main et l'ai enfoui dans la poche de mon veston. Puis je me suis relevé et j'ai fait tourner la poignée. En un mouvement d'une extraordinaire rapidité, j'ai ouvert le battant, mon doigt tendu sur la gâchette de l'arme cachée dans ma poche, mes yeux rivés sur le point dans l'espace où je m'attendais à capter ce regard d'acier.

Mais il n'était pas là. Le corridor était vide.

Je suis rentré dans le local numéro 818 et j'ai allumé. C'était un dépôt rempli de classeurs. Il n'y avait pas moyen de verrouiller la porte depuis l'intérieur. J'ai ramassé le porte-documents et l'ai mis sur la table, au centre de la pièce. Puis j'ai placé le pistolet à côté, j'ai retiré mon veston, posé mes mains à plat sur la surface de la table, et je les ai observées. Je suis resté ainsi jusqu'à ce que mes tremblements cessent.

J'ai alors redressé la tête, tiré les épingles recourbées de ma poche et lu les étiquettes des classeurs verrouillés dont j'étais venu dévaliser les entrailles.



Certaines choses sont faciles à briser : il suffit de les lancer contre un mur, de murmurer quelques mots. D'autres sont moins fragiles. Elles ne peuvent être détruites si négligemment. Ainsi en va-t-il des serrures : pour neutraliser leur raison d'être, il faut les connaître en profondeur, comme on connaît certains visages. Il faut comprendre les clics et les tics de leurs gorges, les pivots de leurs cavités métalliques. Je ne savais pas crocheter une serrure. J'ai tapoté le premier petit cercle argenté en le scrutant. Je me demandais combien de temps il faudrait pour que quelqu'un entre dans cette pièce et me surprenne en train de tripoter ces boîtes qui ne m'appartenaient pas. Je n'avais pas le temps d'échouer. Le verrou n'était qu'un objet complexe qui finirait par se défaire, tout comme bien d'autres choses compliquées s'étaient démantelées. J'ai heurté la serrure une autre fois, pensant aux autres verrous que j'avais rencontrés, à leurs articulations bien huilées ; j'ai évalué la taille et le style du mécanisme qui se trouvait devant moi. Dans mes mains, je tenais mes deux épingles, mes crochets ; l'une comme une pièce d'acier aplatie et recourbée, l'autre comme un fil rigide replié. J'ai réfléchi à la manière dont on pouvait utiliser ces outils. J'ai pris le premier et l'ai enfoncé dans la serrure où il est resté coincé. Juste au-dessus, j'ai inséré le deuxième crochet. Ce mouvement n'a produit aucun son. Doucement, lentement, j'ai poussé vers

l'intérieur, cherchant un lointain contact, de petits sillons, des points sensibles. Entre mes mains, les instruments devenaient malléables. Vers le haut de la fente, j'ai détecté d'infimes creux que j'ai caressés avec le bout de l'épingle. J'avais l'impression d'être caché, d'être très fort.

Les crochets ont frémi; mes mains ont bougé. Je percevais de petits changements précis, des pressions, des mouvements. J'ai poussé la première épingle, la plus large, vers le côté et toute la serrure a semblé frissonner. J'ai répété l'opération une fois de plus et avec un cliquètement, le profond tiroir du classeur s'est ébranlé jusqu'à ma poitrine.

Une longue rangée de dossiers. Mille feuilles de papier.

J'ai agi rapidement, cherchant mes douze dossiers parmi les rames de pages dactylographiées, les acétates et les documents ronéotypés. Il y avait des brevets, des notes de service, des listes d'adresses et d'employés. Il y avait des plans de ponts, des schémas de turbines. Chaque dossier semblait marqué d'un sceau différent, comme s'il s'agissait d'archives de nobles. Je me demandais qui avait tapé ou griffonné ces codes sur chaque chemise. 1223-BO-1A10E. Était-ce là l'énigme d'un espion, d'un bureaucrate ou d'un ingénieur? Et moi, qu'est-ce que j'étais à présent, fouinant dans les documents d'un ministère étranger? Avais-je renoncé à quelque chose ou bien gagné quelque chose?

Quatre des dossiers de ma liste se trouvaient dans le premier classeur. De minces chemises de papier kraft qui n'avaient rien d'exceptionnel. Elles étaient désormais empilées à côté de mon pistolet chargé.

Je me suis avancé vers un deuxième classeur. À nouveau, j'ai inséré mes outils dans le minuscule verrou. J'écoutais avec mes doigts, cambrioleur sensible. Je ne pouvais m'empêcher de jeter un œil par-dessus mon épaule toutes les deux secondes, observant la porte close, l'imperceptible rai de lumière du corridor. J'attendais les ombres, les pas ou la silhouette de l'ennemi qui se profilerait dans l'embrasure. Le deuxième classeur s'est ouvert. Un autre tiroir rempli de papiers. 2988-TY-0H76C, 5297-TY-1T43P, 8196-TY-3U42I, toutes ces histoires jamais racontées, et enfin,

3102-TY-IO49B; une autre de mes aiguilles dans la botte de foin. 3102-TY-IO49B était non pas un dossier mais une enveloppe. Personne ne pouvait me voir; j'ai regardé à l'intérieur. Il s'agissait d'une liasse de timbres-poste. Rien d'autre que des timbres-poste. J'ai fixé ces timbres orange, 3102-TY-IO49B, m'interrogeant sur leur secret, me demandant s'ils contaminaient les lettres sur lesquelles on les apposait ou s'ils les magnifiaient.

La pile de dossiers volés grandissait. J'ai ouvert un troisième classeur, un quatrième. J'ai entendu des bruits de pas dans le corridor et je me suis figé; les pas ont dépassé la porte et se sont éloignés. Sur mes côtes, je sentais l'air du système de ventilation. Les empreintes moites de mes pouces s'imprimaient sur une chemise en carton crème. Dans ce tiroir se trouvaient des cartables de cuir fin remplis de documents. PERS 01, PERS 02, PERS 03... Mais PERS 07, l'objet de ma quête et dernier article sur ma liste, n'y était pas. Il manquait aussi PERS 04 et PERS 06. Ces dossiers avaient-ils été éliminés? Étaient-ils dissimulés dans un autre meuble? J'ai relu les étiquettes des classeurs qui étaient fermés. J'ai entendu des bruits de pas dans le corridor et je me suis figé; les pas ont dépassé la porte et se sont éloignés. J'ai ouvert un cinquième classeur en trafiquant le verrou avec mes épingles d'argent. PERS 07 n'était pas là non plus. J'ai ouvert un sixième classeur, j'ai entendu des pas, je me suis figé. J'ai regardé derrière moi et j'ai attendu. Rien, rien. Rien puis, comme s'il y avait un fantôme dans la pièce, un des tiroirs de métal s'est refermé. Le son qu'il a émis avait quelque chose de terriblement final, à la fois retentissant et parfaitement étroit, comme le trait d'un bureaucrate qui coche une liste, comme le chien d'un revolver. Une fissure qui s'insinue sur le moteur d'un avion.

J'ai baissé les yeux. PERS 07 se trouvait dans le tiroir devant moi. Un calepin blanc.

Alors que je m'emparais du carnet, la porte de la salle 818 s'est ouverte avec fracas. C'était comme si un cyclone avait touché terre. J'ai sursauté, heurté le tiroir avec ma main et je me suis égratigné les jointures pendant que le mécanisme se refermait avec un violent claquement. Mon regard s'est tourné vers l'entrée pour y rencontrer une paire de chaussures de cuir verni, mais pas le visage du solennel

préposé, l'adversaire que j'anticipais. À la place se tenait Danny Finch, encadré de lumière, comme la première illustration d'un manuscrit enluminé. Son veston était déboutonné. Il avait les cheveux blonds et les yeux bleu clair, et il ne portait pas de jumelles autour du cou. Sa poitrine se soulevait à chaque inspiration, ma poitrine se gonflait avec les miennes et je ne lui ai pas souri, je ne l'ai pas salué; je le dévisageais comme s'il m'avait déjà fait du tort.

Sa main droite a bougé. Mon regard a couru vers mon pistolet gris qui reposait tranquille sur sa table, et Danny Finch l'a tout de suite aperçu et il s'est élancé en tendant les bras, et je me suis élancé avec lui vers le même centre de cette pièce sans fenêtre. Mais je n'allais pas vers le pistolet. Je visais Danny Finch. Il y avait une table entre nous et je l'ai contournée; un pas vers l'avant, mon poids sur ma jambe arrière. J'ai foncé avec un coup de pied, *jing gerk*, fracassant son genou droit. Il a chancelé. Mon poing a rencontré son visage, mes jointures perpendiculaires au sol, et j'ai laissé ma main tomber. Comme un levier sur un pivot, j'ai enfoncé mon coude dans son épaule et il est tombé sur le côté. Il est tombé tout d'un coup. Sa tête a effleuré le coin d'un classeur et heurté le sol avec un bruit de claquement de mains. Un claquement et nous nous sommes retrouvés ainsi, deux formes fixes. Les membres de Danny Finch étaient repliés près de deux des pattes de la table. Je continuais de suivre mon mouvement: mon genou avant replié et mes bras en *jong sao*, tendus et détendus. Sur la table, l'impeccable pile de dossiers. Un innocent pistolet de métal. Il y avait une minuscule fissure sur le front de Danny Finch et un filet de sang se dessinait maintenant sur le plancher. Je voyais une partie de son cerveau. J'ai enjambé son corps et refermé la porte. Les classeurs étaient clos pour la plupart, en ordre, complètement inertes. Le seul désordre était Danny Finch. J'ai examiné ma jointure, là où le rebord d'une tablette métallique l'avait éraflée. Mes mains étaient immobiles. Mes gestes avaient été efficaces et exacts, l'aboutissement de mes apprentissages. Pendant un bref instant, je me suis senti comme une sorte de maître. Puis j'ai réprimé l'envie de vomir. Je me suis rendu compte que j'étais encore ivre. Mon estomac révolté, ma poitrine haletante. Mes oreilles, mon encolure, mes poignets bouillants. J'étais un incommensurable lâche. J'ai pris mon veston sur le dossier de la chaise et ramassé ma mallette qui n'avait pas été

atteinte par le sang. J'ai fait sauter les fermoirs et j'y ai rangé le pistolet, les douze dossiers, mon veston. À mes pieds, Danny Finch gisait, mort. Je l'avais tué de mes mains. Je tentais de me rappeler ce qu'il m'avait dit, lors de notre rencontre, des années auparavant. Je tentais de me souvenir s'il y avait en lui une quelconque malice, la capacité de tuer.

En bras de chemise, je suis sorti de la pièce avec ma valise, enfermant le corps de Danny Finch avec les archives. Le plancher du corridor ressemblait à une longue langue de toundra. Je tournais un coin après l'autre et, dans l'onde de choc de l'adrénaline, j'ai découvert que j'étais terriblement furieux, bouillant de rage envers Danny Finch et les Karl et Pash et l'homme qui disait s'appeler Lev. Une colère rugissante qui fouettait mon cœur. J'ai croisé l'inoffensif concierge qui, adossé à un cadre de porte, faisait de l'œil à une secrétaire; je suis redescendu au troisième par les escaliers et je me suis dit : *J'étais seul quand je l'ai rencontré dans cette petite pièce. Personne ne m'a forcé.*

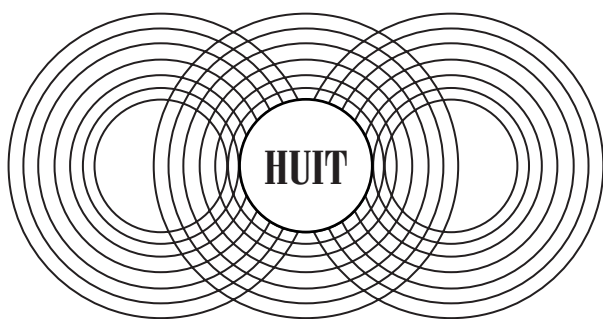
Je me suis souvenu du son de la porte lorsqu'elle s'était brusquement ouverte. Je me suis souvenu de la manière dont tu m'avais regardé la nuit précédente, Clara, à l'extérieur du Savoy, en cet instant stérile où nous nous étions quittés.

Debout dans l'ascenseur, à côté du liftier à la tache de naissance au menton, j'ai déclaré :

— Rez-de-chaussée.

Il a répondu :

— Ça descend.



AMNÉSIE

Je sais les questions que tu te poses. Tu te demandes : était-il obligé de tuer cet homme ? Qu'a-t-il ressenti ? Cela l'a-t-il anéanti ? Tu te poses aussi les autres questions : m'étais-je assuré que Danny Finch était bien mort ? N'avais-je pas mis mes empreintes digitales partout ? Et qu'en était-il du gardien de sécurité, à la réception, et de son registre des entrées et des sorties ?

J'ai fini par connaître les réponses à certaines de ces interrogations. Quant au reste, je ne sais toujours pas. Quand je suis monté dans la berline grise des Karl et que nous avons quitté l'édifice Dolores en trombe, je ne leur ai pas dit que j'avais tué Danny Finch. J'ai ouvert la mallette sur le banc à côté de moi et ils ont vu les dossiers, vu le pistolet, puis je me suis calé dans mon siège, silencieux jusqu'à notre arrivée devant chez moi. Après qu'ils m'eurent laissé sortir, je me suis rendu au coin de la rue où un homme vêtu d'un long tablier tirait du chop suey d'un seau. Affamé, j'ai porté les nouilles du plat à ma bouche en grinçant des dents. Quand je suis rentré à la maison, je me suis regardé dans le miroir. Mon visage était constellé de sauce et d'échalotes, et mes yeux étaient ce qu'ils avaient toujours été.

Pendant des semaines, j'ai attendu que la police vienne m'arrêter. Je gardais la porte d'entrée verrouillée. L'immeuble de grès brun de la 54^e Rue me semblait soudainement bancal, vulnérable, facile à envahir. Ils défonceraient le battant, ils se rueraient dans l'escalier et je me détacherais de mes câbles et de mes condensateurs pendant qu'ils fondraient sur moi avec leurs matraques omniscientes. Mais au lieu de cela, mes élèves sonnaient, et mes amis se faufilaient par l'arrière. Je leur expliquais que j'avais peur des cambrioleurs et ils levaient les yeux au ciel. J'avais reçu un coup de fil d'un journaliste du *Times* qui souhaitait recueillir mes commentaires au sujet d'une de mes connaissances, le compositeur Edgard Varèse. « Il est charmant, avais-je murmuré. Tout à fait charmant. » J'avais raccroché en me demandant si c'était un test, un piège, une équipe d'agents gouvernementaux qui appelaient pour vérifier que j'étais bien chez moi. Je m'étais rendu aux fenêtres. La rue était remplie de filles en jupes, de chiens en laisse et de pigeons pareils à des taches d'huile volantes.

Les mois ont passé, inexplicablement, des mois entiers. Peu importe quand on avait fini par découvrir le corps de Danny Finch, son crâne brisé, l'histoire n'avait pas figuré dans les journaux. Aucun policier n'est venu me chercher, aucun détective n'a pris mes empreintes digitales. S'il y avait des agents, des espions ou des seigneurs qui me suspectaient, ces spectres s'étaient armés de patience. Ils menaient une guerre de longue haleine. Dans leur univers de l'ombre, ils devaient bien se douter que Lev Termen n'était pas le seul soldat des Soviétiques.

Je n'avais pas le sentiment d'être une personne. Si on m'avait arraché les mains et la tête, on aurait trouvé de l'amiante, de la craie pilée, des tas de chiffons. Tout mon sang s'était écoulé, il formait une flaque lisse à l'extérieur du Savoy. Je riais avec mes amis, je me penchais sur mes outils, je percevais le passage des saisons sur New York et je demeurais un scientifique, un ingénieur, un homme qui participait à des réunions; j'étais la partie externe de moi-même et non plus l'intérieur. On a aboli la prohibition et j'ai bu un verre de cherry solitaire.

Bientôt, une autre année a débuté. J'allais à mes rencontres mensuelles avec Karl et Karl, par devoir auraient-ils dit, mais ce

n'était qu'une apparence de devoir, le contre-pas mécanique d'un soldat. Les Karl me saoulaient. Je leur racontais les joyeux riens qui remplissaient mes journées. Ils croyaient peut-être que la gnôle me rendait honnête. Je me présentais aux réunions qu'ils organisaient, je serrais des mains, je signalais des papiers. De temps en temps, ils me demandaient de voler, de prendre des photos en catimini, mais je bâclais ces missions en oubliant de retirer le capuchon de l'objectif, en subtilisant le mauvais document dans le mauvais dossier. Ces bévues n'étaient ni délibérées ni accidentelles. Je ne sais pas ce qu'elles étaient. Avec Schillinger et Frances, je suis allé voir *It Happened One Night*, riant comme un singe sans ressentir quoi que ce soit.

— Léon, comment allez-vous ? m'a demandé Lucie Rosen un jour. Accroupie dans l'entrée, elle détachait ses chaussures.

— Bien.

Elle a levé les yeux pour me regarder.

— Vous êtes sûr ?

— Je suis très jovial.

Personne ne voulait de mes thérémines. Mes rendez-vous avec les Bert Grimes de ce monde concernaient toujours le télécontact – mon tour de passe-passe de détection invisible. Les vitrines des boutiques s'illuminaient, les étalages s'animaient devant chaque passant. Le plan qu'avait élaboré Nate Stone pour la devanture de Macy's avait fait un tabac ; il était devenu riche et n'arrêtait pas de m'embêter avec ses nouveaux stratagèmes. « Venez me voir, disait-il, j'ai un truc à vous demander. » Dès mon arrivée, j'affrontais la litanie d'idées dont il me bombardait, des demi-concepts et des chimères lancées le long de sa table de cuisine en marbre. Perchée tout près, une secrétaire était penchée sur sa machine à écrire.

Des moulins à vent qui tournent, suggérait Nate. Des livres qui s'ouvrent et se referment.

— Ou des chiens électriques qui aboient pour avoir de la nourriture pour chiens. Ou plutôt des chats !

— Des chats qui aboient ?

- Des chats qui miaulent.
- Pour de la nourriture pour chiens?
- De la nourriture pour *chats*!

La machine à écrire tintait.

Je jouais les Russes imbéciles parce que Nate était trop ennuyeux. Ses idées à mille dollars qui visaient à vendre des boutons de manchettes ou du papier hygiénique constituaient toutes une variante esthétique du même mécanisme de base. J'avais inventé la radio-vigile plus de quinze ans auparavant et ces rencontres avec Nate et cette maudite machine qui tintait ne faisaient que souligner l'insignifiance de mon travail du moment. Avec affliction, je pensais à Sasha, svelte et suffisant, qui consacrait chacune de ses journées à la recherche. « Vous pourriez faire pleuvoir quand un client regarde les parapluies? » demandait Nate. Pendant qu'il envisageait la magie du commerce, je ne voyais rien d'autre que les mêmes vieilles servocommandes rattachées à des seaux ruisselants.

Ma demi-vie s'est poursuivie ainsi. La secrétaire de Nate m'envoyait des procès-verbaux en copie carbone. Je restais éveillé toute la nuit à retirer des moteurs de moulins pour les visser à l'intérieur de livres creux. Nous étions en 1934 et c'était mon gagne-pain.

J'essayais de ne pas penser à toi. Quand, malgré tout, tu me venais à l'esprit, je m'efforçais d'oublier ton visage. Je l'obligeais à s'effacer, de l'eau versée sur une aquarelle. Un jour, tu ne serais plus qu'une fille comme une autre, une silhouette, une jupe. J'avais connu bien des silhouettes.

Quand tu m'as dit *Non*, Clara, c'est comme si tu avais rejeté une loi. *Ce n'est pas ça*, avais-tu dit, réfutant non pas mon hypothèse, mais ma conclusion. Ce n'était pas une question de persuasion. Je n'aurais pas pu te ramener au Savoy pour te convaincre que la gravité, que la mort n'existent pas. C'était une question de preuve. J'avais besoin d'une preuve d'amour irrécusable, et je ne savais pas où la trouver. *Ce n'est pas ça*, avais-tu dit. Les particules n'étaient pas là. L'équation était insoluble. J'ai appris qu'il y avait une autre manière d'interpréter les données. Elle était hideuse et déchirante. Un monde qui n'était pas ce qu'il semblait être.

Dans cet univers erroné, rien n'échappait à la fragilité. Quels seraient les prochains principes à tomber? Quelles vérités se révéleraient fausses? J'étais un scientifique et un meurtrier. J'étais seul. Étais-je même vivant au fond, au plus profond de moi, là où je me sentais si vide, la nuit?

Je me souviens d'un soir où je rentrais chez moi à pied sur la 7^e Avenue. Il faisait noir. J'arrivais à la hauteur du magasin Lerner qui était fermé, abandonné jusqu'au lendemain matin. Lev Sergueïevitch Termen, soixante kilogrammes, en complet Howell, et rien d'autre. Je suis passé devant les treize fenêtres de la boutique et, une à une, elles se sont illuminées.



Par un petit matin d'automne, j'ai décidé d'aller voir Katia. Le soleil n'était pas encore levé. J'ai descendu l'escalier pour me faire à déjeuner et en entrant dans la cuisine, j'ai ressenti une soudaine nostalgie pour l'épaisse confiture rouge qu'elle faisait chaque été. J'avais envie de cette confiture, et pourtant je n'arrivais même pas à me rappeler quelles baies elle y mettait. Cet oubli me remplissait de honte. J'ai pris quelques tranches de jambon dans la glacière et je me suis assis devant un bout de pain rassis et mon assiette de charcuterie. J'essayais d'imaginer le goût des framboises russes, ou celui des canneberges, des airelles, des myrtilles, des baies de sorbier.

Au guichet de Penn Station, j'ai acheté un billet pour le New Jersey. J'ai marché sur le quai en pensant à ceux de Leningrad et à leurs fiers piliers de marbre. J'avais pris des centaines de trains à partir de Nikolaïevski, Oktiabrski, Leningradski, cette gare aux mille noms. J'avais mon *mandat*, à l'époque. Une carte avec les mots *Vladimir Ilitch Lénine*. Que son souvenir soit illuminé. Mes machines étaient rangées dans des caisses et j'étais lancé sur les rails comme la flèche des Soviets, rapide et certain, portant la bonne parole de l'électricité et des vérités indiscutables. À Kazan et Samara, j'avais rempli des salles pleines de bois et d'air avec mes câbles qui serpentaient dans leurs boîtes, mais c'était sans

supercherie que je présentais mes inventions aux habitants. Je n'étais pas un charlatan.

Seul dans le wagon, je me suis assis avec mes mains entre mes cuisses. Nous avons quitté la station en retard. Je n'avais pas apporté de livre. C'était la première fois que je passais sous le fleuve Hudson. L'endroit ne me semblait pas nouveau. Les murs du souterrain étaient invisibles dans l'obscurité et on n'entendait pas la rivière, seulement le *clac-clac*, *clac-clac* du train, et j'avais l'impression d'être sur une route infinie, tout droit vers l'enfer. J'en ai oublié les prouesses d'ingénierie du tunnel, les années de plans de travail et d'excavation prudente, et lorsque nous avons émergé à la lumière du jour, j'ai pris une longue inspiration pleine de gratitude.

Nous avons continué, *clac-clac*. Par la fenêtre, je contemplais le paysage morne qui entourait la ville. Ici et là, une grange blanche, une rivière grise, les étapes d'un pèlerinage. Je me suis surpris à attendre avec impatience le contrôleur du train, l'homme qui entrerait et déchirerait ce bout de papier.

J'avais vu Katia pour la dernière fois quatre ans auparavant, dans les loges de Carnegie Hall. Une centaine de messieurs en complets noirs, des dandys en crépon, une procession de dames couvertes de taffetas et de bijoux, les Steinway et les Rockefeller, les Rosen et les Schillinger, les Bolotine et la petite Yolochka, des crevettes et des œufs mimosa, du vin et de la mousse, des affiches et des câbles enroulés, et Ekaterina Pavlova Termen, mon secret tapi dans un coin, serrant ses coudes dans ses mains. Ne va pas t'imaginer que je l'ai ignorée. Je suis allé la saluer. Je lui ai dit combien j'étais surpris de la voir là, je me suis attardé. Je me demandais si elle était venue pour m'embarrasser. Tant d'autres personnes m'attendaient un peu partout dans la salle. Je me suis éloigné, mais je suis revenu avec une assiette de melon et de gravlax. Elle a picoré les câpres. Elle portait une robe quelconque et un collier criard et démodé. Lorsque je l'ai présentée à Otis Skinner, elle a opiné à ses propos, mais je ne crois pas qu'elle comprenait ce qu'il disait. Son anglais était mauvais. J'ai réalisé qu'elle ne savait sans doute pas qui il était. En russe, je lui ai dit :

— C'est un acteur.

— Oui, a-t-elle rétorqué. J'avais deviné, il n'arrête pas de parler.

Je n'avais pas aimé Otis Skinner dans *Kismet*, mais il était venu à mon concert. Il racontait des histoires d'éternuements au milieu du tournage des scènes de harem. Katia restait là comme une statuette délavée. Après un moment, j'ai trouvé une excuse pour la quitter, mais je me retournais souvent pour la regarder. À travers la foule enjouée, j'entrevois ses bras, son dos, son profil, toujours des angles droits, comme si elle avait été sculptée au burin. Puis, finalement, elle a disparu.

À Newark, je suis descendu pour prendre la ligne Érié. Je me suis assis à côté d'un père et son fils. L'homme avait mon âge. Quant au petit, je n'en étais pas certain; seuls les parents semblent capables de deviner l'âge des enfants. C'était un garçon aux cheveux blonds avec un hâle cuivré d'été. Il tenait une ampoule.

— Bonjour, m'a-t-il dit.

— Bonjour, ai-je répondu.

Son père m'a adressé un signe de tête.

Le garçon a tapoté la fenêtre du wagon avec son ampoule.

— Fais attention, l'a averti son père.

Je me suis demandé pourquoi il avait une ampoule, pourquoi il n'était pas à l'école. Où allait-il avec son père? L'ampoule était-elle neuve ou grillée? Le gamin a de nouveau frappé l'objet contre la vitre.

Son père lui a lancé un regard noir.

— Léon, a-t-il dit avec sévérité.

Le garçon a soupiré.

— Oui, papa.

Un garçon nommé Léon, transportant une ampoule à travers le New Jersey.

J'ai appelé à l'hôpital depuis la gare de Paterson.

— Pourriez-vous me mettre en communication avec Katia Termen? ai-je demandé à la téléphoniste.

— Qui?

— Katia Termen. Elle est infirmière.

— Vous voulez dire Catherine Termen?

— Oui.

— Puis-je savoir qui appelle?

— C'est M. Termen.

— Un moment, je vous prie.

Katia a répondu en anglais.

— *Hello?* a-t-elle dit d'une voix traînante qui montait dans les aigus.

Je reconnaissais à peine sa voix.

— *Hello*, ai-je répliqué.

— Oui?

— C'est Lev.

Je lui ai dit que j'étais à Paterson. Elle n'était ni amicale ni froide. J'ai ajouté que j'étais venu pour la voir.

— Quand?

— Ce soir? ai-je proposé.

— Je ne peux pas ce soir, Lev. Il y a une fête pour une des filles.

Nous parlions anglais.

— Plus tôt, alors?

Il y a eu un bref silence.

— À l'heure du dîner, peut-être. J'ai un peu de temps.

— Où est-ce que je pourrais te retrouver?

— Viens au sanatorium.

— D'accord.

— Attends dehors.

— À l'extérieur du sanatorium.

— Oui, Valley View, a-t-elle dit.

— Comment ?

Elle avait prononcé *valley* « vêli ».

— Valley View.

— Vêli View ?

— Valley View, a-t-elle crié avec colère.

— Je suis désolé, je ne t'avais pas bien comprise.

Je l'ai attendue devant Valley View peu après une heure. C'était un petit hôpital pour tuberculeux, avec un gazon soigné et des plates-bandes vides, et mille feuilles rouges et brunes suspendues aux branches des arbres comme de vieux ornements. Un chemin solitaire menait du portail jusqu'au centre de la pelouse. Un patient était affaissé dans un fauteuil roulant. J'ai détourné le regard, et je me suis installé sur un banc. Le sentier était fait de cette sorte de gravier poussiéreux qui tapisse les chaussures et transforme l'ourlet des pantalons en parchemin. Une calèche est passée en cahotant, les chevaux projetant de la poudre tout autour d'eux, et je me suis représenté mon visage, couvert d'une fine couche de poussière.

Et puis, soudain, Katia était devant moi, les mains sur les hanches, vêtue d'un uniforme immaculé. J'ai senti mon cœur bondir.

Je me suis levé. J'ai salué ma femme.

Elle semblait n'avoir pas changé. Son menton retroussé et ses longues jambes, sa figure ovale comme un camée. Une bouche fine et élégante. Des cheveux bruns, plus courts que jamais, mais séparés à droite, comme avant. Elle avait toujours été menue; elle était encore plus gracile dans son uniforme. Mince, étroite au niveau des épaules, une petite ceinture encerclant sa taille. Elle avait vingt ans le jour de notre mariage, dix ans plus tôt. Maintenant, des rides bordaient ses yeux, des yeux clairs et doux qui n'étaient pas rieurs. Comme la saison.

Elle sentait la lessive et le vinaigre, mais elle avait gardé son odeur – un souvenir que je n'arrivais pas à cerner. De la neige, des livres, un cardigan neuf.

Quelque chose élançait dans ma mâchoire. Je m'efforçais de penser à New York. J'ai relevé la tête.

— Te voilà donc, « Catherine », ai-je dit en anglais.

Katia a secoué la tête.

— Tu te présentes à la gare, comme ça?

Sa voix était fine comme du papier.

— Tu n'aurais pas pu appeler avant? Tu apparais comme un fantôme. J'ai un emploi, Lev. Je n'ai pas une vie comme la tienne – une vie de luxe. Ma seule pause de la journée, et je me retrouve ici avec toi...

— Je suis désolé, je...

Ma voix s'est éteinte.

— Eh bien, qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui ne va pas?

J'ai dégluti.

— Rien.

— Alors pourquoi es-tu ici à m'attendre devant une grille?

— Je...

J'ai de nouveau avalé puis je me suis tourné vers le portail.

— Cet hôpital m'a l'air d'un endroit très bien pour travailler.

— Ce n'est pas un hôpital, c'est un sanatorium, a répliqué Katia.

Elle a repoussé une mèche de cheveux derrière son oreille. Elle portait deux petits bracelets au poignet. C'était moi qui lui avais offert l'un d'eux, dix ans auparavant. Je ne reconnaissais pas l'autre. Elle a marmonné quelque chose pour elle-même, puis levé les yeux vers moi.

— Eh bien, marchons, au moins.

Côte à côte, nous nous sommes mis en route, et dans ce mouvement parallèle à la fois étrange et familier, j'ai soudain aperçu son alliance, là, à sa main droite. J'ai fourré mes poings dans mes poches, puis j'ai regardé non pas vers elle, mais en direction de la colline. J'aurais aimé lui avoir apporté quelque chose, une fleur, une boîte de chocolats. Je n'avais apporté que mes mains nues.

Plus tard, nous étions dans les hautes herbes. La conversation était banale : des questions sur la météo, la santé, la famille.

— Et ton frère ? ai-je demandé.

Elle paraissait si friable.

— Sasha ? Tu n'es même pas resté en contact avec Sasha ?

— Ça fait quelque temps.

— Quelque temps ?

Elle a reniflé.

— Deux ans ? Trois ?

Cela en faisait quatre.

— Je savais que tu n'écrivais pas à nos amis ni à mes parents, mais Sasha ? *C'est un scientifique !*

Elle avait prononcé ces mots d'un ton moqueur, comme s'il s'agissait d'un titre de noblesse.

— Tu es si occupé que tu ne peux même pas dicter une lettre à un de tes collègues, maintenant ?

Je me suis raclé la gorge.

— Ce n'est pas ça.

— C'est quoi, alors, Liova ?

Je l'ai regardée. Elle se montrait délibérément méchante. Je ne pouvais pas la blâmer.

— Dis-moi comment va Sasha.

— Pas mal.

Elle a pris une inspiration.

— Comme les autres. Pas mal, sans plus. Les temps sont durs, Lev.

Elle a soupiré.

— On entend des histoires. Parfois, on dirait que les lettres sont rédigées au-dessus... non, *sur* de la glace.

— Mais certainement pas pour des gens comme Sasha.

Elle a haussé ses petites épaules.

— Les raisons pour lesquelles je ne retourne pas en Russie sont nombreuses.

J'ai fixé le sol.

— Oui.

— Et toi?

Elle m'a dévisagé à travers ses cils bruns.

— Tu rentres à la maison?

— À Leningrad?

— Oui.

— Je reste, pour l'instant. J'ai beaucoup à faire. Des contrats, des inventions. Toujours plus de travail chaque semaine. Beaucoup de réunions.

— Un de nos docteurs a acheté un thérémine. Il a dit que c'était totalement impossible.

— Oui, ça peut être difficile. Il faut être habile.

— C'est un chirurgien.

Elle a gloussé en croisant les bras.

— Il a dit que c'était comme essayer de manger une tarte avec une pelle.

— Ces jours-ci, nous mettons de côté le thérémine pour passer à d'autres projets.

— Oui.

— Divers types de capteurs qui fonctionnent avec la résistance électromagnétique du corps, certains configurés en séquence...

Elle ne manifestait aucun intérêt.

— ... ou en conjonction avec des mesures géothermiques; je fais des tests en vue d'applications navales et aériennes. Du moment que l'on comprend les principes, les manières de les implanter sont infinies.

— Tu dois voir du pays, a-t-elle commenté d'un ton égal.

— Il y a beaucoup, beaucoup de réunions. Des dîners à Rockefeller

Plaza et à l'Empire State. NYU, MIT, Columbia...

— Tu es toujours dans Midtown? a-t-elle murmuré.

— Quatre étages et un sous-sol.

Elle a esquissé un petit sourire.

— Le dortoir est à peine assez grand pour Judy et moi. Nous ne pouvons occuper la cuisine qu'une à la fois. Si elle se fait à dîner, je dois attendre sur mon lit qu'elle ait terminé. C'est marrant. Parfois, je fais semblant qu'elle est ma servante. « Judy! Des rôties! »

— J'ai une très grande cuisine. Connais-tu Tommy Dorsey?

Elle m'a fait signe que oui, ce qui m'a surpris un peu.

— Il vient parfois à mes soupers. Et George et Ira Gershwin aussi. On s'entasse là-dedans avec les filles, on rit, on cuisine.

— Avec les filles?

Nous avons pénétré dans un boisé et nous commençons à gravir une pente. Malgré l'inclinaison, nous feignons de nous balader sans effort. Katia m'avait légèrement devancé. *Avec les filles.* Ces mots flottaient dans les airs. Je savais qu'ils flotteraient ainsi avant de les dire, mais je les avais prononcés quand même. C'était comme si je voulais nous amener à un arbre en particulier, pour revoir une inscription que nous y aurions gravée.

— Est-ce que tu fréquentes quelqu'un? ai-je demandé.

— Non.

— Tu peux, tu sais. Après ton arrivée ici, nous avons convenu que...

— Oui, bien sûr, je sais. J'ai fréquenté quelqu'un, mais plus maintenant.

— Je suis désolé.

— Je n'ai pas besoin de ta compassion.

Ces paroles auraient pu être amères, mais elles ne l'étaient pas. Elle les avait dites simplement, presque avec légèreté. Je la regardais devant moi sur le sentier, son profil piqueté par la lumière, le dos droit dans son uniforme. Katia n'avait pas besoin de ma compassion.

J'ai baissé la tête. Dix ans plus tôt, je l'avais rencontrée sur le pas de la porte de Sasha. Une belle fille aux bras chargés d'outils. Un bouquet d'outils. Nous nous étions mariés si vite. J'avais fait une erreur. Ce n'était pas que je m'étais montré négligent dans mes calculs, c'était que je recherchais la mauvaise somme. La petite sœur de Sasha, belle fille aux bras chargés d'outils, révérencieuse et malheureuse. Elle voulait nous voir avaler du bortch clair pour le souper, puis s'asseoir à mes côtés, tricotant pendant que je lisais les journaux. Elle souhaitait que nous adoptions un chien. Elle espérait que je me lasse de mes machines pour passer mes après-midi à construire des armoires de cuisine, que nous déménagions en campagne pour vivre seuls au milieu d'une vallée, mangeant les pommes des arbres qui entoureraient notre datcha.

La deuxième fois que j'étais allé à Paris, je l'avais emmenée. La Ville lumière, la ville de l'amour : peut-être pourrais-je réparer mon erreur. Nous étions alors mariés depuis trois ans. Mais elle avait détesté le goût du pain français, l'eau froide qui ruisselait dans les ruelles. Elle haïssait le bain qui ne lui était pas familier, et la manière dont les Parisiennes la regardaient. « Liova, c'est de la merde, tout ça », disait-elle.

Je lui avais remis de l'argent, une carte où j'avais encerclé le Louvre, la tour Eiffel et les Galeries Lafayette. Lors de l'une des fêtes à l'Opéra, j'avais demandé à une fille aux cheveux noirs où aller pour trouver des chaussures. Elle avait vidé sa coupe de champagne d'un seul long trait. « Rue Meslay », avait-elle décrété. Le lendemain, j'avais répété à Katia : « Rue Meslay. Vas-y, achète tout ce que tu veux. » Elle était revenue avec une paire de pantoufles. « En vélin », avait-elle précisé. J'avais haussé les épaules; elle s'était mise à hurler. « Pourquoi tu n'es pas fâché? » Elles avaient coûté trois cents francs. Nous avons crié sous le chandelier en cristal de notre chambre d'hôtel. Puis j'étais sorti.

« Il faut qu'on mette fin à tout ça », avais-je prononcé le matin de mon départ pour les États-Unis.

Étendue dans le lit, elle avait fermé les yeux.

Quand j'étais monté à bord du *Majestic*, j'étais inscrit sur le registre comme célibataire, je ne sais pas pourquoi. Je m'étais senti bizarrement vengé.

À mon arrivée à New York, j'avais reçu un télégramme.

JE NE POURRAI PAS ATTENDRE, disait-il.

J'avais répondu : ALORS N'ATTENDS PAS.

Elle avait pris un bateau. C'était un malentendu délibéré, comme si elle avait décidé de faire de sa vie une mauvaise blague.

Katia et moi étions maintenant mariés depuis dix ans. Elle n'avait pas besoin de ma compassion.

Elle s'est assise sur un rocher.

— Pourquoi es-tu ici ?

Je n'avais pas préparé de réponse.

— Lev ?

— Une visite à une vieille amie...

Elle a examiné ses mains.

— Tu vas bien ?

— Merveilleusement bien. Et toi, tu vas bien ?

Je l'ai vue serrer les dents.

— Pourquoi parlons-nous en anglais ? ai-je demandé.

— Tu es un affreux petit homme. Tu ne vas pas bien et nous ne sommes pas de vieux amis. Es-tu venu jusque dans le New Jersey, jusque dans une forêt d'érables rien que pour me raconter des mensonges pathétiques ? Pourquoi es-tu ici ? Pour me dire que tu m'aimes ? Pour dénigrer la vie que je mène ? Ou bien pour m'annoncer que tu vas mourir, ou quelque chose du genre ?

Un écureuil a traversé le sentier en courant et zigzagué entre les arbres. Le vent était tombé et l'air semblait profondément immobile. Par une éclaircie entre les troncs, j'arrivais à voir le sanatorium au pied de la butte, les bâtiments regroupés tout près, un pâturage parsemé de vaches. Un aigle tournoyait dans l'espace vide.

Je me suis frotté les yeux.

Le ton de Katia s'est modifié.

— Lev?

Je me suis accroupi dans mon complet.

— Lev, je ne voulais pas... Es-tu malade?

J'ai ramassé un bout d'écorce de bouleau, message abandonné.

— Je ne suis pas malade, ai-je dit.

Elle m'observait en bougeant à peine.

— Je suis seul.

J'ai senti son regard changer.

— Il y avait une femme, ai-je ajouté.

Elle s'est redressée, comme un édifice qui se reconstitue lentement. Sur son visage, les seules couleurs se concentraient sur les lèvres et les yeux. Je l'ai vue choisir ce qu'elle allait répondre.

Elle s'est levée.

— Je m'en fiche, a-t-elle dit.

Elle a lissé sa jupe avec ses mains avant de redescendre le long du chemin.



Je suis resté à Paterson pour la nuit. Non loin de l'auberge, un quatuor à cordes jouait du Haydn dans une église. Une musique faite de tours stupéfiants, de fleurs, de souffles et d'élans. Le quatuor qui l'interprétait était médiocre. Le violoncelliste jouait sans grâce, les violonistes sonnaient comme des automates d'argile. Seul l'altiste était capable de beauté. J'aurais voulu que les autres musiciens meurent, qu'il n'y ait plus que ce fidèle alto sous les vitraux éteints.

J'ai songé aux framboises. Aux canneberges, aux airelles, aux bleuets, aux baies de sorbier.



Lorsque je suis rentré chez moi à Manhattan, Lucie Rosen se trouvait seule au deuxième. Elle s'exerçait. C'était un de ces matins étranges et lugubres où le vent est humide et les gratte-ciel grugent les nuages noirs. Lucie n'avait pas allumé. Elle se dressait dans la pénombre avec son thérémine, répétant deux lignes basses. Arrivé en haut des marches, je l'ai observée. La tempête avait pris d'assaut son visage. Elle paraissait féroce, presque foudroyée.

— Bonjour, ai-je dit lorsqu'elle s'est arrêtée.

— Bonjour.

Avec son poignet, elle a lissé la sueur sur sa joue.

— Sonorité exceptionnelle.

À ces mots, Lucie s'est mise à pleurer par petits sanglots contenus. Je lui ai offert un mouchoir. Le thérémine nous séparait.

— Je suis désolée, a-t-elle dit.

— Mais non.

Elle s'est tamponné les yeux et a roulé le mouchoir en boule dans le creux de sa paume. J'ignore pourquoi je me suis alors souvenu que la maison lui appartenait. Je me sentais si fatigué. Je suis resté à ses côtés à me demander si elle et Walter étaient en train de divorcer, si elle allait déménager en Inde ou en Californie ou à Cape Cod. J'ai posé une main sur son épaule.

— Ça va aller, l'ai-je encouragée.

Elle a dégluti.

— Où étiez-vous hier soir ?

— Où ? Dans le New Jersey...

— Le concert.

Je ne comprenais pas.

— À l'hôtel de ville.

— Ici ?

— Le concert de Clara, a-t-elle précisé d'un ton amer.

Je suis resté coi.

— À l'hôtel de ville. Elle a joué du thérémine.

Lucie, ma meilleure élève, semblait sur le point de se remettre à pleurer.

— Léon, c'était magnifique. C'était tellement beau.

Il n'y a eu ni tonnerre ni éclairs. Il n'a pas plu de la journée. Les nuages ont passé et disparu, et Lucie m'a raconté ton premier récital, où tu avais interprété des pièces de Beethoven, de Tchaïkovski et de Saint-Saëns sur un thérémine orné d'enjolivures dorées, de fleurs roses, rouges et bleues. Le plus beau solo jamais entendu.

— Elle tenait ses mains comme ça, expliquait Lucie en me montrant. Comme ça.



Quand l'hiver est arrivé, les rues se sont remplies de neige. Les tuyaux de la maison ont gelé. J'ai inventé un radiateur autonome qui s'allumait lorsqu'il faisait froid. Assis dans mon atelier, je regardais son voyant clignoter.

Le *sifu* est mort. Jin est venu m'en informer. Il m'a demandé pourquoi j'avais cessé de fréquenter le *kwoon* et je lui ai dit que j'avais tué un homme, et que ce jour-là je m'étais rendu compte que je serais incapable de retourner dans une salle à l'autre bout de la ville pour exécuter les mêmes mouvements. Jin a gloussé; il croyait que je plaisantais. « Tu as peur d'être devenu trop vieux! » a-t-il lancé.

Je n'allais pas danser. Je n'allais pas aux soupers mondains avec Frances et Schillinger. Tommy Dorsey et George Gershwin ne venaient pas manger des spaghettis à la maison. Je ratais mes rendez-vous, je restais dans mon lit, étendu sur le dos, imaginant des machines qui ne fonctionnaient pas.

J'ai demandé à divorcer de Ekaterina Pavlova Termen de Paterson, New Jersey.

En février, la sonnette a retenti. Elle tintait, encore et encore. Je ne répondais pas, mais le visiteur ne se laissait pas démonter.

Qui qu'il fût, il était collé au bouton, libérant le timbre dans l'immeuble en entier. C'est peut-être un gamin qui joue les emmerdeurs, ai-je pensé. Ou alors un malappris qui veut attirer mon attention. Je refusais de bouger. Je suis demeuré étendu sur le dos, dans mon lit. J'ai froncé les sourcils.

Puis il y a eu un fracas, le bruit sourd d'une porte qu'on enfonce et du verre qui éclate. Je me suis redressé, droit comme un piquet. Je sentais mon cœur cogner dans ma poitrine.

Les amis de Danny Finch, ai-je pensé.

J'ai regardé autour de moi en quête d'un semblant d'arme, un bâton, un couteau, ou encore un revolver, mortel, parfait. Je ne pouvais pas attendre les mains vides. Je me suis emparé d'un marteau. Sur la pointe des pieds, je me suis rendu au haut de l'escalier. Quelqu'un approchait, quelqu'un de massif; je percevais le bruit de ses pas, semblable au premier fracas d'une avalanche. J'ai entendu une paume s'abattre sur la rambarde. J'ai transféré mon poids sur ma jambe gauche que j'ai fléchie. Puis j'ai soulevé le marteau. J'ai attendu, pantelant.

Comme un ours brun qui revient, Pash est apparu sur le palier. Il paraissait mesurer douze pieds. Ses cheveux s'étaient clairsemés, mais ses yeux étaient toujours du même bleu pâle.

— Lev Sergueïevitch Termen! a-t-il tonné. Le roi du termenvox!

Il a plaqué son regard sur moi en me tendant sa patte que j'ai saisie et serrée comme si je secouais une porte pour vérifier qu'elle était bien verrouillée.

— Pash, ai-je balbutié.

Il a éclaté de rire.

— Et moi, dirais-tu que je suis le prince du termenvox? Un baron?

— Où étais-tu passé?

— Je travaillais dur.

Il avait maigri. Il sentait la nature, l'odeur d'un lieu sempervirent où une créature hibernerait.

— Je ne peux pas en dire autant de toi.

J'étais sans voix. Je respirais comme un enfant. J'étais une cabane emportée par un ouragan puis reposée au sol.

Pash a inspecté l'atelier avec curiosité, l'évaluant d'un œil à la fois approbateur et insatisfait. Il a tapoté le dessus d'un thérémine, frôlé un boîtier télécontact démonté, soulevé le rebord de la toile qui abritait les cyprès.

— Eh bien, eh bien, a-t-il fait en riant d'un rire de vieil ami.

Il s'est tourné vers moi.

— Tu ne peux pas savoir combien de fois je me suis imaginé traîner ici.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— J'ai été envoyé ailleurs, Lev.

Il s'est penché pour farfouiller dans son sac. Mon radiateur intelligent a émis un toussotement avant de se mettre en marche. J'avais oublié combien Pash prenait de la place. J'avais oublié à quel point je connaissais sa silhouette – le réconfort d'une forme familière qui farfouille dans un sac. Ma poitrine me paraissait compressée. Avec des gestes brusques, Pash a extirpé une sculpture d'aigle en bois et une paire de chaussons en suède.

— Pour toi, a-t-il déclaré.

Le volatile était plus petit qu'une assiette à dessert, et son visage renfermait quelque chose de dément. Une inscription gravée indiquait E PLURIBUS UNUM.

— Les Américains raffolent de ces machins patriotiques, a expliqué Pash. Ils n'en ont jamais assez.

Son anglais semblait plus fluide, plus naturel qu'avant.

— Celui-là vient d'Oklahoma City.

— Euh, merci ?

— Et ça, ce ne sont pas des pantoufles.

Il a enfoncé les chaussons de suède dans mes mains. Ils étaient doux et souples, cousus de minuscules perles jaune moutarde.

— Des mocassins, a-t-il déclaré. Les Indiens en portent pour pouvoir s'approcher furtivement.

— Et je...

— Comme ça, toi aussi tu pourras surprendre les gens, maintenant.

Il a gloussé de nouveau, puissant et heureux.

— Non?

Mais son rire s'est évanoui. Pash me sondait de son regard. Il s'est frotté la lèvre.

— Ça va?

— Oui.

Il a fait claquer sa langue en acquiesçant.

— Ça va, maintenant, Lev. Nous allons bien tous les deux.

Je retournais l'aigle en bois dans mes mains.

— Pash, où étais-tu pendant tout ce temps?

Pendant un instant, il a fixé le plancher. Je croyais qu'il se préparait à lancer une boutade, une esquive, mais au lieu de cela, sa voix s'est dépouillée complètement.

— Lev, rien n'est plus noble que le travail. Un bon travail. Ça vaut mieux que la fortune et la célébrité. Mieux qu'un million de filles.

Son regard s'est perché sur le mien.

Dans le clair-obscur, j'ai plissé les yeux.

— Ils m'ont envoyé ailleurs, a-t-il expliqué en haussant les épaules. Après le krach, certaines affaires requéraient mon expertise, d'abord au Texas, puis en Oklahoma. Quelques années en Floride. Au Colorado. Des histoires de syndicats, de ports, des trucs que tu n'as pas à savoir. Nos supérieurs avaient besoin que j'aille colmater les brèches.

— Tu n'aurais pas pu m'avertir?

— Ils m'ont demandé d'être discret, a-t-il rétorqué avec légèreté. Tu n'es pas une petite fleur délicate, Lev. Tu t'en es sorti. Je savais que tu en étais capable. Et puis, d'autres agents ont pris le relais. On s'est occupé de toi?

Occupé de moi, ai-je pensé.

Mes réponses sont devenues cassantes.

— Ça a été un désastre. J'ai presque tout perdu. Presque tout abandonné.

— Et pourtant, nous voilà ici.

Il a poussé un long soupir.

— Malgré tout, nous sommes toujours ici.

Il m'a alors semblé distant. Ses yeux s'étaient posés sur le miroir en haut de l'âtre. On aurait dit qu'il observait une sorte de construction lente et qu'il attendait de trouver une façon de la décrire.

— Tous les jours, l'un d'entre nous pourrait tout lâcher. Nous pourrions certainement abandonner. Mais nous ne le faisons pas, Lev. Pas moi. Pas toi.

Son regard est revenu vers mes haut-parleurs en cyprès qui se dressaient sous la toile.

— Parce que nous servons. Parce qu'il y a du bon dans ce que nous faisons. Une fin vers laquelle nous tendons. La noblesse du rêve soviétique, n'est-ce pas ? Et le travail lui-même, ne l'oublions pas. Et en matière de travail, professeur Termen, vous êtes un génie.

Il a haussé les épaules. Son visage était ce qu'il était : des yeux brillants, une bouche étroite, un nez en gourdin. Il a souri.

— Souviens-toi : tu es un seigneur des airs.

J'avais rencontré cet homme à Berlin ; ma vie était liée à lui et même aujourd'hui, je le connaissais à peine. À ce moment, j'ai eu l'impression que maintenant que tu étais partie, Clara, Pash comprenait mieux que moi-même ce dont j'étais capable, ce que je voulais, et la manière d'y arriver.

— Je m'excuse d'avoir disparu, Lev.

Il a appuyé son corps contre le chambranle de la porte.

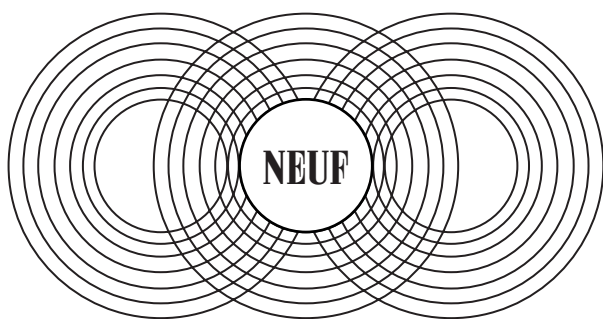
— Mais je suis de retour, et malgré ce miroir menteur, nous sommes toujours de jeunes hommes. Tu as tes mocassins, j'ai un nouveau numéro de téléphone et je propose, si tu es partant, que l'on finisse ce que nous avons commencé ensemble. L'inventeur et

son partenaire silencieux, cerveaux et experts, espions ingénieux, filous. Ha! Des anguilles sous les roches à un million de Manhattan.

Il n'y a pas eu de décision. J'ai simplement pris une grande inspiration et ce souffle était un oui. J'ai senti quelque chose de lourd quitter mes épaules. J'ai pensé à une grue qui se hissait au-dessus de la pièce.

Quelque part dans la maison, une horloge a sonné l'heure. Toujours dans l'encadrement de la porte, Pash a étendu le bras, pointant au-delà du plancher de l'atelier, plus loin que les cyprès et le piano, par-dessus le radiateur intelligent, l'endroit où deux thérémynes impeccablement assemblés se tenaient côte à côte.

— Je suis terriblement rouillé, Lev, mais que dirais-tu d'un petit duo?



MAIN DANS LA MAIN

Je suis devenu un espion à part entière. Ce qui n'avait été qu'une demi-mesure est devenu total. Mes distractions se sont effacées, ma mission s'est clarifiée. Je passerais à travers les murs.

Pash a fait nettoyer ma maison par une équipe de trois femmes, des Roumaines en combinaisons de travail, les cheveux remontés. « Allez-y! » leur a-t-il dit. Il m'a emmené au port et, à bord d'un ferry, nous avons fait le tour de la statue de la Liberté.

— Quelles sont tes idées? m'a-t-il demandé.

— Mes idées pour quoi?

— Tes idées pour les Américains.

Et dans la lumière blanche du jour, sur les flots agités, j'ai réalisé que j'avais effectivement des idées. Mille idées.

— Mais il n'y a que le télécontact qui se vend, ai-je allégué.

— Eh bien, harponnons d'autres baleines, a lancé Pash.

Le studio était tranquille. Je ne prenais plus de nouveaux élèves et je laissais les vétérans à eux-mêmes. Lucie avait pansé ses blessures pendant deux semaines, après quoi elle s'était mise à répéter sans arrêt, du matin à minuit. Je l'entendais à travers le plancher, mais je n'allais pas la rejoindre. J'avais mes mille idées. Compas et règle à

la main, pinces crocodile au collet, je me penchais sur mille feuilles de papier.

À New York, j'avais toujours été inventeur, mais durant les premières années, seule ma curiosité me guidait : je suivais mes lubies et nous attendions les télégrammes des capitaines d'industrie. À présent, j'étais plus malin. Je savais quels endroits Pash souhaitait infiltrer, alors j'imaginai ce qu'on pouvait y désirer, et je le construisais.

J'avais parfois besoin d'aide. Avec Pash, je me suis rendu à l'atelier d'un ouilleur de Boston et j'ai remis à l'homme un plan de vingt pages. « Fabriquez ceci », ai-je demandé. Nous avons pris le tramway jusqu'à l'autre bout de la ville, vers le bureau en sous-sol d'un professeur. « Parlons du télégraphe », ai-je déclaré. J'ai passé six jours à fouiller dans les livres de la bibliothèque de l'université. Parfois, une idée est comme une personne qu'on entraperçoit juste avant qu'elle ne disparaisse au coin d'une rue : il reste encore à assimiler l'ensemble de sa silhouette. J'avais du mal avec l'anglais écrit, mais les nombres, les diagrammes et les formules possèdent une certaine universalité. Lorsque je ne comprenais pas un texte, je faisais appel à un professeur vacataire, lauréat d'un prix Nobel. J'avais passé près d'une décennie aux États-Unis à ramasser les cartes d'hommes brillants pour ensuite les jeter sur mon bureau. Les femmes de ménage roumaines les avaient rangées par ordre alphabétique dans une boîte à chaussures. Quand je voulais en savoir plus sur le chemin de fer, j'appelais l'ingénieur en chef de l'Union Pacific. Quand j'avais des questions au sujet des avions, j'appelais le doyen du Département d'aéronautique du Massachusetts Institute of Technology. Quand je m'interrogeais sur les mécanismes fondamentaux de l'univers, j'appelais Albert Einstein. Puis j'appelais Griffiths de chez Douglas Aircraft et le lieutenant Groves de la marine.

Je m'attablais dans des restaurants avec Pash, je déchirais le gratin d'une soupe à l'oignon et je déclarais :

— C'est dans la poche.

Du revers de la main, Pash éloignait la fumée de cigarette d'un voisin de table.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends ça.

Après le soir de nos retrouvailles, il n'a jamais évoqué ses années d'absence. Il disait ne se soucier que du présent, mais je relevais des changements en lui. Un hâle autour de son cou et de ses poignets. À ses manches, des boutons ordinaires au lieu de boutons de manchettes. Il était plus mince, un peu trop pour son vieil habit. Et pourtant, dans ses yeux, aucun fantôme. Ses mains ne tremblaient pas. Son porte-documents, propre et sans usure, contenait toujours autant de papiers.

Je continuais à rencontrer Karl et Karl deux fois par mois au petit casse-croûte. « Dis aux hommes de Mud Tony's tout ce qu'ils veulent savoir », m'avait dit Pash. Il avait d'autres chats à fouetter que ceux qui fouillaient dans les poubelles de L'Aujourd'hui. Il chassait la baleine. Je m'asseyais donc avec les Karl sur notre banquette habituelle, sirotant ma vodka coutumière. Malgré mes protestations, ils croyaient encore avoir besoin d'alcool pour me délier la langue. Quant à l'autre Lev, mon adversaire dégarni, il ne s'était pas remontré. J'ai demandé à Pash s'il le connaissait, lui décrivant son visage, ses vêtements et la manière dont il se tenait.

— Je ne connais pas ce Lev-là.

— Il a peut-être un autre nom ?

Pash a changé de sujet. D'un point de vue professionnel, lui et les Karl étaient de lointains cousins. « Ils sont des parenthèses, m'a-t-il assuré, sans conséquence. » Entre ces parenthèses, j'avais néanmoins abattu un homme et vu le sang couler de sa tête. Je ne l'avais dit à personne, ni aux Karl, ni à Pash. Cela me hantait, et pourtant je ne me délestais pas du souvenir de cet acte. Un meurtre privé, un échange entre deux personnes du haut du huitième étage.

Je ne savais pas qui exactement donnait ses ordres à Pash, seulement qu'avec lui, je pouvais accomplir n'importe quoi. Je n'avais rien à craindre. Quand je me suis plaint que les autres agents me saoulaient, que je quittais nos réunions malade et perdu, il m'a apporté une livre de beurre.

— Mange ça avant.

— Manger ça ? Comment ?

— Avec une cuiller. Ou un couteau.

Je me suis armé d'une cuiller à thé.

— Au complet?

— C'est l'antidote à la vodka, a expliqué Pash. Un secret du métier.

J'avalais donc une livre de beurre tous les quinze jours. Je buvais en regardant Karl et Karl droit dans les yeux avec le sentiment de m'appartenir.

Au bout d'un mois, nous sommes retournés à l'atelier de l'outilleur bostonien. Il nous a montré ce que son équipe avait construit pour nous : deux lourdes arches presque aussi larges que le garage, remplies de composantes électriques. J'ai fait le tour avec des voltmètres afin de vérifier les circuits.

— Ça fait quoi? a demandé un ouvrier mince comme une paire de pinces à long bec.

— Ça détecte le métal, ai-je dit.

— Pourquoi?

Pash a tendu un chèque au patron.

— Pour les gangsters.

Nous avons chargé les détecteurs de métal dans un camion pour les transporter jusqu'à New York et les installer dans un entrepôt près de l'aérodrome Curtiss. Nous avons engagé des acteurs, des hommes portant des costumes gris, des chapeaux de feutre et des pistolets vides. Nous avons embauché un traiteur : faux-filets et pâtisseries à étages, l'ordinaire des geôliers. Les représentants d'Alcatraz sont arrivés dans des limousines noires. Ils avaient des visages anguleux, des poignées de main impitoyables. Ils se sont repus à la table chargée de viande rouge et de gâteau des anges.

— Et voilà! me suis-je exclamé, comme s'ils ne savaient pas ce qu'ils étaient venus voir.

Les arches se dressaient comme des monolithes anciens. Les hommes d'Alcatraz avaient traversé dix États pour examiner ces inventions, évaluer leur utilité pour la première superprison du pays. Ils ont croisé les bras. Pash a signalé aux acteurs, nos faux

gangsters, de franchir le portail. Ils ont défilé, plastronné, joué les furtifs – ils ne pouvaient s'en empêcher, c'était leur meilleur rôle depuis des semaines. Certains étaient désarmés; ils ont passé les arches sans incident. Mais les autres, ceux dont le veston était renflé, dont la ceinture dissimulait un secret, ceux-là ont déclenché les alarmes. Le bronze de leurs pistolets chatouillait les champs électromagnétiques.

Les gardiens ont voulu essayer. Ils m'ont remis leurs ceintures, leurs montres, leurs lunettes. « Vos alliances, messieurs! » ai-je ajouté en tendant la main. Comme des écoliers obéissants, ils m'ont cédé tous leurs trésors. Puis ils ont traversé les arches, sans un son. J'ai adressé un signe à Pash, qui les a suivis.

À son passage, l'alarme a retenti. Sans sourire, il a déclaré :

— Vous voyez.

— Nous voyons, ont répliqué les hommes de San Francisco en le dévisageant.

Leur décision est arrivée par télégramme une semaine plus tard. Alcatraz se doterait des détecteurs de métal magiques de Thérémine. Une arcade à l'entrée du bloc cellulaire, une aux quais, une à l'extérieur du réfectoire et une autre chevauchant la voie d'accès principale des ouvriers. Nous sommes retournés à l'atelier de l'outilleur et cette fois, nous l'avons payé d'avance.

Au même moment, nous rencontrions les forces aériennes et Boeing afin de leur présenter de nouvelles versions de l'altimètre. Leur décision est arrivée par télégramme. L'Army Air Corps des États-Unis allait se munir du cadran magique de Thérémine. Nous avons approché les services d'incendie pour parler de détecteurs de fumée, les représentants des chemins de fer pour discuter de signalisation ferroviaire, des gros bonnets du télégraphe pour examiner mon idée d'une machine à écrire interurbaine. J'ai appelé au bureau de Henry Ford pour leur dire que leurs voitures pourraient s'équiper d'indicateurs automatisés avertissant que la batterie faiblissait, que le moteur avait besoin d'huile. J'avais des plans pour une signalisation navale, des microphones sans fil, des postes de radio privés pour la police. Je faisonais la science, Pash poussait la paperasse, et tout le monde invitait les Russes dans son salon.



Vue du ciel, la Californie m'a fait penser à une carte vaste et compliquée. Un dessin à une échelle de soixante-dix pour cent et moi, perché loin au-dessus, armé de jumelles. C'était mon premier vol. J'étais à la fois terrifié et euphorique. Euphorique pour une raison évidente : dans les airs s'élevaient dix-sept mille livres de métal, le terrestre monté au ciel. Rarement me suis-je senti plus vivant que dans ce moment de vertige où les roues de l'avion ont quitté le sol comme si l'appareil d'aluminium avait tout simplement été cueilli. Mais j'étais également rempli d'une appréhension d'ingénieur. C'était là un engin d'une immense complexité, doté d'un millier de vis dont un certain nombre auraient pu être mal fixées. Dans la grande fraternité des ingénieurs, notre secret honteux est le suivant : nous errons. Nous bâclons et cafouillons. Ces mots paraissent comiques, innocents, mais nos échecs ne sont pas toujours anodins. Certaines de nos bévues sont impardonnables.

Mon avion a volé entre New York et San Francisco sans s'écraser. Après l'atterrissage, j'ai quitté la géniale machine en titubant. Un homme portait une pancarte portant l'inscription THÉRÉMINE. « Bienvenue en Californie », a-t-il déclaré en me tendant une orange. Lorsque j'ai saisi son cadeau, un souvenir inattendu m'a happé : le regard clair, si clair de Vladimir Ilitch Lénine (que son souvenir soit illuminé), le jour de notre rencontre. Je tenais une orange dans ma main droite. Ma mission se poursuivait.

J'étais là pour visiter Alcatraz; je me suis donc rendu à Alcatraz, rocher cruel flottant dans la baie de San Francisco. Le ferry nous y a conduits silencieusement, sans commentaire, et pourtant mes doigts se serraient sur la rambarde. C'était une affreuse destination. Le moteur ronronnait et du bleu subsistait dans le ciel nuageux, mais je sentais le malheur qui habitait cette construction grise et le jardin hanté tapi en son centre. Notre bateau était venu seul.

« Bonjour, docteur Thérémine », ont dit les fonctionnaires. *Bonjour, bonjour, bonjour.* J'ignorais si c'était mon imagination qui faisait apparaître des paires d'yeux à travers les grilles du haut. « Bonjour, docteur Thérémine, bienvenue! » Entouré par un cercle

d'officiels, je me suis agenouillé près d'un détecteur de métal pour vérifier les circuits, dénuder un câble. Ils riaient, lançaient des blagues. Au-delà de ce périmètre, il n'y avait ni son, ni mouvement. Je le savais uniquement pour l'avoir lu : trois cents hommes à qui on interdisait de parler étaient enfermés là. Pash m'avait demandé de découvrir la répartition des blocs – est-ce que les meurtriers étaient gardés avec les espions, les violeurs avec les plastiqueurs? Al Capone partageait-il une cellule avec Machine Gun Kelly? Il ne s'agissait pas que de simple curiosité; c'était l'objet de ce voyage, le genre d'information que nous souhaitions obtenir en construisant ces machines. Mais pendant ces heures passées à Alcatraz, j'étais incapable de me décider à fouiner dans les affaires des occupants. Il n'y avait pas moyen de me faufiler dans les corridors pour tirer des dossiers des classeurs. Alors j'ai coupé des câbles et j'ai testé le voltage, à l'affût du souffle des hommes dans leurs cellules. Je ne crois pas au châtiment divin, mais dans le ventre de cette prison, je savais que je tentais le destin. J'étais un meurtrier, un voleur dont les mains libres fleuraient l'huile d'orange.

Jusqu'à ce que le ferry me ramène sur la terre ferme et que je grimpe à bord d'un avion pour repartir, j'attendais qu'une voix vienne me dire *Bonjour, docteur Thérémine*, une voix tranchante qui me conduirait dans un cachot où je m'étendrais sur une paille pour compter les heures jusqu'au jour de ma mort.

C'est différent, sur ce bateau. Ici, je me permets de me languir de toi, Clara. De me souvenir de chaque instant. Je ne peux pas quitter ma chambre et ma nourriture m'est apportée par un étranger. Mais ce voyage ne sera pas long. Bientôt, nous arriverons à un port où les panneaux seront écrits dans ma langue maternelle. Les marins déverrouilleront ma cabine et je franchirai la passerelle pour entrer en Russie, ma terre natale, où je pourrai réaliser tous mes rêves si je le souhaite, où je pourrai servir une cause noble. Tout viendra à point, d'une manière ou d'une autre. C'est la première loi de la thermodynamique : rien ne se perd.



Les deux Karl avaient sorti leurs calepins.

— Centimètres ou pouces ? a demandé le moustachu.

— Pouces, ai-je répondu.

Mes mains étaient posées à plat sur la table.

— Quelle hauteur ?

— Six pouces.

Ils ont hoché la tête en notant les chiffres – les dimensions des silencieux utilisés dans les monoplans Douglas O-43, sous contrat avec l'Army Air Corps des États-Unis. Je fournissais à Douglas des prototypes d'altimètres et dans le processus, j'avais acquis les plans de certains avions.

Le Karl à barbe m'a examiné.

— Tu es sûr de ces dimensions ?

— Oui.

— Tu ne consultes même pas tes notes.

J'ai approuvé du menton.

— Comment tu fais pour te souvenir des mesures ?

— Je m'en souviens.

Les Karl ne souriaient pas.

L'un d'eux a tiré une liasse de papiers de sa mallette. Ses yeux ont glissé jusqu'au bas de la page. Il y a eu un long silence.

— Lev, souhaites-tu demeurer aux États-Unis ?

J'ai levé les yeux, surpris.

— Oui.

— Il y a un problème de visa.

— Ça peut se régler ?

Karl a pincé les lèvres.

— Il me reste beaucoup à faire pour notre pays, ai-je plaidé.

Les hommes ont échangé un regard. Finalement, l'un d'eux a lâché :

— Tu as une bonne femme ?

— Une bonne femme ?

— Oui.

— Oui, ai-je répondu instinctivement, sur la défensive.

J'ai croisé mes mains sur mes cuisses.

— Alors marie-toi, a dit le Karl barbu. Ça rendrait les choses beaucoup plus faciles.



J'observais un homme et une femme qui s'envoyaient la main de part et d'autre d'une intersection. Il portait un uniforme d'ouvrier; elle trimballait un sac de provisions. Leurs cheveux étaient brun clair, deux tons différents. Au départ, leurs gestes disaient *je te vois*, tout simplement. Puis ils les ont répétés presque timidement, par amour. Petit à petit, c'est devenu une blague – des signaux de plus en plus exagérés, une caricature de salut. Ils riaient, leurs visages rayonnaient de bonheur. Puis la foule a envahi l'intersection et je ne les ai pas vus se rejoindre. Je me suis demandé si les retrouvailles avaient été à la hauteur des salutations.

À ce moment, je me sentais comme une armoire vide. J'étais fait de bon bois, de bois solide. Chaque matin, quelqu'un ouvrait mes larges portes pour insérer une nouvelle liasse de papiers dans un endroit désigné, et les étagères croulaient sous les piles de feuilles, des kilomètres de contrats, et pourtant, je le savais, cette armoire demeurait vide. Peut-être un tiroir verrouillé dormait-il en son centre. Un tiroir qui contenait peut-être un objet de valeur, et peut-être existait-il une clé, quelque part. Je ne savais pas.

Pash continuait à mener nos affaires. Il s'occupait des registres, et je fabriquais des objets qu'il échangeait ensuite.

En 1937, je t'ai entendue à la radio. Tu jouais *Kaddish* de Ravel au théramine. Ton exécution était réfléchie, époustouflante, meilleure que toutes les interprétations au violon que j'avais entendues. La pureté du son du théramine donnait l'impression que la pièce

était une chose inhérente, nouménale, spontanée, un trésor qui avait toujours existé.

Je crois que j'avais attendu une coïncidence.

Deux jours plus tard, je t'ai téléphoné.

— Est-ce que Clara est là?

— C'est moi.

— C'est Léon Thérémine.

— Je sais.

— Tu te souviens de moi?

Tu as émis un petit rire.

— Léon.

— J'aimerais te fabriquer un nouvel instrument.

Nous nous sommes rencontrés en terrain neutre, à Grand Central Station. Je t'ai attendue sur la mezzanine. Je voulais te voir avant que tu m'aperçoives. Il est difficile de repérer quelqu'un depuis la mezzanine de Grand Central Station : les voyageurs traversent le hall en des trajectoires uniques, comme des aigrettes de pissenlits emportées dans un tourbillon. Chaque fois que je tentais d'isoler une personne, un soudain essaim l'obscurcissait. Le chaos semblait régner, mais je savais qu'il n'en était rien; même ces parcours, avec un peu de temps, auraient pu être anticipés. Transposer les données sur des graphiques, déterminer les constantes, prendre en compte l'âge, la profession, la destination. En contemplant le maelstrom des silhouettes, je me suis demandé si on pouvait ultimement tout connaître.

Tu te distinguais de la masse par ton immobilité. Une femme coiffée d'un chapeau cloche posé de travers, vêtue d'un manteau trois-quarts ouvert. De petites épaules. Des gants. Je suis descendu, mon cœur chargeait dans ma poitrine, dix mille chevaux au galop sur la plaine. L'air dormant de la gare avec sa lumière plate et dorée. Tu as levé la main, tu m'as salué. Tu n'avais pas changé.

Tu n'avais pas changé, tu n'avais pas changé.

— Bonjour.

— Bonjour, Léon.

Sur ton visage se lisait l'hésitation, quelque chose qui ressemblait à de la prudence. En un sens, cela m'a rendu fier, la mémoire qui jouait sur ta manière de me regarder.

— Tu vas bien ? ai-je demandé.

— Oui. Et toi ?

— Je t'ai apporté ceci.

Tu as serré les lèvres avant d'accepter la rose.

— C'est bon de te revoir, ai-je ajouté.

Tu as levé les yeux. Nous avons tous les deux pris une respiration. Enfin, tu as murmuré :

— Oui.

D'un geste, j'ai désigné un banc de marbre, là, au milieu de la foule.

— Alors, ai-je amorcé lentement, parlons staccato.

Nous avons parlé staccato. Nous en avions discuté au téléphone, et à présent nous en causions dans la gare, comme des connaissances puis, progressivement, comme de vieux amis, genou contre genou. Tu étais une théréministe remarquable, mais tu jouais grosso modo sur le même instrument que tous les autres interprètes, avec des composantes de la RCA. Soit, il y avait des fleurs sur les côtés, mais sa conception datait de sept ans. Sa source d'électricité n'était pas fiable, il tombait en panne par temps humide. Son timbre manquait de sophistication et le contrôle du volume était mou, paresseux. « Comme de la mélasse », as-tu précisé. C'était le cas de tous les thérémines : ils cédaient tous au glissando, à l'élision entre les notes.

Pour toi, j'imaginai quelque chose de mieux.

J'imaginai un thérémine construit à la perfection avec des composantes faites sur mesure pour une seule interprète. Un instrument plus sensible, au volume plus souple, qui pourrait chanter d'une voix encore plus envoûtante, une voix comme une lumière dans une ramure, un pouls dans une poitrine, un délicat éclair.

— Laisse-moi te le construire.

— Je paierai.

— Ça ne fait rien, je te le construira de toute manière.

Tu as souri lentement.

— Et je te paierais quand même.

Je t'ai proposé de le fabriquer différemment du dernier, de celui que tu avais, différemment de tous les thérémines du monde entier. Ses antennes seraient inversées afin de s'ajuster à ta blessure : la tonalité sur la gauche pour ton bras fort, et le volume sur la droite.

— Non.

— Non?

— C'est trop tard, as-tu expliqué.

J'ai suivi la ligne centrale de ma paume avec mon doigt.

— Certaines choses ne peuvent pas être renversées, as-tu dit.



Si tu es comme moi, tu rêves ta vie en fonction de conditions parfaites. Tu regardes les lignes d'une preuve, les symboles clairs d'une formule, et tu comprends le monde.

Mais cela relève du songe et non de la connaissance. La vie n'est pas un laboratoire; les jours sont faits de vingt-quatre heures imparfaites. Il y a des interférences, des distorsions, des accidents, des volontés. Et de l'espoir. L'espoir qui peut tout gâcher, ou tout exaucer.

J'avais négligé mon thérémine. Je ne me penchais plus sur ses bobines et ses câbles; ses circuits n'avaient pas vu la lumière du jour depuis très longtemps. En 1937, l'Europe était secouée par la guerre et moi, je vivais à Manhattan; j'examinais des ressorts, des transformateurs, des oscillateurs. Chaque fois que je tirais un tabouret vers mon établi, une autre idée pour améliorer l'appareil me venait. Je retrouvais Pash lorsqu'il me le demandait, je soupais avec ses maîtres d'industrie, mais chacun de mes temps libres

était consacré à tester de nouveaux haut-parleurs et des bobines concentrées, à resserrer et à remplacer de minuscules vis de laiton. Je ne t'appelais pas ni ne t'écrivais. Je ne laissais pas dévier le cours de mon travail. Je ne doutais pas. Mon esprit et mes mains obéissaient aux ordres de mon cœur délié et alerte et j'étais seul, mobile, une particule libre qui vrille, ressentant toute la puissance et la faiblesse des forces qui y exercent leur gravité.

Ce n'est pas la même solitude que j'éprouve ici, à bord du *Stary Bolchevique*. Ici, je suis un individu désœuvré dans une cabine, j'écris des histoires sur une machine en laissant des rangées de phrases, des mois dilués en ellipses... J'ignore quelles forces sont en jeu. Je ne vois pas les icebergs qui avancent, les tempêtes qui approchent. Parfois, quand je me réveille en pleine nuit, je me demande si nous sommes en train de sombrer. Si c'était le cas, je ne le saurais que tardivement. On peut devenir un homme mort avant même de savoir ce que l'on est.



J'ai retrouvé les Karl chez Mud Tony's.

— Combien de temps te faudra-t-il pour conclure tes affaires ici?

— Pourquoi?

— Il est temps que tu partes.

— Non. Je n'ai aucune intention de partir. Est-ce une question de visa? Je demanderai à Pash de s'en occuper.

— Il ne peut pas régler ça.

— Nous avons trop de travail, ai-je dit. Et puis, il y a une femme.

— Il y a d'autres problèmes. Est-ce qu'il t'a parlé des impôts?

— Les impôts?

— Quand as-tu payé de l'impôt pour la dernière fois?

— J'ai laissé ces choses à... à...

— Il y a encore d'autres problèmes, a ajouté un Karl en scrutant la file de voitures devant la fenêtre.



Je faisais cuire une saucisse à la poêle lorsque Lucie Rosen m'a appelé de l'étage du dessous. « Quelqu'un demande à vous voir, Léon! » Je ne savais pas si je devais retirer la saucisse du feu ou la laisser griller. Combien de temps serais-je en bas? La saucisse risquait-elle d'exploser? Pour l'heure, elle reluisait.

Je l'ai laissée. Je suis descendu en dansant.

— Oui? ai-je lancé en balayant la pièce des yeux.

À côté de Lucie se trouvait un étranger. Il arborait un affreux complet vert, une horrible cravate violette. C'était un de ces hommes qui, par un jeu de muscles dans le cou, semblent secrètement costauds. Sa bouche était grande et inégale. Il avait gardé son chapeau.

— Docteur Léon Thérémine?

— Oui?

— Je m'appelle Jim. Pourrions-nous discuter en privé?

— Est-ce que nous nous connaissons?

— Non. Je viens de la part de Commerce and Burr.

— Commerce and Burr?

L'homme a soupiré comme si, déjà, je l'attristais.

— Nous sommes une agence de recouvrement, docteur Thérémine.

J'ai conduit Jim à l'étage pendant que Lucie me transperçait la nuque de son regard alarmé. Nous sommes entrés dans une des petites pièces de l'atelier.

— Veuillez vous asseoir, l'ai-je invité.

Jim s'est installé sur une des chaises à roulettes. Durant toute la conversation, il s'est déplacé légèrement de l'avant à l'arrière comme un boxeur en pleine esquive, un requin mangeur d'hommes.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, a-t-il déclaré.

Je lui ai décoché un regard ironique.

— Avez-vous vu nos lettres?

Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait.

— Quelles lettres?

C'est alors Jim qui m'a lancé un regard ironique. De la poche de son veston, il a tiré une liasse de papiers et me l'a tendue. L'en-tête rouge et noir, C&B, évoquait des obus de mortier descendant sur une ville.

— Vous êtes bien le président de Migos Corporation?

— Euh... ai-je répondu en feuilletant les documents.

Le tout remontait jusqu'à six mois auparavant et était adressé à des bureaux de Manhattan et de Queens. Quelques-uns avaient été envoyés à mon adresse, mais je ne les avais jamais vus. *D^r Léon Thérémine, Président, Migos Corporation; D^r Léon Thérémine, Président, Theremin Patents Corporation; D^r Léon Thérémine, Président, Teletouch Holding Corporation.*

— Pourriez-vous me fournir l'adresse de Boyd Zinman? a demandé Jim.

— De qui?

— Boyd Zinman.

Je n'avais jamais entendu parler de Boyd Zinman.

— Qui?

Jim a soupiré.

— Docteur Thérémine, soyons sérieux. Le montant de vos dettes impayées s'élève à près de soixante mille dollars.

Mes yeux sont sortis de leurs orbites.

— Soixante?

— Vous vous souvenez de Walmor Incorporated, docteur Thérémine? Et de l'International Madison Bank?

Je n'en avais aucun souvenir.

— Vous devriez parler à mon directeur d'affaires, Julius Goldberg, ai-je dit.

— Ah, oui, monsieur Goldberg. Pourrais-je avoir son adresse?

— Oui. Ou plutôt non, ai-je bredouillé. Mais laissez-moi vous donner son numéro de téléphone.

Jim a tourné lentement sur sa chaise.

En partant, il m'a laissé une seule page dactylographiée, un compte rendu détaillant seize emprunts distincts impliquant six compagnies et neuf prêteurs différents. Le plus petit emprunt s'élevait à trois mille dollars, le plus grand, à trente mille. Ils dataient d'aussi loin que 1929. *Commerce and Burr*, pouvait-on lire en haut de la lettre, *NOUS RÉGLONS*.

Au bord de la panique, j'ai appelé Pash.

— J'ai la situation en main, m'a-t-il répondu.

— Soixante mille dollars?

— Lev, j'ai la situation en main.

— Qu'est-ce que tu as en main? C'est quoi, cet argent?

— Ce sont nos affaires, Lev.

— Nos affaires?

— Ce que nous faisons.

— Qui est Boyd Zinman?

— Un de nos partenaires, je te l'ai déjà présenté. Au Waldorf.

— Je ne me souviens pas.

— On dirait bien. C'est pour ça que c'est moi, et non toi, qui m'occupe de ces choses-là. Et je te dis que j'ai tout ça bien en main.

— Alors je n'ai pas à m'en faire?

— Le pain et le beurre des agents de recouvrement, c'est la peur.

Il m'a fait noter une adresse à Harlem.

— S'ils reviennent, donne-leur ça. Et si *Commerce and Burr* t'envoie d'autres lettres, ignore-les.

— C'est tout?

— Lev, j'ai du travail. Et toi aussi.

J'ai raccroché et je suis remonté dans mes appartements. Il y avait de la fumée dans l'air, une odeur de lard. Avec stupeur, je me suis souvenu de mon repas et j'ai couru à la cuisine, m'attendant à la trouver en flammes. Pas de flammes. Dans son poêlon, la saucisse brûlante continuait de reluire.



En mai 1937, le dirigeable Hindenburg a pris feu, tuant son capitaine et trente-quatre autres personnes. Peu après, j'ai achevé ton nouveau thérémine. C'était sans doute l'objet le plus parfait que j'avais jamais conçu. Un boîtier en frêne, des circuits or, vert et argent, et leurs mystères cachés dans deux compartiments articulés. De l'extérieur, on ne voyait qu'un simple bloc sur quatre pattes. L'antenne de tonalité s'élevait en une ligne courte et droite. Du côté gauche, l'antenne du volume formait une boucle ésotérique, ornementale à sa manière. À l'endroit où se tenait l'interprète, il y avait un petit cadran doté de dix réglages numérotés pour dix timbres différents. Je n'avais pas seulement permis au thérémine de chanter mieux; je lui avais donné plusieurs voix. Plus sombres, plus hautes, plus denses – un instrument de grottes, de forêts, de routes moins fréquentées.

Je te l'ai expédié avec un mot, une léonide.

Clara this gentle hid-en hum

*all might reach us in the end*****

Tu m'as renvoyé une invitation à un concert prévu le 14 août à Philadelphie.

J'espère que tu viendras. Amène quelqu'un si tu veux, écrivais-tu.

J'ai téléphoné à Schillinger.

— Clara joue à Philadelphie.

— Et alors?

**** Clara ce doux murmure / nous touchera tous un jour (N.d.T.).

— Alors j'y vais.

— Lev, tu es sûr...

— Oui, je suis sûr.

— Lev, tu es encore...

— Alors viens avec moi, Schillinger. Viens avec moi.

J'aurais invité Pash, mais je ne voulais pas d'un défenseur ou d'un gardien. Je voulais seulement un ami pour m'accompagner dans ce périple. J'ai loué une voiture. Avant de sortir de chez-moi, j'ai jeté un œil à mon reflet dans le miroir. Quarante et un ans. J'étais un homme à part entière. J'étais petit, persistant, je ne faisais pas mon âge. J'étais un inventeur, un espion. J'aimais la Russie et Clara Reisenberg.

Sur la route vers Philadelphie, nous avons évoqué le bon vieux temps : Vinogradov, la jeune Yolanda et les Bolotine, la soirée du Nouvel An à Brooklyn. Nous étions quelque part à mi-chemin, près de Trenton, lorsque Schillinger s'est redressé dans son siège.

— Donc, ce soir.

J'ai laissé passer un moment.

— Oui?

— Quelle pièce?

J'ai levé les yeux de la route.

— *Schelomo* de Bloch.

Il a hoché la tête.

— Ah, a-t-il dit, d'une manière à la fois brève et amicale.

— Tu connais?

— Non.

— Moi non plus.

— Et elle la joue au thérémine?

— Oui, ai-je dit. Sur mon nouveau thérémine.

Il a émis un rire un peu forcé.

— Elle a bien de la chance!

Le silence planait dans la voiture. Nous écoutions le cliquètement des cailloux contre la carrosserie.

— Tu es toujours amoureux d'elle, Léon?

Je fixais l'autoroute qui entrait en Pennsylvanie.

Il s'est frotté le visage et a reporté ses yeux sur moi.

— Tu es un homme charmant et brillant. Tu es digne. Généreux.

Il a essayé de me sourire, mais j'évitais son regard.

— Il y a dix mille femmes qui se feraient un plaisir de joindre leurs particules aux tiennes.

Il tentait toujours de capter mon regard. Je résistais.

— Mais ça, je n'ai pas à te le rappeler, a-t-il conclu.

Sur le bord de la route, nous avons croisé un panneau montrant un orignal, insinuant que la bête pourrait surgir au beau milieu de la chaussée. Je me suis demandé si je serais assez agile pour la contourner ou s'il vaudrait mieux freiner.

Schillinger a alors pris une inspiration et abruptement, il a déclaré :

— Lev, c'est dangereux d'espérer l'impossible.

Je percevais le petit choc des lignes au centre de la route.

— L'impossible?

— C'est ça.

— C'est ce que tu dis à Frances? ai-je rétorqué sans le regarder.



Plus tard, alors que nous prenions place dans l'auditorium, j'ai repensé à la première fois que je t'avais vue jouer. J'étais avec Schillinger à Peveril Hall. Nous avions regardé la violoniste et sa sœur. Ce soir, c'était différent, je savais ce que tu soulèverais dans mon cœur. Je savais comment le rideau monterait et comment nous nous retrouverions face à face dans la nuit de cette salle où, entre nous deux, le vent soufflerait.

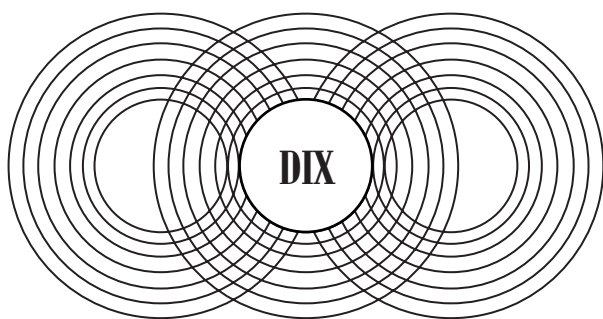
Tu allais jouer sur l'instrument le plus parfait que j'avais construit.

Il y avait une foule massive et cent chaises et lutrins pour l'orchestre. Les musiciens sont arrivés, se sont installés. Le premier violon. Puis toi, fine et nette dans une robe blanche aux bordures dorées. Tu as serré la main du violoniste. Je me suis demandé ce que tu ressentais en serrant la main de ton ancienne aspiration. Avec tes cheveux remontés, ton visage ressemblait à une esquisse. Un projecteur éclairait mon thérémine. Tu avais peint le frêne en noir. Tu t'es glissée derrière l'appareil. DZIIIOUuuu, tout doucement, et ton bras s'est suspendu dans les airs. Quelque part sur le côté du boîtier, un voyant était allumé. C'était une autre innovation : un signal indiquant un *la* parfait. Les musiciens ont accordé leurs instruments. Par-dessus ton épaule, tu as regardé le premier violon, la rangée des contrebasses. J'étais assis dans le noir avec Schillinger.

Tu devais jouer *Schelomo* d'Ernest Bloch, une rhapsodie pour violoncelle et orchestre. Tu as interprété toute la partition pour violoncelle au thérémine. C'était une composition chargée d'une soif soutenue, dévastatrice, une conversation flottant entre une voix unique et un ensemble. Ta main droite refermée, tu as ouvert le poing un doigt à la fois comme pour solliciter, reprendre. Le soliste doit progresser tout en angles, en saillies, longeant des mélodies anciennes. Tu n'as fermé les yeux qu'au troisième mouvement, comme si tout à coup la musique exigeait autre chose de ta part. Seules tes mains étaient en action. Au cœur de la salle, tu étais absolument solitaire. Je n'aurais pas pu m'offrir à toi, même si j'avais essayé.

Tu utilisais une seule des voix du thérémine. Et tu l'avais peint en noir.

À la fin du concert, le chef d'orchestre s'est maladroitement retourné pour prononcer un petit discours. Il a nommé le directeur de l'orchestre symphonique et souligné la présence du philanthrope Howard Gersheim. Puis, dans un mauvais micro, tu as ajouté : « Et je souhaite remercier mon mari, Robert Rockmore. »



DERNIÈRE NUIT

Lavinia était beaucoup plus belle que toi.

Au premier étage de ma maison, elle est montée sur le plateau du terpsitone, d'abord incertaine quant à ce qu'elle allait en faire. Tout en bougeant, elle écoutait la manière dont la tonalité du mécanisme s'altérait. Alerte, présente, elle a esquissé le début de quelque chose. Puis elle est descendue et la fille suivante a pris sa place. Je me suis tourné vers Henry Solomonoff.

— Qui était-ce ?

— Lavinia Williams.

J'ai répété son nom.

— Lavinia Williams.

Inexplicablement, Solomonoff était devenu responsable de l'American Negro Ballet. Il y était entré pour recommander des accompagnateurs ; il en était ressorti directeur. Depuis, il n'avait cessé de me harceler pour inviter des danseurs dans la 54^e Rue afin de leur montrer le terpsitone. J'avais dit non. *Non, Henry*. Je vivais en apnée, dans un rêve d'inondations et d'impôts. Personne n'avait utilisé la plateforme après toi. Puis, par un matin nu, j'ai finalement oublié pourquoi je refusais, pourquoi je me laissais gouverner par des rêves et des souvenirs. Mes vases remplis de fleurs, j'ai fait

entrer chez moi neuf femmes grandes et gracieuses. (Il y avait aussi deux hommes gracieux.)

Lavinia faisait partie du groupe. Plus tard, j'ai entraîné les danseurs dans la cuisine pour verser à chacun un verre d'eau froide.

— *Spasiba*, a-t-elle dit.

« Merci. » Je me suis retourné vivement, surpris.

— *Pazhalsta*, ai-je répondu.

Elle portait une robe légère d'un violet délicat.

— Vous servez-vous de votre plateforme de danse?

Elle s'exprimait toujours en russe.

— Je vous demande pardon?

— Dansez-vous dessus? Pour en jouer?

Lavinia ne portait ni boucles d'oreilles, ni bracelets, ni colliers, ni bagues. Je me suis pris à songer aux théories de Schillinger sur les multiples formules de la beauté.

Elle bougeait la tête, si précise, si nette, comme si elle réfléchissait sans cesse.

— Non, non.

— C'est dommage, a-t-elle répondu avec un sourire en coin.

Je ne savais pas si elle se moquait de moi ou non. Elle sirotait son verre d'eau.

— L'envie ne vous prend jamais de monter et de danser tout seul? De faire du chahut?

Alors que son russe possédait une cadence raffinée, presque royale, son anglais était décontracté. C'était son aspect le plus tendre.

— Je suis trop occupé.

— Ou pas assez, a-t-elle rétorqué en me touchant le bras.

Je n'avais encore jamais rencontré une Noire qui parlait russe. Elle avait appris avec son premier professeur de danse, en Virginie. Elle connaissait aussi le français, l'espagnol, l'italien et le créole haïtien. Elle était une peintre douée et savait pêcher. Son roman favori était *Les trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Elle aimait

mon intelligence, mon assurance et le crayon que je transportais dans ma poche de chemise. Elle aimait le calme qu'elle percevait en moi. Une semaine après notre rencontre, je l'ai emmenée voir les courses de bateaux à Central Park. Lavinia avait un menton fort sur un visage large, des yeux qui se plissaient lorsqu'elle apercevait quelque chose qui l'impressionnait. Dans les embarcations, les hommes ramaient, ramaient. Tout était fouetté par le soleil. Elle a pointé un petit esquif effilé à la proue piquée d'un drapeau bleu. « Celui-là m'a l'air d'un gagnant », a-t-elle déclaré. Et il a gagné, évidemment.

Ce soir-là, nous sommes allés à un bar à jeux du quartier Bowery. C'était un sous-sol où les visiteurs pouvaient affronter des hommes menus et sévères aux dames. On ne payait que si on perdait. Lavinia et moi étions côte à côte, chacun pris dans notre partie, chacun jouant gratuitement.



Nous nous sommes mariés le jour de la Saint-Valentin 1938. Dans la chambre d'un hôtel de Montauk, elle a dansé son hymne d'amour. Assis sur le lit, la gorge sèche, je contemplais l'éventail de ses membres. Elle était superbe et irréelle. Aérienne, son arabesque s'est étirée dans la lueur d'une chandelle. Sa jambe parfaitement droite pointait vers Long Island Sound. Vers toi. Dans l'ombre, je me suis dressé. J'ai attendu que ma femme me regarde dans les yeux.



Ils me regardaient par-dessus leurs rôties, bouche bée.

— Qui est-elle?

Nonchalamment, j'ai pris une gorgée de vodka.

— Une danseuse, ai-je dit.

— Russe?

J'ai ricané.

— C'est une Américaine.

Les Karl ne souriaient pas. J'ai scruté leurs mimiques.

— Elle soutient le combat ouvrier, ai-je précisé.

Je m'attendais à ce qu'ils soient contents. Pourtant, malgré leurs incitations au mariage et leurs avertissements concernant les visas, les deux hommes fixaient à présent sur leurs calepins l'endroit où ils avaient noté le nom de Lavinia.

— Tu ne nous as pas consultés, a fait le Karl à moustache.

— J'en ai parlé à Pash.

Au lieu de prendre un air contrit et renfrogné, les Karl ont échangé un regard las.

— Nous croyons que tu devrais quitter le pays, a dit l'un d'eux.

— Je suis marié, maintenant.

— Même là.

J'avais l'impression que mes nerfs s'effiloçaient.

— Il y a un nouveau contrat avec la prison d'Ossining.

— Même là.

J'ai serré les dents.

— Je ne souhaite pas partir.

Les airs las sont réapparus.

Je me suis levé.

— Le travail que je fais ici est vital. Vital pour l'avenir de notre pays, pour le projet soviétique. Souvenez-vous des investigations que j'ai menées sur les avions américains, sur les prisons et les chemins de fer. Vous m'avez amené ici pour ça, c'est le but de toute mon existence. Comment pourrais-je répéter de telles réussites de si loin?

— Ce n'est pas une question d'utilité, a dit Karl. Il y a d'autres raisons de quitter un endroit. Il y a des difficultés avec ton visa. Nous croyons que tu fais l'objet d'une enquête.

— Une enquête? Pourquoi?

Les agents ont échangé un regard.

— Nous n'en sommes pas certains.

— J'ai des amis ici. Une femme, une famille.

— Une famille?

Le Karl à barbe a haussé les sourcils.

— C'est une façon de parler. Qui sait?

Me faudrait-il un fils à présent?

— Mon avenir est lié à cet endroit. Je ne peux pas tout simplement disparaître.

Les hommes ont croisé les bras.

L'un d'eux a demandé sombrement :

— Dis-nous-en plus, Lev, sur ce que tu peux faire ou non.



À peine une semaine plus tôt, Pash nous avait remis les clés d'une Cadillac. « Cadeau de noces, avec un peu de retard », avait-il décrété en souriant. Nous étions sortis sur le trottoir. La voiture était fuselée, longue, foncée, une lance. Je serrais et desserrais les mains en secouant la tête. Pash nous avait entourés de ses bras, Lavinia et moi. Un partenaire d'affaires avec ses amis. « Un couple marié a droit à certains privilèges. »

À présent, je revenais de chez Mud Tony's avec la voiture. Le moteur rugissait de manière à peine contenue, faisant tourner les têtes de part et d'autre de la rue. Lavinia lisait à la fenêtre quand je suis entré. Dès mon arrivée, elle est venue à ma rencontre. Elle était toujours si pleine de désir, une brindille au seuil de l'embrasement.

— Ça va?

Le bout de ses doigts a effleuré ma joue.

— Qu'est-ce qu'il y a?

J'ai bredouillé une réponse sans mots en fixant la crête parfaite de son épaule.

— Tout va bien, ai-je dit.

Elle a pressé son nez contre le mien.

— Pash a appelé.

— Oui?

— Il veut que tu ailles le rejoindre au garage.

Pendant un bref instant, nous nous sommes tenu les mains.

J'ai conduit la voiture jusqu'au Garage Frederick, où Pash et moi payions des hommes pour assembler les détecteurs de métal de la prison d'Ossining, Sing Sing. Les gardiens voulaient des arches comme celles d'Alcatraz. C'était un gros contrat, mais Pash refusait d'embaucher un vrai manufacturier. J'ai donc pris le pont vers Queens, vers le bout d'un cul-de-sac désert où un petit garage russe ployait entre les pousses de camomille. En me rangeant, j'ai aperçu Pash à côté d'un élévateur pneumatique. Il tirait des plaques de verre d'une caisse posée à ses pieds et, une après l'autre, il les faisait exploser sur le ciment. J'ai avancé sur la vitre cassée avec hésitation.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je casse de la vitre.

— Pourquoi?

Il n'a pas répondu. J'ai regardé une autre grande plaque de verre fendre l'air pour éclater en dix mille fragments glacés.

— Tu voulais qu'on se rencontre?

Levant les yeux vers moi, il a fait signe que oui.

— On a des problèmes à Frisco.

J'ai tenté de lui sourire. *Frisco*. Comme si nous étions deux cowboys au saloon.

Mais à mon air, il a vu qu'il y avait autre chose.

— Qu'est-ce qui se passe? a-t-il demandé.

J'ai esquissé un geste vague.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je lui ai répété ce que les Karl avaient dit au sujet de l'enquête et de mon départ.

— Toujours prêts à se défilier, ceux-là.

— Ça m'a l'air sérieux, cette fois, ai-je dit. Il y a un problème avec mon visa.

— Tsk. Un visa n'est pas une raison de partir. C'est une façon de rester.

— Je ne sais pas. Peut-être que les Américains ont des soupçons à notre sujet.

Il a renâclé.

— Pourquoi en auraient-ils ? Tu es blanc comme neige. Ce n'est qu'une bande de froussards. Un département de paranoïaques.

— Mmm.

Pash s'est tourné vers moi.

— Tu travailles pour moi, Lev. Je suis ton champion, ton protecteur. Je te porterai sur mes épaules au milieu des loups.

Il a ramassé une plaque de verre et j'ai attendu qu'il la jette dans l'allée. Il ne l'a pas fait.

— D'accord, ai-je finalement acquiescé.

— D'accord ?

— D'accord.

Il a lancé la plaque de verre et celle-ci a semblé se pulvériser avant même de toucher le sol.

— Les détecteurs de métal ne fonctionnent pas, a-t-il annoncé d'un ton égal.

— Quoi ? Où ?

— À Alcatraz. Ils ont arrêté de marcher.

— Pourquoi ?

Il m'a décoché une œillade narquoise.

— Ça, c'est ton domaine d'expertise. Ceux-ci fonctionnent bien. Ils ont l'air de bien fonctionner. Pour l'instant.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On va trouver le problème et le réparer.

— Je vais acheter un billet d'avion.

Pash a hésité. Soudain, j'ai réalisé qu'il avait peur. Il l'avait très bien cachée, mais elle était là, cette crainte cassante au coin de ses yeux.

— Non. Reste ici, a-t-il dit.

— Pourquoi ?

— *Pourquoi, pourquoi...* Je suis ton protecteur. Fais comme je dis. J'ai dégluti. Pash examinait la ligne droite de la route.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir ? Est-ce que ça concerne les prêtres ?

— Quels prêtres ?

— Je ne sais pas. La banque du Wisconsin ?

Pash a pris un air souriant dépourvu de toute forme de sourire.

— Tu es en contact avec ta famille, au pays ?

— À Leningrad ?

— Oui.

— Non, pas vraiment, ai-je admis.

— Tu as une sœur ?

J'ai serré les lèvres.

— Helena.

— Tu lui écris ?

— Nous ne sommes pas proches. Elle est mariée.

Pash s'est retourné.

— Il se passe beaucoup de choses.

— Pour qui ?

— Pas pour nous.

Il a tapoté l'élévateur du bout des doigts.

— Pas pour nous.



Le printemps est venu, puis l'été, comme des invités occupant une autre aile de la maison : je ne les voyais pas, seulement les signes de leur présence.

Lavinia a planté de la menthe, de la sauge et des haricots dans les jardinières des fenêtres.

À la fin août, j'ai reçu une nouvelle visite de Commerce and Burr. J'étais sorti manger avec Lavinia à l'Hôtel Plaza, mon ancien chez-moi. Les voituriers avaient garé notre automobile, mais on nous avait parqués à une table dans le corridor des cuisines, comme si nous étions des poches de patates. J'étais furieux, non pas de ce qu'ils nous avaient fait à nous, l'homme blanc et sa femme de couleur, mais furieux de surprise. « À quoi t'attendais-tu ? » avait murmuré Lavinia. Mais il n'y avait pas d'avertissement, pas d'affiche. « S'ils ne veulent pas de Noirs, ils n'ont qu'à le dire ! C'est un *hôtel* », m'étais-je exclamé.

Nous avons mangé puis nous sommes rentrés. Je sentais mon estomac broyer les lentilles et les cailles du Plaza. Comme toujours à bord de la Cadillac, on se serait cru dans un carrosse fantôme, un sortilège pour passer d'un endroit à l'autre. Nous ne parlions pas. Lavinia était fâchée contre moi. Quand la voiture s'est arrêtée devant notre maison, il y avait un homme face à la fenêtre, les mains placées en coupe autour de ses yeux pour mieux voir à l'intérieur.

J'ai klaxonné et il s'est retourné avec un sourire en fourrant les mains dans ses poches. C'était Jim, l'agent de recouvrement.

— Qui est-ce ? a demandé Lavinia.

— Personne.

Alors que nous descendions, il a déambulé vers nous comme si nous étions de vieux amis.

— Bonjour, docteur Thérémine.

— Bonjour, ai-je dit sans entrain.

Il a offert une demi-révérance à Lavinia.

— Jim Swiss. Commerce and Burr.

— Lavinia, a-t-elle répondu.

Comme s'il attendait la suite, il a répété : « Lavinia... » avec une grossièreté absolue.

— C'est ma femme.

— Votre femme! s'est écrié Jim en secouant la tête. Vous n'avez pas chômé, docteur Thérémine!

De son pied, il a donné un petit coup sur le pneu de la Cadillac.

— Et voilà une bien jolie voiture.

— Merci.

Me devançant, Lavinia l'a dépassé.

— Veuillez nous excuser, a-t-elle dit. Nous sommes fatigués.

— Oui, bien sûr, comme tout le monde! Quelle canicule! Je voulais simplement vous remettre ceci.

— Merci.

— Ah oui, docteur Thérémine : avez-vous le nouveau numéro de Julius Goldberg? L'ancien ne fonctionne plus!

— Non.

Nous nous sommes arrêtés dans les marches.

— Non? a fait Jim, feignant l'étonnement. Je croyais que c'était votre directeur d'affaires!

— Oui, pardonnez-moi. Oui. J'ai son numéro. Laissez-moi vous le trouver.

Au salon, j'ai griffonné le nouveau numéro de Pash sur une feuille de bloc-notes que j'ai remise à Jim Swiss, toujours vêtu de son affreux complet vert.

— Ah, merci! a-t-il dit en me balançant une claque sur l'épaule. Vous vous êtes déniché un beau brin de fille.

Je suis rentré, je me suis assis sur le divan à côté de Lavinia et j'ai déplié la lettre qu'il m'avait donnée. Elle ne provenait pas de Commerce and Burr, mais de l'Internal Revenue Service.

On m'avisait que je devais cinquante-neuf mille dollars en impôts au gouvernement des États-Unis.

— Qu'est-ce que ça dit ? a demandé Lavinia.

— Que je dois poster des formulaires.

Le lendemain matin, Walter Tower Rosen est venu me voir. Il a sonné à la porte. Il possédait la maison où je vivais, mais il sonnait à la porte.

— Walter, quelle bonne surprise !

— Oui, a-t-il dit.

Il paraissait plus âgé que la dernière fois que je l'avais vu. Je me suis demandé à quand cela remontait.

— Lucie viendra répéter tout à l'heure.

— Très bien, ai-je dit.

Ses yeux fouillaient l'embrasure de la porte. Il s'est éclairci la gorge pour demander :

— Est-ce que tout va bien, docteur Thérémine ?

— Oui, bien sûr.

— J'ai reçu un appel de l'Internal Revenue Service aujourd'hui.

— Ah bon ?

— Oui.

— Je leur ai parlé, ai-je dit.

— Vous leur avez parlé ?

— Oui.

— Et tout est en règle ?

— Oh oui.

Il m'a étudié pendant un long moment.

— Oui ? a-t-il répété.

— Oui. C'était un regrettable malentendu.

Hochant la tête, il a relâché son souffle.

— Eh bien, je suis soulagé d'entendre ça. J'étais un peu... oui, enfin. Bien.

Il a poussé un autre grand soupir.

— Un poids vient de quitter mes épaules.

J'ai souri.

— Autre chose?

Walter a boutonné son veston.

— Lucie vous a parlé du nouveau thérémine?

— Le nouveau thérémine?

— Elle dit que vous avez conçu un nouveau thérémine et elle aimerait en commander un.

— Oui... ai-je avancé prudemment.

Je n'avais aucun souvenir d'avoir eu cette conversation.

Il m'observait.

— Je me demandais s'il vous faudrait une avance.

— Oh, ce n'est pas nécessaire.

— Vous en êtes sûr?

— Certain.

— Bon, écoutez, a-t-il dit en plongeant la main dans sa poche. Voici quatre cents dollars quand même. Pour les matériaux.

Je n'ai pas accepté les billets tout de suite. Quatre cents dollars pour fabriquer un thérémine comme le tien, Clara.

Puis j'ai pris l'argent.

— Merci.

Walter m'a serré la main.

— Comme je disais, Lucie passera plus tard.

— Certainement.

— Nous devrions souper ensemble bientôt. Avec votre femme.

— Ce serait charmant.

Lorsque j'ai joint Pash, il m'a enjoint de me calmer, me servant le même genre de réponse que d'habitude. Il s'en occupait. La dette était une question de comptes de banque, de fonds à transférer. Je lui ai dit que je pensais avoir trouvé ce qui ne marchait pas à Alcatraz : les tubes surchauffaient, il fallait les changer plus souvent.

— Ça n'importe plus. Alcatraz a résilié le contrat.

— Mais ça fait des mois qu'ils utilisent les arches!

— Ils s'en débarrassent.

— Je viens de te dire que j'avais réglé...

— Les geôliers sont impatients. Quelqu'un d'autre est déjà en train d'installer quelque chose. Riverton, je crois. De Chicago.

— Pash...

— Ça va. Nous avons obtenu l'information dont nous avons besoin.

— Ils vont nous payer quand même?

Pash a éclaté de rire, un rire d'ours dont je n'arrivais pas à dire s'il était sincère ou forcé. J'en avais assez de toutes ces conversations, ces discussions, ces palabres. Chacune me laissait aux prises avec la même nervosité.

— Tu n'en as que pour l'argent, ces temps-ci! Nous sommes des communistes, Lev!

— Peut-être que je suis en train de devenir capitaliste, ai-je dit.

Sa langue a claqué. Il a pris une pause avant de répondre, et quand la réponse est venue, sa voix était sinistre et mesurée.

— Non, nous ne serons pas payés. En fait, nous allons devoir rembourser l'avance.

— Quelle avance?

— Je dois y aller, Lev. Arrête avec tout ça. Tu vas tomber dans un gouffre.

Il a raccroché, et j'ai gardé le téléphone collé à mon oreille. J'étais tellement en colère. La ligne a grésillé. Des feuilles vertes tremblotaient aux branches des arbres.

— Allô? ai-je dit dans le combiné. Allô?



Ce soir-là, dans mon atelier, j'ai levé la main pour faire chanter mon thérémine. Et il a chanté – une note. Lavinia était quelque part à l'autre bout de la maison. L'instrument jouait en sourdine, ma paume toute proche de l'antenne inférieure. Je t'avais donné dix voix différentes. Où que tu fusses, je me demandais si tu n'utilisais encore que la première.

J'ai fait jouer le thérémine fort, de plus en plus fort. La pièce était pétrifiée. On ne gâche pas sa vie volontairement. C'est avec le recul qu'on constate qu'elle a été dilapidée. Je ne voulais pas faire d'inventaire et pourtant j'en étais là. Je comptais. Une maison remplie de souvenirs, qui appartenait à quelqu'un d'autre. Dix ans de travail, chaque patiente découverte, pour en arriver à rien. J'avais gaspillé mille traits de crayon sur du vent. Sur de l'espoir. Mon cœur valait-il encore quoi que ce soit si tu étais mariée à un autre? Si moi-même, j'étais marié à une autre? Y a-t-il un tant soit peu d'honneur dans le fait de vouloir? De persister à vouloir? J'ai fait résonner le thérémine plus fort.

Vladimir Ilitch Lénine, que son souvenir soit illuminé, aurait dit que nous pouvons aspirer à un monde meilleur. Que je pouvais racheter mon désir en souhaitant cela.

Dans la pénombre de l'autre côté de la vitre, j'ai aperçu ma voiture. Un homme était penché dessus, il écrivait quelque chose dans un calepin. Il aurait pu être le frère des haies grises, de la rue noire; je ne l'avais jamais vu. Il portait un costume et des jumelles au cou. Il les a braquées sur moi, baigné dans la lumière à ma fenêtre.

Je ne discernais que les longues-vues obscures, et la lueur de la lune qui caressait leurs lentilles.

Soudain, quelque chose a changé. Il avait baissé ses jumelles et soulevé un autre objet, flash flash. Un appareil photo, un cliché, du bromure d'argent dans un écrin, mon portrait.

Le thérémine rugissait. D'une chiquenaude, je l'ai fait taire avant de l'éteindre. J'ai tiré les rideaux. Je suis descendu vers la porte, croisant Lavinia sur mon chemin. L'inconnu était parti.

Une odeur d'ordures flottait à l'extérieur. J'ai entendu deux hommes se battre au bout de la rue. Par la porte ouverte, les phalènes entraient en tourbillonnant.



Pash m'a rejoint dans une pâtisserie de Chinatown. Nous étions coincés à une table près de la porte, chacun devant une assiette de métal et un biscuit aux amandes. Dehors, il faisait humide comme dans une espèce de jungle. L'été indien. Quelqu'un ne cessait d'actionner une sonnette derrière le comptoir.

— J'ai tué un homme, ai-je dit.

Puis je lui ai raconté l'édifice Dolores, la salle 818, la fêlure sur le front de Danny Finch. Il a écouté, les yeux baissés. Une partie de moi s'était attendue à ce qu'il sache déjà, mais si c'était le cas, il n'en a rien laissé paraître. Il regardait fixement le centre de la table. Il ne m'a interrompu qu'une seule fois.

— Tu es sûr que c'était lui?

— Oui.

— Continue.

J'ai décrit ma fuite, la descente en ascenseur, le trajet du retour dans la voiture grise des Karl, puis j'ai cessé de parler. Pash s'est emparé de son biscuit aux amandes et l'a mangé, mastiquant soigneusement chaque bouchée avant d'en prendre une autre. Il n'a pas laissé de miettes.

— Il y a cinq ans?

— Oui.

— Et tu ne leur as pas dit?

— À qui?

— Aux autres. À mes homologues.

— Non, je ne l'ai dit à personne.

Pash s'est frotté le cou.

— Hier soir, j'ai regardé dehors et il y avait un homme qui examinait la Cadillac et il m'a pris en photo.

— Hier soir?

Pash a serré les dents.

— Est-ce qu'il avait l'air d'un agent?

J'ai hésité et il a tonné :

— Voyons, Lev. Un agent. Une taupe. Le FBI, le DOI.

— Oui, ai-je répondu. Qu'est-ce qu'ils cherchent?

Je ne savais plus si mon ton était calme ou hystérique; la panique semblait contenue si étroitement en moi.

— C'est à cause de l'argent? C'est à cause du meurtre?

C'était la première fois que j'utilisais le mot « meurtre » pour en parler. *Ubijstvo*. Quelque chose s'était produit dans les environs – un autobus était arrivé, une usine avait sonné la fin d'un quart – et tout à coup, la pâtisserie s'est remplie de gens affamés qui beuglaient en s'écrasant contre nous. Je me suis penché au-dessus de la table.

— Qu'est-ce que je dois faire?

Pash s'est levé pour se rapprocher.

— Ne. Fais. Rien, a-t-il articulé avec dureté. Je m'en occupe.

Nous nous sommes dévisagés puis, du bout des doigts, il a poussé mon assiette vers moi. J'ai dégluti. Puis j'ai pris le biscuit aux amandes.

Il m'a regardé encore une fois et il a opiné du menton. Puis il s'est levé, s'est frayé un chemin à travers les corps et il est parti sans dire au revoir.

J'ai tendu le cou et, par la fenêtre, je l'ai vu pénétrer dans la vapeur.



A posteriori, je constate que c'est le moment où mon monde s'est effondré. Plusieurs secousses suivies d'une catastrophe tranquille.

Pash a disparu dans Manhattan et ma vie a chaviré, même si je n'en étais pas encore conscient. À mon retour, j'ai trouvé ma maison vide. Lavinia était partie au studio, elle dansait librement. Elle m'aimait. J'aimais Clara Rockmore. Je me suis installé à mon bureau avec une pomme et une bouteille d'eau de Seltz. La journée était d'une beauté bouillonnante, les mouettes valsaient au-dessus de la 54^e Rue. J'ai fixé une feuille blanche. Il n'y avait rien dessus; j'aurais pu y dessiner n'importe quoi.

Ce soir-là, Lavinia et moi sommes allés à Harlem pour voir *Les aventures de Robin des bois*. J'ai regardé Errol Flynn tirer des flèches sur ses ennemis. Puis nous nous sommes rendus chez Ricky's où la pizza ne se vend pas à la pointe. Nous avons donc acheté une pizza entière et nous l'avons mangée avec nos mains dans le parc en nous brûlant le bout des doigts, séchant nos paumes dans l'herbe. Nous sommes rentrés et je l'ai déshabillée; dans le noir elle a effleuré mes contours, j'ai embrassé ses côtes, poussé mon pouce dans le creux de son menton, sur le mont de sa joue. Nous étions des voyageurs, tous deux dans l'ombre. Je voulais tout. Après, nous sommes restés allongés en formant un Y froid, nous étions des branches. Je contemplais des gardénias dans un vase, j'encerclais son poignet de ma main. Chaque fois que je bougeais les lèvres, je proférais un mensonge.



Je me suis éveillé au matin dans un lit vide. Une pile solitaire de 1,5 volt se profilait sur le rebord de la fenêtre, auréolée de poussière. À côté de ma tête reposaient un petit journal et un crayon à l'huile pour noter mes idées pendant la nuit. J'ai ouvert une page au hasard. *Miroir télécontact : le visage reflet disparaît lorsqu'on approche*. En dessous, le dessin d'un moineau. Je suis sorti du lit et j'ai enfilé un sous-vêtement. « Lavinia? » Je me suis rendu dans la pièce attenante. D'autres vases remplis de gardénias s'y trouvaient. Je suis passé à côté de l'armoire qui contenait la lettre de Commerce and Burr. Tout ce qui n'était pas dans l'ombre était baigné d'une lumière vive, strié par le soleil.

Dans la cuisine, j'ai préparé le café. Les grains étaient inodores comme des particules de gravier. Appuyé sur le comptoir près du poêle, écoutant l'eau bouillir, j'ai entendu un bruit lointain dans la maison. « Lavinia? » ai-je appelé à nouveau.

La bouilloire s'est mise à siffler. J'ai versé l'eau et je suis descendu, descendu, descendu au salon gris. Il faisait froid maintenant, la vague de chaleur était passée. La demeure semblait vide. J'ai frissonné. « Lavinia? » ai-je dit à voix basse. À côté du foyer nu se tenait quelqu'un qui n'était pas ma femme. Instinctivement, je me suis mis en position défensive, sans lâcher ma tasse de café. L'homme me tournait le dos.

— Bonjour, Lev, a-t-il murmuré.

Il était à peu près de la même taille et du même gabarit que moi et il portait une chemise aux manches relevées.

— Qui est là?

Nous parlions russe.

Il s'est retourné. Celui qui se trouvait dans mon salon était l'homme qui se nommait lui aussi Lev. L'homme que j'avais rencontré chez Mud Tony's avec les Karl, le jour où j'avais commis un meurtre. Son crâne était rasé. Il portait des lunettes carrées.

— Où est Lavinia? ai-je demandé.

Il s'est éclairci la gorge.

— Elle danse.

— Que voulez-vous dire par « elle danse »?

Il a souri lentement, très lentement, comme s'il n'avait pas fini de m'écouter parler. « Elle est à sa répétition. »

— Comment êtes-vous entré? ai-je encore demandé d'une voix neutre.

— Tout seul.

Il s'est à nouveau raclé la gorge pendant que je fouillais la pièce du regard, à l'affût d'autres hommes. Nous étions seuls. Il s'est massé l'avant-bras droit.

— Il faut que tu quittes le pays.

— Non. Vous devez parler à Pash.

— Je lui ai parlé hier après-midi.

Il a pris une inspiration.

— Et je lui ai reparlé hier soir.

— Pourquoi n'est-il pas ici ?

— Il a été envoyé ailleurs.

Lev a pincé les lèvres.

— Je ne crois pas que tu le reverras.

J'étais toujours en posture défensive, le pied gauche devant, le genou droit fléchi. Et je tenais toujours ma tasse de café, ridicule. Remarquant ma pose, Lev a émis une sorte de rire, puis, un instant plus tard, son sourire s'est affaîssi.

— Il est temps de conclure ton aventure en Amérique.

— Et si...

— Lev, a-t-il dit avec une patience implacable, le temps est venu.

J'ai désigné d'un geste la table du salon – le *Times*, les tasses de thé, les partitions, l'invitation au mariage de Slominsky. Les chaussons de ballet de Lavinia enroulés au pied de la chaise.

— Comment pourrais-je partir ?

— Ce soir, a-t-il répliqué. Des hommes viendront chercher ton ouvrage cet après-midi. D'autres ont déjà été envoyés au garage ainsi qu'à l'entrepôt. Tu rassembleras tes papiers. N'utilise pas le téléphone.

— Le téléphone ? Pourquoi ?

— Un bateau t'attend. Tu figures sur le tableau de l'équipage en tant qu'aide-capitaine, responsable du livre de bord. Tu n'es pas l'assistant du capitaine. Tu seras confiné à ta cabine.

J'ai avalé.

— Jusqu'à Leningrad ?

— Oui, indirectement. Ce sera un voyage de six semaines.

J'ai porté attention à mon souffle. De courtes respirations superficielles, comme si j'étais maintenu en vie par la simple

constance, la persistance, le va-et-vient de toutes petites choses.

— Ne dis à personne que tu t'en vas, a ajouté Lev.

— Ma femme...

— Nous l'enverrons chercher plus tard.

— Quand?

— Une quinzaine.

Je voyais qu'il mentait.

— Pourquoi ne pas lui dire?

Lev a examiné le plancher en passant son pouce sur ses lèvres.

— L'Internal Revenue Service des États-Unis. Le California Detentions Bureau. L'International Madison Bank. Walmar Incorporated. Isaac et Harry M. Marks. Commerce and Burr. Je pourrais continuer longtemps. Tu as des dettes importantes. Est-ce qu'elle est au courant?

— Non.

Sur le manteau de la cheminée, il a pris une roche, une brique de calcaire fossilisé que Schillinger m'avait offerte.

— Je crois aussi comprendre que tu as tué un homme du FBI.

Il a relevé la tête. Ses yeux étaient cernés.

— Ne dis à personne que tu pars.

Au cours des longues secondes qui ont suivi, nous nous sommes dévisagés. Je n'ai rien dit. Puis, j'ai hoché la tête en signe d'assentiment, et j'ai parcouru la pièce des yeux. Plus rien ne comptait.



Peu de temps s'est écoulé depuis ma rencontre avec Lev le sérieux dans mon salon, lorsque j'ai renoncé à l'Amérique. Parfois, allongé sur ma couchette, j'essaie de comprendre comment j'ai pu céder. À d'autres moments, je me demande pourquoi ce n'est pas arrivé plus tôt. En écrivant ce journal, j'ai toutefois cette certitude tranquille : je n'avais pas le choix. *Je n'avais pas le choix.* Mes ennemis

étaient trop nombreux et j'avais épuisé mes sursis. En tant que visiteur investi d'une mission, je n'avais pas ma place aux États-Unis. Mon passé et mon futur appartiennent à la Russie, où j'attendrai l'aboutissement de toutes ces pérégrinations sans cesser de t'aimer.

La distance fortifie l'amour. Les rêves ont une masse et une vitesse. Ils sont des signaux, des promesses; ils ont une destination. Une nuit viendra où nous n'éprouverons plus de doutes, nous ne sentirons plus le poids de forces extérieures, et alors, enfin, nos particules pourront se reposer.



Quand Lev a pris congé, je l'ai accompagné sur le pas de la porte. L'air était dense. Je l'ai regardé rapetisser au bout de la rue, sa main étendue en guise d'adieu. J'ai constaté que ma Cadillac avait disparu. Peut-être était-elle avec Pash, en route vers ce qui l'attendait. Lorsque je suis rentré, j'ai allumé un feu dans l'âtre juste au cas, au cas où je devrais brûler quelque chose.

Tel que Lev l'avait annoncé, des hommes sont venus en après-midi. Il ne s'agissait pas de sbires imbéciles, mais de professionnels expéditifs, efficaces. La première voiture a transporté les observateurs et les calepins de notes. Ils ont emporté des dossiers, des étiquettes, des caisses d'archives. Ils ont pris les papiers de mon classeur et les ont divisés par sujets avant de bien fermer les boîtes. J'ai téléphoné à Pash. Personne n'a répondu, bien entendu. Pash s'était extrait de mon existence. Un gros camion est arrivé avec six hommes de plus. Ceux-là ont démonté les machines et les ont chargées sur des palettes puis dans des malles en pin qu'ils ont scellées avec des clous. Ils demandaient : « Qu'est-ce qui part ? » et je répondais en pointant du doigt. Je n'avais pas besoin de tout. Il me fallait les premières choses, les dernières, les meilleures. Certaines inventions étaient des jouets, des redondances, des impasses. Mais d'autres appareils pourraient se montrer utiles, demain.

Dans le sous-sol, j'ai écarté les vieilles boîtes de thérémines prêts-à-monter de la RCA et extirpé un coffre, le même que j'avais en venant de Leningrad. Il était brun comme un cheval sauvage.

À l'aller, je l'avais rempli de pantalons, de chemises, de chaussures et d'un assortiment d'outils. Aujourd'hui, je voulais emporter un million d'objets – des photographies, des bouts de billets, le reçu d'un restaurant automatique pour deux pointes de tarte. J'ai considéré le recoin terne du sous-sol où j'avais l'habitude de lever des haltères et d'exécuter les quatre formes. Mon mannequin en bois crouissait près d'une lampe. J'avais négligé mon kung-fu. Peut-être reprendrais-je ma pratique, à Leningrad. Je me demandais si mon maître aux épaules carrées était toujours là, si Lughur et Moritz continuaient leurs combats de béliers. Je suis allé au mur où j'avais épinglé ma gravure de Leung Jan. Il semblait en équilibre au bord d'un précipice. J'ai décroché l'image et l'ai rangée dans le coffre.

Vers quatre heures, j'ai pris un taxi pour me rendre au collège où Schillinger enseignait. Après avoir trouvé son bureau, j'y ai attendu qu'il finisse son cours. Il s'est assombri en me voyant.

— Lev, est-ce que ça va?

Derrière le verre givré de sa porte, je lui ai annoncé mon départ.

— Quand?

— Ce soir.

— Raconte pas de conneries.

Ça m'a fait rire. Parce qu'il avait raison : c'étaient des conneries. J'ai ri de l'absurdité de la situation et Schillinger m'a dévisagé jusqu'à ce que son air sévère cède la place à l'hilarité. Effondrés sur son bureau, nous nous sommes marrés, marrés, marrés. Puis calmés. Le silence est tombé. Je fixais les jointures de mes mains. Qu'allions-nous dire, à présent? Que devrions-nous dire?

— Leningrad, a-t-il murmuré.

— Oui.

— Je viendrai te rendre visite.

— Tu viendras pendant les nuits blanches.

— Oui.

Nous avons levé la tête et, d'un geste gauche, je lui ai tendu la main.

— J'appelle Frances, a-t-il déclaré. Il faut aller prendre un pot d'adieu.

— Je ne peux pas, j'ai trop à faire.

Je l'ai vu balayer la pièce des yeux, cherchant un souvenir à me donner, n'importe quoi. Il a finalement extirpé un livre d'une pile de papiers.

— Ah, voilà.

Sa dernière monographie. *La seconde moitié de l'Histoire. L'art à l'ère électronique.*

— C'est comme une de nos conversations, sauf que celle-là, tu peux la mettre sur ta table de chevet.

— Merveilleux.

— Oui.

Nous avons échangé une autre poignée de main.

— Ne raconte à personne que je suis venu.



J'ai repris un taxi pour traverser la ville, dépliant un autre des billets que m'avait remis Walter Rosen. « Ici, c'est bon », ai-je indiqué en m'avançant pour payer le chauffeur. En sortant, j'ai vu le livre de Schillinger sur la banquette. J'ai refermé la portière et regardé la voiture s'éloigner.

Je me tenais devant l'édifice où tu vivais avec ton mari, Robert Rockmore. J'ai soulevé l'épais heurtoir de cuivre en forme de tête de lion et j'ai frappé sans m'attendre à ce qu'on réponde. Cette histoire exigeait que je me rende à cet endroit, que je cogne sur ce battant de chêne blanc. Je n'avais pas besoin qu'on m'ouvre. Mais j'ai entendu un bruit, une toux d'homme, et la porte a tourné sur ses gonds. Il était là, plus jeune, plus grand que dans mon souvenir.

— Monsieur Rockmore.

— Oui?

Ma bouche a frémi, cédant presque, comme si quelqu'un m'avait frappé au visage.

— Votre femme est là?

Son regard s'est fait perçant.

— Je vous connais, a-t-il dit.

— Oui.

Nous nous sommes toisés de part et d'autre du seuil.

— Je pourrais te tuer, ai-je articulé.

— Quoi?

— Ou je pourrais lui envoyer un message et tu ne le saurais jamais. Ça passerait à travers toi.

Dans les yeux de Robert Rockmore, quelque chose se formait, quelque chose de plus faible que la colère. Il a contracté ses lèvres, choisissant sa riposte.

J'ai été plus rapide.

— Je quitte ce pays. Je ne reviendrai jamais.

Il a pris une inspiration avant de répondre.

— Elle ne parle jamais de vous.

— Bien sûr que non, ai-je répliqué.

Il m'a giflé avec force, du plat de la main. Je lui ai planté mon poing droit dans le plexus solaire. Il s'est plié en deux, et je lui ai enfoncé la tête dans les souillures du trottoir.

Au bout d'un moment, il a craché :

— J'appelle les flics, bordel.

Je me suis dressé au-dessus de lui. Ma mâchoire élançait là où il m'avait frappé. J'ai avalé et senti mon cœur sombrer, sombrer. J'aurais pleuré, Clara, de lourdes larmes grises.

— À travers toi, ai-je répété d'une voix âpre.

Il était tard lorsque ma femme est rentrée ce soir-là. Elle était distraite, affamée, fâchée contre son chorégraphe. À l'étage, j'ai

coupé des oignons pour faire une omelette. Elle arpentait la cuisine sans réaliser que la maison avait été excavée, ses secrets empaquetés. Couteau et fourchette à la main, elle a mangé en monologuant, sans chercher mon regard. Plus tard, alors que nous étions couchés l'un à côté de l'autre, je me suis demandé ce que j'écrirais si je devais rédiger une lettre à Henry Solomonoff, à Missy et à Bugs Rusk... Devrais-je m'excuser auprès des Rosen, leur envoyer le schéma d'un nouveau thérémine? Devrais-je remercier les Bolotine? Lavinia a étendu son bras sur ma poitrine. Je contemplais le plafond. Toutes les horloges tictaquaient.

— Partons pour Haïti, a dit Lavinia. Pendant l'hiver.

Nous vivions dans une maison de rêves. Après mon départ, Walter Rosen la reprendrait.

À onze heures vingt-huit, la sonnette a retenti dans le noir. Lavinia a remué.

— Ignore-la, m'a-t-elle prié.

Je suis resté immobile. Après quelques minutes, on a sonné à nouveau. Je me suis levé.

— Qu'est-ce que c'est? a-t-elle demandé.

— La porte.

— Quelle heure est-il?

— Ce n'est pas important.

J'ai mis mon pantalon et ma ceinture et enfilé le veston que j'avais préparé. Lavinia s'est tournée.

— Tu t'habilles? a-t-elle demandé d'une voix desséchée.

J'ai attaché mes chaussures.

— Oui.

Un autre coup de sonnette.

— Pour aller ouvrir, ai-je précisé.

Elle s'est appuyée sur ses coudes. Je suis descendu et j'ai fait déferler le clair de lune en ouvrant la porte. Trois hommes m'attendaient.

— Camarade, ont-ils déclaré.

— Vous voilà, ai-je répondu avec un long soupir.

Ils ont hésité lorsque je les ai invités à entrer. Ils voulaient savoir si j'étais prêt à partir.

— Oui, un instant.

Ils m'ont dit qu'il fallait y aller.

— Oui, ai-je répété.

Au milieu de mon salon, je regardais autour de moi, incertain de ce que je cherchais, de ce que j'attendais. J'ai entendu la voix de Lavinia, à l'étage. Je l'ai appelée en me frottant le visage, avant de tendre aux hommes la valise que j'avais cachée dans un placard à balais. Elle contenait d'autres vêtements, mes accessoires de rasage. Je leur ai remis une boîte qui renfermait une machine à écrire Skylark Mk II. Sans mot dire, ils ont pris mes affaires. Puis Lavinia est arrivée dans l'escalier derrière nous. Un châle sur les épaules, elle était longue et jeune, ravissante. Elle avait l'air d'une chose empruntée, alors; quelque chose qu'on m'aurait prêté et que je restituais. Elle a froncé les sourcils et son regard noisette s'est durci.

— Je dois partir, ai-je dit.

— Où ça?

— On m'emmène. J'ignore quand je reviendrai.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je ne sais pas si je reviendrai.

Elle a descendu les marches.

— Tu ne sais pas si tu reviendras? Qu'est-ce que ça signifie? Qui sont ces hommes?

Ils ont fait un pas dans ma direction, se muant instantanément en garde rapprochée.

— Il faut se mettre en route, m'a indiqué l'un d'eux en anglais, avec un accent.

— *Où emmenez-vous mon mari?* a demandé Lavinia en russe.

— Au revoir, ai-je dit.

— Lev!

Ils m'ont pris par les bras pour m'entraîner vers la porte. Elle a foncé sur nous, a tenté de leur faire lâcher mes épaules. Elle était plus forte qu'ils l'avaient anticipé et soudainement, nous nous sommes retrouvés tous les deux, auréolés par la nuit.

— Je dois partir, ai-je murmuré, et j'ai vu ses mâchoires se contracter, l'eau de ses yeux se figer. Je dois partir.

À ces mots, elle est subitement devenue plus petite.

Elle m'a embrassé furieusement, le visage constellé de questions.

— Je t'aime, a-t-elle dit, fouettant les hommes du regard.

— Bonne nuit, ai-je répondu.

Elle s'est emparée du revers de mon manteau et elle est restée ainsi à me retenir, jusqu'à ce que l'un des hommes vienne retirer sa main.

Je suis parti avec eux.



La voiture se coulait dans l'obscurité de la ville. Sur les coins de rue, de jeunes hommes avec des cigarettes. Au milieu des avenues, des chiens. Des vagabonds recroquevillés sur le pas des portes. Des mots en néon. POMMADE, CABARET, CHOP SUEY, tous en rouge, tous une forme d'au revoir. Ceux qui m'accompagnaient restaient cois. Avais-je aperçu mon dernier visage familial? M'avait-on déjà cédé aux étrangers? New York clignotait par la fenêtre. J'étais maintenant avide d'adieux.

Nous avons basculé dans Holland Tunnel.

Enfoncé dans mon siège, j'observais l'alliance à mon doigt. Combien de temps allais-je continuer à la porter? Peut-être finiraient-ils par m'envoyer Lavinia. Peut-être qu'elle arriverait dans deux semaines, sa valise pleine de robes d'été. Peut-être qu'elle viendrait vivre avec moi dans les collines du lac Ladoga et qu'elle planterait de l'aneth et de l'estragon pendant que je peinerai sur des câbles, sur des tubes, sur ton absence.

Nous avons émergé dans le New Jersey, le ciel piqué de vingt mille étoiles. La route nous soulevait et nous déposait et nous suivions les méandres de l'eau. C'était comme la mer. Lentement, je me suis souvenu : c'est la mer, c'est bien la mer. Les lumières filaient et miroitaient, New York de l'autre côté de la baie, puis la beauté assourdissante du passage d'une locomotive le long du chemin, toute en finesse, en éclat, en fer. J'ai pris conscience que je rentrais chez moi. Chez moi, en Russie, la mère patrie, canyons et villes et trois mille rivières effrénées. L'Institut physico-technique. Sasha et Helena. Les blinis de l'échoppe de la rue Kolokolnaïa. Le printemps et les durs hivers qui font de la lueur d'une chandelle un enchantement.

Je voyais désormais les bateaux du port, grands comme des montagnes. L'un d'eux serait le mien. Dans la voiture, les hommes se montraient plus attentifs, excités; ils regardaient dans toutes les directions. Sur la route, les pneus battaient la mesure. J'ai replié mes mains sur ma cuisse. Nous nous sommes fauflés sur les quais, stoppant devant un panneau pour ensuite tourner et passer dans l'ombre du *Stary Bolchevique*. La lumière fondait sur nous. Les hommes sont sortis du véhicule et je les ai suivis, une vie nouvelle fourmillant dans mes épaules et mes chevilles, et partout, le vent fouettait, salé. Lev était là, en train de parler à un homme en uniforme. Je lui ai serré la main. Je souriais maintenant avec enthousiasme. Il m'a présenté au capitaine, le maître du vaisseau.

— Notre responsable du livre de bord, a dit Lev. Voilà ce que tu es.

— Responsable du livre de bord, ai-je répété.

Le capitaine s'exprimait avec un accent de Samara.

— Assistant du responsable.

— Avec plaisir, ai-je dit en inclinant la tête.

Lev m'observait avec un certain scepticisme. Je n'en avais cure; je savais qui j'étais, où j'allais et ce que mon cœur contenait. J'étais Lev Sergueïevitch Termen.

— Tout mon matériel est là?

— Montrez-le-lui, a commandé le capitaine.

Un homme semblable à un ours polaire a surgi à mes côtés.

— Suivez-moi, a fait Red en m'entraînant sur la passerelle, vers le centre du navire.

Comme je franchissais la porte boulonnée, je me suis retourné et j'ai vu Lev en compagnie de deux autres personnes – les Karl? – et j'ai cru entrevoir un entrepôt bancal et le profil argenté des crêtes d'une cité, et d'une certaine manière, une multitude de silhouettes émergeaient, amis, ennemis, et mille connaissances, Katia, Jin et Nate Stone, Rosemary Ilova et George Gershwin, peut-être Pash qui guettait dans l'ombre alors que je disparaissais dans le ventre du *Sary Bolchevique*.

Je ne devais pas ressortir jusqu'à ce que nous accostions. Red m'a fait voir la cabine où se trouvait mon équipement, les thérémines emballés dans des caisses, les boîtes de dossiers, puis il m'a montré la pièce que j'habite en ce moment, bleu pâle avec son lit bien fait. Je me souviens de la clé qui a tourné dans la serrure. Je me souviens du mouvement du bateau quand les machines se sont réveillées. C'est ainsi que tout simplement, comme un bout de papier plié, je suis parti.



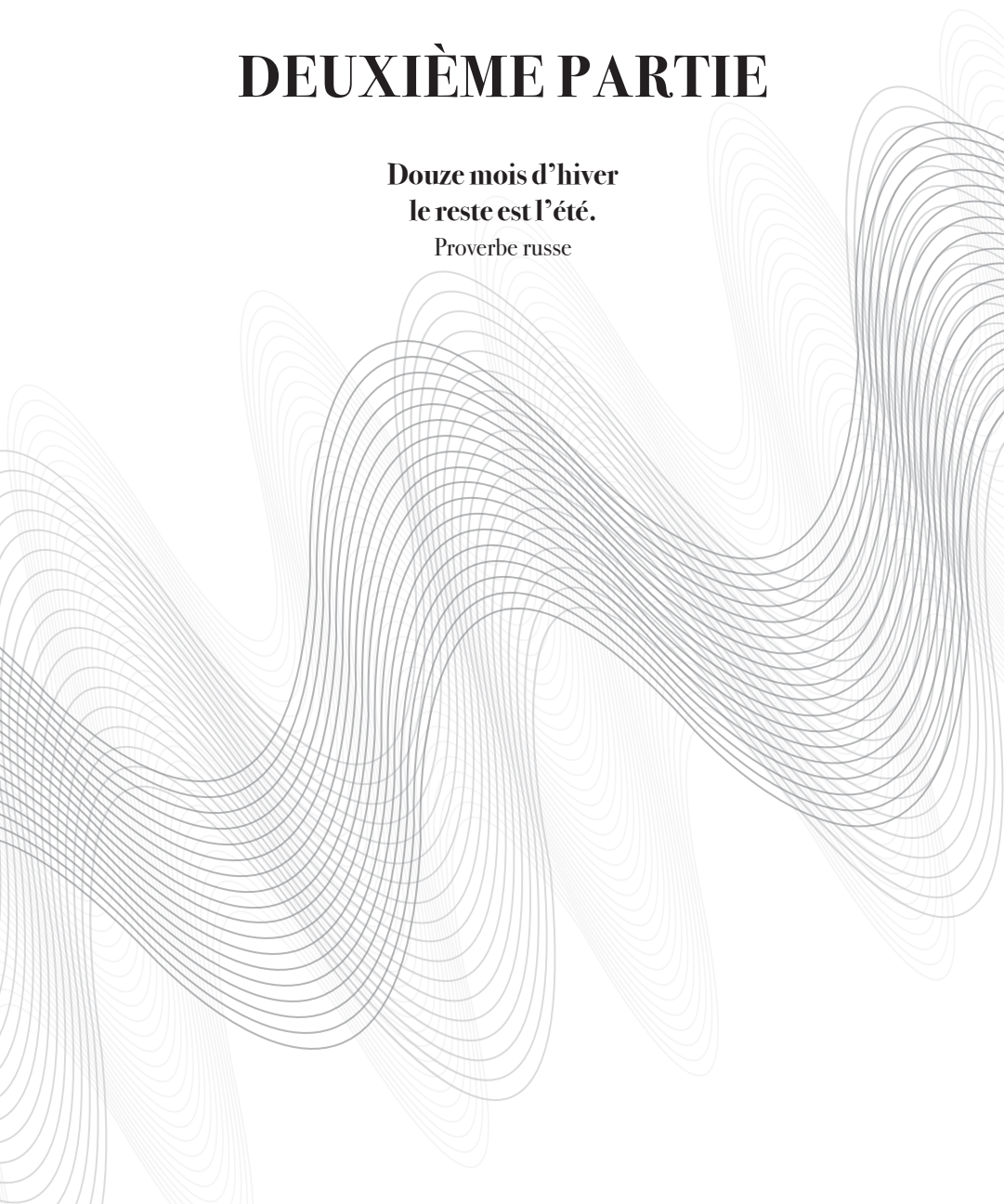
Un jour, bientôt, j'arriverai au port de Leningrad. J'ignore ce qui m'attend. Je ne connais rien des forces qui se mettront rapidement à agir sur mon être. On me laissera sortir de cette pièce; je passerai dans la gueule de ce vaisseau, je serrerai la main de mon capitaine sans plus ressentir le mal de mer. Après des semaines de houle, je tanguerai sur les quais. Je ferai mon devoir. Je construirai de nouvelles merveilles.

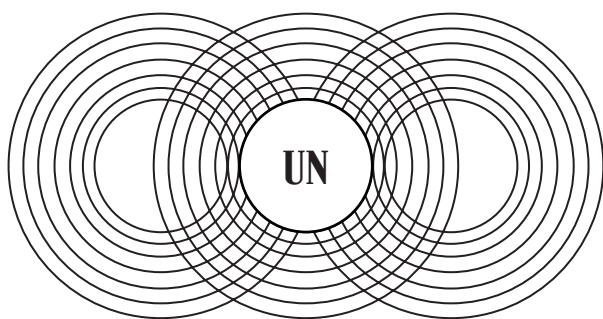
Je t'appellerai à travers les airs.

DEUXIÈME PARTIE

**Douze mois d'hiver
le reste est l'été.**

Proverbe russe





NUITS CLAIRES

Il neige sur Moscou. J'ai passé la dernière heure devant ce carré de fenêtre, carré de tempête, à choisir quoi t'écrire. J'ai mon casque d'écoute au cou. En face de moi, la machine ronronne. Comment amorcer une première lettre en huit ans? Avec des salutations? Salut Clara? Chère Clara, très chère Clara? Mais bien sûr, cette missive ne te parviendra jamais. J'en suis presque certain. J'ai encore entendu ta voix aujourd'hui. Assis à mon bureau, j'ai tenté de composer la première phrase d'un message que tu ne liras pas.

Il neige sur Moscou. Cela fait maintenant huit ans que j'ai écrit une lettre semblable, assis à un bureau, à une amie. Est-ce bien ce que tu es, une amie? Aujourd'hui, pendant que j'étais penché sur la machine, j'ai perçu ta voix dans l'écouteur. Elle était cachée au milieu du bruit, comme un fantôme, une transmission venue de l'autre côté de l'existence, venue du printemps.

Lorsque j'aurai fini de t'écrire, je plierai la feuille en trois. J'échangerai des cigarettes à Zaïtsev contre une enveloppe. Une missive dans une enveloppe, un jeu d'enfant. Mon plan s'arrête là. Il n'y a pas de boîte postale à Marenko. Qu'est-ce qu'un prisonnier est censé faire d'une lettre? Je pourrais la passer à un gardien compatissant. Je pourrais la brûler. Je pourrais la conserver dans mes affaires pour toujours, jusqu'à ce qu'un surveillant la découvre

et l'arrache à sa cachette au creux d'un livre pour la déchirer en mille miettes sèches. C'est ce qui est arrivé à Andreï Markov, je m'en souviens encore.

J'ai une question pour toi, Clara : à quoi sert une lettre qui ne sera jamais lue ? À quoi sert un message perdu ?

J'ai entendu ta voix au milieu du bruit, dans le murmure crépitant de l'électricité statique, sur une bande ramenée de la maison Spaso. Pendant que j'écoutais Averell Harriman.

Tous ces nouveaux noms.



Je me nomme Lev Sergueïevitch Termen, comme avant, comme toujours. Je porte le numéro L-890. Je vis à la prison de Marenko, à l'extérieur de Moscou, avec quatre cents hors-la-loi. On nous appelle les « zeks ». Nous sommes en février 1947 ; ce n'est pas encore la Saint-Valentin. Personne ne célèbre cette fête dans ce pays sauf peut-être l'ambassadeur Harriman. Je me trouve dans le grenier d'un immeuble résidentiel sans chauffage situé dans une petite rue près du Kremlin. Le lieu est glacial, mais j'ai connu des froids bien pires. Je ne demanderai pas de radiateur à Beria. Je ne demanderai rien à Beria. Jusqu'à ce que ses yeux charbonneux apparaissent dans le cadre de porte, je ferai semblant qu'il n'existe pas.

Je suis ici parce que de l'étroite lucarne carrée, j'ai une vue directe sur une autre fenêtre, à quatre ou cinq cents mètres de distance, au-delà d'un mur de brique rouge. Je ne te dirai pas qui, derrière cette vitre, contemple la ville.

Le plafond du grenier est bas et pentu. Tout est fait en bois, comme dans un chalet en forêt. Chaque recoin orné d'un fin voile de fils d'araignée, mais je n'ai pas aperçu les bestioles en question. Elles se sont cachées, ou bien enfuies.

Sur le mur du fond, une porte s'ouvre sur un passage dérobé qui mène à la rue. Cet escalier est indépendant des appartements du bas, où des dignitaires du Kremlin habitent avec leur famille, soupent de porc et de pêches fraîches. Je monte au grenier deux

jours par semaine, quatorze heures chaque fois. Je n'ai jamais vu mes voisins. Je les entends à travers le plancher, mais seul Beria sait que je suis ici.

Je crains parfois qu'une résidente m'entende, qu'elle se tourne vers les combles. Elle lancera un appel, intriguée par ce qui se cache là-haut; elle hélera et je ne répondrai pas et mon patron enverra des agents du NKVD assassiner mes voisins.

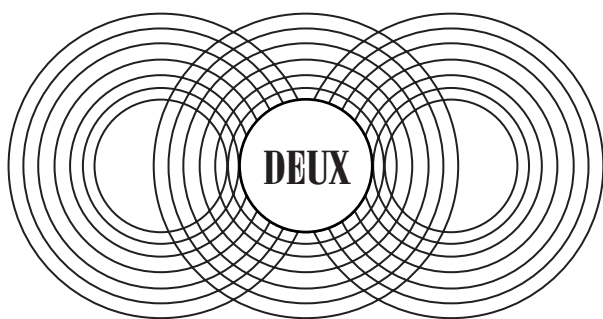
Contre un des murs du réduit, il y a un bureau avec une pile de dossiers, plusieurs blocs-notes, des étiquettes, des plumes et de l'encre. Une petite machine à écrire et deux boîtes de bande magnétique. Mon engin blanc qui ronronne en toute innocence et un autre instrument, un lecteur branché sur un casque d'écoute. Le premier appareil possède un câble qui l'alimente en électricité, et un second fil qui se perd derrière la fenêtre. Il se faufile à l'extérieur par un trou dans le mur. De l'autre côté de la vitre, un dispositif est fixé au dormant. C'est à cet endroit qu'aboutit le deuxième câble. L'objet est noir, insolite. On dirait un corbeau bossu qui regarde vers le Kremlin.

Il y a aussi un pistolet à côté de moi, sur le bureau. Il n'est pas là pour me protéger. Si je dois me défendre, je tuerai mon ennemi par le kung-fu. L'arme n'est pas destinée aux autres; elle est pour moi. Si je suis découvert, je tournerai le canon vers moi et j'appuierai sur la détente, *clic*.



Jadis, j'étais l'homme qui servait de conducteur à l'éther.

Je ne conduis plus rien.



DANS LE LABYRINTHE

À mon retour des États-Unis, il y a huit ans, j'ai trouvé Leningrad vide. L'an 1938 tirait à sa fin. C'était un jour d'hiver lumineux, et un énorme marin albinos m'a conduit de ma cabine au pont où l'air m'a piqué les poumons. La ville ressemblait à une élégante miniature et les vagues léchaient le havre. Pendant que des inconnus se faisaient l'accolade dans les grincements du métal, j'observais la grue qui sortait mes caisses du navire, effrayé de voir mes boîtes se balancer entre ciel et terre à des hauteurs si périlleuses. Un mouvement de trop, une erreur, le glissement d'un crochet; pendant un instant, je les ai presque vues tomber et éclater au sol, se désintégrer, détruisant tout mon passé.

Mais les débardeurs ont descendu les coffres avec délicatesse, comme des cadeaux.

Je me suis retrouvé seul sur les quais de la Neva avec toutes mes possessions terrestres. Je ne savais pas où aller. Une partie de moi s'attendait à ce que je sois accueilli par un agent du gouvernement ou une délégation quelconque, une fanfare de bienvenue. Mais il n'y avait personne. Les passagers s'étaient dispersés comme des araignées sous des portes. Debout sur les quais, j'ai regardé les automobiles tourner au coin d'une rue, les unes après les autres, crachant de la fumée, et j'ai compris que Leningrad avait changé pendant mon absence.



Je me suis installé chez la petite sœur de Père, Eva Emilievna. Elle était devenue une femme fragile et maigre aux yeux bleus humides. Elle avait été soprano; quand j'étais jeune, je pensais à elle comme « la chanteuse ». Mais ma tante travaillait maintenant à l'hôpital. Elle bandait les jambes cassées, fabriquait des attelles. Mes parents étaient morts depuis quatre ans. Eva m'a raconté leurs funérailles, une cérémonie pendant l'hiver et l'autre l'automne suivant, les grandes salles en pin remplies d'amis.

— Tout le monde pleurait. Tout le monde demandait de tes nouvelles.

J'imaginai Mère et Père dans leurs cercueils, au repos, en attente.

— Quels ont été leurs derniers mots?

Eva a dit qu'elle ne le savait pas. Elle a effleuré sa tasse de thé du bout du doigt.

Je passais chaque journée dans un bureau gouvernemental différent, affalé dans une chaise moelleuse jusqu'à ce que l'on appelle mon nom. J'ai rencontré les dames décaties de diverses agences soviétiques. Des sourcils dessinés au crayon, des vases de fleurs séchées. Elles notaient mes coordonnées sur des rouleaux, dans des registres. « Vous devez vous assurer d'être inscrit auprès du LNS, disait l'une. Vérifiez avec le SSUG. » Le soir, je dérapais sur le frimas en rentrant à pied. Eva arrivait plus tard, vidée par sa journée à l'hôpital. « C'est bon de se retrouver en famille », disait-elle en allumant une lampe.

Mon matériel avait été remisé à l'autre bout de la ville par un ami d'Eva, dans un entrepôt qui abritait de la lessive en poudre.

Au souper, nous parlions du bon vieux temps. Les pique-niques avec Mère, Père, ma grand-mère, ma sœur. Mère préparait toujours des œufs à la coque qu'elle emballait dans du velours. Père était responsable de trancher le fromage avec son couteau de poche. Eva se souvenait de ce jour où, tour à tour, nous avions renversé des betteraves sur nos vêtements. Toute la famille maculée de rouge comme des victimes de meurtre.

Mariée à un mathématicien, ma sœur vivait maintenant à Nijni Novgorod. « Viens me voir », lui avais-je écrit.

Je racontais mes années en Amérique à Eva, lui décrivant Manhattan, Brooklyn, les boulangeries de Chinatown. J'évoquais les fêtes, mes rencontres avec des célébrités.

— Rachmaninov, révélais-je, ouvre ses huîtres lui-même.

Elle réagissait à chaque anecdote avec émerveillement, les yeux ronds.

— As-tu rencontré des cowboys?

— J'en ai vu une fois, à la première d'une pièce de théâtre. Il venait du Texas. Il portait même le chapeau. Mais on n'en croise pas beaucoup à New York. La plupart vivent au sud-ouest du pays.

— Dans le désert?

— Il n'y a pas que le désert. Je suis allé en Californie, sur la côte ouest. On y cultive des oranges.

— J'aimerais bien me baigner dans l'océan Pacifique, a-t-elle dit.

— J'ai pris l'avion, tout droit au-dessus de dix États unis.

Puis Eva a incliné la tête d'un côté, avec ses grands yeux aquatiques. J'ai cru qu'elle s'apprêtait à me poser une question sur l'avion, sur son ombre qui tranchait les champs.

— J'ai su pour Katia, a-t-elle dit.

J'ai senti que mon visage était de glace.

Lentement, j'ai articulé :

— Notre divorce?

— Oui.

Nos voix étaient totalement plates.

J'ai cligné des yeux en fixant la table.

— Oui, ai-je fini par dire. Je crois qu'elle s'est remariée.

Mon sourire était mince, net, triste. Je ne jouais pas la comédie. Eva m'observait d'un air compatissant, comme si elle était en train de me donner une carte, une fleur, un prix de consolation.

— As-tu rencontré d'autres femmes?

La question était d'une indiscretion inhabituelle de sa part. Mais en lui rendant son regard, j'ai compris qu'Eva ne me la posait pas en tant qu'hôte ni en tant que sœur cadette de mon père. Elle me la posait comme une personne qui s'approchait de la vieillesse, qui ne s'était jamais mariée, qui vivait toute seule. Une vieille fille qui souhaitait un peu de bonheur à son neveu.

Puis j'ai pensé à toi, toi qui m'avais surpris en t'installant au théramine un après-midi.

Toi, sur le pas de ma porte, de la neige sur la joue.

J'ai aussi songé à Lavinia, longue et solennelle dans la petite chapelle.

Et plus tard, au pied de notre escalier, pendant que je disparaissais dans l'aube naissante.

La honte a frôlé mes contours, fine comme de la fumée.

Tu m'apparaissais si clairement, concentrée sur un court article de journal.

Mon épouse écumant mes étagères, téléphonant aux ambassades.

Cherchant des réponses dans des chemises remplies de schémas.

Mille papiers carbonés portant ma signature muette.

Ils avaient dit qu'ils l'enverraient en Russie mais ils n'en avaient aucune intention, et je savais qu'ils ne le feraient pas, et j'étais disparu dans l'aube naissante.

J'avais tellement pris à cette femme, et j'ai fini par lui prendre son mari.



J'ai tenté de retrouver mes vieux amis. Curieusement, j'avais du mal à me souvenir d'eux. J'allais souper avec d'anciens collègues de l'Institut physico-technique que je régalaïs d'histoires d'ondes radio, d'erreurs de fabrication, de brevets à un million. Mes récits étaient étincelants, pleins d'opulence et de chance. « Et maintenant, après tout cela, je suis revenu. Je suis revenu pour travailler. »

Ils réagissaient avec une étrange retenue, comme si j'avais quelque chose de pris entre les dents.

J'étais sans le sou. Malgré mes anecdotes grandioses, je n'avais pas d'emploi, pas d'atelier, pas de permission des autorités. J'habitais chez ma tante, et je rêvais à ce que je n'avais pas. Avec mes boutons de manchettes, je portais des toasts à Iossif Vissarionovitch Staline, mais je n'étais pas l'enfant prodigue. J'étais un miséreux dans un pays où je croyais qu'on avait aboli la pauvreté.

Un vendredi après-midi, je suis retourné à mon ancien lieu de travail avec un exemplaire de *Principes de la nouvelle radio* de F. Lèle que j'avais rapporté d'Amérique à l'intention de Ioffe. Quand je me suis hissé sur le tram et que j'ai senti ces bonnes vieilles secousses et le glissement des rails, c'était comme si j'avais à nouveau vingt-deux ans. Le wagon était plus vide qu'avant. Dehors, des bâtiments avaient été détruits puis reconstruits. Les gens portaient des manteaux plus lourds.

Je suis descendu à la station Finlyandsky. M'éloignant des foules, j'ai remonté la route. Les flocons tombaient, et les arbres dépouillés ressemblaient à des tourelles. J'ai observé un cycliste qui se hâtait sur la neige et le gazon. Un mur surplombé de barbelés avait été érigé autour d'un pré et j'ai tenté de me souvenir s'il y avait déjà eu quelque chose dans ce champ, s'il était seulement tondu. Ici, le bruit de la ville était resté inchangé. Du vent, des roues pilant de la névasse. Des bruits d'animaux amortis, comme des chiens ensevelis sous la neige.

J'ai gardé la même cadence que l'homme à vélo. Nous sommes arrivés en haut et mon regard s'est perdu dans l'arboretum rongé à l'os par l'hiver. Il restait des écureuils dans les arbres. Je me suis demandé qui les nourrissait. Les empreintes de pas formaient un sentier. Il y avait un corbeau. Au-dessus de ma tête, un nuage blanc défilait sans interruption.

À un moment, ma botte a glissé sur la glace et j'ai levé les yeux, mon souffle soudain saccadé, pour constater que le cycliste avait disparu.

Près de deux heures s'étaient écoulées quand j'ai enfin traversé les jardins transis de l'école nouvellement cernée par une clôture.

Les bâtiments se sont profilés et ce fut pour moi une trêve, un cadeau. Ils étaient imposants et calmes et je les connaissais. Je suis entré par la porte ouest de l'Institut. Mes pas résonnaient sur le marbre blême où j'ai laissé des traces humides. Je me suis dirigé à l'angle de l'édifice où se trouvait le bureau de Ioffe, avec ses fenêtres qui révélaient les collines, la route, le bleu du couchant. Mais la pièce était vide, sans le moindre meuble, rien que des égratignures au sol.

Le bureau de Sasha était vide, lui aussi.

Je me suis rendu à la réception, une salle remplie d'étrangers. Je n'arrivais pas à me souvenir des noms des femmes qui y travaillaient jadis, ces femmes avec qui j'avais plaisanté, mais ça n'avait pas d'importance. J'ai été accueilli par un secrétaire tartare qui parlait si bas que j'ai dû me pencher sur son bureau. Il m'a donné le numéro du nouveau local de Ioffe. J'ai parcouru les corridors déserts, gravi l'escalier, trouvé sa porte et frappé. À travers le battant, il a dit « *Da?* » et je suis entré.

Abram Fedorovitch Ioffe, mon ancien superviseur, était assis derrière une petite table. Ses cheveux avaient blanchi, ses épaules étaient voûtées comme s'il portait un fardeau. Je me suis souvenu que nous avions l'habitude de partager un samovar d'eau chaude. Chacun de notre côté, nous le surveillions, nous veillions, nous le versions dans deux théières. Un gros pot de miel dormait sur son bureau. Il ne s'y trouvait plus.

Je suis resté sur le seuil, détrempé et dégoulinant.

Dans son regard, je n'ai lu aucun signe de reconnaissance.

— C'est Lev Sergueïevitch Termen, ai-je dit.

— Je sais.

À son intonation, j'ai craint qu'il soit contrarié de me voir.

— Comment ça va? ai-je demandé.

— Extrêmement bien, a-t-il dit d'un ton égal.

Ses lunettes le vieillissaient.

Je lui ai tendu le livre.

— Je vous ai apporté un cadeau.

Ioffe s'est raidi. Il a examiné la tranche du livre, puis il m'a dévisagé. J'ai alors senti qu'il n'y avait ni ambivalence ni hostilité de sa part, mais de la prudence. Peut-être même de la peur. Ioffe a lissé sa moustache rugueuse. Il m'a regardé à nouveau, et je l'ai vu prendre sa décision. L'instant était fragile. Il a passé une main sur son front, sur son visage, puis il s'est levé pour traverser la pièce et me serrer dans ses bras. Une étreinte étouffante au beau milieu du bureau du directeur de la physique et des technologies, dans le tic-tac des horloges, sous des yeux électriques.

— *Zdrastvouï*, Lev, a-t-il murmuré contre mon épaule.

— *Zdrastvouï*, Ioffe.

Lorsque nous nous sommes lâchés, je lui ai redemandé :

— Comment allez-vous ?

— Extrêmement bien, a-t-il répété avant d'avaler, de se retourner.

Nous avons parlé longtemps. La pièce était grise, éclairée seulement par les reflets froids de la fenêtre. Son bureau était enseveli sous la paperasse et d'épais rapports, tous frappés d'un sceau. L'Institut avait grandi et rétréci, les nouvelles responsabilités étaient nombreuses, m'a-t-il expliqué. Il y avait des échéances. Plusieurs chercheurs étaient partis ou avaient été envoyés ailleurs.

— Je cherche du travail.

Il a contemplé ses mains.

— Es-tu inscrit auprès du Comité de planification ?

— Bien sûr. Mais il y a un contretemps quelconque. J'ai pensé que si l'Institut les contactait...

Ioffe me fixait d'un regard lourd, appuyé, comme s'il envoyait une roue de métal vers moi et qu'il tentait de voir si je l'attraperais.

— Mes recherches ont beaucoup progressé, en Amérique.

— Parle-moi de l'Amérique, a chuchoté Ioffe.

Je lui ai parlé de l'Amérique. Le télécontact, Alcatraz, l'altimètre, l'avion. Les ajustements que j'avais effectués sur le thérémine, le rythmicon. Mes recherches plus théoriques sur les champs électriques, la capacitance, le passage de signaux dans les airs. Il ne

m'a pas interrompu. Calé dans sa chaise, il écoutait. J'avais l'âme à la poésie :

— Avec la radio, je me sens comme un explorateur qui n'a entrevu que le contour d'un continent.

Je lui ai raconté la fois où j'ai joué devant vingt mille personnes à Coney Island.

— J'ai beaucoup d'idées concernant les haut-parleurs. L'amplification. Les applications sont nombreuses, pas seulement pour les concerts, mais aussi pour les annonces officielles, un système pour les discours publics...

Dans son siège, Ioffe a tressailli.

— Ou peut-être des utilisations... euh... militaires, ai-je ajouté.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la sœur de Constantinov ?

— Comment ?

— La sœur de Sasha.

— Katia ?

— Oui, a-t-il répondu en posant ses coudes sur le bureau.

— Nous...

J'ai poussé un soupir.

— Nous ne nous aimons plus, Abram.

Ioffe a paru si triste.

— Est-ce que Sasha est ici ?

— Non, a-t-il murmuré.

— Où est-il ? Ce serait bon de le revoir.

— Il a été arrêté.

— Pourquoi ? ai-je demandé, horrifié.

— Article 58.

— C'est quoi, l'article 58 ?

— Activités contre-révolutionnaires.

— Comment Sasha a-t-il pu être accusé d'activités contre-révolutionnaires ?

Ioffe s'est levé, gardant le silence pendant un moment.

— Je n'ai pas de travail pour toi ici, a-t-il finalement déclaré.

Il a pris *Principes de la nouvelle radio* et l'a retourné entre ses mains.

— Je suis désolé, Lev.

Je me suis levé à mon tour.

— Lev, a-t-il ajouté en me regardant dans les yeux, tu dois parler de ton séjour à l'étranger en moins bons termes.



À la mi-février, j'ai vendu un ensemble d'outils afin de me procurer un billet de train pour Moscou. C'était un voyage de nuit; j'ai dormi sous un drap léger. À mon réveil, quelqu'un avait volé mes souliers.

J'étais à Moscou pour chercher du travail, des employeurs qui déposeraient pour moi une requête auprès du Comité de planification. J'ai acheté de nouvelles chaussures dans une échoppe à la station. De jolis souliers vernis. Déjà, mon argent s'était presque complètement volatilisé. Je suis descendu dans un hôtel miteux. Sur un mur du hall, l'annonce d'une agence de voyages indiquait qu'on y recrutait des traducteurs anglais. J'ai noté les informations au dos de mon billet de train. Je suis monté jusqu'à ma minuscule chambre qui me rappelait ma cabine sur le *Sary Bolchevique*. Je me suis étendu sur le lit sans le défaire et j'ai fermé les yeux.

Pendant les semaines suivantes, j'ai pris quelques petits contrats de traduction. On me donnait un texte en russe sur la mer Noire, le palais d'Hiver, l'ancienne cathédrale de Kiev, et je retranscrivais le tout dans la langue de Shakespeare et de Twain. Je me souviens d'une phrase que j'ai conservée comme un trésor : *Les colonnes du Man Pupu Nyor ne changeront jamais, même en hiver.*



J'étais arrivé à Moscou avec les noms de quatre généraux.

Il s'agissait d'hommes que j'avais rencontrés plus d'une décennie auparavant. Trois ans après avoir montré le thérémine à Lénine, un an après sa mort, le Kremlin m'avait à nouveau contacté pour me demander de présenter mon travail sur les technologies de « vision à distance ». La télévision. Avec Ioffe, j'avais développé un prototype fonctionnel : un petit écran, cent lignes de résolution. Sous une lumière tamisée, il marchait relativement bien. Dans une pièce haute de plafond, quatre hommes s'étaient rassemblés autour de la machine. Leurs assistants étaient agglutinés près de la porte. Pendant que j'essayais d'expliquer les principes de base de l'appareil, les quatre généraux ne faisaient que fixer l'écran. Finalement, ils m'avaient renvoyé.

J'avais noté leurs noms : Ordjonikidze, Toukhatchevski, Boudienny et Vorochilov. Sous celui de Toukhatchevski, j'avais écrit une phrase, quelque chose qu'il avait dit : *Un jour, l'Armée rouge verra le futur.*

Quelques mois plus tard, j'avais reçu un message m'informant que Iossif Vissarionovitch était très satisfait du dispositif qui serait désormais développé à l'interne par des scientifiques de l'armée. Envoyez-nous vos notes, indiquait la lettre. Envoyez-nous tout.

J'étais en colère, mais Ioffe m'avait conseillé de ne rien dire.

Je m'étais concentré sur le thérémine.

À Moscou, j'espérais maintenant retrouver ces généraux. Où qu'ils soient, je les contacterais et je leur dirais : *Permettez-moi de me remettre au travail.*

Ioffe m'avait appris qu'un chimiste de l'Institut physico-technique, un dénommé Totov, travaillait désormais comme commis au Politburo. « Il a renoncé à ses fioles », expliquait Ioffe. Je me souvenais vaguement de lui : un homme triangulaire, large aux hanches et étroit aux épaules. Il avait la tignasse blond cendré et des lunettes. Voilà tout ce que j'avais en arrivant à Moscou : les noms de quatre généraux et ce triangle à lunettes de Totov au Politburo.

Persévérant, je l'ai trouvé. À ma troisième visite aux portes du Kremlin, j'ai aperçu Totov qui trottinait vers la sortie. Ses cheveux avaient poussé, ils étaient longs comme ceux d'une femme. Des rides cernaient ses yeux.

— Camarade Totov! ai-je lancé.

Il s'est arrêté net.

— Qui êtes-vous?

Pendant un instant, j'ai vu la panique le gagner.

— Termen de Leningrad, ai-je répondu. Tu te souviens?

Après une seconde de battement, le soulagement l'a inondé.

— Termen! s'est-il écrié. L'homme aux boîtes chantantes!

— Oui, oui. Exactement.

Après sa journée, nous nous sommes retrouvés dans un café près de la bibliothèque. Pendant un long moment, nous avons échangé des civilités. Il ne m'a pas interrogé sur les dix dernières années; j'ignorais s'il savait que j'avais séjourné en Amérique. Je le questionnais sur son emploi; il en parlait avec un enthousiasme tapageur peu convaincant. Enfin, la conversation a ralenti et je lui ai révélé les raisons de ma visite à Moscou, lui expliquant que j'étais à la recherche d'hommes qui connaissaient mon travail et qui pourraient m'aider.

— Je ne peux pas te donner de boulot, a-t-il lâché.

— Non, non, bien entendu. Je souhaite poursuivre mes recherches, mais j'aimerais parler aux hommes que j'ai rencontrés, à l'époque. Des généraux.

J'ai dégluti.

— J'ai pensé que tu pourrais peut-être m'indiquer le meilleur moyen de les... de communiquer avec eux...

— Des généraux? a chuchoté Totov.

J'ai tiré la feuille de mon veston.

— Boudienny, Ordjonikidze, Toukhatchevski, Vorochilov.

— C'est une blague?

— Non.

— Tu connais ces hommes?

— Je les ai connus.

Totov se dandinait sur sa chaise.

— Je ne les connais pas. Je ne crois pas pouvoir t'aider.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il n'arrêtait pas de cligner des yeux.

— Totov ?

— Ordjonikidze était au Politburo. Il est mort il y a quelques années.

— Ah ?

— Toukhatchevski a été exécuté, a-t-il poursuivi. Trahison.

— Je vois. Et les autres ?

— Boudienny est maréchal.

— Maréchal ?

Il m'a dévisagé avec incrédulité.

— Quoi ?

— *Maréchal*. Maréchal de l'Union des républiques socialistes soviétiques. C'est le deuxième officier le plus important au monde.

— Je vois. Et Vorochilov ?

— *Vorochilov* ? Vorochilov est l'officier *le plus* important. Il est le premier maréchal. Le héros du front sud. Le commissaire de la Défense. Tu ne savais pas ça ?

— Non.

— Tu te souviens de Lougansk ?

— La ville ?

— Ça s'appelle Vorochilovgrad maintenant.

Je me suis frotté le menton.

— Comment pouvais-tu ignorer ça ? a-t-il marmotté.

J'ai replié ma feuille.

— Je n'étais pas ici.

— Comment pouvais-tu ignorer ça ? a-t-il répété.

— Si je voulais rencontrer Vorochilov, comment devrais-je m'y prendre ?

Totov a levé les bras au ciel en couinant :

— Comment t'y prendrais-tu pour rencontrer le camarade Staline? Comment ferais-tu pour rencontrer des Martiens?

J'ai payé l'addition.

Le jour suivant, j'ai repassé mon habit et je suis retourné au Kremlin. Je suis passé par la tour Spasskaïa en brique rouge et l'entrée du Sénat. À la réception, j'ai déclaré d'une petite voix que j'étais le scientifique Lev Sergueïevitch Termen de Leningrad et que je désirais un entretien avec le premier maréchal Kliment Vorochilov. J'ai ajouté à l'intention du premier maréchal que nous nous étions rencontrés dix ans auparavant, lorsque je lui avais montré comment faire pour voir à travers les murs.

Après avoir remercié le secrétaire, je suis allé m'asseoir et j'ai attendu.

Lorsque les heures de visite ont pris fin ce soir-là, je suis rentré à l'Hôtel Dnepr. Le lendemain matin, j'ai repassé mon habit et je suis retourné à la tour Spasskaïa. J'ai passé le contrôle de sécurité et traversé les allées de pierre, croisé les patrouilles, les chênes pleins de gazouillis d'oiseaux, et je suis arrivé au Sénat. J'ai indiqué au secrétaire que j'étais le scientifique Lev Sergueïevitch Termen de Leningrad, et que je désirais toujours un entretien avec le premier maréchal. Je me suis assis, j'ai attendu.

Au moment où la noirceur s'installait de l'autre côté de la vitre, un officier à épaulettes est apparu à côté de moi.

— Camarade Termen?

Il m'a conduit à l'étage.

J'ai franchi sept portes closes. Par trois fois, on a vérifié mes papiers. De toutes mes réunions avec des chefs militaires, y compris lors de ma rencontre avec Lénine lui-même, jamais on ne m'avait examiné de la sorte. Des individus aux visages de chiens d'attaque me surveillaient. Les corridors qui menaient au bureau de Vorochilov étaient curieusement décorés : des portraits à l'huile de purs-sangs bruns et noirs, une sorte de défilé de gagnants d'un derby. Bien que des cavaliers y soient représentés, ils avaient tous l'air de servants, des hommes de compagnie tenant leurs maîtres par la bride.

Finalement, on m'a fait entrer dans une pièce trois ou quatre fois plus grande que l'appartement d'Eva, remplie de toiles où figuraient Iossif Vissarionovitch, Vorochilov, Iossif Vissarionovitch en train de marcher avec Vorochilov, ainsi que d'une douzaine de tableaux grandeur nature de chevaux arabes, terskys et chernomors. Dès que j'ai reconnu Vorochilov, mon estomac s'est noué. De tous les généraux, c'était lui qui avait semblé le plus ambivalent à l'égard de mes recherches. Il avait le visage rond, des cheveux platine, une tache de suie en guise de moustache. La poitrine couverte de médailles. Les yeux trop rapprochés.

Vorochilov était assis. Je suis resté debout. Entre nous se dressait un pur-sang de bronze. Le bureau du maréchal ne comportait pas le moindre bloc-notes, seulement une feuille lignée. Je ne voyais de stylo nulle part. Peut-être gardait-il une plume dans sa poche, à côté de son sifflet militaire.

— Merci de me recevoir, ai-je dit.

— Vous êtes le docteur ?

— Je vous demande pardon ?

— Le docteur de Leningrad.

— Mon nom est Lev Sergueïevitch Termen. Je suis un scientifique. Oui, de Leningrad. Merci d'avoir bien voulu me rencontrer, camarade Vorochilov.

— Je n'ai qu'une minute à vous accorder.

Il semblait ne cligner des yeux que lorsque les autres parlaient.

— Je sais que vous êtes très occupé. Je vais m'efforcer de ne pas vous retenir longtemps.

J'ai joint mes mains.

— C'est à quel sujet ?

— Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans, lors de ma présentation sur la vision à distance.

— Oui ?

J'hésitais. Se souvenait-il de moi ?

— Eh bien... je... Depuis ce temps, j'ai poursuivi mes recherches dans d'autres domaines. Cela m'a conduit en Allemagne, en France, en Angleterre, en Amérique...

Ses sourcils étaient levés, ses lèvres scellées.

— À New York, j'ai collaboré avec le NKVD afin de recueillir des informations pour l'Union des républiques socialistes soviétiques.

C'était la première fois que je formulais une chose pareille.

— Pour Beria?

— Qui?

— Le camarade Beria.

— Non, je travaillais pour... d'autres officiers. Et maintenant que je suis de retour en Union soviétique, je suis à la recherche d'un nouveau projet.

— Et alors?

— Alors... ai-je commencé.

— Vous croyez que j'ai besoin de docteurs?

— Non, je suis un scientifique, et j'ai pensé que puisque vous...

— Vous avez pensé que vous pourriez venir ici et procéder à vos petites manigances? Un échange de faveurs?

— Quoi? Non! Je cherche du travail et...

— Qu'en vous présentant avec le nom du NKVD aux lèvres, abracadabra, la poudre de perlimpinpin descendrait du ciel et que...

— Non!

Le bout de mes doigts est tombé sur le bord du bureau de Vorochilov. Je l'avais interrompu. Il a montré les dents.

— Camarade, l'Union des républiques socialistes soviétiques est construite sur des systèmes. Des systèmes stricts, pratiques, qui parfois sont d'une telle simplicité qu'ils en paraissent laids. Mais ils n'ont rien de laid. Ce sont les plus beaux systèmes du monde et ils fonctionnent seulement si les gens s'y plient. Le travail en est la base, la pierre d'assise. Si vous tentez de contourner les systèmes et

de tirer profit de certaines influences dans votre intérêt personnel, vous minez la pierre d'assise de la Révolution.

Un long silence a suivi. Je n'ai rien dit jusqu'à ce que je réalise qu'il attendait ma réponse.

— Oui, bien sûr, ai-je murmuré.

— Vous dites « bien sûr » comme si vous n'étiez pas en train d'essayer de corrompre les fondements du système soviétique, a noté Vorochilov.

— Non, non, j'espérais simplement...

— Vous pouvez partir.

— Camarade Vorochilov, je suis profondément dévoué à...

— Ça va, tout le monde a droit à l'erreur. Glaunov, veuillez escorter le docteur.

Un homme m'a pris par le coude et l'instant d'après, j'étais à l'extérieur du bureau de Vorochilov, cherchant mon équilibre au milieu des étalons.

— Est-ce qu'il était fâché? ai-je demandé à l'assistant.

— Comment?

— Là, à l'instant, est-ce qu'il était fâché?

— Qui?

— Vorochilov!

— Oh non, non.

— Merci.

Je tripotais les boutons de mon habit.

— Merci, ai-je répété.

—

J'ai quitté le Kremlin et marché le long de l'eau. L'air était vif et clair. La nuit était tombée et je me suis rendu compte que je déambulais en lignes droites : le chemin de la rivière, puis le pont, aller-retour, et encore des milles dans une même rue. Je suis passé

devant une salle de concert argentée d'où émergeait un orchestre d'enfants, des garçons et des fillettes qui traînaient des violons et des trompettes, des contrebasses enveloppées dans des linges. Les mains des parents posées sur les épaules de leurs petits.

La lune était presque pleine. Ses reflets sur le verre de la ville ressemblaient à des signaux clignotants.

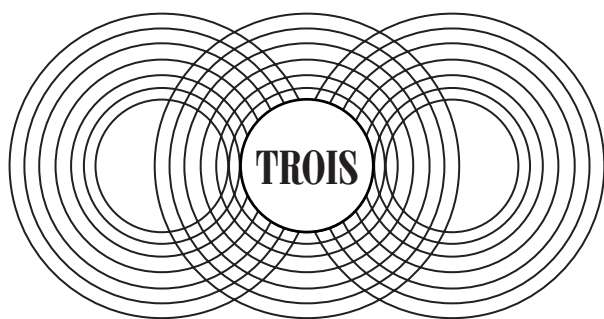
J'étais agacé par Vorochilov, mais encore plus par moi-même : je n'avais fait aucune recherche, je m'étais mal préparé. Affamé, j'étais dans cet état d'esprit où on n'arrive pas à choisir quoi manger. J'ai abandonné la rivière pour arpenter les kiosques où on vendait des sandwiches, des *pelmeni*, des chachliks. Finalement, je me suis réfugié dans un café pour y commander une soupe et du pain. J'ai bu à même le bol. Je me souviens que le bouillon était très poivré, et que je me suis demandé si je devrais tenter de parler à l'autre maréchal, Boudienny. Je tournais et retournais la question dans mon esprit.

Le serveur m'a proposé une pointe de gâteau aux pommes avec de la crème. J'ai secoué la tête sans même prononcer le mot « non ». Je ne sais combien de fois j'ai repensé à ce moment en souhaitant avoir dit *oui*. Combien de milliers de fois ai-je rêvé de gâteau aux pommes avec de la crème.

Je suis retourné à l'hôtel. J'ai lu un roman qui racontait le vol d'une fusée vers les étoiles. Je ne l'ai jamais terminé.

Je me suis endormi sur le lit.

Comme à leur habitude, c'est au milieu de la nuit qu'ils sont venus frapper.



IL SE NOIE

Boutyrka fut ma première prison. Ce n'était pas la pire. Quand la voiture a atteint le portail, je me suis mis à trembler de manière incontrôlable, comme si j'avais des convulsions. Le gardien assis à mes côtés n'a pas réagi. Il tenait sa matraque sur ses genoux. Mes mains tressautaient, plaquées sur mon visage. Je m'efforçais de maîtriser ma respiration, mais mon cœur persistait à bondir dans ma poitrine comme un caillou sec.

Nous nous sommes arrêtés et quelqu'un est sorti pour ouvrir la portière. Encore une fois, j'ai demandé au gardien : « Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Ils m'ont ordonné de sortir et de me mettre en rang avec le reste des détenus. Les briques luisaient dans le clair de lune. Personne ne parlait. Remplis d'effroi, nous nous accrochions au visage des autres. Les gardiens aboyaient des directives, des voitures arrivaient puis repartaient en trombe, leurs moteurs hurlaient. La porte du pénitencier s'ouvrait et se refermait en grinçant, comme les mâchoires d'un piège. Il est difficile d'écrire cela avec le recul ; tout a l'air d'une exagération, d'histoires que tu as déjà entendues. Mais moi, je ne les avais jamais entendues. Dans la nuit, je tremblais sans savoir qu'il s'agissait de Boutyrka, sans même connaître les noms des prisons de Moscou. Les fenêtres étaient recouvertes de tôle et

les briques avaient la couleur du sang séché. Le piège a grincé une fois de plus, et un homme m'a dit d'entrer.

Cela fait maintenant huit ans que j'ai pénétré dans ces geôles.

Dans une petite pièce, deux gardiens m'ont sommé de me déshabiller. Je leur ai demandé pourquoi. Nos voix résonnaient. Ils ont répété leur ordre. J'ai commencé à déboutonner ma chemise. J'ai ôté mes souliers. Des barbelés serpentaient près de la sortie. J'ai enlevé mon veston, mes pantalons et dégagé ma cravate de mon collet. Je me suis retrouvé en sous-vêtements. « Continue », a fait le gardien en pointant mes chaussettes avant de désigner le reste mollement. J'ai retiré mon maillot de corps. Mes chaussettes. Mon caleçon. Le tout fut jeté dans une corbeille. Le béton était glacé. Un gardien s'est mis à trier mes habits, accroupi. Après avoir mis ma ceinture de côté, il a arraché l'élastique de mon caleçon. « Qu'est-ce que vous faites ? » ai-je dit. L'autre gardien m'a demandé de lever mes bras, puis, avec lassitude, il s'est approché. Il a commencé par mes pieds, fouillant les interstices de mes orteils pour ensuite racler l'arrière de mes genoux avec ses doigts puis monter jusqu'à mes aisselles, mes paumes ouvertes, et je sentais dans chacun de ses gestes la sordide désinvolture de ses mains, et j'ai pensé aux centaines d'autres hommes qu'il avait touchés ainsi, au milieu de la nuit. J'ai frémi. Il a tiré mes oreilles vers l'arrière et frotté l'intérieur avec son pouce. Il a palpé mes cheveux. Il m'a fait fermer les yeux avant de pousser sur mes paupières comme un animal maladroit. Puis, soudain, ses doigts se sont retrouvés dans ma bouche, autour de mes dents. Sa peau goûtait le vinaigre. J'ai eu un haut-le-cœur. Il m'a fait prendre mon pénis pour lui montrer que rien ne se cachait entre mes jambes. Il m'a ensuite demandé de me tourner, et une nouvelle crainte a surgi en moi. Mais il ne m'a pas touché. Il m'a ordonné d'écarter les fesses et de m'accroupir, mais il ne m'a pas touché. Il est retourné auprès du deuxième gardien, et ils m'ont dit de me rhabiller.

On avait arraché les boutons de mes vêtements. Mon portefeuille m'avait été enlevé et mes lacets avaient disparu. « Prends cette porte », ont-ils indiqué. Je me suis essuyé la bouche et je suis passé d'un cercle de l'enfer à un autre.

Des hommes en uniformes gris m'ont photographié.

— Quel est ton nom ? a demandé l'un d'eux.

— Mon *nom* ? Vous ne connaissez pas mon *nom* ?

— Donne ton nom.

Ils ont pressé mes doigts sur un tampon encreur puis sur une fiche luisante semblable à une carte postale. Un espace où narrer ses vacances.

« Profil », a déclaré quelqu'un, et ils ont pris une autre photo. Mes geôliers n'avaient rien de monstrueux. Ils avaient l'air fatigués. Ils avaient l'air de pères, de frères. Ils m'ont conduit sous une lumière électrique qui bourdonnait puis le long d'un mur de brique peinte, en haut, en bas, dans un labyrinthe, toujours plus profondément, et de façon absurde et vaine, une partie de moi tentait de mémoriser chaque tournant comme si j'allais m'échapper, courir, redevenir libre. Nous avons atteint un corridor où une plaque indiquait ENQUÊTE – INTERROGATOIRE et j'ai reculé, me débattant pour retourner là d'où j'étais venu et pour la première fois un gardien m'a frappé, fort, sur le plat de l'épaule. J'aurais pu me replier en *jong sao*, riposter, envoyer un coup de poing court et pivoter avec un coup de pied. À la place, j'ai trébuché, je me suis effondré sur moi-même et je me suis mordu le bout de la langue. Mes manchettes voletaient autour de mes poignets. J'ai gravi un escalier en métal grillagé avec des filets de chaque côté pour attraper les suicidaires. Tout en haut se trouvait une table large semblable à celle d'un dessinateur. Ils m'ont ordonné de m'arrêter. « Signe. » Il s'agissait d'une liste intitulée VIVANTS INSCRITS. Les autres vivants étaient dissimulés par une plaque métallique. Une seule ligne demeurerait visible – une bande de papier vierge où je devais inscrire ma vie, après quoi la plaque descendrait d'une ligne et mon nom serait caché, et la prisonnière ou le prisonnier suivant ne verrait qu'un espace vide où laisser tomber son encre.

Lev Sergueïevitch Termen.

J'ai franchi deux autres portes pour aboutir dans une cellule.



Il est difficile d'anticiper ce qui sera le pire. Le pire est différent pour chacun. La faim, la soif, la fatigue. Ou la peur. Avant, je pensais que mon pire serait une peine de cœur. Mais non. Il y a quelque chose de rassurant dans un chagrin d'amour. Pas dans la faim, pas dans la soif ou la fatigue. Ni dans la peur. Ce sont des états vides, des non-états. J'ai découvert que de certaines absences, on peut s'emparer pour les bercer. Avec d'autres, telles que des souvenirs perdus, on ne peut pas.



Je suis resté cent ans dans ma cellule. J'ignore la véritable durée de mon attente. Quand le temps devient imperceptible, les heures se dilatent. La pièce était rectangulaire et mal éclairée. Il y avait un trou dans le sol. Pas de lit ni de banc, des murs criblés de clous qui pointaient vers l'extérieur, pour empêcher les prisonniers de s'adosser contre quoi que ce soit. Cela peut paraître cauchemardesque, mais en réalité, c'était tellement ordinaire, d'une cruauté si prosaïque. Ces clous auraient pu servir à construire quelque chose.

Je suis resté debout jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Alors, je me suis assis par terre dans mes vêtements tombants, déboutonnés. Assis. Assis. Je me suis couché sur le côté. Dans une cellule, on se met graduellement à tout compter : les briques, les tuiles, les secondes qui s'enchaînent. J'ai commencé une liste des nombres premiers croissants. Deux cent vingt-trois, deux cent vingt-sept, deux cent vingt-neuf... « Quel jour sommes-nous ? » me demandais-je. « C'est le matin du vendredi 10 mars 1939. »

J'ai fermé les yeux et j'ai pleuré, puis je me suis frotté le visage avec dureté. J'ai étreint mes genoux et j'ai compté. J'ai décidé de ne plus pleurer jusqu'à ce que les choses empirent.

Il y avait sur la porte une fente par laquelle les gardiens pouvaient regarder. Elle n'était jamais ouverte. *Qui m'a envoyé ici ?* me demandais-je. *Qu'est-ce qui m'a envoyé ici ?* Avais-je trahi mon pays sans le savoir ? M'avait-on confondu avec quelqu'un d'autre ? Est-ce que c'était Totov ? Est-ce que c'était Vorochilov ? Totov ? Vorochilov ? Totov ? Vorochilov ?

Je n'arrivais pas à dormir parce que je ne pensais pas pouvoir, mais j'aurais dû le faire. Comme j'aurais dû dormir! J'aurais dû profiter de ce siècle de silence et de tranquillité pour me rouler en boule sur le sol froid et rêver.

Puis la porte s'est ouverte, on m'a pris par les épaules et j'ai hurlé pendant qu'on me traînait le long du couloir. Le plus frappant était la soudaineté. Ils m'ont attrapé et soulevé et traîné même si je pouvais marcher, avec une violence qui a tiré de ma poitrine des cris cuisants. Ils m'ont emmené dans une pièce et catapulté sur une chaise ancrée au sol. La lumière vive. Les silhouettes de deux hommes. La grille de ventilation soufflant un air torride sur nos têtes.

— Comment t'appelles-tu?

— Lev Sergueïevitch Termen.

— Sais-tu où tu es?

— Non.

— Tu es au cœur des Services de renseignement soviétiques.

J'ai soufflé. Comme le *sifu* me l'avait enseigné, j'ai retenu la fin de mon expiration pour étirer l'instant, en silence, sans bouger, avant d'amorcer la respiration suivante.

— Oui, ai-je dit.

— À ton avis, pourquoi es-tu ici?

— Je l'ignore.

— Je vais te reposer la question : pourquoi es-tu ici?

— Je ne sais pas.

Une des silhouettes s'est coulée vers moi, puis derrière moi, illisible, et j'ai cru qu'on allait me frapper. Mais on ne m'a pas frappé.



À la place, on m'a fait sortir pour m'emmener dans une nouvelle cellule, celle-là beaucoup plus grande que la précédente, avec des arcades ruisselantes et une odeur de merde. Elle était remplie de corps. Pas des cadavres, mais pas tout à fait des gens; des formes

vêtues de pardessus, de chemises sans boutons. De la taille d'une salle de classe, la pièce aux murs de brique rouille aurait pu permettre à une douzaine de personnes de s'asseoir et de se reposer. Mais le plancher était chargé d'une centaine d'hommes blêmes, mourants ou seulement terrifiés, titubant sur leurs genoux flageolants.

La porte s'est refermée. J'ai senti l'odeur des corps et de la toilette sans couvercle, puis je me suis glissé dans les replis laineux de la masse de prisonniers. Je ne comprenais pas cet endroit, ni pourquoi nous nous tenions comme les passagers d'un ascenseur en attente du prochain arrêt. Il y avait à peine assez de place pour rester debout, encore moins pour s'accroupir, mais qu'à cela ne tienne. Au milieu des murmures, je me suis assis en tailleur avec mes genoux relevés, jusqu'à ce que la porte de la cellule s'ouvre avec un bruit sourd et qu'un gardien fende la foule tel un cyclope. Il devait y avoir des œils-de-bœuf partout pour qu'ils arrivent à repérer un homme assis dans cette multitude. Immense et foncé, le visage grotesquement amical, il m'a balancé un coup sur l'oreille en rugissant : « DEBOUT ! »

Les autres prisonniers se sont recroquevillés. Lorsque je me suis relevé, le gardien avait disparu. Je tremblais, debout, debout.

On ne nous autorisait pas à parler.

Après un long moment, ils m'ont à nouveau tiré jusqu'à la salle d'interrogatoire. Je n'étais pas certain si les silhouettes étaient les mêmes ou pas.

— À ton avis, pourquoi es-tu ici ? ont-ils demandé.

J'ai dégluti.

— C'est une erreur, ai-je dit.

— Qu'est-ce qui est une erreur, selon toi ?

— Vous pensez que je suis un traître.

— Pourquoi pensons-nous que tu es un traître ?

— À cause de ce que j'ai dit au camarade Vorochilov.

— Au camarade Vorochilov ?

— Kliment Vorochilov. Le premier maréchal.

— Qu'est-ce que tu as dit au camarade Vorochilov ?

- Quelque chose sur l'Amérique.
— Qu'as-tu dit sur l'Amérique?
— Je ne sais pas.
— Alors pourquoi dis-tu que tu as dit quelque chose?
— J'ai dû dire quelque chose. Je ne me souviens plus.
— De quoi ne te souviens-tu pas?
— *Je ne m'en souviens pas.*
— Pourquoi parlais-tu de l'Amérique?
— Parce que j'ai vécu en Amérique.
— Quand as-tu vécu en Amérique?
— De 1927 à 1938.
— Pourquoi vivais-tu en Amérique?
— Je... j'étais un espion.
— Tu admetts être un espion américain?
— Je suis un espion russe!
— Tu nies être un espion américain?
— *Oui!*

Alors, une silhouette s'est à nouveau coulée vers moi puis derrière moi; encore une fois la terreur de la violence imminente, la porte ouverte. On m'a ramené dans la cellule aux cent hommes vides.



On nous torturait avec des instruments émoussés: la faim, l'épuisement, le désespoir. Deux fois par jour, on nous emmenait le long du corridor jusque dans un petit jardin. Pendant vingt minutes, nous nous asseyions sur le gravier avec un bout de poisson séché, un carré de pain brun. Ceux qui conversaient étaient frappés. Ceux qui s'assoupissaient étaient battus. Le reste du temps, nous nous tenions debout, blottis dans la foule, tentant de trouver une manière de fermer les yeux sans être vus, de nous appuyer doucement contre

le meurtrier, le traître ou l'innocent à côté et de nous reposer là, somnolant entre deux instants.

Ce n'était pas souvent possible.

Cela a duré deux jours. Mes interrogateurs voulaient que j'avoue être un agent étranger. Comment pouvais-je admettre une chose pareille? *Clara, je n'étais pas un agent étranger.* Je l'écris ici, pour moi-même. *Ce n'est pas ce que j'étais, ce n'est pas ce que j'étais.* En Amérique, je croyais à la Mère Russie. J'ai servi mes camarades. J'ai pratiqué la science; j'ai subtilisé des plans; j'ai tué Danny Finch par loyauté envers l'Union des républiques socialistes soviétiques.

Au bout de deux jours, ils m'ont placé sur « le convoyeur ». J'ai su plus tard qu'il s'agissait d'un surnom, comme on en donne aux chatons errants. Les gardiens m'ont emmené de la cellule commune vers une salle d'interrogatoire et j'y suis resté pendant des jours et des nuits, matin après matin après matin avec la lumière ténue des levants et des couchants qui teintaient de pastel la fente de la fenêtre. Une fois qu'on vous a mis sur le convoyeur, vous ne pouvez plus descendre. Encore et encore, ils ont demandé: « Es-tu un espion américain? » Des silhouettes et des visages d'hommes et des silhouettes et encore des hommes. Ils m'ont forcé au garde-à-vous, tirant de moi des paroles, des sottises sur Berlin, Londres, New York. Pendant des heures, je suis resté debout et j'ai répondu, les suppliant de parler à Pash ou aux Karl, ou à Lev ou à n'importe lequel de mes associés de l'autre côté de l'océan. Ils me laissaient m'asseoir sur le tabouret vissé au sol pendant dix ou quinze minutes, mais si je m'assoupissais, ils me giflaient, me soulevaient par les aisselles et tout recommençait. Les jours défilaient sans s'arrêter et mes interrogateurs se faisaient de plus en plus grands; ils développaient de nouveaux membres et d'autres voix, un théâtre d'ombres avec son éventail de marionnettes. L'épuisement nous fait perdre des instants, des minutes entières avalées, envolées, comme si à la réalité s'étaient greffés des entonnoirs, des gouffres sans fond. Une minuscule partie de nous panique, mais le reste n'y arrive pas, trop fatigué, tout simplement exténué, et alors notre esprit horrifié devient un de ces prisonniers bâillonnés et ligotés que l'on plonge lentement dans un lac.

— Admets-tu être un espion étranger?

— J'ai vécu à l'Hôtel Plaza. J'ai serré la main de John D. Rockefeller. J'ai construit une télévision.

— Tu as divulgué des technologies soviétiques aux Américains?

Je suis resté debout si longtemps à crier, incapable de mentir. Il aurait été tellement facile d'avouer, de souscrire à leur version de la réalité. Mais j'étais un scientifique. *Clara, j'étais un scientifique.* L'exactitude, la transparence et la véracité sont tout ce que nous possédons. Seules les données véridiques peuvent mener à des conclusions honnêtes. Je me suis donc accroché au miroitement des faits comme à un brouillard jusqu'à ce qu'enfin, j'arrête. J'arrête. J'ai secoué la tête avec l'impression d'émerger d'un rêve et j'ai déclaré : « J'étais un agent étranger. »



En disant cela, j'ai renoncé à quelque chose, quelque chose de ténu, de fragile comme un brin d'herbe. C'était si facile à abandonner. Le soulagement qui a suivi cette concession, ce mensonge blême, m'a poussé à me demander pourquoi je ne l'avais pas fait plus tôt. Ils m'ont autorisé à m'asseoir sur une chaise avec un verre d'eau. J'avais renoncé à mes prétentions de figurer aux côtés de Lomonossov, Faraday, Archimède et Newton, et en cet instant friable, j'étais heureux de cette abdication. Je voulais seulement dormir. Je voulais déposer ma tête et m'endormir.

Maintenant, huit ans plus tard, cette gratitude a disparu. Quand je repense à ma trahison de Boutyrka et à ces silhouettes penchées vers moi, je suis traversé par la fureur, une rage brûlante et crue, une peine accablante pour ce que j'ai cédé, troqué contre une gorgée d'eau et la permission de fermer les yeux.



Avant de me laisser m'endormir, ils m'ont demandé de signer une feuille. J'ai signé. Puis je me suis étendu quelque part, sur un banc, au sol, dans ma cellule ou au milieu d'une foule. Je ne me souviens plus.



Les gardiens m'ont réveillé en me secouant pour m'emmener dans une autre pièce. Là, ils m'ont ordonné de rédiger l'histoire de ma vie comme agent étranger. Il y avait quatre murs, un bureau, une paillasse et une machine à écrire. Une paillasse! Ils m'ont apporté à manger sur des plateaux en bois. Que de générosité de la part de mes geôliers. « Écris l'histoire de ta vie comme agent étranger. » Maintenant que j'étais passé aux aveux, ils voulaient que j'étoffe un peu la fiction. J'ai dormi, mangé et scruté l'œil morne de mes gardiens. Leur patience n'était pas illimitée. Je me suis assis au bureau et, les doigts sur le clavier, j'ai fixé le mur bleu pâle en repensant à la cabine dans laquelle j'avais traversé l'océan. Une autre pièce fermée à clé dotée d'une couchette et d'une machine à écrire. Les pièces bleues ne connaissent pas de fins heureuses.

J'ai relaté mes dix années en Amérique. Mon arrivée, mon départ, les concerts, les contrats, les rencontres, les inventions. Par bribes éparpillées, j'ai noté ce dont je me souvenais. Je leur ai donné la vérité plate et nue, certain qu'ils sauraient la déformer selon leurs besoins. Ignorant ce qui m'arriverait lorsque j'aurais fini de taper, j'ai pris mon temps. J'ai raconté les déjeuners, les brevets, et j'ai dessiné des circuits télécontact.

Mon seul acte de rébellion fut de ne pas parler de toi. Mes geôliers n'obtiendraient aucune partie de toi. Je n'ai pas évoqué Katia. Je n'ai pas mentionné Danny Finch. Je n'ai rien révélé sur ma femme, Lavinia Williams. De cette manière, j'ai résisté. Vous êtes demeurés libres.

Après quatre jours, ils ont emporté les pages et retiré la machine à écrire. Pareils à des épouvantails, deux lieutenants sont apparus. Le plus grand a lu la résolution à haute voix :

— Lev Sergueïevitch Termen, né en 1896 à Leningrad, non membre du Parti, citoyen de l'URSS, tu as été reconnu coupable d'espionnage pour les forces étrangères, et d'adhésion à une organisation fasciste.

Je n'étais ni un espion étranger ni membre d'une organisation fasciste.

J'ai signé.



Un homme quitte le purgatoire. Les indigènes l'emmènent ailleurs. On aurait dit qu'un mur secret avait été levé, comme une rangée de dents. J'ai suivi un passage vers le ventre de Boutyrka, jusque dans une pièce habitée uniquement par des coupables.

Une prison ne ressemble à aucun autre endroit, car dès qu'on regarde autour de soi, on voit un voleur, un tueur. Tous ces prédateurs avoués et condamnés à quatre pas de notre cœur. Des criminels de droit commun, des contre-révolutionnaires, chacun de nous *zek*, chacun enfermé dans son cachot.

Ça ne ressemblait pas à la cellule où j'avais séjourné auparavant. Ici, il y avait des règles, une société. Un monde brisé où régnaient néanmoins la loi et l'ordre. Les *zeks* les plus anciens couchaient près de la fenêtre. Comme j'étais nouveau, je dormais à côté des latrines fétides. Tandis que les simples criminels, violeurs et meurtriers, étaient considérés comme des alliés de la Révolution et avaient par conséquent droit à des lits, j'étais pour ma part un prisonnier politique, un ennemi de classe. J'ai pénétré dans la pièce de brique rouge et les visages se sont tournés vers moi pour m'examiner. Je dormais à même le plancher. Les *zeks* n'avaient pas de matelas, d'oreiller, d'air. Nous nous allongions épaule contre épaule. La lumière bleutée restait toujours allumée. On ne nous autorisait pas à sommeiller le jour, mais c'était permis la nuit. Après mon calvaire, tout cela représentait un répit. Un domaine régi par des règles est un système, et j'avais consacré ma vie à déconstruire des systèmes, à les retourner dans tous les sens, à deviner leur fonction. *Enfin un problème que je peux tenter de résoudre*, pensais-je. J'étais devant une machine : je m'efforcerais de la comprendre.

Alors j'ai appris. Appris à trouver les fils perdus, à fabriquer des aiguilles à partir d'allumettes, à recoudre mes vêtements en

lambeaux. J'ai appris à me lever tôt le matin pour faire la file devant la douche. J'ai appris à utiliser la bibliothèque du pénitencier, le seul réconfort qu'offrait Boutyrka.

Je m'inquiétais pour ma tante Eva.

Je ne me suis fait aucun ami, mais deux ennemis.

Leurs noms étaient Fiodor et Les Oreilles. Ils n'étaient pas des prisonniers politiques, mais des criminels de droit commun. Du haut de leurs couchettes en contreplaqué, ils me crachaient dessus. Fiodor était massif, avec une charpente allongée, des poings gigantesques et des yeux d'un vert saisissant sur un visage rond, presque poupin. Grand et maigre, Les Oreilles affichait quant à lui un air cruel. Ses organes éponymes s'étiraient comme deux mains en coupe.

Lors de mon tout premier matin dans la cellule, après que nous eûmes reçu notre pain et notre chou pourri, Fiodor a réclamé ma part. Accroupi à côté de moi, il mangeait la sienne quand il a émis sa requête d'un ton doux, léger, comme s'il me priait de lui passer le vin. Près de lui, Les Oreilles m'observait d'un regard empreint d'une curiosité incisive, un regard qui me demandait ce que j'allais bien faire. Après avoir bien mâché, Fiodor s'est nettoyé les dents avec sa langue. Pendant un instant, je me suis senti comme un oncle bienveillant en compagnie de ses neveux. Mais le silence s'est prolongé, et j'ai compris que cette conversation était aussi froide et inquiétante que les briques de la prison. J'ai remarqué que les autres nous observaient, moi, le nouveau venu, face aux brutes adolescentes. J'étais assis à quelques pouces de la toilette. Après un soupir bref, j'ai tendu mon bol. Fiodor l'a accepté avec un petit signe de tête, un sourire aimable. Puis, adressant un rictus aux Oreilles, il a dit :

— Voilà un bon ami. Comment t'appelles-tu ?

— Joseph, ai-je déclaré au bout d'un moment.

— Tu mens.

— Non.

— Je les ai entendus dire ton nom quand tu es entré. Lev.

J'ai contemplé les paumes de mes mains.

— Oui, c'est Lev, ai-je répondu.

— Je m'appelle Fiodor. Lui, c'est Les Oreilles. Bienvenue à Boutyrka.

— Depuis quand êtes-vous ici? ai-je demandé.

— Ça te regarde? Mêlé-toi de ton cul.

Ils se sont levés. Enfonçant ses mains dans ses poches déchirées, Les Oreilles a conclu :

— Merci pour le déjeuner, le vieux.



Ça a continué ainsi. Fiodor et Les Oreilles ne réquisitionnaient pas tous mes repas. Vivant, je demeurais une ressource renouvelable. Ils venaient s'accroupir près de moi en ruminant paisiblement et je n'avais nulle part où aller. Bien que je ne fusse pas la seule personne à qui ils s'en prenaient, ils me ciblaient avec davantage d'enthousiasme, comme si je leur rappelais un professeur particulièrement détestable. Les autres occupants de la cellule évoluaient autour de nous, chacun suivant sa propre orbite, chacun pris dans un combat différent. Même après que je me fus fait à cette existence – marcher, faire la file, s'attarder à la bibliothèque –, chaque jour apportait de nouvelles terreurs. Après le dîner, un gardien apparaissait, il aboyait un nom, le détenu se traînait dehors. Quelques minutes plus tard, on entendait ses cris ténus, des cris forts et ténus évoquant des lames de verre. Parfois, le prisonnier ne revenait pas. En un sens, c'était plus facile que lorsqu'il revenait, voulté et clopinant, s'étendre sur les planches comme pour nous rappeler que nous étions tous semblables, tous plus creux de jour en jour.

Au cours d'un de nos premiers échanges, j'ai tenté de rejeter la requête de Fiodor. Instantanément, Les Oreilles a fait apparaître un couteau. C'était une arme inhabituelle, longue et biseautée, le genre d'objet qui remplit une fonction déterminée dans un atelier déterminé. Un outil de tanneur, de menuisier ou de relieur. Ici, c'était une lame dans la main d'un jeune homme. Il l'a passée le long de mon bras, déchirant l'étoffe de ma manche, sans plus.

Fiodor a pris mon bol. « Merci, Lev », a-t-il lancé en me tapotant la joue.

Notre cellule comprenait au moins quatre musiciens, un docteur, un dignitaire que je reconnaissais vaguement pour l'avoir aperçu dans les journaux. Il y avait un acrobate ainsi qu'un voyant. Le vieillard fermait les yeux, vous touchait le front et vous annonçait que vous alliez mourir. Outre Les Oreilles et Fiodor, le cachot comptait d'autres jeunes criminels; les gardiens avaient plus ou moins divisé le bétail. L'ordre était assuré par le Rebbe, un ancien lutteur juif emprisonné pour le meurtre de l'amant de sa femme. C'était un homme immense, sérieux, un peu plus âgé que moi. Par la violence ou par consensus, il était devenu l'autorité. Chaque fois que Fiodor et Les Oreilles venaient prélever leur impôt, ils jetaient un œil à travers la masse vers l'éclatante clarté de la fenêtre, là où régnait le Rebbe.



Markevitch était tranquille, fluët, solitaire. Tout comme moi, c'était un prisonnier politique, un ancien comptable qui avait trop donné dans l'import. Un jour, Fiodor a décidé que Markevitch était un informateur. Quelque chose était arrivé à un ami de Fiodor, un imbécile qui s'amusait à arracher des pages aux ouvrages de la bibliothèque. On l'avait emmené et il n'était jamais revenu. Les criminels avaient des amis parmi les gardiens et ceux-ci avaient révélé que l'éventreur de livres avait été transféré dans un autre pénitencier. Furieux, Fiodor s'était convaincu que quelqu'un avait signalé les dictionnaires déchirés, Pouchkine en charpie. Il blâmait Markevitch, à qui l'ostrogoth avait chipé un livre. C'était arbitraire et mesquin. Je réalise aujourd'hui que cela trahissait également sa naïveté : nous risquions tous d'être envoyés dans d'autres prisons avant longtemps. Mais Fiodor rageait, pestait contre Markevitch; il le menaçait et lui volait ses chaussures dans les douches.

— Laisse-le, ai-je lancé en regrettant immédiatement ces paroles.

Les sourcils en circonflexe, Fiodor s'est tourné vers moi.

— Ah oui, Lev? C'est quoi, ça? Un conseil? Tu as des conseils à me donner?

J'ai haussé les épaules avant de faire volte-face, mais le mal était fait. Aux yeux de Fiodor, Markevitch et moi étions désormais associés. Je me suis retiré dans un coin et, dos au mur, je me suis laissé glisser au sol. Un instant plus tard, Fiodor se dressait devant moi, agité, furieux. Les Oreilles papillonnait autour de lui.

— Donc, tu es un mouchard toi aussi, l'ami?

— Non, ai-je répondu patiemment.

Fiodor s'est penché, puis il a écrasé ma tête contre la brique. J'ai entendu un bruit sourd, la pièce a tangué. Dans la blancheur d'une seconde, j'ai cru vomir. Puis j'ai dégluti, respirant lentement, et j'ai fixé les pupilles de Fiodor. Avec un sourire, il m'a ébouriffé les cheveux avant de s'éloigner tranquillement. Malgré les larmes qui me brouillaient la vue, j'ai aperçu le Rebbe qui guettait depuis l'autre bout de la cellule.

À présent, du haut de leurs couchettes, Fiodor et Les Oreilles crachaient sur moi et Markevitch. Une nuit, quelqu'un m'a lancé un étron. Tous les matins, ils s'accroupissaient près de moi et prenaient mon repas. Pour Markevitch, c'était encore pire; ils passaient leur temps à le malmener, à le faire saigner. Petit à petit, tout ce qui existait hors de notre petit mélodrame a disparu. On aurait dit que la cellule était devenue plus exigüe, étroite comme un tunnel. Je voyais Fiodor, Les Oreilles, Markevitch; je les imaginais, je les anticipais. Un livre à la main, je lisais et relisais la même page, sans cesse distrait par une peur assourdissante qui bourdonnait à mes tympanes. Je ne m'attendais pas à ce que ces garçons me fassent quelque chose d'épouvantable, seulement quelque chose de petit, d'exécration. Je rêvais que des soldats m'enterraient vivant.

Par une fin d'après-midi, la clé a cliqueté dans la serrure et un gardien a poussé le battant. « Fiodor Soloviov! » a-t-il crié. La tête, puis le corps de ce dernier se sont dressés. Son visage semblait incapable de décider quel air prendre. Il a serré la main des Oreilles et s'est faufilé jusqu'à la porte où il a disparu. En observant Les Oreilles, j'ai compris que ce rendez-vous n'était pas prévu. Assis sur son lit, les mains jointes, il paraissait nerveux. J'ai baissé les yeux

vers mon livre sur la pêche. J'étais affamé, assoiffé, exténué, triste. Ma vie à New York s'était envolée, si facilement remplacée par ces deux éléments : un manuel sur la pêche et la brève histoire de deux jeunes brutes. *Parfois, il n'y a rien d'autre que la force*, me suis-je dit. *La seule réponse possible est la persistance*. Je regardais Les Oreilles. Je regardais mon livre.

Fiodor n'est revenu que le jour suivant. J'étais absent au moment de son retour. En arrivant de la bibliothèque, je l'ai trouvé sur sa couchette, curieusement rétréci, diminué. Son visage semblait avoir été vidé, et des bleus cernaient ses tempes. Il avait des marques sur les mains. Me remarquant, il a levé les yeux et j'y ai vu passer une haine terrible, inattendue. De la furie. Il a rougi, baissé le regard et j'ai regagné mon coin de plancher où j'ai encerclé mes genoux avec mes bras. Mon livre ne m'intéressait plus. Hors de ma vue, Fiodor et Les Oreilles échangeaient des murmures. Markevitch observait la scène, en retrait. J'étais seul dans une prison moscovite. Eva Emilievna se trouvait-elle dans une cellule adjacente ? Avait-elle été arrêtée à Leningrad, traînée de son appartement jusque dans un fourgon noir, puis dans une salle d'interrogatoire ? *Qui est Lev Sergueïevitch ? Parle-nous de lui*. Est-ce qu'elle avait assez à manger ? Était-elle blessée ?

Le repas du soir s'est déroulé sans incident. Avant le couvre-feu, Fiodor est apparu près de moi. Il s'est penché en silence, puis il a passé son index sur sa lèvre inférieure.

— Je vais te tuer, Liova.

Je me suis tourné vers lui brusquement.

— Quoi ? De quoi tu parles ?

— Moi, les mouches, je les tue. Tu crois que tu peux continuer à balancer tes compagnons de cellule ? À te cacher derrière tes livres ?

Il a ricané.

— Les mouches, je les tue.

J'ai dégluti.

— Je ne suis pas un mouchard.

— Quand on se fait battre, a poursuivi Fiodor, impavide, on a tout le temps de penser à qui a raconté quoi à qui. Le temps de

réfléchir à qui aurait bien pu mentir aux gardiens à notre sujet, qui *voudrait* mentir, quels *zeks* en belles chemises...

— Pourquoi serais-je allé leur parler? ai-je coupé.

Fiodor n'aimait pas qu'on l'interrompe. Ses lèvres sont devenues blanches. J'imaginais Les Oreilles qui sortait son couteau dans l'ombre.

— On a le temps de se souvenir de ce vieux con coincé et arrogant qui passe son temps à entrer et sortir de la cellule.

— Et Markevitch? ai-je dit, parce que je suis un être ignoble.

— Pas cette fois, a-t-il murmuré. Je le sais, Lev. Je le *sais*, sale merde, et je vais te faire la peau dans ton sommeil.

Je n'ai pas dormi. Toute la nuit, j'ai écouté les soupirs et les râles et les ronflements. J'ai respiré les émanations endormies d'hommes captifs. Sur le dos, les poings serrés, j'ai fixé l'affreuse ampoule bleue, conscient de chaque mouvement, de chaque voix. Il y avait des cris au loin, à travers les murs. Des pleurs. Du vent dans la grille, des odeurs d'égouts. Un détenu s'est levé pour uriner juste à côté de moi. Dans son lit, Fiodor ne bougeait pas. Je me demandais s'il avait changé d'idée.

Avant l'aube, les hommes ont commencé à s'ébranler pour la course aux douches. La patrouille a amorcé le réveil. Furtivement, je me suis pressé à la porte avec les autres. Maintenant assis, Fiodor s'est approché des Oreilles. Pendant un moment, une impulsion m'a poussé à aller les voir, à m'expliquer, à leur dire que je n'étais pas un délateur, seulement un scientifique, un patriote, et que je ne leur voulais que du bien. Mais je ne l'ai pas fait. J'ai observé Les Oreilles et Fiodor se disputer à voix basse. Fiodor frappait son genou du tranchant de sa main. Les Oreilles secouait la tête. Fiodor s'est fait de plus en plus insistant. « Fiodor, disait Les Oreilles avec un air sinistre, allons, Fiodor. »

Les gardiens nous ont conduits aux douches.

Fiodor est passé à l'action au déjeuner. J'étais penché sur mon gruaau, dos à l'endroit où les gardiens avaient l'habitude de préparer le thé. Derrière moi, j'ai entendu un bruit. Je me suis retourné. Fiodor tenait une bouilloire remplie d'eau. Quand les premières

gouttes m'ont brûlé l'oreille, j'ai pivoté en m'élançant vers le haut pour le frapper. La bouilloire est tombée, dispersant sa vapeur et nous ébouillantant les orteils pendant que Fiodor se ruait vers moi, l'œil fou, toutes griffes dehors. Il ne savait pas se battre. J'ai éloigné ses bras pour le frapper au côté de toutes mes forces. Il a roulé puis a chargé à nouveau. J'ai esquivé son poing. De sa main immense, il a agrippé mon épaule et je lui ai enfoncé mon genou dans le plexus solaire avant de le pousser encore. Son talon a glissé, il est tombé, sa tête a heurté un bloc de béton. Ses yeux ont tourné dans leurs orbites. Il y avait du sang.

Où étaient les gardiens ? Je l'ignore. Pourquoi personne ne nous a séparés ? Parce que nous craignions tous les conséquences. Mais tout le monde regardait quand j'ai tué Fiodor Soloviov. Le Rebbe aussi. J'ai pensé : *Mon deuxième meurtre n'est guère différent du premier.* Le sang reste le sang. Il avançait dans l'eau chaude.

La foule s'est divisée et le Rebbe, le gigantesque ex-lutteur, s'est approché de moi. Dégonflant les joues, il m'a jeté un regard calme, le regard d'un homme sérieux, puis il s'est agenouillé pour chercher un pouls sur le front de Fiodor.

— Va-t'en, a-t-il ordonné sans se retourner.

J'ai reculé de deux pas, me fondant dans la masse.

Le Rebbe s'est relevé puis penché ; il a saisi la manche du manteau de Fiodor et l'a traîné dans les éclaboussures rouges jusqu'au mur. Se redressant, il nous a jaugés avant de décréter :

— Le jeune a glissé sur une flaque d'eau.



On ne m'a plus importuné durant le reste de mon séjour à Boutyrka.

Les gardiens ne m'ont jamais questionné. Évidemment : Markevitch, l'informateur, n'avait informé personne.

Par un matin tranquille, Les Oreilles s'est assis à côté de moi et m'a demandé si je jouais aux échecs. Il avait un jeu composé de bouts de pain sec.

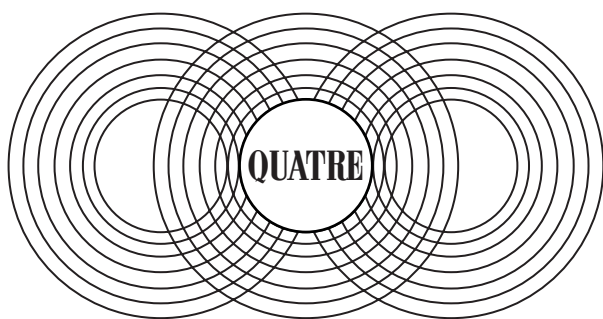
Les prisonniers se doivent de garder la mémoire courte.



Le 15 août, on m'a emmené dans un bureau où j'ai été condamné à huit ans dans un camp de travail pénitentiaire.

Huit ans, Clara.

C'était le jour de mon quarante-troisième anniversaire.



L'ORA...

Je ne me suis jamais senti plus optimiste que le jour où Lénine a joué du thérémine. Nous étions en 1922, j'avais vingt-six ans. Nous nous trouvions dans une salle de conférence avec des lampes en arc de cercle et de grandes fenêtres. Les arbres étaient nus, mais Moscou était inondée d'une vive lumière printanière. Telle une miniature de Fabergé, une merveille assemblée par une main humaine, la ville émergeait de l'après-midi.

Autour de la table, quinze personnes s'étaient jointes à nous. Je portais un habit et des souliers vernis sous mon sarrau. Un subalterne de Lénine m'avait pourvu d'une baguette télescopique pour pointer. Je n'y étais pas habitué et je passais mon temps à l'ouvrir et à la refermer entre mes paumes. Kalinine était là, ainsi que Nikolaïev, le commissaire de la radio. Et Lénine! Lénine en chair et en os, attentif et présent, qui écoutait avant de poser des questions en se pinçant la barbe. Il possédait un long tronc, un physique compact, étonnamment puissant. Dans mon for intérieur, je m'étais demandé s'il était lui aussi un disciple du Shaolin.

Nous avons commencé avec la radio-vigile. J'étais si nerveux pendant que j'exposais la théorie que je me suis embourbé dans des explications sur la provenance des composantes, ouvrant et refermant la baguette compulsivement, citant des articles en nommant

l'auteur et le titre... Au bout d'un moment, Nikolaïev a lancé : « Mais est-ce que ça marche ? » et tout le monde a ri, Lénine aussi, tout doucement, en inclinant la tête comme pour m'inviter à prendre part à la blague. J'ai allumé l'engin et rien ne s'est produit, parce que rien n'était censé se produire.

— Si quelqu'un veut bien franchir le périmètre, ai-je murmuré.

Un des commissaires s'est porté volontaire. Avec une écharpe, il s'est masqué le visage et en marchant sur la pointe des pieds, il a avancé vers le vase hérissé de fils, rempli de coquelicots. Nous avons retenu notre souffle. L'alarme s'est déclenchée, avec sa clochette et son ampoule. Un si modeste tour de magie. Mais les hommes ont fondu en applaudissements, assénant des tapes dans le dos du voleur déjoué. Les fleurs en tremblaient.

— Dimitri, je suis soulagé que tu sois un si piètre cambrioleur, a déclaré Lénine.

Pour la démonstration du thérémine, j'étais accompagné au piano par la secrétaire de Lénine. Elle s'appelait Lydia F. Je m'en souviens parce que le matin même, au cours de la répétition, j'étais tombé amoureux d'elle. Lydia avait des cheveux bruns qui lui descendaient aux épaules, un menton pointu et un maintien maladroit. J'étais arrivé au Kremlin en sarrau et complet pour réaliser que j'avais oublié d'amener un accompagnateur. Je me revois, seul dans la salle de conférence, la main plaquée sur le front. Ce n'aurait pas été ma première démonstration en solo, mais ceci n'était pas une prestation ordinaire. C'était Lénine. Moins de deux ans plus tard, Petrograd, la ville où j'avais grandi, serait rebaptisée en son honneur. Mais pour l'heure, au centre de Moscou, je transpirais et paniquais. Puis j'avais fini par marmonner quelque chose à quelqu'un et il était revenu avec Lydia, la secrétaire de Lénine, qui avait étudié le piano au conservatoire. Elle affichait un sourire radieux en s'installant au clavier. « Bonjour, piano, avait-elle murmuré. Ça fait longtemps. »

Trois heures plus tard, j'allumais le thérémine. Il a émis son miaulement habituel. J'ai effectué les ajustements requis. J'ai lorgné vers Lénine et quinze des hommes les plus puissants en URSS. J'ai ensuite regardé Lydia, ses cheveux sur ses épaules. Avec un

signe de tête, j'ai levé les mains et entamé les gestes familiers du Cygne de Saint-Saëns.

Lydia et moi nous rencontrions à chaque accord. *Merci*, lui disais-je avec mes yeux, *merci*.

Je me suis tourné vers Vladimir Ilitch Lénine. Ses traits affichaient un émerveillement total. J'ai inspiré, expiré, bougeant doucement d'une note à l'autre. Je conduisais. Il écoutait avec une telle attention ! On voyait la musique sur son visage, mais aussi son éblouissement devant les principes, l'idée de la capacitance humaine, les champs électriques. J'ai redressé l'échine. Les commissaires semblaient tanguer. Lydia et moi jouions notre chanson triste, lentement, comme si nous étions en train de réorienter des objets sur une table.

À la fin, j'ai baissé les bras.

— Continuez, continuez, a prié Lénine.

J'ai passé ma langue sur mes lèvres, mon cœur a bondi dans ma poitrine.

— Scriabine, ai-je chuchoté à Lydia.

Elle a souri, feuilleté les partitions. Je devais avoir l'air tellement sérieux. Nous avons interprété l'*Op. 2*, n° 1 de Scriabine, puis *L'alouette* de Glinka, trilles finaux compris. Un morceau qui suggère que quelque chose d'autre est sur le point de survenir.

Tous les spectateurs ont applaudi. J'ai tendu le bras vers Lydia, qui s'est levée pour saluer, et ils l'ont acclamée aussi. Nous souriions tous. J'ai désigné Lénine et les commissaires, et Lydia et moi les avons applaudis à notre tour. Nous avons ri. À la porte, quelqu'un est apparu avec un chariot rempli de fruits, de biscuits, de thé, mais Lénine l'a arrêté d'un signe de la main.

— Attends, attends, a-t-il dit. Cette collation arrive trop tôt. J'aimerais essayer. Camarade Termen, puis-je ?

— Ou... oui.

Lorsque Lénine m'a rejoint à l'avant de la salle, j'ai pu constater qu'il n'y avait rien d'artificiel dans ses actions. Il ne me regardait pas, ni Lydia, ni les têtes stupéfaites de ses conseillers. Il ne voyait

pas le chariot qui s'éloignait. Il se concentrait sur le thérémine, sur mes outils éparpillés, sur la boîte dormante de la radio-vigile. Nous nous sommes serré la main une seconde fois.

— Tout simplement excellent, a-t-il déclaré. Est-ce que l'habillement change quelque chose?

— Non, pas du tout.

— Je peux essayer le morceau de Glinka?

J'étais pris de court. C'était une chose de tâtonner pour exécuter une gamme approximative, mais Glinka...

Il m'a vu hésiter.

— Vous avez bien dit que c'était simple...

— Oui, ai-je fait. Peut-être pourrais-je vous aider.

— Très bien! s'est exclamé Lénine.

Il s'est placé à côté de moi, comme un assistant. Lydia souriait.

— Je vous propose de retirer votre veston.

Il s'est exécuté, déposant son vêtement sur le dossier d'une chaise.

À un Lénine en bras de chemise, j'ai expliqué :

— Comme je l'ai précisé, cette antenne, là, contrôle le volume et celle-ci, la tonalité. Vous voyez?

J'ai éloigné ma main de l'antenne de gauche, et l'instrument s'est mis à jouer plus fort. Lénine secouait la tête.

— Merveilleux, a-t-il dit.

— Alors je vais simplement...

Je me suis installé derrière lui et j'ai pris ses poignets entre mes doigts.

— J'espère que vous ne...

Lénine n'a rien dit. Ses bras étaient détendus. J'ai soulevé sa main gauche pour l'écarter de l'antenne du volume.

— Ah! s'est-il écrié avec bonheur.

Puis, j'ai déplacé sa main droite pour ajuster la tonalité. C'était comme le *chi sao*, la danse des mains. Je percevais toute

l'attention qu'il portait à nos gestes, la concentration qui gagnait ses avant-bras.

— Tout va bien ? ai-je demandé.

— Tout va bien ! a-t-il gloussé.

Le piano a produit les premières notes, et nous avons amorcé notre Glinka hésitant. En ajustant les mains de Lénine, je l'ai senti ouvrir puis refermer les doigts, tester les variations. Nous avons joué plus fort, plus doux, plus haut, plus bas. Tranquillement, il a commencé à anticiper mes gestes, à tenir lui-même ses mains, à les lever, à les abaisser. Je me suis retiré. Il a ralenti l'espace d'un temps, mais bientôt, il jouait tout seul, subtil, délibéré. J'ai fait un pas vers l'arrière, contemplant cette salle vaste et chaude, les commissaires qui observaient attentivement, la jolie fille au piano. Et Lénine, Lénine en chair et en os qui cueillait la musique dans les airs avec un petit sourire, à la fois hésitant et sûr de lui. Il n'était pas mauvais. Pendant un long et étrange moment, il a posé comme un mannequin, pétrifié, et j'ai vu ce qui aurait pu être mon avenir déferler d'une seule note électrique, une réponse à un appel. Je deviendrais le scientifique de Lénine. L'amant de Lydia. L'ami, le collègue de ces hommes pensifs. Termen, le jeune bâtisseur, au service du peuple soviétique.

Quand il a eu terminé, Lénine a descendu les mains.

Le thérémine s'est mis à gémir et à crier. Je me suis précipité pour réduire l'engin au silence alors que Lénine sursautait et que l'assemblée éclatait de rire. Il a secoué la tête avec un mélange d'embarras et d'autosatisfaction. Une étincelle animait ses yeux et peut-être ceux des autres, le fruit d'un moment à la fois ridicule et parfait.

— Vous nous aviez caché que vous vous étiez exercé ! a fait Nikolaïev.

Quand tout le monde est sorti déguster des *medianiki*, des tranches de melon, Lénine est resté derrière. Inspectant l'intérieur du boîtier du thérémine, il m'a interrogé sur les circuits. Il voulait savoir si ce type de commandes pourrait éventuellement servir à manipuler une automobile ou un téléphone. Il avançait des idées auxquelles je n'avais jamais songé : de tels appareils pourraient être utilisés par des infirmes, des fermiers ou des soldats.

— Les applications les plus cruciales de l'électricité ne sont pas destinées aux plus forts, mais aux faibles, a-t-il dit.

Bientôt, nous discuterons de prothèses – des bras, des jambes et même des cœurs artificiels, contrôlés à travers les airs.

— Le corps lui-même est électrique, ai-je expliqué. Nos neurones, notre cerveau...

— ... comme des tubes à vide, a complété Lénine.

Il m'a interrogé sur mes autres projets; nous avons parlé chimie, physique, astronomie. Si mon laboratoire avait besoin de soutien, je n'avais qu'à l'appeler, a-t-il dit.

— Et nous devons présenter ces inventions au peuple.

Il était si facile de parler à cet homme, de questionner, de répondre sous son œil perçant qui acquiesçait, réfléchissait. Je n'avais pas l'impression que nous étions amis, mais peut-être des partenaires de longue date, des collègues. Des camarades.

Avant mon départ, sur le seuil de son bureau, Lénine a pris mes mains dans les siennes.

— J'ai dit tout à l'heure que nos esprits fonctionnaient comme des tubes à vide.

— Oui.

— Nous ne devons pas oublier, camarade Termen, que nous sommes plus que cela.

C'était la première et la dernière fois que je le rencontrais.



Deux semaines plus tard, j'ai reçu une enveloppe par la poste. De son écriture sobre, Lydia F. avait tracé mon nom et mon adresse. Lénine m'envoyait un *mandat*, une carte qui permettait des voyages illimités dans tous les trains de Russie. Une lettre signée de sa main y était jointe. *Pars*, disait la note. *Présente tes travaux à Arkhangelsk, à Kem et à Samara*. Il m'enjoignait de mener une tournée scientifique, d'apporter l'électricité aux hommes.

Deux mois après, en mai 1922, il subissait sa première attaque.

Le soir du 22 janvier 1924, j'étais resté tard à l'Institut. J'avais pris le train jusqu'à Pskov, Minsk et Iaroslav pour faire découvrir mes inventions au peuple, et j'étais revenu. Dehors, le ciel était d'encre. Une femme de ménage est apparue à la porte du laboratoire.

— Lénine est mort, a-t-elle articulé.

Elle était blême.

— Pardon ?

— Lénine est mort.

Ma bouche s'est ouverte puis refermée. On aurait dit que l'hiver avait fait irruption dans la pièce. Elle tenait une feuille de journal. Un portrait de son visage à moitié dans l'ombre, encadré de noir.

— La nuit dernière, a-t-elle ajouté.

J'ai posé mes mains à plat sur le banc.

— Merci, ai-je dit.

Mes yeux se sont remplis de larmes. Le laboratoire était silencieux, à l'exception du bourdonnement d'une machine.

Cette nuit-là, au lieu de dormir, j'ai élaboré un plan pour ramener Lénine à la vie, basé sur des idées auxquelles je songeais depuis des années. Nous congèlerions son corps et perfectionnerions nos techniques jusqu'à ce qu'il soit possible de réparer les organes qui avaient flanché. J'ai lu et relu les reportages sur sa mort. Son cœur, son cerveau. Nous procéderions de manière prudente et réfléchie. Au matin, j'ai appelé Rem Sarevko, un ancien doctorant qui vivait maintenant à Gorki, la ville où Lénine était décédé.

— Nous devons préserver son corps, ai-je dit. Il faut que tu ailles là où ils le gardent et que tu leur expliques.

— C'est impossible.

— Tu te trompes.

Mais Sarevko m'a appris qu'ils avaient déjà extrait son cerveau. Ils avaient ouvert le crâne de Lénine pour en arracher son esprit, ils l'avaient placé dans un bocal et immergé dans le poison, dans l'alcool.

— *Comment ont-ils pu faire une chose pareille?* me suis-je exclamé.

— Ils veulent le conserver.



Dans le convoi qui m'a emmené de la prison de Boutyrka à Vladivostok, sur la côte Pacifique de la Russie, nous étions empaquetés comme des carcasses d'animaux. Les gardiens nous avaient conduits jusqu'au train à bord d'un camion portant l'inscription PAIN. Le wagon était entouré de barbelés coupants. Ils nous ont poussés à l'intérieur et ordonné de nous allonger sur trois tablettes puantes. Lorsqu'il est devenu impossible d'en caser un seul de plus, ils ont scellé la porte. Nous sommes restés étendus dans le noir. Couchés pendant une éternité, comme dans une fosse commune. Puis, enfin, avec un balancement morbide, le train s'est ébranlé. La faible ampoule a cligné de l'œil avant de se rallumer. Autour de moi, plusieurs se sont mis à pleurer.

Nous traversons le pays vers l'est, via Omsk et Irkoutsk, sous les montagnes et sur le désert, plus loin qu'Oulan-Bator, plus loin que les contrées vierges de la Chine du Nord, sans répit jusqu'au bout.

Pendant trente-huit jours les rails ont fait clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac clac puis nous avons atteint la mer et les choses ont empiré.

On envoie les prisonniers à la Kolyma par bateau. Ces bateaux sont les endroits les plus abominables de l'univers. Je ne savais pas qu'ils seraient abominables. Je ne savais pas que le train serait pire que la prison, que pendant cinq mille milles, je resterais dans un wagon plein de mourants, assoiffé, suffocant. Je ne savais pas que Vtoraya Rechka, le camp de transit, serait pire que le train, que je devrais rester accroupi dans la boue sous un soleil cuisant avec dix mille autres détenus encerclés par des chiens, qu'à Vtoraya Rechka, on vous tirait dessus si vous vous mettiez debout, qu'on vous trouait le ventre et que la gueule écarlate des chiens vous léchait les entrailles. Et je ne savais pas que les bateaux seraient

pires que le camp, qu'ils sont les endroits les plus abominables de l'univers. J'ai abandonné la terre ferme en douceur, m'éloignant avec bonheur de la cruauté rampante et sauvage de Vtoraya Rechka. Je croyais quitter les fers et les cris humains inhumains. À la pointe du fusil, on nous a dirigés sur les passerelles puis dans le cargo, et malgré l'âpreté de ma soif, j'étais content. Je pensais être en train d'échapper à quelque chose. Mais je n'échappais à rien. On me précipitait entre les crocs de l'horreur.

Le mandat de Lénine est un des articles que l'on m'a pris à mon arrivée à Boutyrka. Une simple carte. S'ils ne l'ont pas brûlé, il est encore à Moscou, quelque part, avec une poignée de boutons.

Que son souvenir soit illuminé.

Le *Tovaritch Staline* était un bateau à vapeur qui avait d'abord battu pavillon américain. Il était couvert de mots anglais : PORT, AFT, DANGER, des messages d'une autre époque. Le pont avait été nettoyé, et de petites plateformes offraient des espaces pour des hommes et leurs mitraillettes. Une écoutille menait à la cale. C'est là que les gardiens nous ont conduits. Mille prisonniers ou plus, avançant dans l'obscurité. Plusieurs ont vomi à cause de l'odeur. L'air était rare. Les murs qui divisaient la soute en sections consistaient en des plaques de métal suintantes ou en un grillage gluant. L'expérience avait déjà forgé des habitudes; la plupart d'entre nous se sont assis ou étendus sur le sol afin d'établir leur espace personnel. Le plancher était maculé de goudron, de boue, d'excréments et de vomissures. Ils ont entassé de plus en plus de monde dans la cale. Au son d'hommes et de femmes vomissant, nous avons écarté les jambes pour permettre à d'autres de prendre place devant nous. Il n'y avait pas de femmes dans ma section, mais on les entendait à travers la grille. Lorsque mes yeux se sont accoutumés à la pénombre, j'ai vu qu'il y avait des niveaux supérieurs, une rangée de planches superposées au-dessus du sol. Les *zeks* qui les occupaient n'étaient pas comme les autres. Il s'agissait d'*urkis*, des criminels professionnels. Captifs comme nous, ils faisaient partie de la cargaison humaine, mais on leur permettait de gouverner les camps. Le pouvoir et les privations avaient transformé ces hommes en animaux, des créatures redoutables et puissantes

aux poitrines couvertes de tatouages. En plissant les yeux dans l'obscurité, j'ai entrevu l'un d'eux qui ouvrait sa braguette pour se masturber et éjaculer sur les prisonniers en dessous de lui. Le voyage de Vladivostok à Nagaïevo durait huit jours. Pendant tout ce temps, les *urkis* crachaient et urinaient sur ceux qui se trouvaient par terre et quand nous nous sommes plaints, ils ont déversé sur nous des seaux de merde, des têtes de poisson, des menaces. Avec des airs entendus, une bande d'*urkis* ricanaient sous leurs casquettes pointues en opinant. Je les ai vus ramper hors de leurs couchettes, pareils à des poissons d'argent, et voler à un homme son manteau, ses bottes, lui briser la clavicule.

Quand les gardiens décidaient qu'il était l'heure de manger, ils ouvraient une trappe au plafond et lançaient des morceaux de pain et de poisson salé que les prisonniers s'arrachaient dans le noir. Pires encore étaient les moments où ils descendaient les seaux d'eau. De l'eau. De l'eau pour éteindre notre soif. Debout, nous buvions de l'air en suivant le récipient qui oscillait lentement. Je priais d'arriver à fendre la masse pour pouvoir, pendant un instant, avaler ce que les gardiens nous avaient consenti, quelle qu'en soit la nature.

Parfois, les *urkis* éteignaient les lumières. Ils descendaient avec leurs poings et leurs couteaux. Ils parlaient dans un jargon qui évoquait les comptines, les personnages de légendes. Je me souviens de l'un d'eux, la bouche remplie d'or, les yeux méchants. Il avait soudoyé un surveillant. Celui-ci avait alors permis à une file d'hommes de passer d'une section à une autre. Ils ont violé trois femmes. Je sais qu'il y en avait trois parce qu'elles nous appelaient, elles nous suppliaient de leur venir en aide à travers le grillage.

Le bateau s'est buté aux typhons de la mer d'Okhotsk. Dans un flux agité, nos corps hurlants et mourants heurtaient l'acier, les os. Pris d'un violent mal de mer, je me tenais les côtes en serrant une poignée de guenilles contre mon visage, la bouche pleine de bile.

Il a fallu huit jours pour atteindre un endroit appelé la Kolyma, au nord-est du pays qui m'a vu naître. Pendant ce périple, j'ai pensé à toi. J'ai pensé à Lénine. Je me suis souvenu de chaque repas que j'avais avalé, de chaque parole, de chaque geste bienveillant. Il n'y a pas d'amis sur ces bateaux. Il n'y a pas d'espoir. Je savais que nous

nous rendions quelque part, vers un autre camp inimaginable, et j'ai songé que la misère aurait suffi à haler ce cargo dans la nuit. La Kolyma, comme un aimant, un des trous noirs d'Einstein, le lieu qui attire vers lui toutes les tristesses. Une partie de moi s'étonne que la souffrance puisse exister ailleurs que dans les camps. Manhattan est situé à cent trente-six degrés de longitude de la Kolyma et malgré cela, là-bas, nous avions l'audace de pleurer.



Nagaïevo est une magnifique baie très large, entourée par un demi-cercle de falaises. L'eau y est calme et d'un bleu métallique. Le tout ressemble à une pièce de monnaie tranquille, un sou neuf qui reflète le ciel.

Nous avons accosté au port de Nagaïevo et ils ont empilé les morts sur la plage de galets.

Nous avons tourné le dos aux cadavres. Nous avons tous gravi la montagne, aveuglés par la lumière du jour. Le chemin de terre est devenu une route caillouteuse. En se retournant, on apercevait le *Tovaritch Staline*, si petit, crachant paisiblement sa fumée. Ce n'était qu'un navire dans une vaste baie, ce n'était qu'un navire dans une vaste baie. On aurait pu fonder une ville ici, un petit coin de paradis au bord de la mer. Avec le canon de leurs fusils, les gardiens nous indiquaient le chemin à suivre. Nous avons atteint le sommet; devant nous s'étendait un pays sans limites. Nous avançons sur ses franges. *Est-ce qu'il y a des cerfs, ici?* me demandais-je. *Est-ce qu'il y a des loups?* Plus tard, j'ai appris qu'il y a bel et bien des cerfs, qu'il y a des loups.

Nous avons marché jusqu'au village de Magadan. C'était un lieu jeune, corrompu par ses visiteurs. Ils nous ont divisés en groupes. Depuis un podium en contreplaqué, un militaire nous détaillait du regard. On se serait crus à la fin de nos vies, dans un entre-deux qui suit la mort. Un monde de boue, de broussailles, de soupirs en buée.

— Vous êtes à la Kolyma, a annoncé l'officier d'une voix râpeuse. Vous êtes ici pour travailler. Vous avez commis des crimes contre

l'État soviétique et vous payerez vos dettes en minutes, en heures, en années. Vous nous remboursserez avec votre sang et la sueur de votre front. Si vous trimez dur, vous mangerez. Sinon, vous mourrez. Il n'existe pas de raccourci. Nous avons besoin du métal enfoui dans la terre; votre tâche sera de l'en extraire. Si vous ne remplissez pas votre quota, vous serez considérés comme des traîtres et des saboteurs. La seule loi est celle de la taïga. Le seul juge est l'ours. Vous resterez ici jusqu'au jour de votre départ. Personne ne s'évade.

L'homme nous a examinés une dernière fois. Derrière lui, le ciel était infiniment bleu.

— C'est tout, a-t-il conclu.



Nous nous sommes rendus au camp à pied. Cela a pris deux semaines. Chaque jour, on nous donnait un poisson, une truite cuite, comme un objet tiré d'une toile surréaliste. Certains la mangeaient d'un coup, d'autres y allaient petit à petit pour la faire durer toute la journée. Nous marchions et nous dormions et le soleil traversait le ciel. Il pleuvait parfois.

Un matin, je me suis réveillé dans le brouillard. Il s'étendait sur le plateau, un linceul sur les prisonniers endormis, le lichen court du roc, les arbres rachitiques, partout sauf sur les sommets. Les montagnes n'étaient pas voilées et en un sens, elles m'apparaissaient comme des alliées, des amies. Seulement, elles ne pouvaient pas nous aider ni bouger. Elles s'étaient repliées, nos alliées. Quarante-deux êtres humains couchés dans la brume froide de l'aube.

Nous sommes arrivés au camp en après-midi. Il était situé près de l'embouchure d'une rivière et on entendait l'eau murmurer sur les pierres. Les sommets nous encerclaient. Sur le portail pendait une bannière effilochée : TRAVAILLER EN URSS : UNE QUESTION D'HONNÊTETÉ, DE GLOIRE, DE VAILLANCE ET D'HÉROÏSME ! Mes habits étaient tachés de noir et de vomi depuis notre traversée en bateau. Le soleil en avait délavé les couleurs.

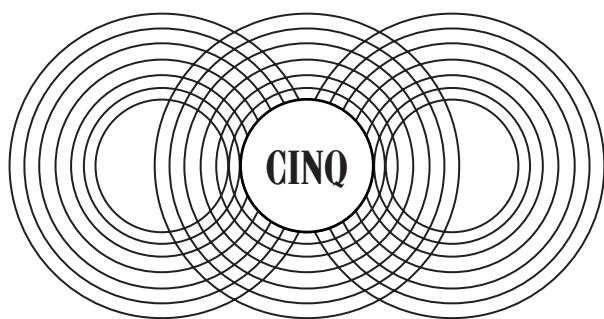
Nous n'étions pas morts.

Ils nous ont comptés, recomptés. Nous étions rassemblés en formations désordonnées. Je me suis dit : *Je vais rester ici huit ans*. Il faisait si froid et nos vêtements délavés étaient noirs et couleur de vomit. Ils nous ont emmenés aux bains. Nous nous sommes dénudés. Avec leurs mains pâteuses d'infirmiers, ils nous ont immobilisés pour nous raser les poils des bras, des jambes, du pubis; ils nous ont rasé la tête et le visage. « Les poux », ont-ils expliqué, mais je n'avais pas de poux. Il y avait un poêle, mais nous grelottions. Ils nous ont conduits dans l'autre pièce et nous avons trempé nos corps dans l'eau tiède. Même pour cela, nous étions reconnaissants. Je n'avais jamais été aussi sale. Je n'avais jamais eu si affreusement soif, si faim. Nous nous sommes séchés avec des étoffes rugueuses et ils nous ont présenté une pile de linge : caleçons longs, tuniques amples, vestes et pantalons matelassés, mitaines, bottes de caoutchouc, chapeaux à oreillettes. Les vêtements des morts. Nous avons cherché des habits qui nous allaient. Nous ressemblions à des épouvantails, des monstres de chiffon. Puis ils nous ont entraînés dehors pour nous servir un bouillon chaud.

Dans les dernières lueurs du jour, j'ai remarqué un prisonnier qui s'agenouillait dans la mousse sèche et blanche qui craquait sous le pied. Il avait trouvé de petites baies. On aurait dit des coraux. J'avais presque oublié leur nom. *Brusnika*. Des fruits rouges sur de minces tiges vertes, avec des feuilles comme de minuscules jetons. Il y en avait partout. J'ai porté trois baies à ma bouche et elles ont éclaté sur ma langue, sucrées, amères, un lointain goût de neige.

L'hiver viendrait. Je le savais : l'hiver viendrait, puis il partirait et il reviendrait. Encore et encore. Nous allions tous mourir à la Kolyma, à moins que nous ne survivions. J'ignorais comment m'y prendre pour vivre. Mes mains étaient picotées du fin jus des baies et nous étions cernés par les tours de garde, par des paires d'yeux hagards, par des crottes d'ours et par les hurlements de loups, par les barbelés enchevêtrés. Je ne serais pas capable de devenir un bloc de bois, une plaque de craie, inerte. Lev Sergueïevitch Termen, de Leningrad à New York puis à la Kolyma, quarante-trois ans. La somme de toutes ces années qui s'écoulaient, insignifiantes, devant la réalité creuse du présent.

Je n'avais plus rien à étreindre.



TOUNDRA

Le camp consistait en un ensemble de bâtiments cernés d'une palissade. Cette barrière était haute de trois mètres, entourée de fil barbelé. Je n'ai jamais vu qui que ce soit toucher à la clôture. Le sol était inégal, en sillons et en saillies, comme s'ils avaient asséché des rapides pour nous installer là. On avait rasé les arbres de la vallée pour construire les baraquements, les hangars de travail, l'hôpital, pour ériger le bloc administratif et le centre culturel et éducatif, un édifice trapu que nous fréquentions peu. L'herbe était parsemée des pousses pointues de petits buissons. Un faux pas, et on perçait le talon de sa botte. Partout à la ronde, les tours de garde se dressaient, au sommet des montagnes et à côté des troncs qui encadraient l'entrée de la mine. En plissant les yeux, on pouvait apercevoir sur le silex de l'horizon d'autres tours incertaines, des possibles perchés sur les crêtes. Alors que le soleil parcourait le ciel, l'ombre triangulaire de la tour de la mine tictaquait à travers le camp. C'était un monument vide, car le filon s'était tari de son or. Les vétérans la surnommaient la potence.

Notre camp ressemblait à un village. Lorsque nous ne travaillions pas, nous nous rassemblions sur les marches. Nous marchions deux par deux entre les édifices de planches grises brutes. Cela avait quelque chose de convivial. C'était le seul aspect convivial. Tous

les autres aspects étaient inhumains. Nous couchions dans des lits superposés ouverts où nous grelottions les uns contre les autres. Quand il pleuvait, le sol devenait boueux; quand il ne pleuvait pas, nous écoutions le bruit des peaux mortes arrachées aux talons. La nuit venue, le bâtiment se remplissait de grognements, comme si l'âme des *zeks* endormis était aspirée hors de leur bouche. Le vent hurlait comme un enfant abandonné. Nous tendions l'oreille pour entendre les braises dans la cheminée, une forme de berceuse. Dès que nous fermions les yeux, les insectes grimpaient sur nos visages, rampant comme des lambeaux de dentelle. On nous réveillait avant l'aube. Nous nous levions. Nous serrions nos vêtements sur nos corps pour nous réchauffer, pour ajouter quelques mois à nos existences. Dans le matin glacial, nous faisons la queue pour avoir notre ration. Tout le monde était assigné à une file déterminée : aux meilleurs ouvriers, les stakhanovistes qui dépassaient leur quota journalier, on donnait une grosse louche de bouillon, du pain et un morceau de hareng. Ceux qui atteignaient leur objectif recevaient une louche de bouillon et un bout de pain. Quant au reste, ceux qui ne remplissaient pas leur quota, ils n'avaient droit qu'à un petit peu de pain et une demi-louche de bouillon. Les prisonniers politiques, les « 58 », étaient automatiquement relégués à la dernière catégorie. Je tendais mon bol en tremblant.

Parfois, les *urkis* prenaient notre nourriture, parfois, nos amis nous la prenaient. Et de temps en temps, un homme à l'agonie rendu fou par la faim tentait de s'en emparer, alors nous le poussions dans la neige, brutalement et avec précaution, parce que nous ne pouvions pas nous permettre de renverser une seule goutte de notre bol.

Après avoir mangé, nous travaillions pendant sept heures.

Puis on nous donnait une ration de chou bouilli.

Et nous repartions travailler pendant sept heures.

J'avais été affecté aux routes. C'était considéré comme une chance. La plupart des hommes et des femmes de notre camp étaient aux mines. Ils avalaient de la poussière dans le noir, ils dérivait vers la mort. J'écris ceci avec une telle légèreté, à présent, « dériver vers la mort ». Mais pendant ces premières semaines, mon épouvante frisait le deuil. Je voyais des *zeks* disparaître par la grande

porte et revenir toujours moins vivants, toujours plus minces, plus dépouillés. Comme si leurs os avaient perdu une année entière. Pendant qu'ils s'attroupaient pour recevoir leur souper, leurs yeux restaient remplis des souterrains. J'étais sûr que si je rencontrais leur regard, je m'y perdrais. Je n'arrivais pas à croire qu'on puisse traiter des humains de la sorte. Cette pensée me taraudait. Tandis que je poussais ma brouette le long du chemin, mon visage se tordait et sans prévenir, je me mettais à pleurer, non pas sur mon sort mais à cause de cet endroit.

Aux routes, nous nous mourions plus lentement, et les officiers surveillaient notre déclin de près. Quand j'aurais atteint un certain degré d'érosion, ils m'enverraient aux mines. C'est ce que m'apprenaient les autres pendant que nous étions assis sur les marches ou que nous passions devant l'hôpital et le poste de garde.

Notre tâche consistait à pousser une brouette vide sur cinq kilomètres de sentier ravagé. Le véhicule butait et bondissait. On nous permettait de parler, mais nous devions rester à la queue leu leu, flanqués par les gardiens. Les hommes conversaient donc en criant jusqu'à ce que leurs voix se brisent. Je parlais peu. J'étudiais les arbres qui bordaient le chemin, leurs racines cachées dans la terre.

À l'approche de la carrière, les bois s'éclaircissaient. La route traversait une plaine pour aboutir au pied d'une colline aride. On y trouvait une tour de mine, deux entailles dans le sol et un gigantesque monticule de pierres ternes. Ces roches et ce gravier représentaient les déchets de la mine, la part gaspillée de la vie des mineurs. Sur une pile d'outils, nous prenions des pelles et, avec précaution, nous remplissions nos brouettes, une pelletée après l'autre. La poussière montait en fumée. Plus nous transportions de minerai, plus nous mangions le lendemain. Lors des meilleurs jours, ma brouette contenait deux cents livres de poudre et de silex. Une fois nos chargements complétés, aussi lourds que possible, nous replaçons les pelles là où nous les avions trouvées. Parfois nous les déposons, parfois nous les lançons. Puis nous retournions à nos brouettes, passant une manche sur notre front, contemplant un instant le vol circulaire des oiseaux bruns avant de pousser notre

précieux fardeau sur la pente qui menait à la route. À ce moment, on nous permettait de fumer une cigarette.

Nos véhicules alourdis s'enfonçaient dans le sol. Ils tanguaient et balançaient et à l'occasion, ils versaient, répandant leur contenu par terre. Le responsable de la brouette lâchait un juron, pleurait, puis, de ses mains nues, s'efforçait d'y replacer les roches. S'il s'agissait d'un *urki*, comme Nikola ou le Boxeur, nous déposions tous notre fardeau pour lui venir en aide. Nous n'espérions pas gagner une faveur, mais peut-être nous épargnerait-il lors de son prochain accès de cruauté; peut-être ses amis iraient-ils détrousser quelqu'un d'autre. Une hiérarchie précise régnait entre les *zeks*, et celle qui concernait les *urkis* était encore plus stricte. À la Kolyma, personne ne pouvait se permettre d'être bon. Nous aidions seulement les plus mauvais.

Au bout de deux ou trois heures, nous étions de retour au camp de base. Nous déversions notre pierraille. Elle servirait à construire de nouvelles routes pour acheminer l'or et le bois au port.

Il y avait toujours des gardiens. Ils étaient toujours armés d'un fusil. Du haut des tours aux projecteurs aveuglants, ils surveillaient le terrain et son périmètre. Si quelqu'un s'approchait de la clôture, les gardes criaient, puis tiraient. Si deux prisonniers se bagarraient – pas seulement un coup de poing mais avec les dents, avec les ongles –, il leur arrivait de faire feu. Pas toujours. Cela dépendait des *zeks* impliqués, des pots-de-vin versés. Certains criminels se promenaient comme des chats à qui on devait du lait. On entendait des histoires. Une fille qui se dépêche de rentrer au bâtiment des femmes à la tombée de la nuit. Des hommes qui surgissent autour d'elle comme une apparition circulaire. Les gardiens qui, après un moment, lancent : « Allons, les gars, un peu de discrétion ! » Ils la tirent sur la neige jusque dans l'ombre d'une corde de bois. Après, ils l'emmènent à l'hôpital. Les *urkis* s'assurent qu'on prend bien soin d'elle. Lorsqu'elle émerge, reposée, elle retourne les voir. Elle devient une sorte d'épouse de bagne. Elle est protégée. Elle a trouvé une façon de rester en vie.



J'ai connu Bigfoot près d'une fosse. Les corps reposaient au fond d'un trou que nous recouvriions de terre. C'était un coin sans vent. Je regardais l'argile glisser de ma pelle en pensant à ma propre mort. Elle ne faisait pas de bruit en tombant. Je voulais éviter de gaspiller mes forces. Nous étions cinq à pelleter, à ensevelir ces cadavres voilés, minute après minute, sans interruption. Puis, un des hommes s'est mis à aller plus vite. Nous travaillions tous sans conviction et celui-là accélérail, de plus en plus rapide, jusqu'à ce que ses inhalations prennent le pas sur tous les autres sons de la clairière. Des respirations vives, claires, par le nez. Ses yeux demeuraient baissés. Il avait la tignasse épaisse, blonde comme les blés, ébouriffée sur le devant, et la barbe dense.

— Tu les connaissais? ai-je demandé au bout d'un moment en désignant la fosse.

— Non, a vite répondu Bigfoot.

Il a levé les yeux vers l'endroit où, lentement, je déposais une motte de terre.

— Et toi?



Plusieurs saisons ont passé depuis et j'ai peine à croire que ces scènes ne sont que des souvenirs. J'étais là; maintenant, je suis ici. Deux fois par semaine, je monte au grenier, je m'agenouille devant mes machines, j'écoute, je note. Je transcris des enregistrements pour mes maîtres et je compose ces pages une à une. Par moments, il m'est difficile d'imaginer que j'ai bel et bien vécu dans la taïga et à d'autres instants, c'est comme si je ne l'avais jamais quittée. Parfois, je t'écris, Clara, mais parfois je ne fais qu'écrire, rien d'autre qu'enfoncer des caractères dans du papier pour tenter de faire quelque chose de toutes ces années. Il peut être cruel de se sentir si proche d'une personne ou d'un endroit, et si loin le lendemain. Tu portais de l'ambre le soir où nous avons vu Duke Ellington pour la première fois. Ce souvenir m'accompagne aujourd'hui. Je t'attendais dans le vestibule de tes parents avec ta sœur et

tu es apparue dans l'embrasure d'une porte, lumineuse avec ta robe ambrée, ton collier d'ambre, et tes boucles d'ambre sombre remontées sur ta tête. Je me suis levé pour te faire le baisemain. Tu as dit : « Bonsoir, Léon. »

Nous sommes allés à l'Apollo en taxi et mon cœur tintinnabulait dans ma poitrine. Les wagons argentés du métro s'engouffraient dans les tunnels sous Broadway et New York pétillait, étincelante. Des grues hissaient des édifices entiers jusqu'au firmament.

Nous sommes arrivés juste à temps pour le premier numéro. Pendant toute la première partie, les cuivres avaient mis leurs sourdines. Nous dansions au son des cordes et des vents, mais les musiciens de Duke couvraient leurs trompettes de leurs mains, leurs trombones d'une ventouse, jusqu'à un moment prédéterminé où tout a changé. Par un heureux hasard, je venais de te faire tourner et nos bras étaient complètement allongés. Les sourdines ont été levées et la section des cuivres a éclos, comme si des nuages que nous n'avions pas remarqués s'étaient soudainement dissipés. Une coulée d'or a fait vibrer la pièce. Tu as virevolté vers moi, brûlante d'ambre, et quand nos corps se sont touchés, tu as murmuré : « Bonsoir, Léon. » Et je me suis dit : *Voilà. C'est comme ça que ce sera.*

À présent, dans une salle vide à l'autre bout du monde, je pose des virgules sur une page,,,,, comme des cils.



À la Kolyma, les gardiens nous suivaient partout avec leurs carabines qui se balançaient le long de leurs côtes. Ils avaient de bonnes bottes, de bons gants et des tempéraments sérieux pour la plupart. Certains d'entre eux étaient d'anciens détenus qui s'étaient installés au village. Entre leurs quarts, on les voyait passer dans la zone de travail, franchir librement le poste de garde, et sur leurs visages persistait une certaine stupéfaction.

Tout comme leurs protégés, les gardiens étaient récompensés en fonction de leur productivité. Si une équipe de *zeks* dépassait

son quota, ses escortes récoltaient davantage de roubles. C'était donc par pragmatisme qu'ils nous malmenaient. Marche plus vite, avance plus vite, mets plus de pierres dans ta brouette.

À l'inverse, on punissait les soldats dont les prisonniers s'échappaient. Ils pouvaient même être accusés de conspiration contre-révolutionnaire et envoyés de l'autre côté du périmètre. Ainsi, ils avaient pris l'habitude d'abattre les *zeks* qui s'éloignaient. À la fin de la journée, lorsque nos muscles flanchaient, il fallait être particulièrement vigilant. Celui qui trébuchait hors du chemin risquait de tomber une deuxième fois dans la neige ou entre les cèdres, une balle entre les épaules. Un homme roux dont je ne me rappelle pas le nom m'avait confié qu'il comptait se suicider. Et il l'a fait, presque avec grâce, en dirigeant sa brouette à côté de l'ornière pour avancer vers la liberté comme un somnambule. Vania a crié puis l'a mis en joue et, après deux hésitations, il a tiré. Le rouquin dont j'oublie le nom a alors complété l'élan qu'il avait amorcé ce matin-là en se levant de son lit de bois nouveaux. Il a basculé dans la toundra.

Je pense que je croyais que je finirais par me tuer aussi, éventuellement, lorsque le moment serait venu.

L'hiver est arrivé vite, empiétant sur l'automne. Je survivais à peine, par hasard. À la fin de chaque journée de travail, nous nous traînions au camp, brisés, dévastés. Nous attendions notre souper en file : un morceau de hareng, une cuillerée de soupe aux pois, du pain. On nous volait parfois la soupe ou le poisson, mais jamais le pain. Cette règle avait été établie par les prisonniers eux-mêmes. Un peu d'humanité au bout du monde : le refus de faucher un bout de mie. J'ai vu quelqu'un s'y essayer une fois. Il mourait de faim. Le camp entier s'est retourné contre lui, un loup sortant d'un tas de feuilles sèches. *On ne fait pas ça*, ont dit les prisonniers en criblant le bougre affamé de coups de pied, là où la peau rencontrait les côtes.

Mon amitié avec Bigfoot s'est tissée petit à petit. Lors d'un repas, nous nous sommes retrouvés assis ensemble. Nous avons observé un silence respectueux. La fois suivante, j'ai dit :

— Je m'appelle Lev.

— Je m'appelle Maksim. Ou Bigfoot.

J'ai dit que j'étais un scientifique. Il a répondu qu'il avait déjà voulu être ingénieur.

Nous avons commencé à marcher ensemble de temps en temps, à observer le camp.

Sa confiance était un cadeau.

Les pieds de Bigfoot n'étaient pas vraiment grands, mais il était arrivé à la Kolyma chaussé d'énormes bottes de fourrure. « C'est mon frère qui les a faites. » Elles étaient en peau d'ours brun et blanc et lui montaient aux genoux. De loin, on les entendait mordre la glace des clairières comme des machines. Bigfoot n'était pas affecté aux routes; lui et sa brigade dépeçaient les arbres abattus et les poussaient dans la rivière, leurs bouches crachant de la vapeur. La nuit, Bigfoot roulait ses bottes en un paquet irrégulier qu'il coinçait sous sa tête comme un oreiller.

Ses chaussures ne passaient pas inaperçues, mais il s'efforçait d'ignorer les regards. Il y avait une lueur dure dans ses yeux, quelque chose de stoïque dans son port. Il était venu de Lvov, en Ukraine, dans l'espoir de lutter aux côtés des marxistes de Russie. À la place, il avait été arrêté pour espionnage. Lorsque nous étions devenus assez amis pour plaisanter, je lui avais lancé à la blague : « C'est ici que tu nous as finalement trouvés. »

Bigfoot avait tenu en respect les petits voleurs. Mais lorsque Nikola l'a approché un soir, comme une illusion dans le champ obscur, ce fut une autre histoire.

— Tu joues aux cartes? a murmuré l'*urki*.

— Non.

Nikola portait une barbe drue et sombre. Il cachait ses mains dans son gros manteau et ses yeux derrière son épaisse frange noire. En un sens, il avait l'air d'un homme sérieux. On aurait pu le prendre pour un professeur de littérature russe, un jeune instructeur d'échecs. Mais son aspect miteux et les tournures frustes de ses gestes le rendaient inquiétant. Les « 58 » n'étaient pas les seuls à l'éviter; les autres *urkis* restaient eux aussi sur leurs gardes. Tant qu'il était

dans la pièce, ils ne le quittaient pas du regard, surveillant chacun de ses mouvements du coin de l'œil. Ils le laissaient passer et ne l'interrompaient jamais. Ils apercevaient rarement ses pupilles.

Quand Nikola a dit à Bigfoot : « Viens faire une partie de cartes avec moi » en se dirigeant vers sa baraque, Bigfoot a baissé la tête, inspiré lentement et l'a suivi.

Ils ont joué sur les lits d'autres hommes, entourés des amis de Nikola. Les cartes étaient faites de retailles de papier, de colle à base d'eau et de pain.

— Tu mises quoi ? a demandé calmement Nikola.

— Je sais pas, a répondu Bigfoot. Du pain.

— Tu mises tes bottes.

Bigfoot a remporté les deux premières parties. Il a gagné un bol émaillé d'un demi-litre, ce qui signifiait qu'il recevrait sa soupe en premier, avec ceux qui possédaient leur propre vaisselle. Il a récolté un ensemble de crayons de couleur. La colère de Nikola se lisait dans le brun de ses yeux. Ses amis s'étaient redressés, ils avaient cessé de plaisanter; Bigfoot les a sentis tourner vers lui leurs profils les plus tranchants.

Il a perdu la partie suivante.

— Tu as fait exprès ? ai-je demandé.

Il ne m'a pas répondu.

Ils ont pris ses bottes de fourrure. Plus tard, il a échangé ses crayons contre une paire de bottes de cuir, et arraché des bandes dans la doublure de sa veste pour envelopper ses pieds. À présent, quand nous marchions vers la carrière, Nikola mordait la glace avec les semelles de Bigfoot sans adresser un mot à personne.

— Tu le détestes ? ai-je demandé à Bigfoot un matin.

— Oui.

Le travail aux routes était moins dur que celui des mines ou des arbres avec Bigfoot, mais nous étions tout aussi affamés. Nos rations dépendaient de notre rendement, et il y avait une limite à la quantité de pierres que nous pouvions soulever. Le facteur décisif était le nombre d'allers-retours que nous réalisions en une journée. Quelle

que soit la taille de notre chargement, c'était toujours plus payant d'effectuer un voyage supplémentaire. Dans le meilleur des cas, nous en accomplissions quatre, et les jours de neige, seulement deux. Nous mangions donc deux fois moins le jour d'après. Plus nous travaillions lentement, plus vite nous disparaîtrions des mémoires.

Un soir, je me promenais dans le camp avec Bigfoot. Nous étions dans le coin sud-est, derrière les latrines. Des fleurs blanches y poussaient, formant des motifs illuminés par les projecteurs. Des hommes fumaient devant le poste de garde. Au-dessus de nos têtes, les tours grinçaient. Les vents de la Kolyma n'ont rien à voir avec les autres vents : c'était comme si deux mains avaient écarté nos habits, tirant scrupuleusement sur les étoffes pour laisser entrer l'air glacé. Rares étaient les *zeks* qui sortaient à cette heure. Il faisait noir et froid et le couvre-feu approchait. La plupart des prisonniers dormaient déjà ou fixaient le bois nouveau qui leur servait de ciel, les petits insectes accrochés comme des traits de crayon.

Une file de détenus héméralopes a traversé le chemin en titubant. Leur cécité était le résultat d'une carence en vitamines. Jusqu'en fin d'après-midi, tout était normal. *Plus vite*, suppliait l'un d'eux, *retournons au camp*. Au crépuscule, leur vue baissait. Ils devenaient silencieux et maladroits. À la nuit tombée, ces aveugles nocturnes ne ressemblaient plus à des hommes mais à des fantômes aux pas incertains, aux mains fébriles. À tâtons, ils cherchaient leurs voisins, un mur familier, l'univers qu'ils connaissaient. Ils se déplaçaient en essaims, agrippés les uns aux autres. Si un *zek* trébuchait, ils tombaient tous à sa suite et s'écrasaient en une pile rachitique, comme dans une version cruelle d'un numéro de Buster Keaton.

Depuis un carré de boue entre les baraques, Bigfoot et moi observions les aveugles chancelants. Tirant une eau noire du puits, les *zeks* transportaient leurs seaux à l'aide de planches fatiguées. On imaginait facilement une caverne, un réservoir secret qui bâillait sous le camp, gorgé d'un liquide sombre et doux.

Une centaine de planches d'épinette étaient empilées au sol.

— J'ai une idée pour les brouettes, ai-je dit au bout d'un moment.

— Une idée?

— Pour faciliter le travail.

Bigfoot avait le visage long et lisse, une pilosité de blé blond, et il était pince-sans-rire.

— Du thé au citron?

— Un sentier aménagé.

— Trop compliqué.

— Non.

J'ai désigné les planches.

— Rien de trop élaboré. De simples lattes, comme celles-ci.

— Hmm...

J'ai attendu. Je voulais que Bigfoot ajoute quelque chose.

Il a scruté les silhouettes mouvantes en haut des tours de garde.

— Il faudrait rentrer, a-t-il dit.

Nous sommes retournés vers nos baraques. La neige crissait comme du poivre dans un mortier.

— Combien marchez-vous? a-t-il demandé. Quatre kilomètres?

— Pour un aller?

— Oui.

— Presque cinq, je crois.

Son visage s'est chiffonné. Avec la barbe, ça donnait un drôle d'air.

— Combien de planches de bois ça prendrait?

La question m'a pris de court. Nous avons atteint ma porte en silence.

— Deux mille, ai-je finalement déclaré.

Il a soulevé les sourcils légèrement.

— Deux mille, a-t-il répété.

C'était tout. J'ai tenté de visualiser une montagne formée de quatre mille planches d'épinette derrière l'hôpital. J'ai baissé les yeux. Nous sommes entrés dans les odeurs de fumée et de pourriture.

À mon réveil, j'ai appris que notre brigade n'avait pas atteint ses quotas pour la cinquième journée consécutive. On nous a ordonné de travailler deux heures supplémentaires. J'ai aperçu le Boxeur qui échangeait un regard avec Sergueï. Les deux *urkis* semblaient

commencer à perdre leur capacité à voir la nuit. Peut-être était-ce mon imagination. Ils ont secoué la tête et repris leur chemin d'un pas lourd. C'était un de ces matins où on prenait conscience de la taille du ciel, de l'étrange paix qui règne sur l'infini territoire au-delà des barbelés. On se souvenait alors qu'on était au bout du monde.

J'ai travaillé toute la journée, puis deux heures de plus, poussant ma brouette dans le frimas. Toute la journée, charrier de la roche.

Le groupe n'a accompli que trois voyages.

Ce soir-là, étendu sur ma couchette, je me suis efforcé de bloquer les conversations autour de moi. J'avais sommeil, j'avais faim. J'avais des idées.

Puis je me suis glissé hors du lit et je suis allé trouver Nikola.



Le commandant a accepté de nous recevoir avant le repas du midi.

Vania, notre gardien, est venu me chercher dans la file.

— Maintenant? ai-je fait.

— Maintenant.

En regardant la colonne de détenus qui s'étendait devant moi, j'ai réalisé que j'étais prêt à abandonner tout le projet. Aucune de mes belles idées ne valait autant qu'une louche de soupe aux pois.

— Tu m'as entendu? a lancé Vania.

Dans la queue voisine, Bigfoot nous observait.

— Laisse tomber, ai-je fait.

— Laisse tomber?

Vania était soupe au lait, mais il n'était pas méchant. Il était toujours voûté sous son uniforme, comme si ses épaulettes le forçaient à se pencher vers l'avant. Il m'a examiné, puis a regardé la file, et il a compris.

— Tu pourras manger après, a-t-il dit.

J'ai tenté de juger s'il disait vrai.

— Où est Nikola ? ai-je demandé.

— Il va nous retrouver dans le bâtiment des officiers.

Depuis sa place dans le rang, Bigfoot semblait inquiet. D'un geste, je l'ai rassuré.

Je n'avais toujours pas quitté la queue.

— Termen ?

— C'est bon, ai-je cédé.

Je me suis extrait de la file comme si je me retirais une épée du ventre.

Nous avons marché en silence. L'herbe était pilonnée, parsemée de neige. Les mains dans les poches, Nikola nous attendait sur les marches.

— Salut, ai-je dit. Il n'a pas répondu.

Vania a roulé les yeux devant cette petite comédie.

— On y va ?

Nikola a renflé.

— Oui, a-t-il murmuré.

J'ai opiné du bonnet.

Nous avons suivi Vania à l'intérieur. Je n'avais jamais franchi cette porte. L'entrée était dépouillée, blanchie à la chaux, les murs bloquaient le vent. Un bouquet de fleurs bleu pâle reposait dans un vase et tout en continuant d'avancer, nous les avons fixées un instant, Nikola et moi, les prisonniers.

Nous sommes arrivés devant une porte sur laquelle était inscrit le nom du commandant. Vania a frappé.

— Entrez, a lancé le commandant.

Nous nous sommes entassés dans le petit bureau sans fenêtre. Il y avait un tableau de la place Rouge, le portrait de Staline et celui d'une paysanne avec sa vache. Des graphiques et plusieurs listes dactylographiées. Le commandant était un homme jeune au nez romain, arborant une queue de cheval. Il n'était pas mince mais assez séduisant, l'œil droit et clair. J'ai présumé que ses cheveux longs constituaient une violation du code vestimentaire de l'armée.

Tout comme son âge et son poste, cela laissait croire qu'il était ou bien très compétent, ou bien un incapable.

Vania lui a adressé un salut militaire.

Le commandant a acquiescé avec lassitude.

— Ça va, ça va, sous-lieutenant. Je t'écoute.

Vania a paru hésiter.

— Si vous êtes d'accord, commandant, je vais laisser les prisonniers s'expliquer.

— Très bien. Comment vous appelez-vous?

Le commandant a pris une brève inspiration.

— Lev Sergueïevitch Termen.

— Nikola Zharikine.

— Vous êtes tous les deux dans l'équipe des routes du sous-lieutenant Braguine?

Nous sommes devenus nerveux. Le commandant notait nos noms sur un calepin. Cela constituait une trace, déjà; une sorte de preuve, d'implication, une raison de nous coller cinq ans de plus à chacun.

Je n'ai rien dit. Nikola m'a regardé d'un air soucieux. Toujours en attente d'une réponse, le commandant s'est raclé la gorge.

— Oui?

— Oui, ai-je répondu en m'efforçant de faire taire mes angoisses. Les brouettes.

Le commandant nous a offert un sourire symétrique.

— Les brouettes.

Il a croisé les bras.

— Eh bien, quelle est votre idée?

Un autre silence.

J'ai réalisé que personne n'allait parler si je ne me lançais pas.

— C'est pour améliorer l'efficacité, ai-je murmuré.

— Vous n'aurez pas plus de nourriture, Termen.

Sur son bureau, j'avais remarqué une radio, une assiette avec un bout de saucisse, la photo de deux enfants.

— Non. Je vais vous expliquer.

— Oui ?

— Le camarade Zharikine et moi discussions de notre travail lorsqu'une idée nous est venue. Nous avons alors consulté le lieutenant... euh... Braguine, qui a été très obligeant pendant que nous, euh... raffinions le concept pour... eh bien...

— Viens-en aux faits.

J'ai pris une inspiration.

— Le principal obstacle à la productivité globale de notre équipe est le rythme auquel nous transportons nos chargements d'un site à l'autre.

— Les brouettes, a repris sèchement le commandant.

— Oui, ou plutôt les routes. La plupart du temps, les déplacements sont très lents.

— Je ne peux pas vous donner de nouvelles routes. C'est précisément ce que nous voulons construire.

— Oui, monsieur, mais voici l'idée : une *passerelle* pour les brouettes.

— Faite en quoi ?

— En bois. De simples planches. Peut-être avec un sillon au centre.

— Hum...

Le commandant tapotait son calepin. Voûté dans son uniforme, Vania a repris son souffle.

— Ces planches seraient installées sur la route pour que vous y poussiez vos brouettes.

— Voilà. Selon mes estimations, l'usage d'une telle passerelle accélérerait chaque voyage de quatre cents pour cent.

Le commandant a plissé les yeux.

— Quatre fois plus vite ?

J'ai hésité.

— Un peu moins l'été.

Un tic a secoué ses lèvres.

— Hum, a-t-il répété, puis l'évidence l'a rattrapé et il s'est redressé, sceptique. Sur quelle distance transportez-vous ces véhicules?

— Environ cinq kilomètres dans chaque direction, ai-je dit. Je vous évite le calcul : il faudrait plusieurs milliers de planches pour couvrir la route au complet.

— Nous allons donc abattre une forêt entière pour vous faciliter la vie?

— Il y a une autre solution.

À mes côtés, Nikola a changé de position.

— Il ne faudrait que six planches.

— Y a-t-il un tronçon du sentier qui est particulièrement périlleux?

— Non, ai-je répondu doucement. Nous pourrions joindre trois lattes bout à bout avec une poignée de corde à l'extrémité. Au lieu de pousser une brouette, un membre de l'équipe poserait cette section de la passerelle sur le chemin. Quand les brouettes seraient passées dessus, il déplacerait le dispositif vers l'avant.

— Une section de passerelle qui progresse avec le groupe.

— Voilà. Mais pour ne pas perdre de temps à attendre que la passerelle avance, deux hommes pourraient transporter chacun trois planches alignées.

— Quand les brouettes ont franchi le premier segment, cet homme court se placer à l'avant.

— Exactement.

— Mais alors, ça ferait deux hommes de moins au transport.

Le commandant a saisi son crayon.

— De sorte que la production totale serait de seulement...

— Six hommes travaillant au triple de leur capacité accompliront plus du double de la production actuelle de huit ouvriers.

Le regard du commandant s'est fait perçant.

— Et si nous formions des équipes de dix plutôt que huit, en affectant deux hommes aux passerelles...

J'ai réfléchi un moment.

— À valeurs égales, cela augmenterait la production d'au moins 2,4.

Le commandant a fait claquer sa langue avant de regarder Vania, qui a figé sur place.

— Très bien, Braguine.

On aurait dit que le sous-lieutenant allait disparaître dans le plancher.

— Toi aussi, Zharikine.

Nikola a incliné la tête.

— Et toi, Termen, qu'est-ce que tu fais?

— Je vous demande pardon?

— Ingénieur?

Au milieu de cette pièce sans soleil, pour la première fois depuis des mois, j'ai ressenti quelque chose qui s'apparentait à de la fierté.

— Je suis un scientifique, ai-je répondu.

— Termen le scientifique.

Le commandant a noté quelque chose sur son calepin.

— Notre propre petit expert.



Quatre jours plus tard, l'Expert a effectué son premier essai. Deux hommes d'une autre équipe – Volkov et Jansons – avaient été réassignés. Ils ont passé toute la fin de l'après-midi à assembler deux segments de passerelle et à y fixer de solides poignées de corde. Le soir, à mon retour au camp, j'ai inspecté leur travail. J'étais fatigué, affamé, en miettes. En regardant le fatras de pin sale et de cordage brun, j'ai compris que cela pourrait devenir une seconde sentence. L'échec de mon expérience ne serait pas sans conséquence.

Le lendemain matin, nous avons appris que Volkov était mort de faim au cours de la nuit.

Je ne crois pas aux présages.

Nous sommes sortis dans le jour naissant. Bigfoot avait été désigné pour remplacer Volkov. Je me suis demandé si j'étais en train de le sauver ou de le condamner. Lui et Jansons ont empoigné les anses de corde et nous ont devancés dans la neige. Le vent lançait des cristaux de glace sur nos joues. Sceptiques et incertains, nous avons poussé nos brouettes sur les planches. Il fallait s'habituer à garder la roue dans le sillon, mais ce n'était pas difficile. Bientôt, nous allions bon train. Jansons attendait que nous quittions sa passerelle pour galoper au-devant de Bigfoot, qui attendait à son tour que nous atteignions le bout de la sienne pour filer devant Jansons. Ils étaient les seuls à parler. « C'est bon », lançaient-ils quand leurs planches s'alignaient sur la neige.

Une fois à la carrière, nous avons rempli nos brouettes de roches. La pierre pesait plus lourd que jamais.

Maintenant que nos véhicules étaient bien pleins, le moment crucial était arrivé. Après quelques pas à peine, celui de Nikola a dérapé sur la passerelle, répandant de la poussière partout. Nous nous sommes tous arrêtés pour courir tirer les cailloux de la neige. Mon regard a rencontré celui de Nikola. Je me suis efforcé de sourire sans savoir si je devais.

Nous avons redressé sa brouette et le groupe a repris la route, chacun poussant son chargement d'un pas régulier, Jansons et Bigfoot se précipitant devant avec leurs passerelles, comme une queue. Le véhicule de Nikola s'est à nouveau renversé ainsi que celui du Boxeur, mais nous avons persévéré pour finalement atteindre le chantier et déposer nos fardeaux.

— Quelle heure est-il ? ai-je demandé.

— Peu importe, a répliqué Vania, la bouche couverte d'un foulard, comme un bandit. Continuez.

Nous avons soulevé nos brouettes et sommes repartis vers la carrière. Nous étions presque arrivés lorsque le soleil a percé les nuages. J'ai vu où il était, encore si bas dans le ciel, et à ce moment j'ai compris que mon plan fonctionnait.

— Quelle heure est-il? ai-je crié à Vania.

— Continuez! a-t-il répété, inflexible.

C'est ce que nous avons fait : à la carrière et retour, à la carrière et retour.

Il était midi. Nous avons effectué quatre voyages. D'habitude, nous peinions à en faire autant en une seule journée. Tout le monde souriait, même Nikola qui était accroupi avec Sergueï. Ils riaient et se lançaient des mottes de neige. Vania a baissé son foulard, il souriait aussi. À mes côtés, Bigfoot a déclaré, radieux :

— Ça marche.

— On verra, on verra, ai-je dit. Ça ne fait qu'une demi-journée.

Mais Jansons, qui parlait avec deux autres hommes dans un coin, nous a fait signe d'approcher.

— On a presque atteint notre quota?! Notre quota pour la journée!

Il regardait autour de lui avec incrédulité.

— Allons-y, a dit Vania.

— Où ça?

— Dîner.

Près de la route, de l'autre côté du fossé, il y avait un élan. L'air impassible, inébranlable, il tenait bien haute sa tête couronnée. Nous sommes passés juste à côté, puis notre brigade s'est éloignée du souffle de ce formidable animal pour entrer dans le camp où chacun a reçu une portion de bouillon.



À la Kolyma, l'Expert vivait beaucoup mieux que Termen l'avait fait. Pendant huit semaines, nous avons excédé notre quota journalier. Même après que le commandant eut révisé à la hausse les cibles de production, nous filions sur nos planches pour surpasser les attentes. Comme nous dépassions les objectifs, nous avons tous été classés stakhanovistes. Nous recevions nos rations en premier

et nous avions droit aux plus grosses portions. Lorsque les autres équipes ont fini par adopter le système de passerelles de l'Expert, on m'a récompensé avec de nouveaux vêtements et une allocation de pain supplémentaire, tout comme Nikola que le commandant avait admis comme co-initiateur du projet.

Le sous-lieutenant Vania Braguine a été promu, mais il est demeuré notre surveillant.

En partageant le mérite avec Nikola, je m'étais acquis la protection des *urkis*. Rien ne m'obligeait à l'inclure lorsque j'étais allé voir le commandant, et le voleur en était parfaitement conscient. Il a interprété ce geste comme une marque de respect, de déférence. Comme une offrande. J'ai laissé Bigfoot croire qu'il s'agissait d'un acte désespéré. Mais en réalité, ma décision résultait d'un calcul, rien de plus. L'arithmétique du risque et du rendement, considérée depuis ma couchette de bois. C'est finalement au goulag que j'avais appris le pragmatisme. C'était peut-être un gain, peut-être une perte.

Grâce à Nikola, je me suis fait des amis chez les *urkis*. Grâce à Vania, je me suis fait des amis parmi les gardiens. Parce que mon plan avait amélioré la situation de tant d'autres ouvriers, je me suis fait des amis dans presque toutes les baraques. J'avais des tas de copains partout. « L'Expert! » s'écriaient-ils. Une plaisanterie bon enfant, chose rare à la Kolyma où même ce genre de boutade ne semblait pas à l'abri du vent.

Parmi tous ces amis, aucun ne me gardait au chaud tandis que je poussais ma brouette dans le frimas. Ils ne pouvaient me rendre plus jeune ou plus fort. Pendant une brève période, j'ai été plus heureux, mais la popularité était un baume éphémère. On croise un homme, on échange un sourire qui devient stérile dès l'instant où on s'éloigne sur le chemin chargé de glace, dans la boue de l'empreinte suivante. Étendu sur ma paillasse, je contemplais les insectes qui grouillaient dans le bois d'épinette. Mes amis n'avaient pas aboli mes cauchemars. « L'Expert! » s'exclamaient-ils. Une fois leur salut lancé et entendu, leurs voix retombaient. Quand on est en train de mourir – ce qui demeurait notre cas en dépit des rations supplémentaires de hareng –, les amis maigres, faibles et aveugles ne fournissent pas une raison de vivre.

Je me demandais si de l'autre côté de la taïga, de ce pays vert et or et par-delà l'océan, tu levais tes bras dans les airs.



Un matin, le commandant m'a convoqué après le décompte des prisonniers. Son émissaire, un Cosaque, emmenait un autre homme pour me remplacer. J'ai résisté.

— Non! C'est ma brigade! C'est ma brigade!

Je suis devenu hystérique en un rien de temps. Je ne voulais pas être envoyé aux mines ni dans les bois. Je ne voulais pas perdre ma place au sein de ce peloton privilégié, béni par la technologie.

— C'est mon équipe!

Finalement, Vania a échangé un regard avec le Cosaque et ce dernier a donné un coup de coude à mon remplaçant en l'avertissant :

— Ce n'est que temporaire!

Je me suis rendu au bureau du commandant avec la radio, le morceau de saucisse, la photo d'un petit garçon et de sa sœur aînée.

Il m'a invité à m'asseoir, m'a félicité pour mon plan. Je ne l'ai pas remercié. J'ai déclaré être fier d'avoir contribué à l'effort soviétique de la Kolyma.

Au début, le commandant semblait ne vouloir que raffiner l'usage des passerelles. Une équipe de huit avec deux porteurs : était-ce la meilleure configuration? Dix hommes seraient-ils plus efficaces? Douze? Cela requerrait-il *trois* passerelles?

Il m'a demandé de revoir ses calculs. Il ne s'était pas trompé.

— Dix hommes, ai-je approuvé, et deux porteurs.

Calé au fond de sa chaise, le commandant s'est étiré.

— Tu as étudié à l'Université de Petrograd?

— C'est ça.

— Les mathématiques?

— La physique. Et aussi la théorie musicale, au conservatoire.

Il a opiné, apparemment en attente de quelque chose.

— Et vous, vous avez fréquenté l'université?

— Horticulture.

— Les plantes?

— Les jardins.

— Il n'y a guère de jardins, ici.

Il m'a regardé sans bouger.

J'ai replié mes mains sur ma cuisse.

— Je me demandais... Si vous désirez de l'aide, ici, au bureau...
coordonner des groupes de travail, ou arranger...

Je me suis interrompu.

Le visage du commandant ressemblait à une gravure sur bois.

Qu'étais-je en train d'essayer de prolonger?

— J'ai des idées concernant le téléphone. Peut-être le camp
pourrait-il être branché...

Le commandant s'est replacé sur sa chaise.

— Termen, tu es un cinquante-huit.

— Oui.

— Les prisonniers politiques n'ont pas leur place derrière nos
bureaux.

— Oui, bien sûr.

J'ai pris une inspiration. J'étais déjà mort.

— Voici ce que tu vas faire. Tu vas retourner sur le terrain,
travailler fort, et lorsque tu auras donné huit ans à ton pays, tu
seras un homme libre.

— Oui.

— Ça fait combien de temps, déjà?

Il a fait glisser une feuille vers lui, laissé passer un moment.

— À peu près sept mois?

— Oui.

— Sept mois déjà! Il ne te reste donc que sept ans. Sept ans et cinq mois. Est-ce que ça te semble long?

— Oui.

Il a ri avant de réaliser que ce n'était pas une blague, qu'il s'agissait de ma vie. Alors il s'est penché vers moi, vers la photo de ses enfants.

— Tu t'en sortiras, Termen. Tu es intelligent et fort. Tu seras aux routes pendant un bon moment encore.

— Peut-être de la musique?

La question avait jailli de ma gorge toute seule. J'ai vu une étincelle d'intérêt sur le visage du commandant et alors j'ai continué à parler, à baratiner, échafaudant un plan qui pourrait m'acheter quelques jours au chaud.

— Je pourrais organiser un concert? Quelque chose pour les officiers? Un spectacle. Pour les aider à traverser les longues journées. Un récital-surprise. Les officiers pourraient...

— Non, pas pour les officiers, a coupé le commandant. Mais peut-être pour les ouvriers.

— Les ouvriers?

— Comme toi.

Un concert pour les ouvriers n'aurait d'autre but que d'entretenir une illusion. Un divertissement pour les morts-vivants.

— Quelle merveilleuse suggestion! ai-je dit. Cela aurait un excellent effet sur le moral des troupes.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

Le commandant a pincé les lèvres.

Je me suis efforcé de sourire de manière neutre, ni trop nerveuse, ni trop enthousiaste.

— Je pense qu'il y a des violons quelque part, a-t-il dit. Et un violoncelle.

Ce mot, *violoncelle*, a semblé monter dans les airs. C'était une relique d'un autre âge. Un violoncelle. J'avais oublié l'existence de cet objet.

— Je vais y penser, a ajouté le commandant.

Mon cœur battait à toute vitesse.

— Très bien.

Il m’a observé pendant quelques instants. Puis il a pris le bout de saucisse qui gisait dans l’assiette.

— Tiens, a-t-il dit.

J’ai gardé le morceau dans le creux de ma main jusqu’à ce que les portes se referment derrière moi.



On nous a rassemblés deux jours plus tard. Onze détenus en haillons massés dans une pièce. Je ne connaissais que l’un d’entre eux, un être grêle nommé Babou. J’en reconnaissais quelques autres. Nous avons passé un moment à nous inspecter mutuellement pendant que le gardien cosaque attendait les bras croisés.

— Vas-y, a-t-il fini par lancer.

Je me suis souvenu que j’étais censé être le meneur. Je me suis raclé la gorge.

— Vous êtes musiciens?

Les hommes et les femmes ont regardé autour d’eux. On aurait dit des squelettes.

— Oui, ont-ils répondu.

Quatre étaient violonistes, deux jouaient du violoncelle. Deux contrebassistes, un clarinettiste, un trompettiste. Un théréministe. J’ignore comment le commandant les avait trouvés. Le Cosaque m’a conduit à un long placard au fond du centre culturel et éducatif où nous étions censés visionner des films à l’occasion. Aucun film n’a été présenté pendant mon séjour à la Kolyma. Le réduit renfermait une boîte de partitions poisseuses et des étuis à instruments qui formaient une pile sombre. Je ne voulais pas savoir d’où provenaient ces instruments. Miraculeusement, j’ai déniché trois violons fonctionnels. Il y avait un superbe vieux violoncelle qui

jouait comme un neuf. Une contrebasse abîmée. Quelques piètres trompettes. Bien que j'aie découvert un couple de clarinettes, le placard ne contenait aucune anche.

— Est-ce que tu joues d'autre chose ? ai-je demandé à Babou en émergeant.

— Je joue de la flûte, pas trop bien.

C'est donc ce qu'il a fait.

Ils m'ont donné un piano droit sur roulettes.

Comment ce piano s'était-il retrouvé à la Kolyma ?

Le commandant nous a permis de répéter pendant deux après-midi. Nous avons utilisé les partitions que nous avons trouvées : le premier concerto pour piano de Chopin, du Mozart, un arrangement maladroit du *Canon* de Pachelbel. Installé au piano, je dirigeais. Le contrebassiste et les violoncellistes partageaient la même partie. C'était une cacophonie porteuse d'espoir.

À la fin de la deuxième répétition, le commandant écoutait depuis le seuil de la porte.

— Bien, a-t-il dit. Vous présenterez ça demain matin.

J'avais cru que nous jouerions le soir, au centre culturel et éducatif, devant tout le monde. J'avais imaginé des rangées de visages obscurs, du silence, puis les minutieuses notes d'ouverture.

— Le matin, a-t-il décrété, pendant que tout le monde partira travailler.

Le lendemain, le Cosaque a poussé le piano dans le no man's land au pied de la clôture. Notre sordide petit orchestre s'est installé dans la neige. Le soleil n'était pas encore levé ; tout était éclairé aux projecteurs. Il n'y avait que le ciel gris, la terre grise et les contours de la forêt. Debout ou à genoux, leurs bols de soupe à la main, les prisonniers nous observaient avec un mélange de crainte et d'exultation. Bigfoot se tenait à quelques pieds de moi sur ma gauche comme un parent bienveillant. Je n'avais pas dormi de la nuit. Il voyait mon incertitude, mes doigts écorchés sur le clavier. Je n'arrêtais pas de les en détacher pour serrer mon manteau autour de mon cou. L'orchestre attendait mon signal. Notre auditoire

s'était fait silencieux. Deux oiseaux nocturnes ont percé l'espace au-dessus de nos têtes.

Il faisait froid et j'avais l'impression que je m'apprêtais à défoncer un vieux portail envahi par la végétation.

— Prêts? ai-je murmuré.

Les violonistes avaient les yeux grands ouverts, implorants.

— Un deux trois, un deux...

Les premières notes du second mouvement de Chopin se sont élevées. J'ai plaqué un accord. Un accord et encore un. Le son n'était pas exactement beau; il était ordonné. Il n'y avait ni éclat, ni envol mélodique. En y repensant, je me dis que nous aurions mieux fait de jouer quelque chose de gai et d'entraînant. Un reel. Cela aurait été gentil. À la place, nous avons présenté ce concerto fragile, cette musique en flocons de neige. On aurait dit que nous remplissions la zone d'arbres neufs, de bouleaux vides et d'ormes nus. Le poste de garde et les baraques sont devenus plus difficiles à discerner. Les étoiles ont semblé revenir piquer la grande carte du ciel comme des épingles. Babou jouait de la flûte, pas très bien.

Ensuite les gardiens ont annoncé qu'il était temps de partir, et les brigades se sont mises en formation, puis en branle, puis elles ont franchi le portail. Nous avons donné la sérénade aux ouvriers qui avançaient vers leurs clairières, vers leurs trous. J'ai regardé mon groupe s'éloigner: Vania, voûté, le grand Sergueï, Nikola qui traînait ses bottes de fourrure. Bigfoot au bout de la file qui se retournait pour nous observer. Dix minutes plus tard, le camp était vide et le Cosaque nous a ordonné de poser nos instruments pour rattraper nos équipes.



Je suppose que le concert avait été un succès, dans la mesure où il avait permis aux interprètes de passer quelques heures à l'abri du vent. Perché sur la plateforme, le commandant n'a écouté que quelques minutes mais par la suite, il a lancé un appel général pour trouver d'autres musiciens. La semaine suivante, nous étions près de

quarante à nous rassembler dans la salle sombre du centre culturel et éducatif. Il ne s'agissait plus d'un ensemble amateur : il y avait des artistes provenant d'orchestres philharmoniques des grandes villes, des professeurs de conservatoire. Alexandre Alexandrovitch Gouchkine, soliste de l'Orchestre symphonique de Moscou. Et moi, leur chef, avec un piano bancal.

Dans le petit placard, les instruments manquaient. « J'en ferai venir des autres camps », m'a rassuré le commandant.

— Je veux que vous jouiez le *Boléro*.

— Ravel, ai-je dit.

— Un Français, a-t-il ajouté comme s'il voulait m'impressionner.

— Oui.

Pendant un instant, j'ai été sur le point de faire semblant que j'étais effectivement impressionné, que le commandant m'avait montré l'étendue de son savoir et que cela nous avait rapprochés. Mais je n'avais pas assez d'énergie pour jouer la comédie. J'étais si fatigué.

— Il nous faudra une caisse claire.

Le commandant a répondu par quelques mots de français que je n'ai pas compris.



Échoué à la Kolyma, je conduisais le petit orchestre du camp. Qu'est-ce que j'y connaissais ? Nous avons présenté le *Boléro* en soirée devant un public assis. Je n'ai pas joué de piano ; je battais la mesure avec un bâtonnet taillé au couteau. À la fin du concert, le Cosaque me l'a enlevé, au cas où j'aurais l'idée de m'en servir comme arme ou de le retourner contre moi.

Le commandant avait invité les officiels des camps voisins. Pour l'auditoire comme pour plusieurs musiciens, c'était un événement heureux. L'éclat des cuivres, les volutes des bois, la noblesse des percussions. Nous n'étions plus à la Kolyma. Nous marchions sur un coteau méditerranéen, dans un clos espagnol. Nous portions des

couleurs vives, des carafes de vin rouge. Nous étions dans des tours, au bord de précipices, dans l'impeccable jardin du commandant.

Mais je n'étais pas vraiment avec eux. Je dirigeais le petit orchestre avec l'impression de me trouver près d'une fenêtre ouverte, d'observer le rideau qui se mouvait. La mélodie s'élevait et disparaissait en même temps. Il est des moments en musique où chaque mesure permet de se séparer de son corps, de glisser hors de sa peau pour arriver devant un carrousel de souvenirs qui s'enchaînent. Des traits de lumière, des ciels gonflés de nuages, des visages du passé.

À l'Opéra de Paris, j'étais l'homme aux boîtes et aux câbles. Dans l'ombre, Ravel lui-même m'écoutait. L'odeur du tabac. Toute l'électricité et ses feintes.

De la plateforme d'un navire, j'entrevois un pont à l'horizon, des harpistes sur le quai. « Attention à la marche », disait une voix.

Sur le plancher de mon salon, je riais, appuyé contre la chaise de Schillinger. Toute la bande se passait une bouteille de rye de contrebande. Slominsky, le journaliste, appelait ça de l'inspiration. *Une bouteille d'inspiration.*

Et puis, comme un changement de pellicule, de nouveaux degrés de couleur. Des souvenirs de toi, Clara. Éclairée à la lampe, à la chandelle. Au soleil. Clara Reisenberg dans l'éclat du soleil. Des tableaux où tu bougeais et tournais, où tu t'éloignais. Des scènes où tu n'apparaissais que dans un coin, presque cachée. J'essayais de refouler ces images, de passer à autre chose : Pash, Lavinia, d'anciens élèves. Les pages d'une vieille encyclopédie, celle que je lisais au lit enfant. *Lépidoptère, Agra, le Turc mécanique*. Je tentais de me remémorer d'autres traits, mais tu demeurais. Je regardais ailleurs et tu persistais. Tout le reste s'effaçait et s'écoulait dans l'impermanence. De simples fantaisies envolées. Ton visage était l'élément le plus fort de tout mon cœur.

Je me souviens du moment où tu m'as dit que tu ne m'épouserai pas. Tu m'as considéré, silencieuse, ta figure comme une question. Sur les marches d'un club de Harlem, à l'aube, des étrangers défilant dans la rue. Tu as dégluti en serrant les mains. Après un coup d'œil sur tes petits poings, mon regard est immédiatement remonté

vers ton visage. Je ne voulais rien manquer. Je souriais comme un imbécile heureux. J'attendais, joyeux, feignant de n'avoir pas remarqué la peur qui avait saisi tes joues comme un fard. Tu avais vingt et un ans et tu n'étais pas prête à être une épouse. Ou peut-être que tu ne m'aimais pas. Même aujourd'hui, il m'est difficile de l'écrire. À ce moment crucial, j'étais trop dévasté pour voir ce qui se trouvait sous mes yeux. Mais dès l'instant où j'ai aperçu tes poings, je suis devenu un autre homme. Brisé.



Le matin suivant, je suis retourné pousser une brouette remplie de pierres.



En décembre, le plus clair de notre existence se passait dans l'obscurité. Les quelques heures de lumière naturelle semblaient illusoires, des rêves argentés. Sur la route, nous grelottions en fixant le halo de nos lampes. De temps en temps, je levais les yeux et j'étais surpris par un ciel orangé, un nuage rose; la lueur de ma lanterne se diluait dans l'air. Mais la plupart du temps, il faisait noir, une neige fine tombait et les températures oscillaient et plongeaient. Les hommes mouraient plus vite. En butant sur la glace, Bigfoot s'est arraché deux orteils. Il a passé une quinzaine au paradis – l'infirmierie – avec un poêle à bois bien chaud, des draps blancs et propres et une garde-malade qui lui apportait des doubles rations de nourriture comme une hallucination.

Il a reçu son congé par un matin sans étoiles. La lune semblait toujours si cruelle. Accroupis côte à côte, nous grignotons un pain à moitié congelé et Bigfoot a déclaré, vite et sans glosier : « J'ai l'impression d'être damné. »



C'est en ce lieu, sous ce clair de lune, qu'est venu l'homme à l'uniforme vert.

Ma journée de travail terminée, je franchissais le portail quand un surveillant a crié mon nom. Le mot a tranché le froid et les ténèbres comme une flèche. Tout le monde connaît cela trois ou quatre fois au cours de sa vie : une situation où l'instant lui-même devient le messenger.

— Termen! jappait le gardien.

Avec raideur, j'ai avancé vers lui sur la neige aplatie.

— Oui, ai-je répondu dans mon écharpe.

À ses côtés, un homme vêtu de vert était assis sur un banc en bois, sa capote déboutonnée. Il avait les cheveux noirs, les lèvres fines, un visage simple sauf pour le nez, grand et rond. Je ne l'avais jamais vu.

— Voici Termen, a fait le gardien.

L'étranger m'a examiné posément, de ma tête à mes bottes en lambeaux. Il a adressé un petit signe au gardien et celui-ci a agité son gant.

— Tu peux partir.

J'ai pincé les lèvres en fixant un point entre les deux soldats.

Le lendemain, le Cosaque est venu me chercher à l'heure du lever. Quelqu'un cognait sur le chaudron à côté du poêle et nous étions en train de rouler sur le côté, de sortir de nos lits, de nous tenir la tête à deux mains, de nous envelopper dans nos haillons. Ceux qui n'avaient pas dormi fixaient leurs genoux, l'œil éteint.

Le Cosaque est apparu près de moi et a plaqué sa paume sur ma nuque.

— On y va.

J'ai sursauté.

— Quoi? Où?

— Maintenant.

Il m'a emmené dans le bureau du commandant. La pièce était inoccupée. Avec le Cosaque, je me suis adossé au mur. Un bout de

saucisse sèche traînait sur une assiette. Une photo dans un cadre. J'ai remarqué la pochette d'un soixante-dix-huit tours sur une bibliothèque. Le dessin d'un poisson au fond de la mer y figurait. Un phylactère contenant une note de musique sortait de sa bouche qui formait un O.

Le commandant est entré avec l'homme à l'uniforme vert. Ils paraissaient fatigués, et tenaient des tasses fumantes.

— Bien, Yemelia, merci, a dit le commandant.

Le Cosaque a effectué un salut avant de disparaître.

Le commandant et son invité se sont assis.

— L-890, Lev Sergueïevitch Termen. 15 août 1896. C'est ça?

— C'est ça.

— Oui, a dit le commandant en hochant la tête.

Il a consulté une feuille devant lui.

— Je te présente le lieutenant Lapine. Demain, il te ramènera à Moscou.

Ma voix s'est évanouie.

— Il devait déjà prendre la route. Après cinq mois à Soussouman, il a été réassigné, ce veinard. Il a donc reçu l'ordre de t'escorter.

— Pourquoi je pars? ai-je soufflé.

Le commandant a haussé les épaules.

— Tu demanderas à ceux qui t'attendent à l'autre bout.

Je ne savais pas quoi dire. Au cours de ma vie, on m'avait si souvent annoncé mon départ. De leur côté du bureau, le commandant et Lapine m'examinaient. Je grimaçais, affichant cette mimique large et douloureuse qui accompagne les larmes. Je m'étais attendu à mourir à la Kolyma. J'avais cru que j'étirerais la corde raide de cette existence, agrippé au souvenir d'un ancien amour, jusqu'à ce que je meure par une fin d'après-midi, écroulé dans mes propres empreintes sous la voûte du ciel.

J'avais l'impression que mon cœur était serré entre les doigts d'un autre.

— D'accord, ai-je finalement répondu.

Je suis sorti rejoindre ma brigade. Dans l'air net de la pénombre matinale, nous avons travaillé jusqu'à ce que vers midi, un blizzard blanc brut surgisse du sol, nous forçant à pousser nos brouettes dans la neige fumeuse, à retenir les planches qui glissaient sur la glace, nos figures griffées par le vent, et une pensée me tenaillait : j'abandonnais ces hommes, mes partenaires; en rêvant de la locomotive verte et chaude qui me conduirait vers l'ouest, de Vladivostok à Moscou, à travers les vallées, je trahissais leurs silhouettes penchées. Au plus fort de la tempête, je n'arrivais plus à discerner quoi que ce soit de vivant mais je continuais à pousser ma brouette de gravier pour construire les routes, une dernière fois.

Je ne l'ai annoncé à Bigfoot qu'après le souper, alors que nous étions sur le point de nous séparer. Devant l'entrée de sa baraque, j'ai dit :

— Je pars demain matin.

Il s'est contenté de me dévisager.

— J'ai dit : je...

— Je t'ai entendu.

Nous étions face à face.

— Pour Moscou, ai-je ajouté.

— Je pensais que tu en avais pour huit ans.

— C'est un transfert.

— À Moscou.

— Oui.

Baissant les yeux, Bigfoot a raclé sa botte contre un petit banc de neige saupoudré de suie. Je l'avais perdu. Il m'a regardé à nouveau, mais sa posture n'était plus la même. Les yeux méfiants, il m'observait derrière sa barbe. Le froid avait déchiré ses lèvres.

— Très bien, a-t-il dit.

— Tu t'en tireras très bien, ai-je répondu, mal à l'aise d'avoir repris les mêmes paroles que lui.

Faiblement, il a incliné le menton.

— Quand tout ça sera terminé, nous nous reverrons. Autour d'une bouteille de vodka. Autour d'un festin.

J'ai pris une grande inspiration.

— Avec ta femme. Peut-être irons-nous en vacances ensemble.

Je l'avais perdu. Il ne me regardait plus, plus vraiment. Il semblait si désespérément triste.

— Maksim, tu es un bon ami, ai-je dit.

— Toi aussi, a-t-il répondu, mais je ne pouvais accepter ce cadeau.

En silence, je suis retourné à ma baraque m'étendre sur mon grabat. Je me demandais si c'était une ruse, si Lapine me tirerait dessus quand nous aurions quitté le camp.

Ou alors, on m'abattrait une fois à Moscou. Un accueil digne d'un héros.

J'étais là, allongé, incapable d'imaginer que plus jamais je n'aurais à me coucher à cet endroit. Je pensais à Bigfoot, étendu dans son lit, détaillant les nœuds du bois avec tout autre chose en tête.

Puis, Nikola est arrivé, parfaitement silencieux.

— Eh, l'Expert, a-t-il marmonné.

Je me suis retourné. Son visage se trouvait au même niveau que le mien. Sa longue barbe frisait aux extrémités. Ses cheveux noirs étaient plaqués sur son front. Ses yeux semblaient lire les miens, de gauche à droite. Il a bougé et j'ai entendu un froissement, comme de la paille.

— Qu'est-ce qu'il y a? ai-je murmuré.

Il a bruisé à nouveau. Il soulevait quelque chose. Sur la couchette qui jouxtait la mienne, il a poussé un gros paquet. J'ai tendu la main. De longs poils, de la fourrure.

— Qu'est-ce que...?

Je me suis assis du mieux que j'ai pu. C'était un manteau. Plié en quatre, parsemé de minuscules brindilles et de morceaux de feuilles sèches.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du renard, a répondu Nikola.

— Je ne comprends pas.

— Pour ton voyage. Prends-le.

— D'où ça vient ?

— D'une cachette.

Par-dessous ses sourcils emmêlés, il m'a regardé.

— Prends-le, a-t-il chuchoté. Maintenant, avant que les autres voient.

J'ai tiré le manteau de l'autre côté du lit. Du menton, Nikola a approuvé.

Un tic a secoué sa bouche.

— Attends, ai-je dit.

À l'orée des ombres, il s'est immobilisé.

— Pourquoi tu fais ça ?

Ses lèvres se sont retroussées puis étirées en une rude traînée rouge. Un sourire sous ses traits affaissés. Il a répondu, doucement, comme s'il prononçait mon nom :

— Par gratitude.

Il a incliné la tête à nouveau, puis il est parti.

L'homme à l'uniforme vert m'a cueilli au matin. Pendant que les équipes de travail s'attroupaient près des portes, nous avons pris une autre route. Il me semblait qu'il aurait dû y avoir des bourgeons dans les arbres, des touffes d'herbe dans la neige. Mais il n'y avait rien de la sorte. Rien que l'hiver. Je portais mon manteau de renard et je roulais avec le lieutenant Lapine.

— Tu dois être très content de partir, a-t-il dit.

— Je suis très, très content, ai-je répondu, ma tête inclinée vers la lune.



Nous étions déjà à bord du bateau lorsque le soleil s'est levé. C'était un navire semblable au *Tovaritch Staline* qui crachotait sa vapeur de la baie de Nagaïevo à Vladivostok. Il était presque vide, car nous faisons le voyage de retour. Peu de gens reviennent. Avec Lapine, j'étais assis dans la cabine du pont supérieur. Ça me paraissait toujours aussi irréel. Je m'efforçais d'oublier la cale visqueuse en dessous, là où des prisonniers seraient bientôt entassés comme d'affreux amis.

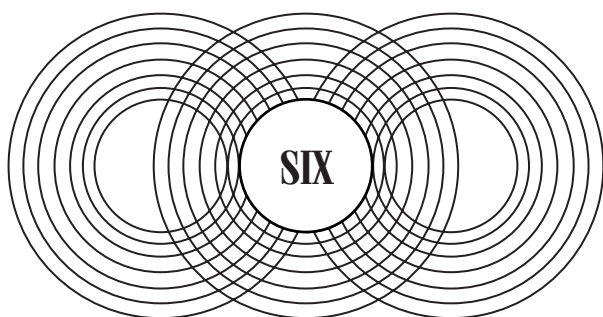
Nous ne nous sommes pas attardés à Vladivostok. Lapine m'a conduit au train. Après avoir levé son chapeau, il a grimpé dans le compartiment chauffé des officiers et on m'a fait entrer dans un wagon à bétail vide. J'ai vite compris qu'avec ce manteau, Nikola m'avait sauvé la vie. Je me suis installé avec d'autres prisonniers. Nous n'étions pas serrés mais pendant trois semaines, le convoi a été balayé par le froid meurtrier de l'hiver. Avec un espace suffisant pour nous asseoir, nous coucher et nous mettre debout, nous nous comportions comme des êtres dotés d'empathie et de raison. Nous échangeions des blagues lasses, tous les dix, et tenions de rares conversations. Nous avons émis l'hypothèse qu'il y avait un Dieu et qu'il était un enfoiré. Mais tranquillement, un dénommé Roma est mort de froid, prenant la même couleur que le plancher. Puis, un homme appelé Timur a péri, de soif, je crois. Nous nous rassemblions d'un côté du wagon, les mains levées en coupe dans l'attente d'une bienheureuse goutte tombée d'un glaçon. Quelle vie, pensais-je, attendre sous un glaçon en comptant les secondes.

Le train s'arrêtait deux fois par jour. On nous donnait des bols de nourriture, des verres d'eau, et on nous permettait d'uriner dans la toundra comme des ouvriers.

De temps en temps, Lapine apparaissait. « Tu es toujours là », notait-il.

Alors que nous progressions vers l'ouest, Timur et Roma sont restés près de nous, de plus en plus durs, comme du roc. Et moi je me sentais ramollir, fondre, réchauffer dans mon manteau de fourrure. Ma vie s'élargissait. Comme nous approchions de Moscou, quelque

chose en moi s'est éveillée. Je ne voulais pas l'admettre; c'était plus facile d'être une loque inerte. Un minuscule caillou qu'on ne peut briser en plus petits morceaux. Nous avons traversé des villages, croisé des plateformes ferroviaires et des silos. Le convoi transportait les cadavres vers la ville et l'air changeait, comme s'il se chargeait d'électricité. Par lentes respirations, je l'absorbais, scrutant la civilisation avec hébétude. Je me blottissais dans mon manteau. Je n'étais plus mort. Je fonçais vers la capitale dans un train à vapeur, propulsé par des forces extérieures. J'étais en jeu. J'étais Lev Sergueïevitch Termen, j'étais conduit.



VOLONTAIRE

Au cours d'une fête en Amérique, on m'a raconté l'histoire d'un avion qui traversait un pays à cinq mille mètres d'altitude. Il survolait un paysage vaste et paisible, l'Utah ou l'Ossétie, quand il a soudainement explosé. Alors que l'engin argenté volait en éclats, une femme a surgi du souffle dévastateur. Elle n'avait pas de parachute. Ses cheveux cinglaient autour d'elle. Après une chute de cinq mille mètres, elle s'est retrouvée sur le sol enneigé, vivante, indemne.

Après un moment d'immobilité, elle a dû se relever. Il y avait sans doute des arbres, des oiseaux, de timides nuages.

À la prison de Marenko, nous étions tous cette femme.



De temps à autre, après le café, nous nous racontons des anecdotes. Nous nous asseyons dans le dortoir, calés contre des oreillers. Le plus souvent, il s'agit de fables sur Marenko elle-même, un folklore transmis d'ingénieur en ingénieur. La fois où on a découvert qu'un électricien, un dénommé Dubinski, gardait un minuscule chien brun dans un débarras derrière le laboratoire de radio. Il lui avait appris à remuer la queue à la vue de fil de cuivre. L'animal a pu rester, mais pas Dubinski.

Il y a aussi le concierge, peintre à ses heures, qui dissimulait des portraits à l'huile au pied de l'escalier est. Quand on l'a démasqué, il a été transféré au bureau de design.

Sans oublier la légende de Iegor qui s'était épris d'une des employées libres (il y avait beaucoup d'histoires de ce genre). Toute la journée, la femme affectée au poste de contrôle du secteur top-secret attendait des visiteurs munis d'une carte orange ou blanche. C'était un boulot des plus ennuyeux, et le colonel Youkachev interdisait à ces préposés d'apporter des livres ou des casse-têtes. « Vous devez être aux aguets! » tonnait-il. (« Il était plus gras à l'époque », précisait Rubin.) Rêveur et amoureux, Iegor ne pensait à rien d'autre qu'à rejoindre sa douce pour échanger des sous-entendus ou, mieux (on peut toujours espérer), un baiser. Mais pour approcher du poste de contrôle, on devait présenter un laissez-passer. Iegor s'est donc mis en tête de concevoir des inventions secrètes, et soumettait tous les projets imaginables à Youkachev en demandant avec une fausse ambivalence s'il fallait « vraiment les garder sous scellés ». On devine la fin : du jour au lendemain, la femme a été envoyée dans un autre établissement et Iegor s'est retrouvé avec trois prototypes de fusées impossibles sur les bras.

Même si à Marenko, plusieurs ont fait du temps à la Kolyma – Andreï Markov y a séjourné pendant six ans –, nous n'en discutons que rarement. Je ne crois pas que ce soit une question d'humilité ou de respect pour ceux qui s'y trouvent toujours. C'est plutôt une forme de superstition. Ici, dans cette aisance malaisée, installés sur nos duvets d'oie, nous évitons de nommer tout ce qui nous a été épargné. Rien de bon ne peut venir de l'énumération des horreurs que nous avons fuies. Un petit oiseau pourrait entendre, se ressouvenir. Un esprit pourrait réclamer sa rançon.

Seuls les nouveaux parlent des trains, des bateaux.

Un soir, il y a quatre ans, une conversation a dérivé sur nos petits éclairs de génie, comme celui de Zaïtsev qui a découvert qu'on pouvait obtenir du caramel en faisant bouillir une boîte de lait condensé, ou l'astuce de Baïramov qui déchirait ses chemises pour ne porter que le collet sous sa combinaison. Et j'ai raconté l'histoire de mon séjour à la Kolyma, des brouettes et des passerelles. Au début, les autres écoutaient en silence mais bientôt, ils se sont

tous mis à rouler les yeux, à se taper les genoux en riant. Ils ne me croyaient pas.

— Et de quoi il avait l'air, ce laboratoire du bout du monde ? s'est exclamé Rubin. Vous aviez assez de fil à souder ?

— Il n'y a que Termen pour se vanter d'avoir révolutionné le système soviétique de la brouette !

J'ai protesté.

— Ne raconte surtout pas ça à Youkachev ! Il risque de décider que la faim fait de toi un meilleur inventeur.

— Peut-être qu'il est vraiment meilleur quand il a faim. Si on lui enlève son beurre, Lev va nous réparer la balise demain matin !

Rubin était particulièrement scandalisé par l'évocation de mon surnom.

— L'Expert ? Ils t'appelaient l'Expert ? Tu étais à la Kolyma ou dans un conte pour enfants ?



Mon train s'est arrêté à Moscou. La ville paraissait vaste et prospère avec ses automobiles qui rugissaient, ses lumières électriques, ses tramways bruyants, ses marchands de fleurs et de légumes, ses montagnes de pommes vertes, ses enfants qui galopaient, ses vêtements séchant sur des cordes, ses chats, ses chiens, ses toits rouges stricts, ses vitrines. Il venait de se mettre à pleuvoir et les gamins couraient, les voitures filaient, des radis dormaient dans des corbeilles d'osier sous un voile de rosée. J'avais le sentiment d'avoir trompé la mort, d'avoir profité d'une diversion pour m'éclipser avec Lapine par une coulée dans les bois.

Du train, ils m'ont cueilli et emmené à bord d'un fourgon. Lapine, assis à l'avant, n'est pas sorti lorsque nous sommes arrivés à Marenko. Je suis donc parti sans dire au revoir à mon sauveur. On m'a expédié par les portes et les clôtures, en haut des marches de l'édifice puis dans l'entrée des visiteurs, toute en marbre. Après ce jour, on ne m'a plus jamais permis de pénétrer dans ce hall. Je me

souviens d'un long canapé capitonné, d'un bol rempli de copeaux de cèdre et d'une mignonnette. Un portrait de Staline grandeur nature ou presque, qui n'affichait ni sourire ni froncement. Il se contentait d'observer la pièce en réservant son jugement. J'avais perdu l'habitude des meubles, du silence, de toute forme d'espoir.

J'ai attendu vingt minutes, seul avec les carabiniers postés à chaque porte.

Puis Youkachev est entré et m'a présenté la prison pour savants fous.



Marenko est le nom d'un village situé à environ dix kilomètres à l'est de Moscou. C'est aussi le mot qu'on utilise pour désigner le Laboratoire de la rivière de l'Institut central d'aérohydrodynamique, installé au village de Marenko. Il s'agit d'un domaine de cinq acres comprenant trois bâtiments entourés d'une clôture de fer, d'une clôture électrique et d'une clôture de bois.

On me dit que le directeur général de l'Institut central d'aérohydrodynamique est Andreï Nikolaïevitch Tupolev, le concepteur du bombardier TB-1. Il travaille au Kremlin. Le directeur du Laboratoire de la rivière, c'est-à-dire Marenko, est le colonel Mikhaïl Vassilievitch Youkachev. Nous l'appelons simplement Youkachev. L'Institut et le Laboratoire sont tous deux sous la gouverne du NKVD, le service de la sécurité d'État, qui répond aux ordres de celui dont le portrait est accroché dans le hall de Marenko.

Des cercles dans des cercles.

Marenko est une *charachka*, une prison pour les scientifiques.

Que ce soit clair : il ne s'agit pas d'un pénitencier avec des cellules, des barreaux et des hommes qui dorment la tête à côté des latrines. Marenko est à la fois semblable à Boutyrka, et différente. On y trouve du thé, du café, mais les chercheurs n'y sont pas incarcérés par pure coïncidence, tous ces physiciens sagement enfermés. C'est un camp de travail. Et notre travail est la mise en œuvre de la science. Nous fabriquons des radios et des fusées, des jets et des

balises non directionnelles. Nous construisons des bombardiers et des missiles antichars. Chaque jour, dans nos laboratoires, nous manipulons des instruments, des composantes, des schémas. Nous testons et nous formulons des hypothèses. Une fois que nous avons terminé nos plans, nous les donnons à Youkachev et ils disparaissent dans le vaste monde, comme la traînée d'un avion à réaction.

La *charachka* est un concept brillant et efficace, le genre d'innovation que seul un dictateur peut mettre en place. Car sans clôture électrique, les scientifiques d'élite ne coopèrent pas. Les grands ingénieurs travaillent en solo. Ils ne sont pas toujours fiers, mais de leurs idées, ils sont jaloux; ils défendent leurs trouvailles et écrasent celles des autres. Indépendamment des questions de gloire, de renommée et du lustre d'un prix Staline, ils souhaitent tous que leurs théories soient célébrées, que leurs preuves passent à l'histoire. Ils foncent tête baissée, comme des chèvres de montagne; leurs fronts s'entrechoquent .

Mais en prison, c'est différent : on n'a pas le choix. Deux grands savants vêtus de combinaisons de parachutistes s'installent au bout de leurs lits, le menton appuyé au creux de leur paume. Un pion avance, un cavalier bat en retraite. À la longue, tous les jeux les lassent. Ils peuvent alors continuer à piétiner vers le pat, ou bien se lever et inventer quelque chose ensemble.

C'est donc l'ennui et non pas la baïonnette qui guide Marenko. Certes, un scientifique abstinent finira par être abattu. Les saboteurs, les faux malades et les empotés chroniques disparaissent du jour au lendemain à bord de voitures noires. Chaque *zek* demeure à deux pas de la mort. Mais au quotidien, lors des interminables déjeuners ou pendant les heures figées de la nuit, ce n'est pas la peur qui ramène les résidents de Marenko à leurs laboratoires. Les tubes luisent, les casse-têtes entêtent. Et ces prodigieux penseurs, damnés, perdus, créent des objets parce qu'ils ne peuvent s'en empêcher.

L'URSS compte cent complexes comme celui-ci. Cent complexes et des milliers, peut-être des centaines de milliers de savants prisonniers, chimistes et mathématiciens, ingénieurs aéronautiques classés 58, ennemis de l'État, des hommes et des femmes qui ont trahi le soviétisme en s'abonnant à une revue universitaire française, en prenant des vacances à Hanovre, en cosignant des articles

avec des professeurs d'Oxford. Des gens qui ont fait des affaires à New York, construit des arches pour Alcatraz ou suggéré, comme Andreï Markov, que Iossif Vissarionovitch Staline est un « misérable reptile ».

Une colonie de scientifiques exilés, heureux d'être en vie.

Heureux par moments, du moins.



La journée commence vers huit heures. Les cloches sonnent et nous roulons sur nos matelas. Il y a des matelas, à Marenko, ainsi que des oreillers. Mon dortoir est une pièce haute au plafond en forme de dôme, avec de petites fenêtres à barreaux. Une douzaine de lits superposés sont disposés en éventail. Nous nous éveillons en grognant, nous nous frottons les yeux, nous nettoyons nos lunettes. Certains se traînent aux toilettes. L'inspection a lieu à huit heures cinquante-cinq. Comme à la Kolyma, nous sommes comptés, sauf qu'ici il n'y a ni neige, ni glace, ni noirceur. Il n'y a pas toutes ces heures d'attente, de désespoir, de défaillance. Cet inventaire prend cinq minutes à nos deux gardiens. Quelques-uns se lèvent, la plupart s'en abstiennent. Nous buvons du thé, nous fourrageons dans des tiroirs de bureaux. Les annonces sont faites. Les blagueurs blaguent. À l'occasion, les plaintes sont reçues. Eli Dragueïevitch râle contre le café.

À neuf heures, nous allons déjeuner.

Lors de mon premier jour à Marenko, on m'a conduit à la salle à manger vers midi. Les longues tables de bois étaient immaculées. Plus tard, on m'a raconté que je tremblais comme une feuille. Les gardiens m'avaient ôté mes guenilles de la Kolyma et quand ils avaient tenté de prendre le manteau de Nikola, je les avais repoussés à coups de griffes jusqu'à ce qu'ils m'attrapent par les épaules en criant : « Tu peux garder le manteau, Termen! Tu peux le garder! » Ils voulaient simplement me faire enfiler l'uniforme des prisonniers : une épaisse combinaison de parachutiste bleu marine. « Avant, on portait des complets, m'a raconté Markov, jusqu'à ce que les gardiens se plaignent de ne plus savoir sur qui ils pouvaient tirer. »

Au cours de ce premier repas, je me suis assis tant bien que mal à la table, un manteau rance imbibé de pisse enfilé par-dessus mon uniforme de parachutiste. À côté de moi, Korolev s'est retourné avec un air pincé.

— Vous êtes nouveau?

— Oui, ai-je murmuré, méfiant.

Une femme a lancé une corbeille de pain devant nous. Immédiatement, j'ai plaqué la main dessus, les dents serrées, prêt pour la ruée. Mes commensaux ont éclaté de rire, un rire sonore, forcé, empreint d'une légère tristesse. En face de moi, Zaïtsev a déclaré :

— Personnellement, je préfère attendre le pain blanc.

— Quoi? ai-je rétorqué avec une colère inexplicable.

— Vous pouvez manger autant de pain noir que vous voulez, a marmonné Korolev. Mais le pain blanc est rationné.

— Et la crème sure, s'est plaint Zaïtsev. Et le beurre aussi.

— Au moins, on a droit à une portion complète, a coupé un autre, un ingénieur.

Ils ont apporté du bortch avec des légumes, une pièce de porc, des pommes de terre. J'étais abasourdi. Je fixais mon couvert, le couteau couché librement sur le bois. Mes mains n'étaient plus habituées aux ustensiles.

Korolev a glissé son assiette de viande vers moi.

— Prenez-la.

Youkachev m'avait expliqué la nature de cet endroit, son but, et il m'avait dit que j'étais affecté à la Division des instruments, que je travaillerais sur des cadrans, des compteurs, mais il ne m'avait pas prévenu qu'il y aurait des côtelettes de porc et du pain noir, une once et demie de beurre et une verrine de crème sure à mélanger à un riche bouillon rouge avec une petite cuiller.

— Pourquoi moi? avais-je demandé.

— Nous sommes tombés sur votre dossier. Très impressionnant.

Je soupçonne qu'il mentait. Par rapport aux standards de Marenko, je n'avais rien d'impressionnant. Au cours de ce premier

midi, j'en ai appris un peu plus sur ceux qui m'entouraient. Baïramov, coconcepteur du missile GIRD-8. Rubin, un professeur émérite de Novgorod. Korolev, ancien directeur de l'Institut de recherche scientifique sur les moteurs à réaction – le programme spatial soviétique.

Tous ces hommes transformés en traîtres.



Situé au troisième étage, notre laboratoire était une salle spacieuse dotée de vastes fenêtres, d'une douzaine de bureaux encombrés et de tablettes croulant sous les composantes électroniques. On aurait dit un centre universitaire généreusement financé, ou encore un coin perdu d'une compagnie. Le lieu où les scientifiques élaborent leurs théories excentriques et lancent des questions en l'air. Korolev syntonisait des symphonies, des pièces épiques et monumentales qu'il écoutait en sourdine, comme si cette démesure devait rester secrète. Lorsqu'il quittait son poste, un jeune ingénieur nommé Lupa prenait le commandement des ondes et alors notre bureau pétillait au rythme des caisses claires et des saxophones d'airs populaires. Je n'arrivais jamais à décider si ces chansons nostalgiques me plaisaient ou si elles me brisaient le cœur.

Nous travaillions toute la journée sous l'œil vigilant de Pavla, la geôlière ingénue, notre chaperon. Petite et blonde, cette ouvrière libre était affectée à la surveillance des instrumentiers. Elle tranchait nos différends, nous rappelait de manger, remarquait que nos chemises étaient boutonnées de travers. La plupart d'entre nous étaient amoureux d'elle. Dès mon premier jour, elle a été gentille avec moi. Elle en avait vu tant d'autres revenir de Sibérie, chancelants et déroutés par le confort. « Voici votre bureau, m'a-t-elle annoncé joyeusement. Rashi est responsable des fusibles. Pour le thé, le réchaud est là-bas. Et si vos crayons disparaissent, allez voir dans le tiroir de Baïramov. » Au début, je présumais qu'elle était prisonnière elle aussi. Ce n'est que plus tard qu'on m'a expliqué la frontière qui nous séparait, le fait que les papiers de Pavla lui permettaient de passer le grand portail pour regagner

l'univers des salles de concert, des cinémas, des tramways. « On lui a appris que nous sommes des espions et des saboteurs, m'a expliqué Markov, et je suis certain que ses professeurs étaient catégoriques. » Après tout, ces balourds sur qui Pavla veillait demeuraient des *zeks*. Pire : ils étaient des « 58 », des ennemis du peuple. Ses maîtres lui intimaient d'être attentive à l'insubordination, à la malice, à l'espionnage. Au mensonge, au sabotage et aux plans clandestins. Tous les soirs, la femme aux cheveux de paille rassemblait les documents les plus importants de la Division des instruments et les plaçait dans un coffre-fort.

Je me demande si Pavla croit encore les leçons qu'on lui a prodiguées. Après toutes ces heures ensemble, sommes-nous toujours des traîtres ? Des serpents sifflant sous les buissons ?

Marenko paraissait idyllique : un labo aéré, des livres, des conversations, du pain noir dans des corbeilles ouvertes, de la science... Je tâchais de m'adapter à cette existence, de manger mes repas lentement et de profiter de chaque mouvement lorsque, la nuit venue, je posais la tête sur mon oreiller de plumes. Je fouillais sans relâche pour retrouver ce dont je m'étais défait à la Kolyma. Mon imagination, sous la neige. Mon ambition, dans les fentes des murs de ma baraque. Sur un bout de papier, je dessinais un circuit sans but ; sur le toit, j'examinais Jupiter dans le télescope de Rubin. Quant au trésor que j'avais conservé, le souvenir de toi, il semblait maintenant envisageable de le déposer, de desserrer mon étreinte. Une femme m'avait aimé jadis ; n'y avait-il pas bien d'autres raisons de vivre ? J'avais tant à faire.



J'étais là depuis environ six mois quand j'ai vu Andreï Markov manger seul au bout d'une table. Il tenait un livre dans sa main droite et une banane affaissée dans la gauche. Quelque chose dans cette scène m'a poussé à m'arrêter.

— Vous venez ? me suis-je enquis en enfilant une manche de mon cardigan.

— Non.

— Tout va bien?

— C'est dimanche, a-t-il dit sans lever les yeux.

Un sourire s'est insinué sur mon visage.

— Et nous travaillons le dimanche.

— Non, *tu* travailles le dimanche.

— Et Andreï Markov est exempté?

— Je ne me porte pas volontaire, a-t-il rétorqué en mordant dans sa banane.

— Je ne... ai-je commencé avant de hausser les épaules.

J'ai tiré sur le col de mon chandail.

Andreï Markov a levé les yeux. Plus âgé que moi, il arbore une couronne de cheveux blancs ainsi qu'une barbe mi-longue.

— Au bout du corridor du deuxième étage, à côté du bureau central, il y a une liste intitulée *Volontaires du dimanche*, a-t-il expliqué par-dessus ses lunettes de lecture.

— Ah bon?

— Le dimanche, nous avons droit à un congé. Le travail est purement « volontaire », ce jour-là. Tu sais ce que ça veut dire, volontaire? Pourtant, par un curieux phénomène, cette liste apparaît tous les samedis soir à côté du bureau central. On y trouve les noms de tous les *zeks* de Marenko. Termen, Lev Sergueïevitch, par exemple.

Je me demandais s'il plaisantait.

— Et Markov, Andreï?

— Markov, Andreï biffe son nom de la liste.

— C'est permis?

Il m'a considéré calmement.

— Comment veux-tu qu'ils me punissent, Termen?

Plus tard, j'ai vérifié ses dires. Au deuxième étage de l'édifice du dortoir, sur le mur vert pâle du bout du couloir se trouvaient neuf pages dactylographiées datées du soir précédent. *Volontaires*

du dimanche. Et dans la section M, un nom, Markov, avait été soigneusement raturé d'un trait de crayon fin.

Le lendemain matin, je l'ai rejoint pour le déjeuner. Il lisait son livre en silence. Au bout d'un moment, j'ai demandé :

— Combien ?

À Marenko, cette question n'était pas rare.

Andreï Markov a tourné une page.

— Un quart, et cinq au piquet.

Je n'ai pas pu m'empêcher de siffler. Vingt-cinq ans, dont cinq avec droits limités.

— Huit ans pour moi.

— Ah.

— Combien vous en reste-t-il ?

— Dix-huit.

— Sept.

Il a avalé une autre cuillerée de gruau, puis tourné sa page d'une chiquenaude.

— Vous ne travaillez jamais le dimanche ?

Il a attendu un instant avant de répondre. Il a déposé son livre sur la table, face ouverte vers le bas. *La nage des chevaux*, pouvait-on lire sur la couverture.

— Je suis un prisonnier.

Il s'est raclé la gorge.

— Je suis un prisonnier et toi aussi. Tu n'as pas oublié ?

Il me dévisageait.

— Non.

— Moi, je ne m'en suis souvenu qu'à mon centième matin à Marenko. Nous rions, nous mangeons, nous gribouillons dans nos carnets et nous nous laissons distraire. Nous ne remarquons plus nos geôliers. Un matin, je me suis souvenu. J'ai regardé. Nous sommes enfermés, nous comptons. Pendant que dehors nos amis meurent, que nos femmes s'éprennent d'autres hommes et qu'à l'école,

nos enfants apprennent des mensonges au sujet de leurs pères, nous restons ici à gaspiller notre souffle. Chaque jour, nous nous rapprochons de la mort et chaque jour est perdu, dilapidé dans un laboratoire. C'est un vol. C'est la pire des extorsions. Ils m'ont pris ma vie, et le fait que mes heures soient plus faciles ici qu'à la Kolyma n'a aucune importance. Je vais mourir entre ces murs. Si mon existence a eu un sens, quel qu'il soit, il s'est nécessairement accompli avant mon arrestation, le 2 février 1933.

— Vous pouvez encore...

— Un homme n'a qu'une toute petite chance de compter, a coupé Andreï Markov d'une voix froide. Une chance infime, comme un brin d'herbe ou un verre d'eau. C'est ça qu'ils m'ont pris. Ils ont percé un trou dans mon flanc et ils m'ont enlevé les entrailles.

Il a baissé la tête.

— Non, je ne travaille pas le dimanche, a-t-il conclu.

Mais je ne le croyais pas. Pour Andreï Markov, Marenko était une fissure qui défigurait la Terre, une crevasse où nous avions été avalés. Mais notre prison n'était pas un gouffre; c'était un refuge. Au laboratoire, je surveillais mon voltmètre et consultais mes confrères, ces penseurs qui occupaient avec moi cet étrange sanctuaire où nous inventions des objets. Je saluais Pavla, je lui souhaitais une bonne soirée. Parfois, en souvenir du bon vieux temps, je faisais des pompes à côté de mon lit. J'exécutais la première et la deuxième forme – Petite Idée, Bâtir le pont –, et les autres *zeks* s'esclaffaient.

Je travaillais le dimanche, je travaillais le dimanche et je travaillais le dimanche.

Deux ans ont passé.

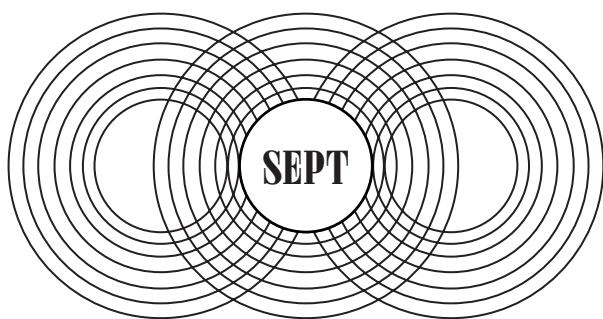
La guerre faisait rage en Europe.

De temps en temps, un homme court avec une petite tête lisse et des lunettes en *pince-nez** nous rendait visite. Il marchait légèrement penché. Ses yeux dardaient, dardaient.

Il nous interrogeait sur nos projets. Il écoutait, posait des questions.

À côté de lui, Youkachev transpirait comme un asticot.

L'homme s'appelait Lavrenti Beria.



CICATRICE

Pendant que je concevais de nouveaux instruments pour les avions soviétiques, voici ce que je t'imaginais faire :

J'imaginais qu'après avoir mangé chez Rose's, tu rentrais en longeant les papeteries, mille milles de papier et des puits pleins d'encre.

J'imaginais un printemps d'abord frais, puis chaud. Tu appelais ta sœur en disant : « Mais qu'est-ce que c'est que ce temps de *dingue* ? »

J'imaginais que tu votais pour Franklin D. Roosevelt. Tu te rendais seule au bureau de scrutin et derrière l'isoloir, tu t'amusais à faire semblant d'inscrire un X à côté du nom de Wendell Willkie, espiègle, riant dans ta barbe.

J'imaginais que tu partais en tournée au Canada et que tu jouais du thérémine dans une ville où on parle français. On te disait : « *Bravo! Bravo!** » et « *Enchanté** » et tu t'émerveillais que quelque chose de si proche puisse être si différent.

J'imaginais que toi et ton mari commandiez une boîte d'oranges mais qu'il n'y touchait pas. Tu les mangeais toutes, une par jour, en les coupant en deux avec un petit couteau.

J'imaginais que tu jouais du thérémine à Carnegie Hall, seule devant un velours piqué d'étoiles.

J'imaginai que le *Times* publiait un article à ton sujet où on mentionnait que tu avais étudié auprès du docteur Léon Thérémine. Le journaliste qualifiait ton apparence de « lumineuse ». *M^{me} Rockmore n'a pas souhaité parler de son ancien tuteur.*

J'imaginai que tu te querellais avec ton mari, un soir. Vous étiez adossés à la tête du lit. Il martelait qu'il voulait un fils. Tes ongles griffaient le duvet. Tu disais : « Vis ta vie, Robert, et je vivrai la mienne. »

Je t'imaginai en train de fixer ton reflet après un concert. Tu t'étais déjà retrouvée dans des loges identiques à celle-là, face à des miroirs identiques à celui-ci. Tu songeais doucement au fait que tu avais failli ne plus jamais jouer de musique et devenir une violoniste au bras fatigué qui restait chez elle, un roman à l'eau de rose entre les mains, un bouillon de poulet sur le feu. Dans la glace, tu contemplais ton visage sévère et fier.

J'imaginai que tu allais au ballet voir tous ces danseurs jeter leur partenaire sur la scène.

J'imaginai que tu mangeais les bouts de mille miches de pain.



Un soir, je suis sorti tard du laboratoire. Je me suis enfoncé dans les corridors de Marenko et dirigé vers l'escalier principal en pensant à je ne sais quoi. Les sons s'étaient éteints. À un moment donné, j'ai remarqué des traces de pas qui s'enchaînaient discrètement; l'empreinte humide d'un chat. À ma connaissance, l'endroit ne comptait aucun chat. La piste se poursuivait au centre du couloir. Je l'ai suivie, dans un virage. Je m'interrogeais sur l'histoire de l'animal. C'était une aventure des plus agréables. Puis la piste s'est interrompue, les traces ont disparu, comme si le chat avait été soudainement effacé.



Pendant qu'avec Korolev, je dessinais des roquettes, des furies qui fendraient le ciel, voici ce que je t'imaginais faire :

J'imaginais que tu faisais de longues promenades en ville, sous la neige et la pluie, dans la canicule de juillet, incapable de te rappeler ce que tu cherchais.

J'imaginais que tu te demandais si ton mari serait conscrit, abattu sur une colline d'Égypte, oblitéré dans un hélicoptère au-dessus du Pacifique. « Non, Clara, jamais », disait-il. Tu t'interrogeais sur la certitude de ce « jamais ». Tu en parlais avec des amies dont les fiancés étaient partis et leur écrivaient des lettres sur du papier poussiéreux. Tu pensais à un placier du théâtre qui avait été envoyé en Angleterre.

J'imaginais que le soir, tu rentrais chez toi, tu t'asseyais avec Robert Rockmore pendant que la radio chantait.

J'imaginais qu'un matin, tu allais à Harlem en taxi et tu descendais là où nous descendions parfois ensemble, mais tu ne t'en rendais compte qu'au moment où tu mettais le pied dans une flaque. D'abord rivés sur tes pieds, tes yeux remontaient jusqu'à l'auvent orange : SALON BARBIER TRANQUILLE. « Oh, le barbier tranquille ! t'écriais-tu à l'époque. Tu crois que le coiffeur s'appelle Sammy Tranquille ? »

J'imaginais que tu marchais dans Harlem comme le vent avance dans un million de tiges de blé.

Voici ce que j'imaginais à Sverdlovsk, une autre *charachka* où la chaudière émettait un bruit métallique, durant mes seize mois au sein d'une équipe qui créait des balises radio pour les sous-marins :

J'imaginais que tu organisais ta première tournée outre-mer : Londres, Paris et Casablanca – tu tenais à aller à Casablanca. Tu bouclais tes caisses et tu répétais de nouveaux morceaux, Stravinsky et Manuel de Falla. Je t'imaginais avec tes amies. Vous gloussiez devant vos petites tasses de café, vous feuilletiez des carnets de voyage dans les librairies de Broadway. Puis, la tournée était annulée. « Évidemment ! s'exclamait ton mari. C'est la guerre ! C'était une idée idiote au départ. »

Cela te mettait hors de toi. Debout devant la fenêtre, les dents serrées, tu fixais le ciel dur, vaste, bleu. Dans ta rage sourde, il y avait toutefois une autre couche, comme une fine membrane, la honte de t'être montrée si présomptueuse. « Même en temps de guerre, la vie continue », avais-tu claironné. Silencieusement, tu priais Robert d'arrêter d'en parler, de laisser tomber, de ne pas pousser la condescendance plus loin. Voilà ce que j'imaginais. Comme toujours, je supposais que tu pensais à moi, et que tu te disais : « Lev était pire, Clara, bien pire. »

Tout en perfectionnant des sous-marins à Sverdlovsk, je me demandais si j'étais pire, bien pire que Robert Rockmore, ce monstre que je ne connaissais pas vraiment, cet homme que je me représentais comme grotesque. Même à dix mille milles de lui et après tout ce temps, même pendant que je construisais des machines à tuer, je demeurais cruel à son endroit.



On m'a retransféré à Marenko en 1944. Rien n'avait changé. Comme avant, je m'atablais avec Baïramov et Zaitsev et comme avant, je tartinais une once et demie de beurre sur quatorze onces de pain blanc. Je travaillais toujours à la Division des instruments. Je tapotais les aiguilles des cadrans avec mon ongle, j'écoutais la radio feutrée de Korolev, je regardais les papiers voler sous le coude de Pavla. Je fabriquais une autre version de la même machine, une nouvelle manière d'envoyer les mêmes signaux à bon port. Devant un bol vide, Andreï Markov attendait, une ride de plus sous les yeux. Tu vivais ta vie en Amérique. J'étais un ingénieur sans envergure. Je me sentais comme un verre d'eau qui s'évaporerait lentement; mes atomes disparaissaient dans la clarté de l'air.

« Vous êtes encore là », ai-je soupiré le soir de mon retour. Autour de moi, les hommes enfilait leur pyjama réglementaire. Je ne savais pas si ma phrase constituait un remerciement ou une vilaine blague. Les vieux prisonniers ne vont nulle part. Comme je m'allongeais pour la nuit, j'ai découvert un sentiment nouveau au creux de mon ventre, comme une pierre. Une guerre faisait rage,

et Marenko n'avait pas changé. J'ai réalisé que cette immuabilité avait un prix, et que ce prix était notre liberté.

L'ampoule bleue du dortoir ne s'éteignait jamais.



J'ai écrit : *L'ampoule bleue du dortoir ne s'éteignait jamais.*

Je crois que je dois m'arrêter un instant.

J'ai écrit : *L'ampoule bleue du dortoir ne s'éteignait jamais*, puis j'ai consacré un peu de temps à ce que je suis censé faire ici, à Moscou, de ce côté de la rue. J'ai vérifié le ruban de l'appareil, cette machine banale posée au bout du bureau. J'ai inspecté les câbles qui la relie au mur, puis à l'émetteur-récepteur fixé au dormant de la fenêtre, dehors. J'ai examiné la poussière pour m'assurer qu'elle n'avait pas bougé depuis hier, qu'elle recouvrait bien les mêmes endroits. J'ai scruté les boîtes de bande magnétique, pareille à des tresses d'argent. Peut-être qu'un jour, on me détruira à cause de ce ruban argenté. On me percera la gorge d'une baïonnette.

Après, j'ai mis mon casque pour écouter les autres bobines, celles de la maison Spaso. Le son des pièces vides, la voix d'Averell Harriman, l'ambassadeur des États-Unis en Union soviétique, et celle de sa fille Kathy. J'ai ajusté les fréquences, transcrit les conversations pertinentes que j'ai ensuite traduites de l'anglais au russe. « Il faut leur demander, pour la confiture », disait-il. Et : « Je ne fais pas confiance à ce connard de commissaire au commerce, compris? » J'ai fait des copies au carbone. J'ai glissé les transcriptions dans leurs dossiers respectifs.

Lorsque je suis revenu à la lettre que je te destine, Clara Rockmore, mon seul amour, qu'importe ce que cela veut dire, 123456///// , j'ai vu que j'avais écrit : *L'ampoule bleue du dortoir ne s'éteignait jamais*. C'était un de ces instants de mélancolie abrupte et infinie. Est-ce que c'est cela, le désespoir? L'ampoule bleue du dortoir ne s'éteignait jamais et elle n'est toujours pas éteinte. En ce moment même, elle brille. Quand je quitterai Moscou ce soir à bord d'un fourgon noir, on me ramènera à Marenko, je grimperai

les marches du dortoir, je retrouverai mon lit dans la froide lumière bleue, je chuchoterai quelque chose en direction de Korolev et je m'enfoncerai dans le matelas en fixant ce filament qui ne semble jamais faiblir ni fléchir, qui reste.



Un matin, après que les gardiens nous eurent comptés, je suis allé rincer ma tasse dans l'évier et ils m'ont encerclé. « Vous avez un visiteur », a annoncé le sous-lieutenant.

J'ai relevé la tête vivement. Les visiteurs étaient très rares à la *charachka*, conséquence d'un rituel presque impossible. On écrivait à un époux ou à un membre de sa famille, on priait pour que le message passe les censeurs, la personne nous répondait, une requête était déposée et un jour, soudainement, l'improbable. Un lieutenant annonçait : « Vous avez un visiteur. »

J'étais mystifié. Un visiteur. Qui aurait pu venir me voir ici ? Ma tante ? Ma sœur ? Je ne les avais jamais contactées. Ce n'était ni la honte ni l'ambivalence qui m'en avaient empêché ; c'était la peur. J'avais entendu suffisamment d'histoires pour me convaincre que le système des visites à la *charachka* était souvent un piège : un « 58 » écrit à son frère, à sa femme, et cette lettre devient une preuve de complot. Le frère, la femme sont condamnés à huit ans à la Kolyma. La missive qui commence par « Mon amour » ne revient jamais.

En entendant les mots du sous-lieutenant ce matin-là, une violente exaltation m'a saisi. Un visiteur ! Ma poitrine s'est serrée à la perspective d'un repère, d'un visage familial, un vestige de ma vie d'avant. Je voulais dire à Eva que son neveu était encore vivant. Je voulais qu'Helena sache que son frère pensait toujours à elle. L'une d'entre elles m'avait-elle trouvé ? Ou quelqu'un d'autre ? Ioffe ? Toi ? Était-il possible que ce soit toi ?

Il arrive qu'un *zek* s'obstine à écrire. Avec d'innombrables précautions, il s'adresse à sa femme, dehors, *mon amour, mon amour*. Elle envoie une réponse. Ils supplient l'État. Un matin, treize mois et quatre saisons de cauchemars plus tard, le lieutenant murmure enfin :

« Un visiteur. » Le prisonnier troque sa combinaison pour un complet impeccable fourni par l'administration (nous présumons que ces habits ont été prélevés sur des cadavres). Il garde toutefois ses souliers éculés qui, sous la table, échapperont à la vue. Le mari et la femme sont réunis dans une salle. On leur interdit de se toucher, de s'étreindre, de prononcer un seul mot sur ce qu'il a fait, où il vit et la durée de ce séjour. Peut-être qu'ils pleurent; peut-être que leurs yeux restent secs. Dans les habits d'un mort, le *zek* contemple sa bien-aimée, son amour fantôme, et avec ce regard plein de désir, il tâche de tout lui dire. Alors sa femme lui annonce ce qu'elle est venue lui annoncer, lui fait la demande pour laquelle elle a fait tout ce chemin : « Accepterais-tu de divorcer ? »

Elle veut sauver sa vie.

Baïramov dit toujours que les visites sont pires que l'oubli.



Toutes ces pensées m'accompagnaient quand le sous-lieutenant m'a escorté hors du dortoir. Mais dès que nous sommes sortis, j'ai su que quelque chose ne tournait pas rond. Nous avons pris la droite, ignorant l'escalier pour nous enfoncer vers la zone secrète. Ce n'était pas le secteur des visites. Le gardien ne m'a pas offert d'habit. Il a montré son laissez-passer au préposé et m'a fait pénétrer dans une alcôve, un poste de sécurité où il m'a enfilé des menottes en métal. Je n'en avais pas porté depuis des années, depuis qu'on m'avait conduit de Boutyrka au train.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ? ai-je fait.

Sans répondre, il m'a entraîné vers une porte percée d'une vitre carrée givrée et dépourvue de serrure. Il a tourné la poignée puis ouvert.

— Voilà, a-t-il déclaré.

— Qui est là ?

— Entre, Termen.

De mes poignets enchaînés, j'ai poussé le battant pour découvrir une cuisine d'employés, une longue pièce dotée de deux

poêles, d'une armoire, d'une table vide. Deux fenêtres blanches, rectangulaires, nues, sans grillage. Je suis entré.

En me retournant, j'ai aperçu Lavrenti Beria assis près de l'évier.

— Ah, L-890.

Le sous-lieutenant a refermé la porte.

À nouveau, j'ai regardé autour de moi, comme si une autre personne pouvait être tapie quelque part. J'ai forcé mon souffle à descendre dans mon ventre afin de respirer comme on me l'avait appris, comme un enfant.

— Monsieur, ai-je dit à mi-voix.

— Citoyen Termen.

Beria s'est alors levé pour avancer vers moi. Pâle, délicat et fin comme l'ombre, le directeur du NKVD, le chef des affaires internes, le roi du goulag, de la sécurité et des secrets d'État, le petit oiseau à l'oreille de Staline a approché ses doigts de mes bras. Horrifié, j'ai cru qu'il s'appêtait à me serrer les mains, à les tenir comme un ami intime. Mais il a seulement entouré mon poignet droit de son pouce et de son majeur pour défaire mes menottes. La clé était sur un anneau qu'il a glissé dans sa poche.

— Tu peux m'appeler Lavrenti.

J'ai serré les dents.

— Assieds-toi, a-t-il ajouté en s'éloignant.

J'avais déjà rencontré Beria, mais jamais ainsi, seul à seul, sans supervision, sans Youkachev ou quelqu'un d'autre pour trembler de peur à côté de moi. Je savais que j'étais censé le craindre; on m'avait raconté toutes sortes d'histoires – Korolev, Andrei Markov, les commérages des *zeks* de la Kolyma. Beria le petit tueur avec son costume serré et ses verres en fonds de bouteille. Beria, qui avait versé du vinaigre dans le vin de Kirov, planté un clou dans le visage d'Ivan Luchenko pendant que le général sous les ordres de Trotsky était attaché sur sa chaise de bureau. Beria, dans sa limousine, qui traquait sœurs et filles sur la perspective Nevsky.

— Tu te plais ici, Termen?

— Ici?

— À l'Institut.

J'ai dégluti.

— Oui, monsieur.

— Ta biographie est très intrigante, tu sais, a-t-il déclaré.

La voix de Beria n'est pas celle d'un monstre. C'est un timbre de ténor banal, pondéré, dépourvu du tempo des pervers, du rôle des prédateurs.

— Je savais que j'avais reconnu ton nom. À cause du thérémine, bien sûr. Tu as rencontré Lénine.

— Oui.

— Oui, a répété Beria en hochant la tête. Mais tu as trempé dans des projets de toutes sortes... vraiment de toutes sortes. J'ai fait venir les documents relatifs à ton travail en Amérique...

Ses yeux ont pris un autre angle.

— Très intéressant.

— Merci, monsieur.

— Tes anciens collègues affirment que tu es brillant.

Quelque chose a cillé sur mes lèvres.

— Qui donc, monsieur?

— D'anciens collègues, a-t-il répété avec un geste vague. L'es-tu?

— Brillant?

— Oui, Termen.

J'ai essayé de jauger son faciès.

— Je fais tout ce que je peux pour l'État.

— En effet, en effet. Et avec discrétion, à en juger tes antécédents.

Je n'ai rien ajouté. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire.

— Je t'ai fait venir ici parce que j'ai besoin de ton expertise.

Beria a expiré par le nez. Il se tenait près des poêles. Lentement, il a tourné le bouton d'un des brûleurs et j'ai entendu le sifflement du gaz qui se répandait dans la pièce.

Il m'a lancé un regard.

— Oui, monsieur.

Beria s'est retourné vers le poêle et il en a actionné l'allumage. Clic, clic, clic. Les brûleurs se sont enflammés. Deux délicates langues bleues dans la pièce vide.

— Imagine que nous ayons un ennemi que nous voulons écouter.

Il a attendu ma réponse.

— Un microphone, ai-je articulé.

— Un microphone caché, oui. Mais supposons que ce n'est pas un ennemi ordinaire, un ennemi candide. Supposons qu'il s'agit d'un être sophistiqué. Prudent. Comme toi, par exemple.

— Monsieur?

Il a esquissé un étrange sourire étroit.

— Disons que notre ennemi est un homme dans ton genre. Brillant.

— Je ne compr...

— Voici ce que je propose. Il me faut un système d'écoute indétectable. Un outil d'espionnage, oui, mais sans fils, sans source d'alimentation. Un microphone non conventionnel. Inerte, invisible, qui échappe aux rayons X et qu'on ne peut retracer.

— C'est impossible.

Beria n'a pas perdu son sourire insolite.

— Tu es bien prompt à proclamer l'impossible. Tu n'as certainement pas eu le temps d'y penser comme il faut. L'inventeur de la radio-vigile, l'infiltré d'Alcatraz, incapable de créer un espion radio?

Il jouait avec mon orgueil, j'en étais conscient. Mais je n'étais plus l'homme que j'avais été. J'ai observé Beria, son immobilité, ses mains jointes, et les deux spectres incandescents du poêle.

— Comme j'ai dit, je suis plutôt heureux ici.

— Qui a dit que tu partirais?

— Mes projets en cours sont très stimulants et nous avons déjà beaucoup à faire si nous voulons respecter les échéances.

— Ils continueront sans toi.

— En plus, je ne suis vraiment pas certain de la manière dont j'implanterais une telle chose...

— Mais tu sais par où commencer.

Les mains à plat sur les cuisses, j'ai laissé filer une courte expiration. Beria a fermé les brûleurs d'un coup.

J'ai senti mes molaires qui frottaient.

— Camarade, je suis un simple scientifique. Je ne suis pas doué pour les manigances.

— Les manigances?

— Pour... pour la dissimulation. Les affaires occultes.

J'ai essayé de sourire.

— La magie noire.

Beria n'avait pas le sens de l'humour.

— N'oublie pas à qui tu parles, Termen.

Étais-je soudainement devenu brave?

— Je préfère le travail que je fais en ce moment. Je ne suis pas un espion.

Beria a fini par s'asseoir directement devant moi, mais loin, curieusement loin. La distance d'un champ de tir.

— Ce que tu préfères n'a aucune importance. Ce que tu *es* n'a aucune importance. J'ai vu ton dossier. Cesse de faire semblant. Tu *as* fait l'espion et tu recommenceras si tel est mon désir. Tu plongeras dans les abysses pour y prendre tous les trésors que je convoite. Tu voleras, tu te laveras les mains, et tu voleras encore. Tu seras brillant, et tu seras *loyal*, Termen, tu comprends?

J'ai ébauché un geste implorant.

— Je ne suis qu'un scienti...

— Tu es un *traître*, Lev Sergueïevitch Termen, condamné à la prison.

— Ma sentence...

— Ta sentence prendra fin dans une fosse.

Je m'efforçais de rester droit, de lui montrer qu'il ne m'avait pas vaincu. Mais je me suis rendu compte que j'étais replié comme si on m'avait roué de coups.

— Tu as à peine le choix, a continué Beria. Ou bien tu disparaissais, toi et tout ton univers, envolés en fumée. Ou alors tu sers ton pays, brillamment, comme une arme dans la main soviétique, et tu restes en vie. Tu gagneras peut-être un prix Staline. Tu seras libéré, tu vivras, et tu seras salué pour tes contributions à notre puissante et indestructible union.

Beria avait débité ces mots avec une cadence égale, un ton funeste. Il s'est calé contre son dossier et a croisé les jambes.

— Est-ce que vous mentez? Est-ce que vous dites vrai? ai-je lancé comme si j'étais courageux.

Ma voix était aussi mince qu'un papier à lettres.

— Oh, c'est la vérité, a susurré Beria.

Pendant un instant, je me suis imaginé sauter sur mes pieds et me jeter par la fenêtre ouverte en un plongeon long, libre. J'ai fermé les yeux.

Quelle différence cela ferait-il de collaborer avec Lavrenti Beria? Ma vie était déjà l'ombre de ce qu'elle avait été. Un maigre rêve. Une habitude.

Qu'est-ce qui changerait?

De nouveaux ordres, rien de plus.

Le sang de Danny Finch étalé au sol.

Peut-être que c'était ce que Lénine aurait voulu : son scientifique, espion pour le compte de l'État.

Son scientifique qui continuait sa route.

Peut-être que je ne cédaient rien, en fait. Un échange sans perdant, une chance de se racheter. Je troquerais des miettes de mon présent contre ce dont nous aurions tous besoin demain, dans cette guerre.

J'ai contemplé les lumières feutrées à travers mes paupières closes.

Je me suis demandé à quel point un homme peut rattraper les morceaux qu'il a gaspillés.

D'une petite voix, j'ai dit :

— Je veux ma famille.

— Quoi ?

Je me suis raclé la gorge.

— Ma femme. Lavinia.

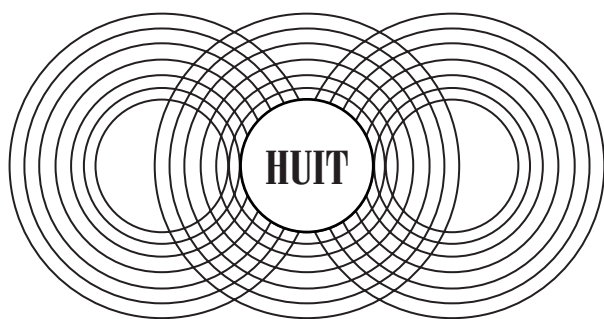
Je me suis redressé sur ma chaise et j'ai cligné des yeux, mes yeux rouges.

— Ils m'avaient dit qu'ils la feraient venir des États-Unis.

Beria m'a fixé d'un regard glacial, ses lèvres à peine entrouvertes.

— Je l'aime, ai-je ajouté d'une voix pâteuse.

Derrière ses lunettes, il a battu des cils, puis il a éclaté d'un rire dur et mat avec sa clé qui tintait dans sa poche, parce qu'il savait que c'était faux.



TON REGARD

Permetts-moi de te décrire mes derniers jours en Amérique.

Aujourd'hui, à Moscou, il fait doux comme si c'était l'été, un été menteur. Des rivières d'eau de fonte courent dans les rues. À ma fenêtre, j'ai l'impression d'être au milieu de rapides avec des rires d'enfants et du soleil, une lumière éblouissante. Huit ans plus tard, laisse-moi te raconter mes dernières journées en Amérique.

C'était ça.

À l'époque, je rencontrais régulièrement des hommes dans un restaurant appelé L'Aujourd'hui. L'Aujourd'hui. Ces rendez-vous étaient épuisants : la monotonie de la bêtise humaine, la force brute d'une main invisible. Je détestais ces tête-à-tête et les agents qui me les imposaient, les rapports fades que ceux-ci tiraient de moi comme de la vapeur d'une bouilloire. Et pourtant, dans la chaleur mourante de 1938, au début de l'automne, je passais mes jours et mes nuits seul dans cette gargote à attendre qu'aujourd'hui cède le pas à demain.

Je n'ai jamais raconté cela à qui que ce soit.

Je ne voulais pas rentrer. Je n'avais pas envie d'affronter le tourbillon d'élèves, d'amis, les yeux remplis d'expectative de

Lavinia Williams, Lavinia Termen qui m'aimait comme si nous étions de jeunes amants avec le monde à portée de main. Au lieu de faire face à la vie et à mon mariage, je m'écrasais sur une banquette de L'Aujourd'hui et je commandais du thé noir, des carrés au citron et des bols de croustilles. Je traçais des plans sur des napperons de papier. Je me faisais croire que j'étais un bourreau de travail, je lançais des excuses à Lavinia en me précipitant dehors chaque matin, mais aucune révélation ne se dessinait sur la table lustrée. Mes idées n'étaient que désespoir. Je les laissais absorber le sel et les gouttes de thé.

Quand le restaurant fermait, vers minuit, je rassemblais mes affaires, je jetais mes crayons dans ma mallette. Je traînais dans les rues en rentrant chez moi où Lavinia avait l'habitude de m'attendre. En atteignant le dernier coin de rue, je suppliais, suppliais l'air bleuté que ma femme soit endormie, sertie dans un rêve, dans un drap. Parfois, je dépassais la maison pour revenir sur mes pas et approcher de nouveau. *Faites qu'elle dorme, faites qu'elle dorme*. J'entrais, je montais, j'éteignais, je restais debout à ses pieds. Elle dormait toujours sur le ventre, comme un objet déposé sur un rivage.

« Dure journée? demandait-elle de temps en temps en s'accroupissant près de moi pendant que je me déchaussais. Il faut que tu ralentisses, Liova. »

J'étais extrêmement endetté. Même en ne payant pas de loyer à mes amis, j'étais étouffé par mes dépenses quotidiennes, la location d'équipement, les intérêts à rembourser. Avec le pécule dont elle croyait disposer, Lavinia achetait des plantes, des gardénias grimpants. Chaque jour, nos appartements devenaient plus vivants, fleurissants, bourgeonnants. Chaque semaine, je cherchais quelqu'un d'autre à qui emprunter de l'argent, me moquant des reconnaissances de dettes, mentant à propos de commissions en retard. Je devais des dizaines de milliers de dollars à l'impôt. Mes superviseurs de L'Aujourd'hui m'enjoignaient de quitter les États-Unis, de rentrer en Russie. Je refusais. J'ai toujours refusé. Les mains sur les cuisses, j'assistais aux spectacles de ballet de Lavinia avec ses amis. Je regardais les danseurs virevolter dans les airs, Lavinia qui se re-

tournait au fond de la scène pour fixer les ténèbres, la foule obscure où nous étions invisibles.



Beria m'a accordé un bureau spécial dans l'aile secrète de Marenko. Je possédais un laissez-passer orange sur lequel figuraient mon nom et la signature de Youkachev. Quand les autres ingénieurs me demandaient sur quoi je travaillais, je me contentais de hausser les épaules. Ils ont fini par laisser tomber. Je n'étais pas le seul *zek* chargé d'une mystérieuse nouvelle commande : Rubin avait été transféré dans un établissement à l'autre bout de la ville pour un projet concernant les isotopes d'hydrogène.

Mon travail ne portait pas sur les atomes. Tous les jours, je montrais ma petite carte orange au préposé et je pénétrais dans un laboratoire presque vide. Quatre rangées de bureaux, du matériel sur des étagères et un chandelier en cristal incongru. Du haut d'une large toile sombre, Staline me toisait. Je partageais ce local avec un autre ingénieur, l'homme aux radars, ainsi qu'avec un employé dégingandé chargé de nous surveiller. Nous passions nos journées en silence, affairés chacun de notre côté. Il semblait ne jamais y avoir assez d'air dans la salle. Je dînais dans la cuisine où j'avais rencontré Beria, mangeant lentement près des poêles. Les fenêtres avaient été fermées et verrouillées. S'il me fallait des pièces ou de nouvelles machines, j'en faisais la demande par écrit. Toutes mes requêtes m'étaient accordées.

Mon but était simple, mais compliqué : un micro qui n'a pas besoin de source d'alimentation, ni d'être branché à des fils, qui se passe de bande magnétique et ne contient presque pas de métal. Un appareil invisible, imperceptible, inerte, qui se souvient de chaque secret qu'on lui confie.

Je crois que c'est ce que j'ai fait de meilleur.



Un matin, à New York, le propriétaire de L'Aujourd'hui s'est approché de ma table en essayant un plat à la manière d'un personnage de théâtre.

— Salut, a-t-il dit en russe.

— Salut, ai-je répondu en anglais.

Il frottait toujours son assiette.

— Écoute, l'ami, faut que je te demande : est-ce que ça va ?

Je n'ai pas détaché mon regard de mon travail. Je dessinais un demi-cercle.

— Oui.

Mud Tony a haussé les épaules.

— D'accord, a-t-il dit en s'éloignant.

Relevant la tête, j'ai plissé les yeux vers lui.

— Je peux vous poser une question ?

— Vas-y.

— Est-ce que je devrais retourner en Russie ?

Il a éclaté de rire.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Je vous demande, c'est tout.

— Hum.

Mud Tony a tiré sur le bout de ses lèvres.

— Quelque chose te retient ici ?

— Oui.

Sentant mon visage devenir triste, j'ai tenté de sourire.

Une chanson d'amour idiote passait à la radio.

Je l'ai vu regarder mon alliance.

— Eh bien, a-t-il dit en se raclant la gorge, non. Tu devrais rester.

J'ai baissé les yeux sur les traits fragiles qui couvraient mon napperon.

— Bien sûr, ai-je répondu.

— Jusqu'à ce que les choses s'arrangent, à tout le moins.

— Bien sûr, ai-je répété. Tout à fait.

En début de soirée, à l'heure d'or du crépuscule, je t'ai appelée d'un téléphone public. Les cabines de l'Hôtel Plaza étaient protégées par de hautes fenêtres d'où on pouvait voir les arbres qui dansaient, les vendeurs de journaux, la multitude qui défilait. J'ai pris une grande inspiration et aussitôt, je me suis senti ivre.

— Clara?

— Quoi?

Oui?

Qui est-ce?

Je vous entends mal.

— C'est Léon.

— Léon?

— Oui.

— Oh! Bonjour.

— Bonsoir.

— Comment ça va?

J'ai dit :

— Clara, je t'aime.

— Comment?

— Je t'aim...

— Pardon? Je n'entends rien.

— Je t'aime! ai-je crié.

— Léon, je suis désolée, je n'entends...

J'ai raccroché. J'avais le souffle court, le souffle fou. Je suis sorti du Plaza, je me suis retrouvé sur Fifth Avenue et j'ai couru droit vers le cœur de la ville, vers chez toi, à travers des ruelles, par-dessus des fissures, plus vite qu'une fusée qui décolle. J'étais en lambeaux, en

lumière, en cavale. Le heurtoir était une tête de lion. J'ai empoigné sa crinière et j'ai frappé à ta porte.

Des oiseaux se sont envolés de la corniche.

Tu n'es pas venue ouvrir. Tu es apparue au balcon, penchée par-dessus la rambarde de fer au-dessus de moi.

— Léon.

Des perles se balançaient à tes oreilles.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

Ta jupe était du même bleu profond que le ciel.

— Je t'aime, Clara.

Tu n'as pas flanché en entendant ces mots.

Tu n'as pas bronché.

Tu me regardais.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, ai-je ajouté.

Tes doigts se sont resserrés autour de la rampe.

— Nous sommes *mariés*, Léon.

— Je pensais que je pouvais fuir, ai-je prononcé d'une voix claire. Que nous pouvions échapper l'un à l'autre.

Tu as voulu dire quelque chose.

— Mais je ne me suis jamais échappé, Clara. Jamais.

— Léon, je n'étais qu'une gamine quand je t'ai connu.

Tu t'es tue.

— Oui, ai-je répondu.

Je t'attendais.

Dans les airs, tu as lancé :

— Tes sentiments ont toujours été si sûrs. Comme si tu savais déjà. Mais moi, je ne savais encore rien.

Un camion est passé en brinquebalant.

— Pars avec moi, ai-je prié.

— Tu as une femme.

— J'ai quarante-deux ans, Clara, et mon cœur n'existe vraiment que lorsque je suis avec toi.

Tes mains ont repoussé la rambarde.

— Tu es un fou.

— *Non!* ai-je crié. Je ne suis pas fou, ce n'est pas... c'est la plus simple...

La fureur s'était emparée de toi, tes lèvres formaient une ligne droite.

— Tu vis comme si tu étais invulnérable. Un invulnérable... un invulnérable *crétin*, Léon. Imperméable à tout : les responsabilités, la patience. Que des désirs, aucune écoute, aucune...

— Je ne suis pas invulnérable.

— Comme si tu pouvais tout simplement abandonner ta vie. Comme si les serments ne comptaient pas. Tu es *marié*, Léon. Nous sommes mariés. Pas ensemble. Les souhaits n'y changeront rien.

— Je ne suis *pas* invulnérable!

— Les souhaits ne sont que de l'air, du vide entre deux personnes.

— Vraiment?

Ma voix n'était plus qu'une pépite de plomb.

Tu as reculé.

— Il faut accepter de laisser certaines choses derrière.

L'air empestait l'échappement.

J'avais les yeux rivés sur toi, mais tu ne t'es pas retournée.

J'ai décidé d'oublier cette conversation.

J'ai quitté l'Amérique.



En mai 1945, j'ai achevé une antenne radio dissimulable dans une petite cavité aménagée et dotée d'un diaphragme sensible ainsi que d'un dispositif de réglage. Les bruits ambiants faisaient

vibrer le diaphragme, ce qui modifiait la charge de l'antenne. Des opérateurs postés à moins de cent cinquante mètres dirigeaient les ondes radio vers l'appareil afin d'enregistrer les modulations du signal réfléchi. Chaque modulation pouvait être transposée en son. Chaque soupir pouvait être volé.

En juillet 1945, quatre jeunes pionniers soviétiques ont assisté à une conférence d'Averell Harriman, l'ambassadeur des États-Unis en URSS. Ils portaient des foulards rouges autour du cou. À la fin de la réception, après les sardines et le gâteau à l'orange, les gentils petits pionniers se sont rassemblés à l'avant de la pièce. Souriants, leurs moniteurs ont posé leurs robustes mains sur les épaules des garçons. Ceux-ci brandissaient une énorme gravure de bois où figurait le Grand Sceau des États-Unis. L'aigle tenait un rameau d'olivier dans une serre et un bouquet de flèches dans l'autre.

— En l'honneur de l'excellentissime ambassadeur Harriman, a annoncé un pionnier à la dentition proéminente, la division moscovite des jeunes pionniers soviétiques présente ce témoignage d'amitié et de confiance.

L'enregistrement a capté la réponse de l'ambassadeur Harriman :

— Quelle gentillesse.

Son gouvernement a vérifié que la plaque ne comportait aucun appareil d'espionnage conventionnel. On n'a rien trouvé. Ce n'était qu'un noble oiseau de proie.

Harriman l'a accroché dans son bureau.

À cent vingt et un mètres de là, un émetteur fixé au dormant d'une fenêtre pointait vers la maison Spaso. De son côté, le récepteur ronronnant recueillait les sons sur une bande magnétique.

Et moi, j'écoutais.

Après l'installation de l'émetteur et du récepteur, le système d'espionnage implanté à la maison Spaso ne requérait pas beaucoup d'entretien. Les hommes de Beria inspectaient les appareils, chassaient les pigeons, surveillaient le moindre signe de suspicion au sein du personnel de sécurité. Pendant quelque temps, je suis

retourné à mon ancien travail à Marenko où je cherchais des moyens de réguler le débit du carburant des missiles. Mais un matin, le sous-lieutenant m'a encore informé que j'avais un visiteur; on m'a conduit derechef à la cuisine du secteur top-secret où, à nouveau, Beria m'attendait, patient et mauvais, les mains repliées sur les cuisses. Un magnétoscope reposait à ses pieds.

Il y a un problème avec le son, a-t-il annoncé. Ma machine marchait, mais les voix qu'elle captait semblaient ensevelies, presque effacées par la distorsion. Les techniciens audio du NKVD avaient l'habitude de nettoyer des enregistrements sonores pour en extraire syllabes et intonations, mais mon appareil ne fonctionnait pas comme les autres micros cachés. On ne pouvait user des mêmes méthodes pour débroussailler mes bandes.

— Peux-tu les rendre plus claires? a demandé Beria.

— Non.

Tout en m'observant, Beria a laissé le moment s'étirer. Puis, avec un sourire, il a dit :

— Oui, tu peux.

— Non, monsieur, je ne peux pas.

— Tu peux, Termen, je le vois très bien.

— Vous faites erreur.

— Écoute, a-t-il dit en se penchant sur le magnétoscope.

Il a appuyé sur un bouton et un souffle indistinct a retenti, des voix submergées, comme une émission extraterrestre.

— Alors? a-t-il demandé.

J'ai secoué la tête.

Beria s'est léché les lèvres. Lorsque l'enregistrement a pris fin, il s'est mis à parler dans la même langue incompréhensible, un enchevêtrement de mots étouffés. Une piètre imitation dont j'aurais ri dans un autre contexte, mais ici, cette parodie avait quelque chose de lugubre, de faux. On aurait dit qu'une rivière entière déferlait sur mon corps.

— Arrêtez, s'il vous plaît.

Avec un rire bref, il s'est interrompu.

— Quand tu auras rendu les voix plus claires, tu transcriras ce qu'elles disent.

J'ai fait mon retour au laboratoire top-secret où l'air semblait toujours aussi comprimé, comme si la pièce était coincée dans une pince à long bec. Tous les matins, un agent du NKVD me livrait une boîte verrouillée qui contenait les bobines d'une journée. Je m'installais au poste que j'avais aménagé, avec mes écouteurs et ma machine à murmures. Sur les cadrans, j'ajustais les Hz, les kHz, les MHz et les aW.

On n'aurait pu trouver meilleur opérateur : l'inventeur de l'appareil, solennel, bilingue, incarcéré. J'ai donc amorcé ma délicate relation avec Averell et Kathy, M. Capaldi, l'adjoint principal de l'ambassadeur, et Snuff, leur colley. J'écoutais Harriman se parler à lui-même, répéter un discours, tard le soir. Je suivais les propos banals qu'il échangeait avec la cuisinière : les câpres, le sucre roux... Je captais les mystères, les secrets d'État des Américains, les conversations qu'entretenaient nos alliés de la Seconde Guerre mondiale au milieu de biscuits à moitié mangés, de verres d'eau pétillante, de journaux pliés. « J'ai peur, Jack, a murmuré Harriman un matin. Je ne sais pas si ça finira par se régler. »



Ta voix a surgi un samedi.

J'étais assis dans le silence du laboratoire. Nous n'étions que deux : moi et l'employé libre, des feuilles de papier l'une sur l'autre. Je portais un lourd casque d'écoute rembourré. Devant moi, j'avais un cahier quadrillé. Sur le côté, une machine à écrire. Je commençais habituellement par transcrire les enregistrements à la main et les tapais ensuite. Mon gardien prenait les originaux pour les brûler.

Pour préserver la quiétude des lieux, la pièce était dépourvue d'horloge.

J'étais en train de rembobiner un passage qui me donnait du mal. Harriman et Capaldi discutaient de leur prochaine rencontre avec un maréchal de Staline. Tout en récapitulant leur plan, Harriman a ouvert la porte de son bureau, provoquant ainsi un frottement de bois et un courant d'air. « Je pense que nous devons xxxxx xx xx demain », disait Harriman avant de sortir. Je suis revenu en arrière. « ... pense que nous devons xxxxx xx xx demain. » J'ai reculé à nouveau. « ... xx ça demain. »

Recul. « ... xxxxx xx ça », « xxxxx xx », « ... devons xxxxx xx ça demain. »

Je n'arrivais pas à comprendre. « Résoudre » ? « Annuler » ?

J'ai manipulé les boutons et les cadrans sur le tableau. Le frottement de la porte s'est intensifié pour se ranger dans les aigus. Les voix sont devenues plus éthérées, aqueuses. Certaines fréquences se sont faites plus nettes, d'autres se sont évanouies. J'imaginai les lanternes d'un quai luire faiblement, danser dans le brouillard. « ... devons susxxxx », « ... devons suspxxx », « ... devons suspendre xx ça... »

« Suspendre tout ça », ai-je murmuré pour moi-même.

Le travailleur libre s'est tourné vers moi.

J'ai transcrit les mots.

J'ai rembobiné le ruban une autre fois pour une dernière écoute.

« Je comprends votre point de vue, disait Harriman, et s'ils continuent dans cette voie je pense que nous devons suspendre tout ça demain. »

Et alors.

Alors, un autre son. Enfoui dans le grésillement, dans le sifflement de l'électricité statique.

Suspendu comme un rayon de lune.

Après les paroles de Harriman, ou peut-être dans le gris de ses dernières syllabes, une autre couleur planait.

Était-ce la porte ? Était-ce Capaldi ?

J'ai fermé les yeux, reculé, réécouté.

De la distorsion ?

J'ai reculé, réécouté, plus attentif.

Et soudain.

Ou peut-être que ça n'avait rien de soudain. Peut-être n'était-ce pas soudain mais graduel, lent comme peuvent l'être certaines transformations. Lentes, puis presque, presque soudaines. On fixe une chose dont on sait qu'elle est en train de se déployer et enfin, le moment vient où elle est entièrement éclos, puissante, présente, large comme une voile ou un ciel neuf, un changement impossible, à la fois lent et soudain.

C'était ta voix, immanquable et tout à fait cachée, la voix de Clara, qui vit à New York, qui a dit un jour qu'elle ne m'épouserait pas, alors qu'elle était jeune, alors que je n'étais pas encore brisé.

On entend une voix dans une foule, on la reconnaît. À travers le grondement de la vie, dans la plus terrible des cacophonies, on perçoit ce timbre que l'on connaît et on l'identifie, on le saisit entre nos mains. Qu'est-ce que tu disais ? Je l'ignorais. J'ai lentement, soudainement entendu ta voix, secrète et étouffée, cachée dans une bande magnétique venue du bureau d'Averell Harriman à la maison Spaso.

J'ai joué avec les cadrans, les boutons, les filtres.

Tu disais : « SOULÈVE-LE ! »

C'était si clairement toi.

Mais tu n'étais pas dans la pièce.

La voix ne se trouvait pas dans la salle ni à Moscou ni à la maison Spaso ; ce n'était pas un visiteur qui criait du rez-de-chaussée ou de la rue.

« SOULÈVE-LE », disais-tu. Des vibrations enchâssées dans le vent.

Ce n'était pas possible que je puisse t'entendre.

« Soulève-le. »

Ce n'était pas possible.

Où que tu sois, qu'est-ce que tu pouvais bien soulever?

J'ai retiré mes écouteurs. Immobile, j'ai fixé les carrés bleus de mon cahier, je me suis frotté la bouche du revers de la main.

J'entendais une fille lointaine dans la friture d'un enregistrement clandestin. Étais-je en train de perdre mes facultés?

J'ai pris ma tête entre mes mains. Oui, mon esprit m'abandonnait. L'air commençait à me tromper. Tu n'étais pas là, ta voix n'était pas là.

Une voix ne peut pas vagabonder à l'autre bout du monde.

J'ai remis le casque d'écoute, rembobiné, appuyé sur la touche Lecture.

Soulève-le, disais-tu.



Je n'étais pas autorisé à garder la bobine sur laquelle tu te manifestais ni à en faire une copie. Chaque enregistrement était catalogué, recueilli par les hommes de Beria à la fin de la journée. La négligence n'a pas sa place en espionnage. J'ai donc quitté le laboratoire très tard ce soir-là, après avoir écouté et réécouté ton intonation, ton inflexion, ton son. Je voulais mémoriser ta voix comme je ne l'avais jamais fait à New York.

Soulève-le,

soulève-le,

soulevé.

Je n'arrivais pas à m'expliquer comment ces mots étaient parvenus en Russie. Les ondes acoustiques peuvent être amplifiées; les champs électriques peuvent servir de catapultes. Mais mes calculs n'étaient pas réalistes. Les Américains possédaient-ils un nouveau type de haut-parleur? Avais-tu visité un laboratoire de physique à l'université de New York? C'était peut-être un jeu de fréquences, une illusion auditive?

J'ai rembobiné le ruban.

Non. Tu étais là, Clara.

Peut-être te trouvais-tu plus près, à Sofia ou à Vienne, invitée à une émission de radio. « Soulève-le », disais-tu à l'animateur. Et ce signal avait été capté par une antenne à Moscou.

Je n'en avais aucune idée.

Il s'est fait tard; j'ai quitté mon bureau. Le travailleur libre a rangé mes bobines dans un contenant en acier verrouillé qu'un gardien a emporté en partant. J'ai regagné mon dortoir, mon lit, mon mur. Je me suis assis. J'avais raté le souper. Mes oreilles me faisaient mal à l'endroit où les écouteurs avaient appuyé. Je n'arrivais pas à cesser d'imaginer ton regard clair et droit.



Peu après cet incident, Beria m'a emmené au lac.

J'ignore de quel lac il s'agissait. Peut-être le Glubokoe, ou le Pirogovo. Ils m'y ont conduit en fourgon et, une fois de plus, j'ai cru qu'on m'entraînait vers ma mort. Puis la voiture s'est arrêtée, la porte s'est ouverte, et j'ai posé le pied sur les pousses humides. Les bois étaient vastes, le lac réfléchissait tout; même le ciel paraissait vert.

Beria m'attendait dans les hautes herbes. « Viens », a-t-il ordonné. J'ai avancé dans la boue veloutée. Cela faisait des mois que je n'avais pas été dehors, des années depuis que je m'étais retrouvé à l'air libre, dans l'humidité, sous des volées d'oiseaux comme des flèches pointées vers le sud. Il y avait des odeurs riches, terreuses, des odeurs farouches et crues que j'avais presque oubliées et qui me ramenaient aux jardins, aux barques, à la cave de mes parents. Battery Park après que les chevaux ont gratté le sol. Les touches les plus profondes du sexe. Beria portait un imperméable attaché serré. Je frissonnais. On ne m'avait rien donné à mettre par-dessus ma combinaison. Loin derrière nous, là où le chauffeur attendait dans son compartiment, un moteur ronronnait.

— Citoyen Termen, a lancé Beria.

Il a fait claquer sa langue.

Je n'ai rien répondu.

Avait-il l'intention de me tuer avec ses petites mains? Après tout cela, saurais-je me défendre?

— Tu as fait un excellent travail.

Je ne l'ai pas remercié. Les mains nouées, j'ai observé les magnifiques lignes droites de l'horizon. Le lac n'était troublé que par de minuscules remous, le passage des poissons sous la surface. De subtils présages de brume rôdaient.

— Alors maintenant, du nouveau, a-t-il ajouté.

Il m'a expliqué qu'il désirait un système qui ne requerrait même pas de micro. Une façon d'écouter depuis l'extérieur d'une pièce, d'un édifice, sans avoir à y introduire quoi que ce soit.

— Des micros sur les murs extérieurs, ai-je immédiatement proposé.

— Non, non. De plus loin. Ça doit être fait à distance.

— Vous pourriez aisément dissimuler un petit microphone...

Beria s'est retourné. Dans son sourire apaisant se cachait un secret.

— Nous avons tous des endroits où nous ne pouvons pas aller, Termen.

Un tic a agité sa lèvre.

— Et on se demande : que se passe-t-il là-dedans?



Il y avait encore de la boue et des brins d'herbe sur mes chaussures quand je suis retourné au laboratoire. Je me suis installé à mon bureau devant une feuille vierge. À l'autre bout de la pièce, le travailleur libre m'observait avec une curiosité inédite dans ses yeux couleur de sable.

J'ai regardé les écouteurs abandonnés, le magnétoscope vide de la Spaso. Ils avaient emporté la dernière série d'enregistrements. Je savais que j'étais déjà en train d'oublier le son de ta voix. Je sentais une brèche dans ma poitrine. D'une main, j'ai lissé la page.

Je me suis dit que tu avais toujours été inconnaissable. Même à New York, alors que je pensais te voir, que je croyais entendre ton cœur, je ne savais rien.

Tant de signes sont dépourvus de sens.

J'ai pris mon crayon et j'ai commencé à esquisser une idée toute en arcs et en carrés.

Comment faire pour percer une pièce étanche?



Peut-être que tu levais un thérémine, peut-être un sac de voyage, peut-être un chandelier, peut-être un coffre, peut-être le lourd berceau en pin d'un bébé.



Cela a pris un peu plus d'une semaine. J'ai remis ma requête de matériaux; les yeux du travailleur libre ont parcouru la liste. « Très bien », a-t-il dit.

Une caisse est arrivée. Des émetteurs radio, des antennes paraboliques, des lentilles, du contreplaqué, deux épaisses lames de verre de dimensions différentes. Dans une petite pièce, j'ai installé la vitre pour former un genre de cabine téléphonique, un vestibule.

— Je peux vous demander votre aide? ai-je demandé à mon gardien. Tenez-vous ici et parlez.

Il s'est placé de l'autre côté de la vitre et m'a regardé à travers le panneau. L'aspect le plus difficile résidait dans la fragilité de ce que j'observais : d'infimes changements, plus ténus qu'un souffle, qu'un mouvement de tête.

— Test, test, a déclaré l'employé maigrelet aux yeux blonds.

— Comme ça, voilà.

Je n'écoutais pas une voix; j'écoutais le reflet de ses fluctuations.



Les premiers enregistrements effectués avec mon appareil ne ressemblaient pas à « Test, test, test, un, deux, test ».

Ils sonnaient comme ceci : *chhhhhhhhhkhhkhff chhhh fffmmmm
m m mmmmmmmmmchhhhh chhhhh ffnmmmmmmmmmmmm khhh* et
puis, je te le jure, ta voix.

« Oh, c'est par là, Doris », affirmais-tu.

Et puis : « Bien sûr, je le promets. »

Et encore : « Sortons. »



J'ai revu Beria au laboratoire. Mes émetteurs radio étaient rangés le long d'un mur au bout duquel se dressait la cabine. L'appareil d'enregistrement bruissait à côté de mes notes.

Beria est arrivé en compagnie d'un autre homme, mince, blême, avec une cravate bleue. Il a attendu près du portrait de Staline.

— Monsieur, l'ai-je accueilli.

Le travailleur libre s'est levé et a effectué un salut.

— L-890, a murmuré Beria.

Son manteau était tavelé de gouttes humides. Plus sombre, l'habit de son assistant révélait qu'il s'agissait de neige.

Beria a enlevé ses lunettes pour les essuyer.

— C'est prêt pour une démonstration ?

— Si vous voulez bien vous installer derrière la vitre, ai-je demandé.

— Non.

Beria a fait signe à l'employé libre.

— Toi.

L'homme au regard doré s'est dirigé vers la cabine, et Beria s'est placé à côté de moi.

— Vas-y.

J'ai actionné plusieurs boutons. L'émetteur s'est mis à vrombir. Il envoyait maintenant un étroit flux d'ondes radio à travers la pièce.

— Allez-y, ai-je indiqué au travailleur derrière la vitre.

— Test, test, un, deux, trois. Test.

Devant nous, l'antenne parabolique recueillait le reflet des ondes sur la surface de verre. Ces vibrations étaient enregistrées sous forme de son par le magnétoscope.

— Test, test, test, répétait l'employé.

Quand il a eu fini, j'ai rembobiné le ruban et l'ai fait jouer dans un casque. J'ai ajusté les niveaux en observant le visage de Beria. Il écoutait avec impassibilité. Pendant un long moment, je me suis demandé si mon engin était brisé. Ce n'était qu'un bureaucrate qui écoutait une bande vide. Puis, il a levé les yeux. Un sourire s'est dessiné sur ses lèvres pour disparaître aussitôt.

— Bien, m'a-t-il dit.

À son second, il a adressé un geste, un mouvement de la main qui semblait signifier *Approche* ou *Viens écouter*. Immédiatement, son pâle complice s'est dirigé vers la vitre; il a sorti de son veston un revolver à silencieux et il a tiré sur la poitrine du travailleur libre. Il y a eu un bruit, comme un pneu de bicyclette qui crève. L'homme aux yeux jaunes articulait quelque chose qu'il n'arrivait pas à dire.

Un homme devient plus lourd en mourant. Le gardien de Beria a traîné le corps vers la porte. J'avais sursauté au moment du coup de feu, mais je n'ai rien ajouté. J'avais très envie de fondre en larmes, Clara, de pleurer pour montrer un tant soit peu de respect au défunt. Danny Finch, le jeune Fiodor, ceux de la Kolyma, le

travailleur libre. Mon visage tressautait. J'avais l'impression qu'on me plongeait lentement dans un lac.

Les écouteurs autour du cou, Beria a déclaré :

— Ça s'appelle Opération Blizzard. Tu n'en parleras jamais à personne. Si tu prononces ne serait-ce que le nom, je te coupe les bras, je te déchire la langue et je te renvoie dans la taïga à bord d'un wagon à bétail.

Je n'étais plus sûr que ma gorge contenait encore une voix.

— Nous allons apporter cet objet à Moscou. Tu en superviseras l'installation et tu transcriras les enregistrements.

— Qui écoutons-nous ?

J'étais un spectre.

Lentement, Beria a retiré le casque d'écoute.

— L'homme de tous les portraits.



Blizzard est fonctionnel jusqu'à une distance de mille six cents pieds.

Mais pas dans la neige.

Pas dans le brouillard ni la pluie.



Lorsque je passe la journée à Marenko, je ris en plaisantant avec Baïramov. J'aide Zaïtsev à perfectionner sa recette de gâteau. Je me balade dans le corridor avec Pavla, je demande des nouvelles de ses enfants. Dans le laboratoire commun, où il y a des horloges et de la musique, je me penche vers Korolev pour discuter de la durée de vie de divers tubes à vide. Nous les frappons contre le rebord du bureau. *Ping.*

Je déjeune avec Andreï Markov. Je fais fondre un morceau de sucre dans mon gruau.

Je ne travaille pas le dimanche.



Le lundi et le mardi, on me conduit à Moscou. Je monte au grenier où je m'installe au milieu de mes machines. Un pistolet attend à ma droite.

Je transcris les paroles qu'on m'apporte sur les bandes de la maison Spaso. Les conversations de Harriman changent et restent les mêmes. Son colley jappe.

Une autre série de bobines provient de cette chose perchée à ma fenêtre qui fait face au Kremlin, et j'écris ces mots-là aussi.

Sa voix est douce comme celle d'un professeur de musique.



Dans chaque enregistrement, je te retrouve.



Lorsqu'il a plu, les bandes qu'on me livre sont remplies de brouillard. C'est comme écouter la formation des nuages, une fumée chargée de cendre. Les notes basses sont de longues présences, immenses comme la soif. Les esprits rôdent. Les silences ressemblent à des vagues qui roulent, qui déferlent. Parfois, des formes s'unissent. Aux limites de l'ouïe, les frontières crépitent et se rompent. Je les entends, ces forces qui hantent l'infinité des airs. Des champs qui se croisent. Des objets perdus.

On perçoit un son, on croit qu'il s'agit d'une personne, mais ce n'est qu'un vide strident, une interférence. On a fait fausse route.

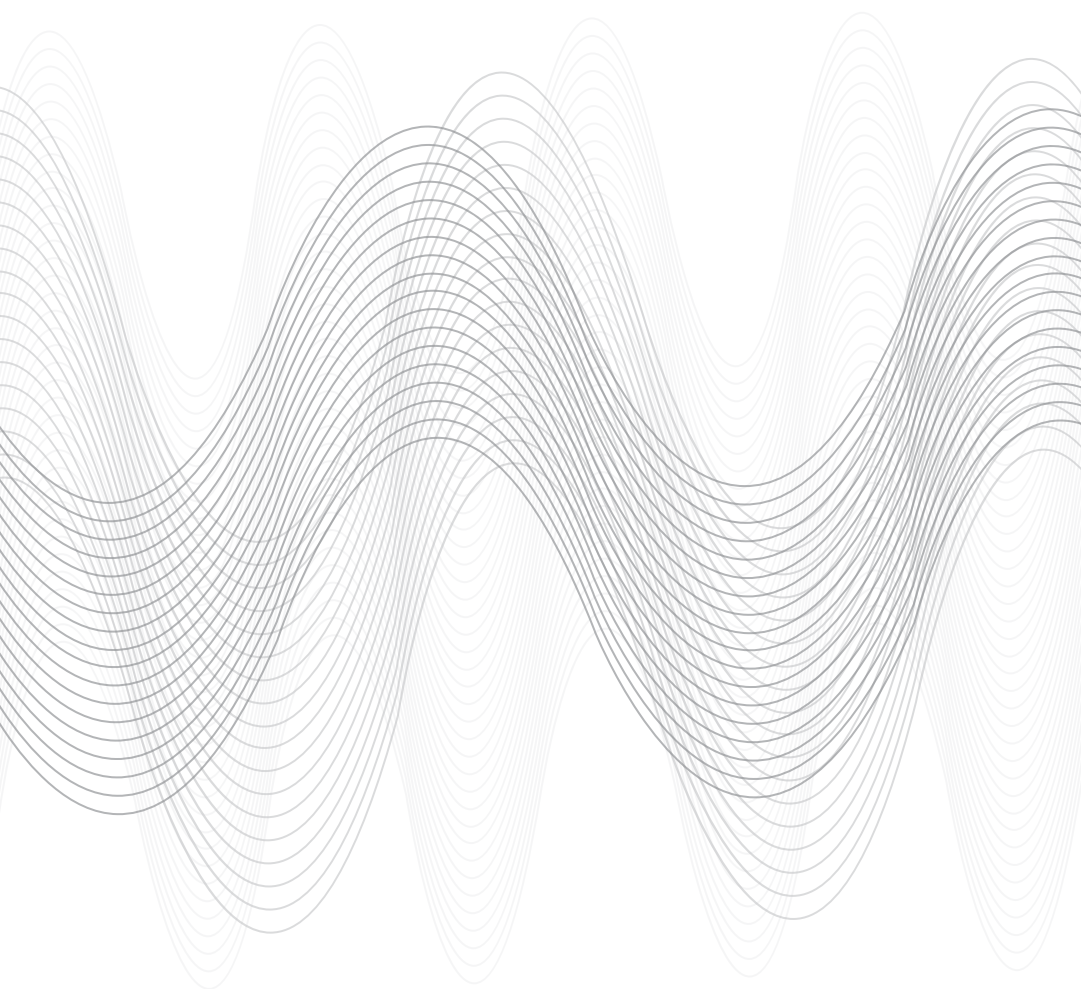
J'entends ta voix et je ne sais pas ce que je dois en faire. Est-ce que cela signifie que nous sommes en contact? Que nous sommes destinés l'un à l'autre? Le destin n'existe pas. Le contact est un leurre. C'est mon amour à sens unique qui parle à travers le ciel. Tu ne me vois pas t'écouter. Cette lettre ne te parviendra pas. Ces mots ne seront jamais lus.

Pourtant, j'entends ta voix. C'est tout ce que j'ai.

Certaines nuits, j'imagine que les briques et les tuiles, le verre, la terre, la ville et les tours, le murmure des océans, des égouts, le grondement des voitures et des orchestres, les avions qui lancent des bombes, les moineaux qui se posent et qui repartent, les baraques, les passés, les alliances, tout cela n'est que distorsion. Nous ne sommes que deux, deux éléments véritables, deux conteurs, réflecteurs effacés envoyant les signaux que nous ne pouvons porter nous-mêmes ni suivre.

Quelque part, ton bras danse dans les airs.

POSTFACE



Lev Sergueïevitch Termen fut libéré de Marenko le 27 juin 1947.

Au cours des décennies subséquentes, ses recherches portèrent sur la rouille, la pédale forte du piano, les fusées, les ponts flottants, l'immortalité, les ovnis, les détecteurs de bombes atomiques, le télécontact à longue distance, l'impuissance sexuelle et sur un appareil capable de suivre les mouvements des yeux des musiciens.

Après sa libération, Termen épousa Maria Feodorovna Gushchina, secrétaire. Ils eurent deux enfants.

En 1962, Clara et Robert Rockmore effectuèrent un voyage à Moscou. Au cours d'une petite fête, Robert évoqua Termen. Des agents avaient kidnappé le scientifique au beau milieu de la nuit, rapporta-t-il. « Oh, répondit une de leurs connaissances, Termen habite près de Loubianka. » On vit Clara s'évanouir.

Des amis organisèrent les retrouvailles. Le jour suivant, trois personnes se rencontrèrent sous la ville, frôlées par des inconnus sur un quai du métro. Robert avait posé son bras sur l'épaule de Clara. Termen les regardait sans parler. « Les scientifiques ne sont pas censés côtoyer les étrangers, finit-il par dire. On nous observe. »

Ce soir-là, Clara et Robert allèrent au Théâtre Bolchoï. Pendant l'entracte, ils quittèrent la salle. Dans la rue, Termen les attendait à bord d'un taxi. Ils se rendirent chez lui.

Robert et Clara s'assirent sur un divan dur. Termen resta debout avec Maria, sa femme. Dehors, il pleuvait. Leurs filles jouèrent du violon. La lumière de la lampe formait des angles étranges.

Robert mourut en 1963 en glissant sur de la glace.

Maria succomba à une maladie du cœur en 1970.

En 1991, Lev se rendit à New York, où il alla voir Clara.

Il avait quatre-vingt-quinze ans.

Il s'éteignit deux ans plus tard.

NOTE DE L'AUTEUR ET REMERCIEMENTS

Ce livre est un ouvrage de fiction rempli de distorsions, d'élisions, d'omissions et de mensonges. Termen n'était pas un meurtrier. Pour autant que l'on sache, il ne pratiquait pas le kung-fu. Quiconque souhaite connaître la véritable histoire de Termen devrait lire *Theremin: Ether Music and Espionage* par Albert Glinsky, un volume méticuleusement documenté auquel ce roman est grandement redevable. Si j'ai pu me permettre de prendre autant de libertés par rapport aux faits, c'est parce que Glinsky les avait auparavant recensés avec patience et assiduité.

Corps conducteurs doit aussi beaucoup à *New York Nights*, livre fascinant publié par Stephen Graham en 1927, ainsi qu'à *Slumming* de Chad Heap, *Gulag* d'Anne Applebaum, *A World Apart* de Gustaw Herling et au magnifique et terrible roman d'Alexandre Soljenitsyne, *Le premier cercle*. L'épigraphe de la deuxième partie est tirée de *Magadan*, de Michael Solomon. Merci également à Steven M. Martin pour son documentaire *Theremin: An Electronic Odyssey*, paru en 1993.



Bolchoï spasiba à Sergueï Kolesnikov, Alexandre Zaitsev, Natasha Yaruchkina et Andreï Smirnov, directeur du Centre Thérémine du Conservatoire de Moscou. Merci également à mes hôtes Ivan Cherniavski à Moscou, Vania Zhuk à Saint-Pétersbourg et aux incomparables Maxime Litvinov et Natasha Kotelnikova à Magadan.



Je souhaite également remercier :

Mollie B. Casey, qui m'a fait découvrir l'histoire de Lev et Clara et sans qui ce roman n'aurait jamais vu le jour.

Mes parents, Jan et Arlen Michaels, de même que ma sœur Robin Michaels, pour tout ce dont je me souviens, et bien plus.

Les familles Michaels et Bornstein, particulièrement Isaiah Michaels et Jean Bornstein qui me manquent tellement, Anne Michaels (pour cent ans d'inspiration), Jeff Walker et Jason Bornstein (pour son savoir-faire chimique).

Dan Beirne, la première personne à avoir lu ce livre, ainsi que Jordan Himelfarb, mes deux partenaires du blogue *Said the Gramophone*. Plus que quiconque, ils m'ont appris à écrire et à écouter. Je suis également redevable à nos lecteurs des onze dernières années, qui nous ont écrit et écoutés, et ont permis à un petit site Web de compter.

Mes amis, particulièrement Maryam Ehteshami, Neale McDavitt-van Fleet, Raphaëlle Aubin, Kit Malo, le romancier Andrew Ladd, Adam Waito, Miranda Campbell, Stephen Ramsay, Catherine McCandless, François Vincent, Basia Bulat, Alexandre Lenot, Marc Rowland (pour sa connaissance du kung-fu), Helen Ashton et Ramsay Jackson.

Les auteurs dont la sagesse, la gentillesse et les conseils m'ont permis d'arriver où je suis : les Soul Gazers Melissa Bull, Anna Leventhal, Jeff Miller et Michelle Sterling, Carl Wilson, Julian Smith (« ainsi qu'Information Market »), Drew Nelles, Elisabeth Donnelly et Pasha Malla.

Mes excellents éditeurs, Anne Collins, Meg Storey et Amanda Lewis.

Le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada, ainsi que le programme Jeunes volontaires d'Emploi-Québec.

Les rois du matin : Vince Spinale et toute la bande du Café Olimpico, de même que Vito Azzue, désormais au Café Vito.

Mon inspirante agente, la loyale Meredith Kaffel.

Et l'indescriptible Thea Metcalfe, qui a fait tourner tous les vents.

Composition : Hugues Skene
Conception graphique : Antoine Tanguay, Pascal Blanchet
et Hugues Skene (KX3 Communication)
Révision : Sophie Marcotte
Correction : Véronique Desjardins

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN DÉCEMBRE 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de Corps conducteurs sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 41 arbres, d'économiser 151 316 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 1 855 kilos de déchets solides et de 6 085 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec